




BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
7
IV
22





VALDEPEIRAS

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

VALDEPEIRAS

PAR

MME CH. REYBAUD



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864



UNE FAMILLE DE PARIAS.

Vers la fin de l'automne 183..., j'habitais aux environs d'Arles, une maison de campagne appellée le Valdepeiras. C'est le plus charmant séjour que puisse trouver quiconque, las du tumulte des villes, veut se reposer en quelque lieu où n'arrive aucun bruit du monde. Le Valdepeiras ne ressemble guère à un château, bien qu'un vieux pan de muraille, qui ferme la basse-cour, soit encore couronné de créneaux ébrêchés et qu'une tour qui sert de pigeonnier annonce quelque ancienne juridiction seigneuriale. Le fief noble n'est aujourd'hui qu'une bonne ferme entourée de grasses prairies que baigne le Rhône. Des rosiers et des salades croissent dans le préau, et un berceau de vignes ombrage la porte cintrée devant laquelle deux gros mûriers élèvent leurs têtes arrondies.

Nous faisions de longues promenades; souvent nous passions la journée entière à parcourir ces champs fertiles, couverts des ruines de l'antiquité payenne et des débris du moyen âge. Le soir, quelques familles du voisinage venaient faire la veillée autour de notre

foyer. Le hasard avait réuni dans ce coin ignoré du monde, des personnes de conditions diverses et de différents pays. Nous avions d'abord le curé, vieil Espagnol de bonne souche, qui aurait pu être chanoine de San-Isidro de Madrid, et dont toute l'ambition était de finir ses jours dans le modeste presbytère où il vivait tranquille depuis vingt ans. Nous avions le percepteur, un fort galant homme, ruiné depuis longtemps par les révolutions, à ce qu'il disait; mais beaucoup de gens assuraient que les catastrophes politiques ne lui avaient ôté que des dettes. Une dame créole, belle, gracieuse, toute charmante; une jeune femme triste et malade, et un avocat à la cour royale de Nîmes, complétaient notre petit cercle.

Comme nous ne parlions pas politique, comme nous ne jouions pas même le boston, nous étions assez désœuvrés pendant les longues et pluvieuses soirées de novembre. Quelqu'un proposa de faire des lectures; mais l'unique journal qu'on reçût au Valdepeiras, n'était pas toujours amusant, et nous eûmes bientôt épuisé nos collections littéraires; alors, à bout de toute ressource, je proposai de lire un fond de bibliothèque oublié depuis vingt ans sur les rayons d'une vieille armoire. Quelques volumes dépareillés de Bernardin de Saint-Pierre étaient la plus récente nouveauté de cette collection.

Le percepteur visait au bel esprit et à l'érudition; l'avocat était un brave homme, simple de manières, et de bonne conversation : on l'accusait de faire le madrigal et d'aimer les romans comme une pensionnaire.

Un soir que nous venions d'achever la *Chaumière indienne*, le percepteur s'avisa de dire que c'était une histoire fort poétique, mais dénuée de toute vérité et,

qui pis est, de toute vraisemblance. On se récria; les femmes, surtout, voulaient croire en ce pauvre paria, qui avait de si nobles sentiments et une si haute philosophie.

« Eh! mesdames! s'écria le percepteur, cela ne se peut pas! Comment voulez-vous que cette race, réputée immonde, ne soit pas descendue, sans aucune exception individuelle, à la bassesse de sa position. Le mépris engendre l'infamie. Une caste, ainsi frappée de réprobation, doit nécessairement arriver à une horrible perversité de sentiments et d'habitudes. Ceux que le préjugé a marqués au front de ce terrible sceau doivent rester au niveau de leur origine : un paria ne peut pas plus être un grand philosophe qu'un honnête homme.

— Cela s'est vu, pourtant, dit gravement l'avocat, qui regardait les gravures de la *Chaumière indienne*, cela s'est vu. Moi, qui vous parle, j'ai beaucoup connu une famille de parias, c'était de très-honnêtes gens, je vous assure, et je prenais plaisir à leur conversation.

— Monsieur a donc été dans l'Inde? demanda le percepteur avec une curiosité goguenarde.

— Non, monsieur, jamais.

— Ah! j'avais cru.... comme monsieur semblait parler en témoin oculaire et auriculaire....

— C'est en France que j'ai connu une famille de parias, répondit l'avocat avec simplicité; oui, des parias, de vrais parias; des gens que les plus pauvres hères regardaient comme bien au-dessous d'eux, que chacun fuyait, dont le contact était déshonorant, des gens qui vivaient isolés au milieu du monde, dont un invincible préjugé les séparait. Personne ne se fût assis à leur table, personne ne leur eût touché la main ni adressé la parole; et pourtant c'étaient des êtres bons, inof-

fensifs, pleins de résignation et de généreux sentiments. Voulez-vous que je vous fasse cette histoire ? »

On se pressa autour de la table en faisant silence. L'avocat passa la main dans les cheveux de sa perruque, et demanda un verre d'eau sucrée ; puis il nous raconta ceci :

« Il y a quelque trente ans, j'étais jeune, et j'étudiais en droit à Aix. La vieille capitale du comté de Provence était bien déchue, la révolution avait ruiné sa noblesse de robe et d'épée, son nombreux clergé, et même une partie de sa haute bourgeoisie. Les émigrés étaient rentrés pourtant; mais humbles, dépouillés, encore meurtris, ils se cachaient au fond de leurs hôtels, jadis si magnifiques, et maintenant dépourvus de vitres et de volets. L'herbe croissait dans les rues désertes; il y avait comme un pré devant certaines portes peu fréquentées, et notamment devant celle de l'université. Je serais mort d'ennui à Aix sans le voisinage de Marseille. Aussi Dieu sait les voyages ! c'était un va-et-vient continuel; on eût dit que j'avais élu domicile sur la grande route. Une fois, cependant, il m'arriva de passer toute une semaine dans l'oisiveté de mes études universitaires; c'était durant la session des assises. On jugeait une affaire de meurtre avec préméditation. Je ne vous dirai pas les détails. L'accusé appartenait à une famille riche, et qui avait joué un rôle dans toutes les réactions politiques, un rôle sanglant. Sous couleur de parti, entre royalistes et républicains, il y avait eu des vengeances, des assassinats commis par le père, par les enfants, sur la personne d'un frère, sur de proches parents; tous les membres de cette nouvelle famille des Atrides mouraient les uns par les autres. Plusieurs avaient été

jugés par contumace; le dernier venait d'assassiner sa femme par jalousie; il fut condamné à mort. L'affaire dura cinq jours : il y avait une foule immense; j'arrivais toujours trop tard pour avoir une place. Une seule fois je vis l'accusé : c'était un grand blond fadasse, une vraie tête de mouton. Son frère, un homme de bien, disait-on, se tenait près de lui, et l'assistait avec beaucoup de courage; tout le monde était touché de son dévouement; pourtant, quand il venait prendre l'air un moment dans la première salle, chacun se retirait de lui comme s'il avait eu la peste, et il n'eût osé adresser la parole à personne. Cette famille semblait vouée au crime; tout ce qui portait ce nom était honni et détesté.

Quant l'arrêt eut été prononcé, le condamné fut embrassé par son frère qui l'accompagna en lui donnant le bras jusqu'à la prison. Je les vis passer de loin; c'était un pitoyable spectacle qui arrachait des larmes. Le condamné ne voulut pas en appeler, et quelques jours après on annonça que l'exécution aurait lieu à Marseille le surlendemain; car c'était à Marseille que l'assassinat avait été commis.

J'étais sur le Cours avec quelques désœuvrés comme moi, quand on annonça cette nouvelle. Il fut aussitôt décidé qne nous irions à Marseille, non pour assister au supplice de ce malheureux, mais pour voir la foule qui allait accourir des campagnes environnantes. Le rendez-vous fut donné sur le Cours; à cinq heures précises; nous devions partir tous dans un char-à-bancs; malheureusement je dormis trop bien cette nuit-là, et le lendemain à six heures, quand j'arrivai sur le Cours, je ne trouvai plus personne. J'étais piqué qu'on fût ainsi parti sans venir au moins frapper à ma porte, et je résolus de faire la route à pied, seulement

pour prouver que je me passais d'une voiture quand elle ne voulait pas m'attendre.

Nous étions au mois d'avril, il faisait un temps si doux que les rossignols avaient chanté toute la nuit sous ma fenêtre; les mûriers verdissaient des deux côtés de la route, les champs avaient un air de fête, on sentait de loin le parfum des prairies semées de narcisses blancs et de petites tulipes rouges.

Je m'en allais léger, rafraîchi par la brise matinale et comme enivré des influences d'un si beau jour; je me trouvais heureux sans savoir pourquoi, la vie me semblait fleurie et vaste comme l'horizon que j'avais devant moi. Mon Dieu! m'écriai-je, qu'il fait bon de vivre! et aussitôt je vins à penser au malheureux, qui, quelques heures auparavant, avait fait sans doute le même chemin; cela me fit mal et refoula toutes mes sensations de bonheur. J'eus une grande pitié de cet homme encore jeune et si plein de vie, qui allait fermer ses yeux au soleil, dire adieu à la terre et quitter violemment ce monde où je me trouvais si bien. Ces pensées m'obsédaient, je marchais plus vite comme pour leur échapper; j'eusse donné tout au monde pour trouver à qui parler; mais il ne passait que des rouliers sur le chemin; quand j'avais salué sans ôter mon chapeau en disant : Bonjour, brave homme, et qu'on m'avait répondu : Dieu vous le donne, monsieur, la conversation s'arrêtait là.

Enfin, un peu avant d'arriver à l'auberge du Nas-de-Velu, j'avisai un homme vêtu de noir qui allait au bord de la route les mains derrière le dos, comme un promeneur qui n'est point pressé d'arriver. Je doublai le pas pour l'atteindre et je l'examinai du coin de l'œil, en marchant presque côte à côte avec lui, sans qu'il tournât seulement la vue de mon côté. C'était un

homme de cinquante ans environ, de très-haute taille et un peu voûté; de grandes lunettes vertes et rondes cachaient ses yeux, et son menton se perdait dans une cravate lâche dont les bouts flottaient au vent; son habit de fin drap noir était d'une coupe déjà antique, il portait des bas chinés dans des souliers de peau retournée, et tout l'ensemble de sa toilette, quoique propre et soigné, annonçait un homme fort arriéré en fait de modes. Ce que je voyais de son visage entre les lunettes vertes et la cravate avait une expression calme et bénigne qui me gagna. Il me semblait avoir déjà vu cet homme ou sa ressemblance quelque part, de très-loin, et tout à coup je me rappelai la cour d'assises; le condamné et ce frère qui marchait près de lui, le visage caché derrière son mouchoir: c'était bien là sa taille, sa tournure, son vêtement. Ceci produisit sur moi un certain effet; je ne dirai pas que je reculai, mais je restai en arrière de dix pas; puis, poussé par je ne sais quelle curiosité, quelle avidité d'émotion, étonné surtout de rencontrer cet homme, je regagnai du terrain avec la ferme intention de lui parler. Je m'arrêtai encore tout court; ensuite je repris mon élan et je le dépassai avec la résolution de l'attendre; mais je le laissai aller seul en avant une seconde fois. Nous fîmes ainsi un quart de lieue, moi le suivant ou le devançant toujours dans ma marche inégale sans qu'il parût s'apercevoir le moins du monde de ce manége. Bien résolu enfin et ne sachant comment entamer la conversation, je lui dis avec une niaiserie digne d'un étudiant de première année :

« Monsieur, voulez-vous me faire le plaisir de me dire l'heure qu'il est? »

Cette question avait l'air d'une impertinence, et je le sentis aussitôt; mais il n'eut pas l'air de s'en aper-

cevoir; et tirant de sa poche une fort belle montre, il répondit sans me regarder :

« Monsieur, il est huit heures moins le quart.

— En allant au petit pas, on peut encore arriver à Marseille vers midi. Voilà un beau temps, monsieur. »

Il hocha la tête en signe d'assentiment. Quand je vis qu'il ne voulait pas parler, je repris résolument :

« C'est un temps des dieux ! pourtant je m'ennuyais un peu le long de la route, en tête-à-tête avec moi-même; j'étais impatient de rencontrer quelque voyageur pédestre, comme moi..... »

Il s'arrêta, et me regardant en face, il me dit avec une sorte de dignité humble et mélancolique :

« Je suppose, monsieur, que vous me connaissez ? »

Ce mot leva tous mes doutes; j'osai aborder la situation, et je m'écriai avec emphase :

« Le crime fait la honte et non pas l'échafaud ! »

« Je suis sans préjugés, monsieur, c'est le fruit d'une forte éducation ; tous les hommes devraient penser ainsi.

— Ah ! monsieur, fit-il avec une certaine émotion, vous êtes le seul peut-être....

— Le monde est absurde, lui dis-je, fier et satisfait de ma profession de foi philosophique, il méconnaît les grands principes de justice et d'équité ; moi, je pense que chacun est fils de ses œuvres.... »

Je m'arrêtai, de peur de me perdre dans quelque tirade dont j'entrevoyais confusément le plan, mais pour laquelle les mots me manquaient; et revenant par une brusque transition à l'idée qui m'avait d'abord préoccupé, je m'écriai :

« Que je vous plains, monsieur, demain !... Quel horrible jour pour vous !

— Assez, monsieur, interrompit-il d'une voix troublée, assez, au nom du ciel ! N'en parlons pas !... »

Alors je ne trouvai plus rien à lui dire, tant j'étais absorbé dans l'horreur de ce fatal lendemain. Lui marchait, de son côté, la tête basse; je ne voyais pas son regard à travers ses lunettes vertes, mais je me le figurais morne et plein de larmes. Nous allâmes silencieusement pendant quelques minutes, puis le bon monsieur me dit avec une tranquillité qui me parut le plus sublime effort de résignation et de philosophie.

« Que ce beau temps me fait de bien! Il y a dans l'air quelque chose de frais, de suave qui repose le corps et l'âme!

— Vous aimez la campagne? dis-je au hasard.

— Oui, j'aime l'aspect des champs, et surtout la solitude; là je respire et me sens vivre. Mes meilleurs jours sont ceux que je passe en famille, dans le petit coin de terre où je cultive mes fleurs et mes arbres fruitiers.

— Vous êtes marié, monsieur?

— Je suis veuf après avoir été marié deux fois, répondit-il avec un soupir.

— Mais vous avez des enfants?

— J'ai eu de ma première femme une fille qui a maintenant près de vingt ans; la seconde m'a laissé un petit enfant, un bel ange!...

— C'est une grande consolation pour vous, dis-je avec commisération. »

Il secoua tristement la tête et ne répondit rien à cette banalité. Nous allions tout à fait du pas de la promenade. Après un silence, je me hasardai encore à dire :

« Monsieur, je ne m'attendais certainement pas à vous rencontrer. Permettez. Comment vous êtes-vous décidé à faire ce chemin tout seul?

— Je ne suis pas seul, répondit-il en s'arrêtant et

en regardant en arrière, une main sur ses yeux en façon de garde-vue; mes gens et mon équipage viennent là-bas. »

A ce mot d'équipage je me tournai aussi, mais je ne vis rien. Mon compagnon se mit à marcher d'un pas qui devait permettre à ses gens de nous rejoindre. J'essayai encore de renouer l'entretien, qui tombait toujours, malgré les frais que je faisais.

« Monsieur, dis-je, il me paraît que vous aimez la culture des fleurs; avez-vous des espèces rares?

— Plutôt belles que rares. J'ai des tulipes et des renoncules de toute beauté, mais je ne les crois pas uniques, tant s'en faut. J'ai aussi plusieurs variétés de roses; ma fille les aime. Elles seront magnifiques cette année. Il y a déjà des boutons fort avancés. »

Je fus stupéfait de la remarque. Je pensai à cette terrible scène de la cour d'assises, au but de ce voyage, au lendemain.... Comment cet homme avait-il eu le temps de regarder ses rosiers? Il continuait à me parler paisiblement de son jardinage; tout ce qu'il disait était naturel, bien pensé, plein d'observation. Pourtant il me sembla alors que sa conversation tournait un peu trop à l'idylle. Il appelait sa maison de campagne un ermitage, il s'extasiait sur sa volière, il me disait les noms de ses chevrettes apprivoisées et qu'il allait traire lui-même. Au milieu de son enthousiasme pour les plaisirs champêtres, il s'arrêtait de temps en temps et regardait venir l'équipage que ma vue faible n'apercevait pas encore sur ce long ruban poudreux qui se déroulait derrière nous. Je finis par prendre grand plaisir à la conversation de cet homme, peut-être parce qu'elle ne ressemblait à aucune autre. C'était un pêle-mêle assez décousu, mais plein de trait et d'originalité. Après avoir parlé de jardinage et de botanique, une

brusque transition nous jeta sur l'histoire du pays. Mon compagnon la savait bien; il me raconta des faits infiniment curieux.

« Où avez-vous lu tout cela? lui demandai-je.

— Dans de vieilles archives, au palais de justice, me répondit-il. Mon père m'amenait ordinairement avec lui, mais je ne pouvais rester dans la salle; le cœur me manquait. Dès que j'entendais venir les prisonniers, je m'enfuyais, j'allais me cacher dans un grenier de la tour de Saint-Mitre, et là je m'amusais à lire un tas de paperasses que les souris rongeaient peut-être depuis cent ans. Il y avait des choses fort curieuses, je vous assure. »

Bien que la conversation ne languît plus, je commençais à trouver la promenade un peu longue; mes jambes alourdies allaient d'un pas de plomb. Nous arrivions au Pin.

« Monsieur, dis-je à mon compagnon de route, voulez-vous que nous nous arrêtions ici pour attendre vos gens? Je me sens de l'appétit, et si vous voulez me faire le plaisir de déjeuner avec moi sans façon au cabaret?...

— Monsieur, je suis bien sensible.... c'est un honneur auquel je ne m'attendais pas.... » balbutia-t-il d'un air encore plus surpris qu'embarrassé.

Je compris combien il était étonné de me trouver si fort au-dessus de tout préjugé. Au fait c'était étrange d'oser inviter à déjeuner un homme dont le frère devait avoir la tête coupée le lendemain. Je n'eusse pas eu ce philosophique courage si je n'avais été sûr que personne n'en serait témoin.

Ceci se passait à la porte d'une maison de pauvre apparence, et à laquelle une branche de pin servait d'enseigne. J'entrai le premier dans la cuisine; l'hô-

tesse me montra ce qu'elle appelait sa salle à manger. C'était un bouge noir comme l'enfer, meublé de quatre chaises de paille et d'une table boiteuse.

« Il n'y a pas moyen de rester ici, m'écriai-je, un peu honteux de convier quelqu'un à déjeûner dans ce chenil; voulez-vous, monsieur, que nous allions jusqu'à l'auberge de la Porte-Rouge? Ce sera mieux sans doute.

— Mais on est très-bien ici, dit le bon monsieur en chassant pour s'asseoir un gros chat endormi sur la meilleure chaise; restons-y, j'aime autant ne pas aller là-bas. »

Puis il ajouta avec quelque hésitation :

« Pardon, je ne m'arrêterais pas volontiers à la Porte-Rouge, surtout par rapport à vous, monsieur. Je crois que le maître de l'auberge me connaît.

— Peu m'importe, je vous assure! » fis-je d'un air dégagé.

Pourtant je n'étais plus du tout fâché de rester, et je me hâtai de commander le repas.

Tandis que la maîtresse du logis arrangeait le déjeuner, mon compagnon allait de temps en temps regarder le long de la route. Au bout d'un quart d'heure environ, il rentra en disant :

« Enfin, les voici! »

Je me levai à mon tour, curieux de voir la livrée de ce bon monsieur qui faisait route à pied, avec sa voiture derrière lui. Une charrette était arrêtée au milieu du chemin, dessus il y avait je ne sais quel échafaudage surmonté de deux montants peints en rouge. Alors je reconnus véritablement l'homme et l'équipage. C'était la guillotine et le bourreau!...

L'avocat s'arrêta sur ce mot prononcé plus bas; nous nous écriâmes tout d'une voix :

« Et vous ne vous êtes pas enfui !...

— J'allai en courant jusqu'à Marseille, répondit-il.

— Et après?

— Après je ne me vantai ni de la rencontre que j'avais faite, ni du déjeûner que j'avais commandé.

— Monsieur, dit le percepteur d'un ton suffisant, ceci ne prouve absolument rien contre mon opinion. Je conviens que vous avez fait la rencontre d'un véritable paria; mais pour lui avoir parlé durant trois quarts d'heure, savez-vous à fond quel était cet homme? Il lui a été facile de vous en imposer, de faire des phrases sentimentales et philosophiques, de dissimuler un moment la bassesse de ses sentiments et de ses habitudes; je suis sûr qu'elle était d'accord avec sa situation; il fallait le voir de plus près, monsieur, pour le bien juger.

— Sans doute, répondit tranquillement l'avocat; mais attendez, mon histoire n'est pas finie.

— C'est différent! fit le percepteur. Vous avez donc vu le bourreau en famille?

— Oui, monsieur, nous nous rencontrâmes encore, et cette fois ce fut moi qui l'allai chercher. Après cette étrange aventure de grand chemin, je demeurai livré à des préoccupations profondes. D'abord j'avais été dominé par un sentiment de répulsion et d'horreur; puis ces impressions s'étaient effacées, et par une inconcevable bizarrerie, par un caprice que je ne peux expliquer, et qui naissait sans doute du besoin d'émotion qu'éprouvent les âmes désœuvrées, je désirais revoir cet homme dont j'avais presque peur. D'abord je ne fis qu'y penser, puis je m'enhardis à en chercher les moyens. Il y a aux environs d'Aix un endroit qu'on appelle en provençal *lei Baoumettos*, ce qui signifie les petites grottes. Ce sont des cavités creusées aux flancs

d'énormes rochers noirâtres, nus, stériles, et aux fissures desquelles croissent quelques maigres figuiers. De pauvres femmes mènent pâturer leurs chèvres sur ces hauteurs incultes, dont les premières chaleurs de l'été dessèchent la végétation. C'est sur ce coin de terre que le bourreau avait sa maison de campagne. Je le savais. Un jour j'allai me promener du côté des grottes; c'était un mois après le voyage de Marseille. Je m'engageai presque en tremblant dans ce chemin solitaire et profond qui montait, montait toujours comme pour aboutir à un calvaire; l'herbe y croissait entre les cailloux; les longues branches de la clématite traînaient sur les buissons d'où s'exhalait une faible odeur de musc; l'empreinte d'aucun pas humain ne se retrouvait sur cette route agreste, semblable au lit desséché d'un torrent. A mesure que je montais, le sol devenait plus aride; les roches s'amoncelaient âpres et nues; leurs cimes sans verdure étaient couronnées de genêts d'Espagne, dont les épis d'un jaune d'or se balançaient sous le vent.

Je m'assis au bord du chemin, j'étais dominé par une inconcevable émotion; j'éprouvais une terreur vague, comme si j'eusse pénétré dans le domaine de quelque être surhumain, comme si quelque formidable apparition allait tout à coup se dresser devant moi. J'avais des battements de cœur; une sueur froide me venait aux tempes; j'étais tremblant, et pourtant je me complaisais dans cette situation violente; jamais je ne m'étais ainsi senti remué jusqu'au fond de l'âme. Tandis que j'étais livré à ces agitations, tout restait paisible et silencieux autour de moi. Je n'entendais rien que le cri fêlé des grillons cachés sous les branches de genêt. Le soleil baissait à l'horizon; ses rayons obliques jetaient de magnifiques teintes sur ces roches pe-

lées ; l'air était transparent et suave, le ciel d'une pureté resplendissante.

Je n'étais pas encore arrivé ; mon œil suivait les sinuosités du chemin, jusqu'à l'endroit où il se perdait entre deux rochers entièrement nus. A travers cette brèche régulière comme le chambranle d'une immense porte, j'apercevais les cimes de quelques grenadiers en fleurs. J'allais me décider à franchir ces limites, dont personne, avant moi peut-être, n'avait approché, lorsque je vis monter le long du chemin un groupe dont l'aspect me cloua à ma place.

Le bourreau marchait le premier, les mains derrière le dos ; il portait le même costume que lorsque je l'avais rencontré ; il avait toujours l'allure indifférente et posée d'un flâneur. Derrière lui venait une jeune fille, petite et toute mignonne. Un grand chapeau de paille encadrait son frais visage, elle avait une robe de nankin des Indes, un fichu de soie et un tablier festonné ; cette toilette n'appartenait à aucune mode, mais elle était fort gracieuse.

La jeune fille se tournait de temps en temps pour caresser un bel enfant qu'un homme de la plus étrange tournure portait dans ses bras. Ce personnage, presque vieux, avait un habit noir, une casquette de loutre, de gros souliers et un gilet de satin ; tout cela trop long, trop large, évidemment fait pour un autre que pour lui. Il était impossible de deviner sa condition, à sa tenue qui participait de celle du paysan, de l'artisan et de l'homme portant chapeau. Sa laideur était comique ; il avait de longs cheveux roux et plats, les yeux chinois, un cou de grue. Chaque fois que l'enfant lui caressait le visage de ses petites mains potelées, il souriait jusqu'aux oreilles et montrait des dents blanches et pointues comme celles d'un ogre.

Lorsque ces trois personnages furent à quelques pas de moi, ils s'arrêtèrent surpris et indécis; jamais sans doute ils n'avaient rencontré quelqu'un si près de leur domaine. Le père m'avait reconnu, et il semblait le plus embarrassé. Alors je me levai et j'allai bravement à lui. Je ne sais comment cela se fit; mais le sang-froid m'était tout à coup revenu.

« Bonjour, Coquelin, dis-je en le saluant par son nom; bonjour. Eh bien! vous venez à votre ermitage? »

La jeune fille me regarda stupéfaite, le petit garçon eut peur de moi, et cacha son visage sur l'épaule de son étrange bonne; Coquelin me dit simplement :

« Monsieur, je ne comptais pas avoir jamais le plaisir de vous revoir. »

Pour rien au monde, je ne lui eusse donné une explication franche et avoué ma méprise. Je lui dis de l'air le plus dégagé que je pus prendre :

« Vous ne comptiez pas me revoir? Eh! pourquoi donc? Parce que je vous ai brusquement quitté l'autre jour? Ce n'était pas vous que je fuyais.... Mais c'est plus fort que moi, voyez-vous, j'ai eu peur.... peur de la machine!...

— C'est tout simple, dit-il avec un soupir.

— J'ai agi comme un écervelé, comme un fou, je devais ne pas regarder, voilà tout. J'ai grand regret de vous avoir quitté ainsi, et vous voyez que je suis venu jusqu'ici vous chercher. Êtes-vous fâché que nous nous soyons encore une fois rencontrés?

— Non, monsieur, car vous êtes, ce me semble, un bon jeune homme. Voulez-vous visiter mon petit domaine? ajouta-t-il en se rangeant pour me donner le pas.

— Sans doute, lui répondis-je; mais n'allons pas si vite, vos enfants restent en arrière.

— Ma fille n'ose pas s'approcher; c'est la première fois qu'un étranger m'aborde devant elle; personne ne lui a jamais parlé, si ce n'est mes valets. Ah! monsieur, quelle terrible barrière il y a entre cette pauvre innocente et le reste du monde! Il n'y a pas de recluse dont la vie soit plus séparée de tout commerce humain.

— Elle a des liens de famille qui doivent lui tenir lieu de toutes les amitiés qu'on trouve dans le monde. Vous devez être un bon père.

— Oh! oui, certainement; et pourtant quand je regarde le sort de mes enfants, je regrette de les avoir. J'aurais dû ne pas me marier, monsieur; j'aurais dû rester seul. Mais qu'il fallait pour cela de courage! La vie est si affreuse dépouillée de toute affection! Les gens qui vivent dans le monde ont des amis, des relations intimes; ils n'ont qu'un pas à faire pour sortir de leur isolement; mais nous!... Voilà pourquoi il me fallait une famille; qui aimerais-je, à qui parlerais-je, si je n'avais ces deux enfants! Mais c'est pour moi que je suis heureux de les voir, non pour eux, pauvres anges! »

Sa voix s'altéra, les larmes lui vinrent aux yeux; puis, honteux de s'être ainsi livré, il reprit avec plus de sang-froid :

« Pardon, monsieur; vous devez trouver que j'ai des faiblesses bien ridicules pour un homme de mon âge et de mon état?

— J'ai beaucoup de sympathie et d'intérêt pour les peines de votre position, et je suis fort touché de la confiance que vous me témoignez. »

Il n'osa pas me tendre la main; il se contenta de me sourire avec gratitude. Puis, se tournant vers sa fille, restée à quelques pas derrière nous, il lui dit :

« Viens, Julie, viens ici ; nous allons montrer à monsieur ta collection de rosiers. »

Elle vint prendre le bras de son père, et répondit sans me regarder :

« Les boutons de roses mousseuses vont s'ouvrir ; c'est la première fois peut-être que monsieur verra cette espèce, qui est fort rare. »

Nous arrivions, et je m'arrêtai plein de surprise à l'aspect du paysage qui tout à coup se découvrit à mes regards. Cette enceinte de rochers chauves et calcinés renfermait un étroit vallon couronné de frais ombrages et tapissé d'une admirable végétation. C'était comme une corbeille de fleurs jetée sur un tas de pierres. Une allée sinueuse conduisait à la maisonnette appuyée sur le roc ; un grand lierre en masquait la façade ; tout à l'entour, il y avait des accacias et des arbres de Judée.

« Ceci est un paradis! m'écriai-je.

— Le paradis où Dieu nous a enfermés, dit la jeune fille avec un mélancolique sourire ; vous êtes le premier, monsieur, qui ait osé nous y suivre. »

Ce mot, fort simple, me surprit par l'accent avec lequel il fut dit ; je fus près d'y répondre par une fadeur ; mais il y avait dans l'air, dans le sourire gracieux et naïf de celle qui me parlait, quelque chose qui m'arrêta ; je compris qu'il n'était pas possible de lui tenir le même langage qu'aux autres femmes ; elle ne l'eût pas entendu.

Un homme travaillait devant la maison ; il était vêtu à peu près comme celui qui portait l'enfant, avec le même pêle-mêle de tous les états.

« Vous n'êtes point absolument seul ? dis-je à Coquelin.

— Ces hommes sont mes deux valets ; ils m'aident à cultiver mon jardin, ils prennent soin de la maison ;

je n'ai pas d'autres domestiques.... Qui voudrait nous servir ? Une pauvresse déguenillée, mourant de froid et de faim, refuserait de se mettre à mes gages, quand même je lui donnerais en un an plus qu'elle ne pourrait gagner en toute sa vie.

— Voici mon jardin, » dit la jeune fille en ouvrant la porte d'une légère claire-voie.

C'était un carré planté de rosiers; entre leurs feuillages sombres éclataient toutes les nuances depuis le blanc pur jusqu'au rouge pourpré. Les roses s'ouvraient à la fraîcheur du soir, et répandaient dans l'air un parfum ravissant. Au milieu de cette moisson de fleurs, quelques jeunes cyprès levaient leurs têtes noires; ils ombrageaient un puits environné de jasmins et de rosiers multiflores. Nous nous assîmes tout près de là; j'étais comme étourdi; un trouble, un étonnement singulier me préoccupaient; tout ce que je voyais était si différent de l'idée que je m'en faisais depuis un mois! Cette jeune fille surtout.... J'avais souvent songé à elle avant de la voir; mais mon imagination ne se l'était pas ainsi figurée. Il me semblait qu'elle devait être d'une beauté sombre, pâle, sévère : et le visage que j'avais devant moi était d'une fraîcheur rosée ; ses grands yeux bleus et doux avaient un calme regard, et sur son front si pur éclataient une molle quiétude, un profond repos.

L'enfant jouait sur les genoux de sa sœur : il était blanc et beau comme elle; leurs joues en se touchant confondaient les suaves nuances de l'incarnat le plus doux. Je croyais voir un tableau de la madone; c'était ainsi que je me la représentais, belle et pure jeune fille caressant son enfant Jésus.

Coquelin me parlait de son verger, de ses fleurs; il se plaisait à me raconter comment il avait créé cette

oasis au milieu de rochers brûlés et stériles. C'était le travail de toute sa vie. Aidé seulement de ses valets, il avait remué cette terre ingrate, creusé des citernes pour retenir les eaux pluviales, et bâti sa maisonnette, dont le fond était une grotte.

« Je compte planter là-bas un bois de pins, dit-il en me montrant une élévation sur laquelle il ne croîssait pas un brin d'herbe. Il faudra creuser dans le roc avec le pic et la poudre, puis apporter de la terre végétale, et créer un sol factice sur ce tas de pierres.

— Mais, observai-je, vous avez déjà ici tant de beaux arbres, qu'un bois de pins n'ajoutera rien à l'agrément de votre propriété. Que gagnerez-vous à ce travail ?

— L'emploi du temps, me répondit-il. Je suis naturellement actif. Que voulez-vous que je fasse? Depuis longtemps je ne touche plus guère à mes livres, et je tâche de tuer en moi les idées qui me mettraient en communication avec le monde. C'est un grand malheur pour moi de comprendre un certain langage, d'être à une certaine hauteur d'intelligence. J'aurais dû ne rien apprendre, et me séparer du commerce intellectuel des hommes, comme je suis séparé de leur société. Je me suis aperçu trop tard que, pour un homme comme moi, il vaut mieux végéter que vivre, et, malheureusement, je n'ai pas appliqué cette conviction à l'éducation de ma famille. »

Il dit ceci plus bas en regardant sa fille, qui s'était levée et se promenait lentement au milieu de ses rosiers. Je hochais la tête d'un air surpris.

« Oui, reprit-il, j'ai mal élevé Julie selon sa position. Au lieu de développer cette belle intelligence par l'enseignement, il fallait la comprimer et l'éteindre, il fallait l'enfermer dans un étroit horizon. La plante que les rayons du soleil ont une fois frappée, languit et s'é-

tiole bien plus vite quand on la replonge dans l'ombre. Ma fille comprend trop bien tout ce qu'il y a au delà du cercle borné où nous sommes enfermés. Elle a l'esprit cultivé, l'âme noble, des sentiments fiers et généreux. Pauvre enfant! que fera-t-elle de tout cela? Elle vit par le cœur, par l'imagination; j'aimerais mieux la voir stupidement végéter.

— Elle me paraît heureuse.

— Oui, à présent qu'elle a vingt ans à peine, à présent que je suis encore là; mais plus tard....

— Plus tard? Qui sait ce qui peut arriver?

— Rien, monsieur, rien. Sa position est de celles qu'aucun pouvoir humain ne saurait changer; la tache imprimée à son nom est indélébile.

— Son nom! elle peut en changer! dis-je étourdiment.

— Oui, répondit Coquelin avec une amertume profonde, oui elle cessera de s'appeler la fille du bourreau d'Aix pour s'appeler la femme du bourreau de Grenoble.»

Ces mots me retentirent au cœur; je m'écriai plein d'indignation :

« Quoi! vous donnez votre enfant, une fille si belle, si pure, à ce malheureux?

— Eh! qui l'épouserait, si ce n'est lui? »

Je baissai la tête. Coquelin se tut; sa fille revenait vers nous.

« Monsieur, me dit-elle timidement, ne choisirez-vous pas quelques fleurs? Voici de belles roses capucines; vous n'en trouverez nulle part de semblables. Elles sont encore en boutons; prenez-les; demain vous les verrez s'épanouir. Ne voulez-vous pas les cueillir, monsieur? »

Elle me montrait du doigt le rosier sans oser toucher à ces fleurs qu'elle m'offrait.

« Je les prendrai volontiers, lui dis-je, si vous me les donnez de votre main. »

Elle se baissa en rougissant, et fit un magnifique bouquet, que je reçus avec des remercîments pleins d'émotion. J'éprouvais une sorte d'attendrissement mêlé de compassion et de respect en présence de cette infortune si grande, si dénuée de tout espoir, et qui semblait accompagnée de tant d'humble résignation.

Coquelin tournait autour de moi comme s'il avait eu quelque chose à me demander. Enfin il se décida à me dire :

« Monsieur, vous m'avez une fois offert à déjeûner ; oserai-je maintenant vous prier de souper avec nous ?

— Volontiers, » lui répondis-je sans hésitation.

Nous entrâmes dans la maison. Le couvert était mis à l'entrée d'un petit vestibule tapissé de gravures et de mauvais tableaux. L'ameublement me parut ancien, tout dépareillé et fort riche. Une argenterie massive couvrait la table; le linge était magnifique. Coquelin s'aperçut de mon étonnement.

« Je suis riche, me dit-il, fort riche relativement à mes besoins et à la vie que je mène. J'emploie volontiers mon argent à acheter tout ce qui peut embellir cette petite maison de campagne, seul endroit où je me plaise et que ma fille aime. Notre maison de la ville est si triste ! d'un côté le rempart, de l'autre le cimetière. Nous y sommes de père en fils depuis cent cinquante ans. Il n'y a que nous qui puissions l'habiter ; j'en ai le séjour en horreur. C'est ici que nous nous réfugions. J'y ai apporté des meubles de prix, des tableaux, des livres surtout; j'ai une bonne bibliothèque. »

Nous nous mîmes à table. Les valets servaient les yeux fixés sur moi et comme stupéfaits de me voir là.

Ils étaient empressés, attentifs, silencieux, comme des domestiques de bonne maison. Coquelin et sa fille leur parlaient avec une autorité familière. Quant à moi, je n'osai les regarder ; d'horribles choses me revenaient à l'esprit chaque fois qu'un de ces hommes avançait le bras pour prendre mon assiette ; ces grandes mains osseuses me faisaient peur. Sans doute leur jeune maîtresse devina mes répugnances, car elle s'arrangea de manière à me servir elle-même. Dès qu'elle vit que ses prévenances ne me causaient aucune répulsion, elle s'enhardit. On eût dit que la pauvre fille était reconnaissante de la différence que je faisais entre elle et les valets de son père. Il fallait qu'elle fût dès longtemps résignée à de bien horribles mépris pour sentir si vivement cette préférence. D'abord ma présence l'avait fort troublée ; mais une fois revenue de sa surprise, elle fut tout à fait à l'aise. Elle avait toujours vécu dans une trop profonde solitude pour être timide ; elle n'était pas habituée à calculer l'effet de ses paroles, de sa contenance ; elle ne connaissait ni la coquetterie ni la vanité ; elle avait un naïf abandon, une adorable franchise. Au bout de deux heures, elle me parlait comme si nous nous étions vus toute notre vie. J'ai beaucoup voyagé, j'ai beaucoup vécu ; mais je n'ai jamais rencontré une femme qui, de près ou de loin, ressemblât à celle-là, tant il y avait en elle de piquants contrastes. Sa conversation était celle d'une personne qui a appris à parler et à penser dans les livres ; elle avait l'esprit fin, curieux et crédule d'un enfant, avec les idées d'un homme accoutumé à voir la vie de haut. Son âme ignorait les passions étroites et mesquines que développe le contact du monde ; ses sentiments étaient grands, exaltés, généreux hors de toute proportion avec ce que l'on met dans le commerce ordinaire de la vie.

Après le souper, Coquelin prit un flambeau et me fit voir sa maison ; elle était d'un goût et d'un arrangement fort bizarres. Il y avait des fleurs partout ; les chambres ressemblaient à des serres chaudes ; on y voyait le plus singulier assemblage de choses rares et communes. C'est ainsi que je remarquai sur une cheminée de briques une pendule en bronze doré du meilleur goût entre deux calebasses sèches en guise de porte-allumettes. Le vestibule servait à la fois de salon et de salle à manger ; la bibliothèque était à côté ; j'y vis quelques beaux volumes et beaucoup de bouquins. Au fond de cette petite pièce, j'avisai encore une porte devant laquelle retombait un ample rideau de toile peinte, j'allais le soulever, lorsque Julie me toucha le bras et me dit simplement :

« C'est ma chambre, monsieur. »

Je laissai retomber le rideau ; j'aurais pourtant donné tout au monde pour jeter seulement un coup d'œil sur ce réduit, où jamais les pas d'un homme n'avaient pénétré. Quelle pureté égalait celle de cette jeune fille qu'environnait un si terrible rempart ! Jamais nul ne l'avait souillée d'une parole, d'un désir ; c'était un beau lis éclos au fond d'un précipice, à l'abri de tout regard humain.

Nous retournâmes sur la terrasse ; la nuit était sombre et sereine ; les étoiles tremblaient au firmament ; pas un souffle d'air ne réveillait les feuillages endormis ; les fleurs courbaient leur tête pleine de rosée, et leurs parfums affaiblis s'exhalaient dans une fraîcheur humide ; ces ténèbres, ce silence, la paix profonde de tout ce qui m'environnait, me jetèrent dans une disposition d'esprit et de cœur que je n'avais jamais connue ; c'était une vague tristesse, un attendrissement indicible. Je me sentis tout à coup détaché de ma vie pas-

sée, je regardai le monde d'un nouveau point de vue; il me sembla que tous les intérêts dont j'avais été jusqu'ici préoccupé étaient mesquins et frivoles, et que les seuls biens désirables ici-bas se trouvaient dans une position solitaire, ignorée, remplie par les seules affections de famille.

Les heures avaient passé comme des minutes, et pourtant il me sembla que j'avais vécu plus longtemps pendant ce jour fécond en émotions que durant le reste de ma vie. Il était près de minuit quand je m'en allai. Coquelin et sa fille m'accompagnèrent jusqu'à la limite de leur domaine. En les quittant je leur dis :

« J'étais venu ici par un sentiment de commisération et de curiosité; maintenant j'y retournerai pour continuer de bonnes et amicales relations qui déjà me sont chères. A demain. »

Je ne dormis guère cette nuit-là, et le lendemain de bonne heure j'étais aux grottes. A dater de ce jour, j'y allai régulièrement deux ou trois fois la semaine. Rien ne démentit mes premières impressions; j'avais bien réellement rencontré deux belles et saintes âmes, deux êtres à part, humbles, justes, résignés, sans haine envers le reste des hommes qui les retenaient impitoyablement au fond de leur position abjecte. La pauvre famille de parias subissait sans se plaindre les mépris du monde; la boue qu'on lui jetait ne l'avait point souillée, et elle pratiquait à l'écart des vertus ignorées de ceux qui la foulaient aux pieds.

L'avocat prononça ces derniers mots d'un accent ému, avec une expression profonde; chacun écoutait encore, même le percepteur; mais le vieillard s'accouda sur la table et se mit à feuilleter *la Chaumière indienne* d'un air distrait et comme absorbé dans les souvenirs qu'il venait de rappeler.

« Eh! comment finirent vos relations avec cette famille? » lui demandai-je après un silence.

Il passa une main sur ses yeux, et répondit d'une voix basse :

« Ceci est une autre histoire.

— Et vous ne voulez pas nous la raconter?

— C'est une histoire plus douloureuse que celle dont vous venez d'entendre le récit; c'est la confidence d'un malheur qui a brisé ma vie entière; je peux vous l'apprendre; tous ceux dont je parlerai sont morts depuis longtemps, et les choses que je vais raconter ne regardent plus que moi seul. »

Il se recueillit un moment, et reprit avec plus de sang-froid :

« Il y a trente ans passés de tout ceci; le temps a emporté les courtes joies, les effroyables douleurs de cette époque de ma vie; mais le souvenir m'en est toujours vif et présent. Dès ma première visite aux grottes, j'avais senti que j'aimais la fille de Coquelin, et cet amour ne me fit point peur. Un besoin effréné d'émotions me dévorait avant de l'avoir connue; il fut satisfait dès que j'eus abordé cette formidable situation; je trouvais tout à coup un but, un intérêt puissant au milieu de mes impressions vulgaires et monotones; j'existais enfin par le cœur, par l'imagination. Je fermai les yeux sur l'avenir, je me laissai aller aux ardentes émotions, au bonheur poignant que m'offrait le présent. C'était une étrange vie! J'étais loin cependant d'en jouir avec sécurité. Il fallait beaucoup d'adresse et de précaution pour dérober mes nouvelles relations aux regards curieux d'une douzaine d'amis désœuvrés. Je compris que je n'y parviendrais pas si je restais à la ville. Pour être libre et seul, je louai une maison de campagne à une demi-lieue des grottes. D'abord on

s'étonna de me voir installé là; on pensa que c'était le caprice d'un jeune homme riche et qui voulait s'amuser en toute liberté; puis, quand on sut que j'étais seul et que je ne voulais plus retourner à la ville, on me traita d'ours, de maniaque, et les amis se gardèrent de me venir trouver. Mais que m'importait ma solitude pendant le jour? Tous les soirs j'allais aux grottes.

Depuis la première fois que j'avais vu Julie, je l'aimais éperdûment, et au bout de deux mois, je n'avais pas eu la hardiesse de le lui dire; pourtant j'étais sûr qu'elle m'aimait aussi. Peut-être ce fut seulement l'occasion qui me manqua, car son père était toujours entre nous. Je n'avais aucune impatience de cette contrainte; j'aimais de trop bonne foi pour calculer les chances d'une séduction.

L'intimité de cette pauvre famille m'était bien douce; je n'ai jamais rencontré dans mes relations du monde autant d'affectueuse bienveillance, d'exquise discrétion, de politesse aisée et franche. Coquelin me témoignait beaucoup de confiance; cependant il était un point sur lequel il gardait avec moi un silence absolu; malgré mes insinuations, il ne s'expliquait jamais sur l'avenir de sa fille. J'avais là-dessus des craintes épouvantables et dont je détournais ma pensée avec horreur.

J'analysais trop bien mes propres impressions pour ne pas voir ce qui se passait dans l'âme de Julie; la sérénité de son regard s'éteignait; une langueur étrange semblait paralyser toutes ses facultés; son sourire était triste et animé, ses paroles plus brèves et d'un plus grand sens. Quand j'arrivais, elle se tenait d'abord à l'écart, puis elle revenait peu à peu, elle hésitait toujours avant de s'asseoir entre son père et moi; mais une fois là, comme nos cœurs se parlaient! comme ils

s'entendaient dans ces longs entretiens où le mot d'amour n'était jamais prononcé !

Un soir, en arrivant aux grottes, je trouvai Julie pâle et abattue; on eût dit qu'elle avait pleuré longtemps. Coquelin était moins troublé; mais je remarquai aussi une certaine altération dans sa physionomie. Il me tendit la main comme à l'ordinaire et me fit signe de m'asseoir.

« Qu'est-ce? qu'est-il donc arrivé ? m'écriai-je frappé d'un triste pressentiment.

— Rien, me répondit Coquelin avec effort; notre situation est de celles que rien d'imprévu ne saurait frapper. Mon Dieu ! comment avons-nous mérité d'être si malheureux ! »

Il cacha son visage dans ses mains; Julie fondit en larmes.

« Mais qu'est-ce donc? qu'avez-vous? m'écriai-je avec violence, au nom du ciel, dites-le moi? Quelque insulte ?

— Hélas! non, dit Julie en passant son mouchoir sur ses yeux et sur sa bouche comme pour contenir ses larmes, je suis une folle de pleurer ainsi.... Pardon, mon bon père ! »

Elle baisa les mains de Coquelin, et il retint un moment sur sa poitrine cette belle tête blonde en la caressant tout doucement.

« Allons, dit-il, allons! soyons calmes et résignés. Pourquoi ces angoisses? Ne devrions-nous pas être habitués à cette vie ! Qu'avons-nous à nous reprocher? Ce ne sont pas nos fautes, c'est notre malheur qui nous accable : nous sommes bien à plaindre; mais notre conscience est tranquille. »

J'étais surpris et navré; je voyais pour la première fois Julie pleurer sur sa position. Que s'était-il donc

passé qui la lui avait tout à coup rappelée! Je n'osai faire aucune question, j'attendis; mais on ne me dit rien de plus. Il me sembla que ma présence consolait Julie ou du moins avait pu la distraire de son affliction, elle se calma; Coquelin aussi fut moins triste, et la soirée s'écoula à peu près comme à l'ordinaire.

Je m'en allai obsédé par les plus douloureuses pensées et par le pressentiment de quelque malheur : je regrettais de n'avoir pas interrogé Coquelin. Évidemment il se passait quelque chose qu'on voulait me cacher; je me souvenais de ce qui m'avait été dit du bourreau de Grenoble, et j'éprouvais, en y songeant, quelque chose qui n'avait pas de nom; c'était un mépris, une rage, une effroyable jalousie contre cet homme. Ma nuit fut sans sommeil, et le lendemain, au point du jour, j'étais dehors. J'allai rôder parmi les rochers aux environs des grottes; enfin, dévoré d'inquiétude, je me décidai à me présenter chez Coquelin, bien avant l'heure accoutumée.

Il faisait un temps orageux, les nuages, incessamment déchirés par de livides éclairs, s'amoncelaient au ciel. Il n'y avait personne dans l'allée, personne sur la terrasse; les fenêtres de la maison étaient fermées, et nulle fumée ne s'élevait au-dessus du toit. J'avançai en tremblant, je regardai d'un œil stupide autour de moi; un moment je crus que Julie était partie et perdue à jamais....

Tout à coup les battements furieux de mon cœur s'arrêtèrent, mes genoux fléchirent; je joignis les mains pour remercier Dieu; la voix me manquait : la fille de Coquelin était là, seule, assise au bord du puits dans une morne attitude. Le vent rejetait en arrière ses longs cheveux et séchait les larmes qui tombaient lentement sur ses joues pâlies; son regard fixe et accablé

ne se détournait pas de son jeune frère assis à ses pieds. J'arrivai près d'elle sans qu'elle m'eût aperçu.

« Julie, » lui dis-je doucement.

Elle se dressa comme si une main invisible l'eût soulevée; le faible incarnat de ses joues s'effaça entièrement; elle mit une main sur sa poitrine et murmura : « Monsieur!... c'est vous!... ah! vous êtes venu!... »

Je la regardai tout éperdu sans lui répondre. Il y eut un silence. Enfin je lui dis : « Vous êtes seule ici; pourquoi? Votre père, Tony et Jigé, où sont-ils? »

Elle se cacha le visage et répondit d'une voix étouffée : « Là bas, à la ville.... C'est fini maintenant.... vous ne saviez pas.... nous n'avons pas osé vous le dire hier soir.... Oh! mon pauvre père! quel horrible jour.... »

Je frissonnai, j'avais compris enfin. Julie retomba comme anéantie sur le banc de pierre; je m'assis près d'elle; je baisai ses mains froides et tremblantes.

« Voilà donc pourquoi vous pleuriez? lui dis-je; comme j'ai été malheureux hier soir! mais l'idée de ce qui s'est passé aujourd'hui ne m'était point venue.... Pauvre fille! je donnerais la moitié de ma vie pour changer votre sort! ne le croyez-vous pas? »

Elle sourit tristement et me dit : « Vous êtes bon!... vous êtes juste et compatissant envers une pauvre famille bien malheureuse....

— Oui, mais, hélas! je ne peux rien que vous plaindre, vous respecter, vous aimer.... Mon Dieu! prenez courage! qui sait! l'avenir est si long devant nous. Nous pourrons être heureux, Julie.... »

Sa main frémit dans la mienne, elle me regarda avec une sorte d'égarement et détourna aussitôt la vue en s'écriant : « Nous! vous avez dit nous! eh! qu'y a-t-il de commun entre le sort d'une pauvre fille méprisée, honnie, repoussée de tous, et celui d'un homme heureux,

honoré, haut placé dans le monde? Ah! ne me parlez pas ainsi! cela me fait mal; cela me force à regarder jusqu'au fond de l'abîme qui nous sépare. »

Je saisis ses mains qu'elle me retirait, je lui dis en l'attirant vers moi : « L'amour l'a comblé, cet abîme effroyable; Julie, ne suis-je pas devenu votre ami, celui de votre père? Ai-je hésité à venir m'enfermer dans le cercle défendu où vous vivez? J'y suis heureux : que m'importe le reste du monde? je donnerais tous ses succès, toutes ses joies pour une heure du bonheur ignoré que j'ai trouvé ici. Ce bonheur, il durera longtemps, il durera toujours, si vous m'aimez comme je vous aime. »

Elle appuya son front sur mon épaule et pleura.

« M'aimes-tu? » dis-je si bas qu'elle dut à peine m'entendre. Elle releva la tête et répondit en serrant mes deux mains dans ses mains jointes :

« Oui. Dieu fasse que je meure bientôt!...

— Mourir, tu veux mourir!... mais je suis ici, près de toi, pour toujours.... »

Elle secoua la tête.

« Vous ne me croyez pas? repris-je, eh! pourquoi? est-ce impossible ce que je veux? Je suis à peu près libre; depuis longtemps j'ai perdu ma mère qui m'a laissé une fortune indépendante; mon père ne gêne pas mes volontés; son autorité ne va pas au delà de quelques bons conseils, de quelques projets qu'il forme pour moi. Je resterai à la campagne, j'y passerai ma vie; ne dites pas que ce serait vous sacrifier mon avenir.... Eh! puis-je vivre sans vous maintenant? Si vous saviez ce que j'ai souffert hier, quelles craintes j'avais!... Le mystère que vous me faisiez, certaines paroles de votre père qui sont restées dans ma mémoire.... Julie, il y a un homme qui songe à vous

épouser, je ne l'ignore pas.... Cet homme, vous savez qui il est. »

Elle me fit signe avec la main de me taire, et s'écria d'une voix brisée : « Moi, me marier ! jamais ! je ne veux pas mettre au monde des êtres malheureux et réprouvés comme moi. Je me souviens du sort de ma mère, elle aussi naquit avec cette épouvantable souillure, et l'attachement du meilleur des hommes ne l'a pas consolée. Elle est morte de notre infamie, en regrettant de me laisser en ce monde. Je ne comprenais pas alors l'immensité de notre malheur; à présent j'ai en horreur cette existence hors la loi; je donnerais toutes les années de ma vie pour m'y soustraire un seul jour.... Mais il n'y a point de rachat, point de réhabilitation possible ! mon Dieu ! êtes-vous juste ? »

L'enfant, qui jouait à ses pieds, tendit vers elle ses petites mains; elle le regarda avec une pitié profonde, en ajoutant :

« Et ce pauvre innocent, il sera forcé de faire ce qu'a fait aujourd'hui mon père !... Que maudit soit le jour où il est né ! »

Ses larmes s'étaient séchées; une morne douleur animait son regard; j'étais brisé, je pleurais près d'elle les mains jointes.

« Comme je m'étais trompé, lui dis-je; vous me sembliez si résignée ! Je ne vous croyais pas malheureuse, pauvre Julie ! Et rien ne peut vous consoler ! rien, pas même mon amour !... Ah ! je vois mieux que vous-même au fond de votre cœur, vous ne m'aimez pas !...

— Je ne vous aime pas ! dit-elle, plût à Dieu pour tous deux ! Vous ne feriez pas de vains efforts pour vous jeter en dehors de votre position, et moi, je me résignerais mieux à la mienne. Le monde où vous avez

votre place m'est à jamais fermé; je le regarde de loin sans espoir de vous y suivre.... Qu'elles sont heureuses les femmes que vous pouvez publiquement saluer, qui osent s'appuyer à votre bras, marcher sous votre protection, se montrer avec vous à tous les regards! Oh! oui, Dieu fasse que je meure bientôt!

— Non! lui dis-je en l'entourant de mes deux bras; non! tu vivras pour celui qui dès ce jour ne veut plus d'autre vie que la tienne.... Je t'arracherai à cet horrible sort!... Quand! comment? je n'en sais rien encore; mais, vois-tu, rien n'est impossible à quiconque aime comme moi.... Nous fuirons.... Je t'emmènerai; nous irons nous cacher dans quelque pays éloigné.... Tu seras ma femme....

— Ne me parlez pas ainsi! s'écria-t-elle en pâlissant; je pourrais espérer, je pourrais vouloir.... Oh! que Dieu m'en garde!... Moi, détruire votre position! moi, vous faire quitter sans retour votre pays, votre famille! Et si un jour vous veniez à regretter cet immense sacrifice? Non, non, restons ce que nous sommes.... A vous l'avenir, à vous toutes les chances de bonheur! A moi le repos dans mon lit de terre.... »

Je me mis à genoux; je lui dis tout ce qu'un amour effréné peut inspirer de prières, de plaintes et de reproches; je la suppliai d'avoir pitié d'elle et de moi-même, de partager mes résolutions, mes projets. Elle ne me répondait que par des pleurs, et tournait vers le ciel ses yeux qu'elle n'osait plus arrêter sur moi.

Il y avait dans les airs comme des voix qui semblaient se mêler à nos larmes; le vent résonnait sourdement dans les profondeurs du vallon, le ciel était sombre, les nuages montaient vers nous, noirs et menaçants, l'orage était près d'éclater sur notre tête. Tout

à coup le vent tomba ; un bruit sourd passa au loin et vint mourir au pied de ces hauteurs d'où nous dominions un paysage immense.

« Rentrons, dis-je à Julie, un moment distraite par ce grand et terrible spectacle ; rentrons, voici un orage effroyable, il pleut déjà là-bas.... »

Un coup de tonnerre me coupa la parole ; mon regard ébloui ne vit plus rien ; je sentis Julie s'appuyer sur moi et tomber aussitôt sur ses genoux la tête baissée ; elle laissa aller l'enfant immobile et penché sur son bras. Je la crus foudroyée, j'étendis les mains, je l'appelai avec des cris frénétiques. Au bout d'une minute, je recouvrai la vue. Le tonnerre était tombé à côté de nous, sur un cyprès dont il avait brisé la cîme et entièrement dépouillé le tronc. Je relevai Julie. Elle serrait convulsivement l'enfant contre son sein ; ses lèvres, pâles et tremblantes, remuaient sans articuler aucun son.

« Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle enfin, la mort nous a touchés de près ! elle nous eût pris ensemble ! »

L'orage éclatait autour de nous avec une horrible furie ; aveuglé par les éclairs, étourdi par les formidables roulements du tonnerre, j'entraînai Julie vers la maison ; en y entrant elle s'agenouilla comme pour prier ; l'enfant s'attachait à elle en jetant des cris d'effroi ; elle l'étreignit avec transport et le couvrit de baisers ; puis, me tendant la main, elle dit avec un soupir profond :

« Dieu n'a pas voulu de nous ! »

En ce moment, Coquelin arriva. Il était pâle, haletant, trempé par la pluie.

« Mon père ! s'écria Julie, vous êtes revenu par ce temps effroyable !

— Mon enfant, j'ai eu peur pour toi ; je te croyais

seule, et puis, j'avais tant besoin de te retrouver, ainsi que mon petit Louis ! »

Il les attira sur ses genoux, et les tint embrassés comme s'il eût reposé sa tête à l'abri de ces deux têtes innocentes. Je m'approchai, je tendis mes deux mains à la sienne qu'il n'osait avancer vers moi ; il me remercia par un sourire plein de triste reconnaissance.

Je restai aux grottes plus tard que de coutume. Le temps s'était rasséréné ; la lune se leva pure et brillante ; une calme soirée succédait à ce jour orageux. Coquelin vint me reconduire jusqu'à l'endroit où nous nous étions retrouvés deux mois auparavant. Là, il s'arrêta, et me dit tout à coup :

« Il m'en coûte de vous quitter ce soir, car nous ne nous reverrons pas demain ; j'étais heureux d'avoir trouvé enfin un ami, mais tel est mon sort funeste que ce qui fait la joie et le bonheur des autres, fait notre désespoir à nous.... Je redoute votre présence pour Julie....

— Eh ! quoi ! interrompis-je violemment, me croyez-vous capable d'une lâche séduction ?

— A Dieu ne plaise que je vous soupçonne d'une mauvaise action ! mais l'assiduité de vos visites peut avoir pour Julie de terribles résultats. Je ne vous parle pas de son honneur, de sa réputation compromis par vous.... Hélas ! rien ne peut déshonorer la fille du bourreau.... Mais sa tranquillité, le peu de bonheur qu'elle trouve dans notre misérable vie, seraient perdus si elle vous aimait. Vous voyez bien qu'il faut ne plus revenir. J'aurais peut-être dû vous dire ceci plus tôt; le courage m'a manqué.... Si vous saviez ce qu'il m'en coûte pour renoncer à nos relations ! »

Je m'attendais vaguement à une explication de ce genre, et je la redoutais beaucoup. Il fallait parler avec

franchise pour s'en tirer en honnête homme, et je n'hésitai pas.

« Il est trop tard pour rompre ces relations, dis-je avec fermeté; j'aime Julie, elle m'aime aussi. Je ne sais ce qui en adviendra; mais ma ferme intention est de tenter par tous les moyens possibles de la soustraire à sa position. Ecoutez, Coquelin : je suis jeune et riche, j'ai au cœur une volonté inébranlable; il n'y a rien dont on ne doive venir à bout, quand on est décidé à ne reculer devant aucun sacrifice. Je vous donne ma parole d'honneur d'être le protecteur de votre fille, de ne jamais l'abandonner. Quel que soit son sort avec moi, il vaudra toujours mieux que celui auquel vous étiez résigné pour elle. Pensez-y; demain seulement je veux savoir votre réponse. »

Je m'en allais. Coquelin me retint; il me parla longtemps; il me dit des choses pleines de sagesse, de générosité, de fermeté. Il avait raison; j'étais un fou, j'allais tête baissée contre des obstacles où je devais nécessairement me briser; mais le sacrifice qu'il exigeait était au-dessus de mes forces et de ma volonté. Je maudis sa cruelle prudence; je lui demandai comme une grâce de ne pas me bannir tout à fait, de ne pas rompre violemment notre intimité, de me laisser le temps de prendre moi-même une résolution.

Nous nous séparâmes fort tristes tous deux, mais contents l'un de l'autre. J'avais fait preuve de franchise et de dévouement; lui s'était montré juste, indulgent et ferme, comme devait l'être le père de Julie.

Le lendemain, je retournai aux grottes à l'heure accoutumée. J'avais la tête pleine de projets, de résolutions violentes; j'étais transporté de courage et d'espoir. Une cruelle déception m'attendait; la maison

était fermée, je ne trouvai ni Julie, ni son père, il n'y avait plus personne aux grottes.

Mon premier mouvement fut un profond dépit, une violente colère. Il me sembla que Coquelin abusait de son autorité, qu'il violentait sa fille, qu'il m'avait trompé; puis j'eus quelque espoir qu'il n'avait pas emmené Julie pour m'ôter les moyens de la revoir, et qu'il allait revenir. Je m'assis devant la maison, j'attendis jusqu'à la nuit close; personne ne revint. Je retournai chez moi furieux, malheureux au-delà de toute expression. Huit jours durant je revins aux grottes dès le matin, pour ne m'en aller que le soir; j'espérais voir du moins arriver un des valets et en obtenir quelque explication. Enfin, le huitième jour, je me décidai à retourner en ville, à aller frapper à la porte de cette maison infâme, de laquelle nul n'avait passé le seuil, pour demander à Coquelin ce qu'il avait fait de sa fille.

J'attendis la nuit, et vers les dix heures du soir j'entrai par la porte Notre-Dame. Je suivis le rempart, personne ne passait par la rue, où l'herbe croissait comme dans un pré. Les murs d'un vaste jardin la bordaient d'un côté, de l'autre, j'aperçus une maison avec un perron de trois marches sur le devant, et une vigne qui tapissait la façade. C'était là, je le savais. Je m'arrêtai le cœur palpitant. Il y avait de la lumière à une fenêtre du premier étage, qui était toute grande ouverte; un silence absolu régnait dans l'intérieur de la maison. Je me glissai comme un malfaiteur le long du mur, et gagnai en tremblant le perron. La porte était fermée; je soulevai doucement le marteau de fer, et frappai un seul coup sourd et timide. Ce fut Tony, l'un des valets, qui vint m'ouvrir.

« Ah! mon Dieu! fit-il stupéfait, c'est vous, mon bon monsieur?

— Où est Coquelin? lui dis-je en refermant la porte; je viens pour le voir. »

Cet homme ne me répondit que par un gémissement qui me fit tressaillir. Il posa sa lampe de terre sur un vieux bahut, et comme j'avançais, il se jeta au-devant de moi les bras étendus. Un frisson parcourut tout mon être, je sentis mes cheveux se dresser; j'eus peur je ne sais de quoi, et je m'écriai :

« Où est Coquelin? Je veux parler à Coquelin sur-le-champ; où est-il?

— Il est là-haut, répondit Tony avec une espèce de sanglot; il est là-haut couché dans sa caisse de sapin. Vous pouvez encore le voir.

— Il est mort! interrompis-je frappé de stupeur.

— Mort depuis ce matin, après une maladie d'une huitaine de jours. »

Je montai l'escalier, j'entrai dans la chambre du premier étage, où je ne jetai qu'un rapide coup d'œil. Coquelin était là dans son suaire; l'autre valet veillait près de lui en lisant un livre de prières. Je redescendis.

« Et Julie? demandai-je à Tony.

— Elle est là-haut enfermée dans sa chambre avec le petit Louis. Le prêtre qui est venu ce matin n'a pas voulu qu'elle restât près du pauvre trépassé. Il reviendra demain la voir; c'est un brave homme bien charitable.

— Moi aussi je reviendrai.

— Alors n'attendez pas midi. Demain matin la pauvre fille retournera aux grottes aussitôt après l'enterrement. Si elle veut, je la suivrai et je resterai à son service; je n'aimerais pas à me mettre avec l'autre qui va venir, quand même il doublerait les profits. »

Je donnai 40 francs à Tony en lui recommandant

d'avoir bien bien soin de sa maîtresse, et sans m'arrêter un moment de plus en ville, je retournai à ma maison de campagne.

Julie me trouva aux grottes; j'y étais depuis une heure quand elle arriva. Il faudrait avoir passé par la situation exceptionnelle où elle était placée pour comprendre l'immensité de sa douleur. Elle avait perdu le seul être qui l'accompagnât dans sa triste vie, celui qui ne s'était pas séparé d'elle depuis qu'elle existait, et sur lequel elle avait si longtemps reporté toutes ses affections. Je n'essayai pas de la consoler; j'attendis que le temps calmât ses profonds regrets.

Je passais ma vie aux grottes; j'avais rompu toute relation avec le monde; je ne recevais aucune visite, je ne répondais aux lettres de ma famille que par quelques lignes insignifiantes. J'eusse voulu être oublié de l'univers entier. Nous arrivions pourtant à l'époque des vacances; mon père m'attendait; je lui écrivis, je motivai ma résolution de rester à la campagne par je ne sais quelles raisons entortillées, et auxquelles il ne dut pas croire.

Que pouvait Julie contre un tel dévouement et les faiblesses de son propre cœur? Quelle vertu surhumaine eût résisté aux puissantes influences d'un amour exalté, d'un complet isolement? elle céda enfin! Alors seulement je vis jusqu'au fond cette âme ardente: j'étais sa religion, l'arbitre souverain de ses joies, de ses douleurs. Pour quiconque a été aimé ainsi une fois, tout autre amour est insignifiant et frivole. Je me laissais aller à ce bonheur si grand, si complet, comme si rien au monde n'eût pu me le ravir. Ma sécurité épouvantait Julie; tandis que je me reposais dans le présent, elle regardait en pleurant l'avenir, et me disait souvent:

« Ami, Dieu fasse que je meure assez tôt pour ne pas voir finir mon bonheur! »

Hélas! je lui en voulais de ces pressentiments, et alors elle m'en demandait pardon. Elle essayait de croire que cette vie durerait toujours; mais combien de fois, lorsque, appuyée sur mon épaule, elle venait de me dire :

« Va, je ne crains rien; je sais bien que tu ne me quitteras jamais. »

Je relevai son visage pâle et couvert de larmes silencieuses! Un événement que j'aurais dû prévoir mieux qu'elle vint m'éveiller au milieu de ma sécurité.

Un soir, en revenant des grottes, je trouvai mon père chez moi. Il m'attendait depuis le matin; on n'avait pu lui dire de quel côté j'étais allé. Je demeurai stupéfait à son aspect, et mon premier mouvement fut une sorte de frayeur.

« Eh bien! me dit-il d'un ton moitié riant, moitié fâché, il faut donc que je vienne te chercher, méchant garçon? Mais quelle est donc cette fantaisie de s'enterrer à la campagne et d'y vivre comme un ours? D'après tes dernières lettres, je t'ai cru malade; voilà un visage qui me rassure. Ça, monsieur, embrassez-moi donc? »

C'était un brave homme que mon père. J'avais en lui un ami indulgent et qui comptait sur toute ma confiance; car jeune encore lui-même il comprenait qu'on fît quelques folies, et il n'eût mis dans ses reproches ni autorité, ni raideur. L'indépendance de ma position ne m'avait pas émancipé de fait: son ascendant me gouvernait, à mon insu peut-être; il ne m'imposait aucune de ses volontés, mais je les adoptais aisément comme miennes. Nous n'avions pourtant ni le même cœur ni le même caractère; je prenais la vie plus sé-

rieusement que lui; je tenais de ma mère une âme impétueuse, des sentiments obstinés; lui au contraire était plein de laisser-aller et de modération; il avait des sympathies ou des répugnances, rien au delà; l'amour ou la haine n'avait jamais remué son cœur. Aussi comprenait-il mal les passions et ne les craignait-il point pour moi.

« Comme te voilà! s'écria-t-il me voyant silencieux et troublé devant lui, voyons que se passe-t-il? on dirait que ma présence t'embarrasse....

— Ah! mon père, vous ne le pensez pas!...

— Eh! eh! je crois que tu as quelque plaisir à me revoir après une absence de huit mois, mais il y a des circonstances, des positions.... »

Je frémis, je crus que quelque funeste hasard l'avait instruit de la vérité.

« Oui, reprit-il, on est amoureux et trahi; cela se voit tous les jours, on vient enterrer son dépit à la campagne, on renonce à l'univers entier parce qu'on a été joué par une coquette; mais, vois-tu, mon ami, il n'y a rien qui passe comme ces chagrins-là, et tu aurais bien pu venir t'en consoler ailleurs qu'ici. »

Je compris l'allusion : mon père s'était renseigné à Aix, et les caquets de la petite ville lui avaient appris une certaine histoire arrivée depuis plusieurs mois, et dont une bonne moitié n'était pas vraie; je ne tentai pas de le désabuser.

« Tout cela ne vaut pas qu'on le regrette plus de quinze grands jours, reprit mon père, et voici tantôt quatre mois que tu boudes. Voyons, que faut-il faire pour te distraire de ce grand chagrin. D'abord nous ne resterons pas ici; je t'emmène. Nous irons où tu voudras. Te plairait-il de passer tes vacances à Paris.

— Merci, mille fois merci, mon père; c'est un trop

long voyage, nous le ferons plus tard, interrompis-je effrayé.

— Eh bien ! il faut aller à Marseille ; nous y serons très-agréablement, nous verrons du monde, nous ferons des parties de plaisir, et puis décidément, je ne veux plus me séparer de toi ; l'hiver prochain je m'établirai à Aix, et j'y attendrai le retour des vacances pour t'emmener tout de bon. Il n'est pas sûr alors que nous restions en Provence ; j'ai des projets. Eh bien ! tu sembles consterné. Ah ! ça, mon ami, dis-moi, qu'as-tu donc ?

— Rien, mon père, rien que beaucoup de reconnaissance pour vos bontés.

— De la reconnaissance, c'est très-bien ; mais je voudrais aussi de la confiance, de l'abandon ; là, comme tu en aurais avec un bon camarade. Je sais que les pères on les trompe toujours un peu ; mais moi, pourtant.... Allons, courage ; aurais-tu fait quelque grande sottise ? Dis-le, et nous aviserons ensemble aux moyens de la réparer. Si c'était, par exemple, des dettes ; j'ai quelques mille francs à ta disposition....

— Ah ! mon père, vous savez que mon revenu est plns que suffisant pour des fantaisies même dispendieuses ; et comme je ne suis ni débauché, ni joueur, j'ai de l'argent de reste.

— Alors je reviens à ma première idée. Tu es amoureux d'une femme qui, vraiment, ne vaut guère la peine qu'on se fasse ermite pour elle et qu'on pleure si longtemps sa trahison. »

Je ne répondis pas.

« Cela ne sera rien, reprit mon père ; décidément nous allons à Marseille. Veux-tu me faire servir à souper, Léonce ? puis nous nous coucherons : je suis cruellement fatigué. Sais-tu que je me suis promené tout le jour pour te chercher ? Les paysans m'ont indiqué un

chemin par lequel on t'avait vu passer; j'ai été jusque là-haut, sur les collines, et il a failli m'arriver une étrange aventure. Figure-toi que je marchais au hasard, le long d'un petit chemin fort solitaire, qui m'a conduit au milieu de rochers effroyables. Je pensais qu'il devait aboutir quelque autre part, j'allais toujours, lorsqu'une pauvre femme qui gardait ses chèvres m'a arrêté à l'entrée d'un petit vallon. — Mon bon monsieur, où allez-vous? m'a-t-elle demandé. — Je vais m'asseoir là-bas à l'ombre, lui ai-je répondu en pressant le pas, car le soleil me fendait la tête. Elle m'a couru après en criant : — Arrêtez, mon bon monsieur, arrêtez; c'est la *bastide* du bourreau! Et moi qui allais m'y reposer. Ma foi, j'aurais pu entrer dans la maison et demander à boire.... Tu as là un triste voisinage, mon cher Léonce. »

J'avais alternativement senti le rouge et la pâleur me monter au visage à ces mots si simples et si cruels. Mon père ne vit pas mes angoisses; son esprit était trop éloigné de soupçonner quelque corrélation entre ma situation et ce qu'il venait de me dire. Nous soupâmes ensemble, et je lui laissai faire, sans observation, les dispositions de notre voyage à Marseille; aucune raison, bonne ou mauvaise, aucun prétexte ne pouvait me le faire éviter. Si mon père m'eût parlé avec autorité, j'aurais résisté; mais il avait une manière de me faire faire sa volonté, à laquelle je ne savais pas me soustraire. Il était près de minuit quand je le conduisis à sa chambre : il m'embrassa encore en me disant bonsoir; et passant la main dans mes cheveux, comme quand j'étais enfant, il ajouta :

« N'est-ce pas, Léonce, que tu es content de me revoir? »

Les larmes me vinrent aux yeux de honte, de remords,

de douleur; en ce moment, je me trouvais bien coupable envers mon père que je trompais, envers Julie que j'allais quitter. Une heure après, je retournai aux grottes.

Il faisait une de ces nuits de septembre, sereines et couvertes de légers nuages sous lesquels se voile la lune; aucun bruit ne s'élevait des campagnes endormies; mes pas seuls résonnaient le long du sentier désert qui montait aux grottes. En arrivant au seuil de cette maison, que j'avais quittée quelques heures auparavant avec autant de sécurité que si j'eusse dû y revenir tous les jours de ma vie, et à laquelle je venais dire adieu maintenant, je fus saisi d'une si grande douleur, d'une si profonde pitié pour celle qui allait y rester seule désormais, que le courage me manquait pour lui apprendre notre malheur. J'éprouvais d'ailleurs une sorte de honte à démentir si promptement toutes les résolutions que je lui avais manifestées; moi, si plein de courage et de volonté, moi, que nul sacrifice n'eût épouvanté, et qui, prêt à lutter contre le monde, avais voulu renoncer à tout pour Julie, je me laissais dominer par un simple désir de mon père, je cédais sans résistance à son ascendant, à la force des choses. Il faut l'avouer, en ce moment je me trouvais moins à plaindre que Julie; c'était son malheur surtout qui m'accablait.

Toutes les fenêtres étaient fermées, à l'exception d'une seule, celle de la bibliothèque, derrière laquelle j'apercevais une faible clarté. Je m'approchai pour regarder entre les joints des volets. Julie était là, elle veillait encore, assise dans le profond fauteuil de cuir où je me reposais souvent. Une lampe de terre éclairait en plein son visage, penché sur un herbier dont elle arrangeait machinalement les feuilles. Au bout

d'un moment, elle se releva, et jetant en arrière ses longs cheveux, elle passa les deux mains sur son front en disant tout haut d'un ton plaintif :

« Mon Dieu ! ne plus dormir ! »

Je poussai doucement le volet de la fenêtre. Julie jeta un faible cri.

« C'est moi, ne crains rien, lui dis-je en entrant.

— Ah ! mon Dieu ! interrompit-elle, qu'est-il donc arrivé ? Pourquoi viens-tu me trouver ainsi au milieu de la nuit ? Est-ce que tu ne dois pas retourner demain ? »

Je fis un signe affirmatif. Elle se rejeta en arrière, pâle et le regard fixe.

« Ah ! s'écria-t-elle, est-ce que le jour de notre séparation est venu ? »

Alors je lui racontai ce que j'avais trouvé en retournant chez moi, et tout ce que m'avait dit mon père : elle m'écouta, ses mains dans les miennes, le regard fixe et sans larmes. Quand j'eus fini, elle me dit avec fermeté :

« Léonce, tu as un bon père, ne lui donne jamais de chagrin : pars avec lui, puisqu'il le veut. Va, je savais comment tout ceci devait finir ; j'y étais préparée.... mais, hélas ! sitôt, mon Dieu ! »

Elle passa la main sur ses yeux, et reprit en se contenant :

« Dis-moi tous les projets de ton père ; je veux savoir ce que tu feras, où tu iras après notre séparation. »

Je lui parlai avec détail de la vie que j'allais mener loin d'elle ; je voulais que du moins sa pensée pût me suivre au milieu de ce monde, de ces habitudes qui lui étaient si étrangères. Elle m'écoutait avec une triste et jalouse attention, mais sans aucune explosion de douleur. Je ne m'étais point attendu à la trouver si résignée ; et tel est l'égoïsme de l'amour, que j'en

éprouvai un secret dépit. J'aurais eu moins de regrets en la laissant plus malheureuse.

Les heures avaient rapidement passé; la lampe ne jetait plus que de mourantes lueurs.

J'allai ouvrir la fenêtre. Julie se leva en frissonnant. Les clartés qui blanchissaient l'horizon tombèrent en plein sur son visage et l'environnèrent d'une pâle auréole.

« Le jour! s'écria-t-elle, voilà le jour! »

Nous sortîmes ensemble de la maison, elle appuyée sur moi, qui marchais chancelant. Nous allâmes ainsi jusqu'à l'entrée du vallon; alors, les yeux pleins de larmes, que je n'essayais pas de retenir, je la serrai dans mes bras en lui disant :

« Adieu! je reviendrai; je reviendrai, tu le sais bien. »

Elle secoua la tête en me montrant du doigt le chemin. Je la regardai en face, elle ne pleurait pas.

« Adieu! lui criai-je encore en m'enfuyant, adieu, Julie!... »

Quand je fus en bas du sentier, je m'arrêtai, je regardai là-haut, derrière moi, entre les rochers: Julie avait déjà disparu.

« Ah! m'écriai-je avec une sorte de rage, je croyais être mieux aimé! »

Deux heures plus tard, mon père entra dans ma chambre.

« Eh quoi! s'écria-t-il, déjà levé! Mais comme te voilà triste et défait, Léonce? Si tu étais souffrant, nous différerions notre départ.

— Non, mon père, non, aujourd'hui, ce matin, si vous voulez; il me tarde d'être hors d'ici, » répondis-je subitement décidé.

En arrivant à Marseille, mon père ne me laissa

pour ainsi dire pas le temps de me reconnaître. Il me fit faire tant de visites, il m'environna de tant de distractions, que j'en fus d'abord étourdi; mais une sorte de fatigue s'ensuivit bientôt, et tout en ayant l'air de m'y prêter encore, j'étais au fond, dévoré de mélancolie et d'ennui. Le souvenir de Julie me causait un douloureux attendrissement, une sourde irritation; je lui en voulais de nos adieux, d'avoir pris si résolument son parti, de notre séparation; j'eusse voulu pouvoir être heureux loin d'elle, puisqu'elle était tranquille et consolée loin de moi. Ce fut ainsi que je tâchai de briser au fond de mon cœur l'idole que j'avais tant adorée, et que j'essayai de réduire une passion dont j'avais fait un moment dépendre mon bonheur et mon avenir, aux proportions mesquines d'un amour ordinaire.

Nous habitions un des beaux hôtels de la Canebière, et je me liai avec une famille anglaise qui y était descendue presque en même temps que nous. C'étaient des gens riches et fort répandus dans le monde, où ils reparaissaient tous les hivers après une promenade en Suisse ou aux Pyrénées qui durait toujours juste six mois, ni plus, ni moins. Vingt années de séjour sur le continent avaient francisé William Neal; il n'avait d'anglais que sa tournure tout d'une pièce et l'habitude de parler entre les dents. Sa sœur, miss Anna Neal, était une de ces vieilles filles intrépides qui ont courageusement abordé leurs quarante ans, et qui feraient seules leur tour d'Europe sous la triple sauvegarde de leurs cheveux gris, de leurs besicles et de leur plaid écossais. Tous les soirs nous prenions le thé chez elle; du thé de caravane préparé par une Anglaise; c'était rare, au temps de l'empire.

Un jour William Neal me dit sans préambule et la bouche un peu plus serrée que de coutume.

« Mon cher, je suis très-amoureux.

— Amoureux, vous! Et comment cela vous est-il venu?

— En regardant du matin au soir une jolie femme qui ne se doute seulement pas de mon amour.

— Mais où donc la voyez-vous?

— Sur la petite terrasse de l'hôtel, par la lucarne de mon cabinet. »

Je me pris à rire, car je me figurai aussitôt William Neal perché sur une table, le cou tendu et tâchant de s'accrocher aux barreaux de cette lucarne, élevée de dix pieds au-dessus du sol.

« C'est une femme très comme il faut, reprit-il imperturbablement; elle est veuve; elle s'appelle Mme Olivier. J'ai été aux renseignements. On m'a dit qu'elle ne recevait personne, et qu'elle ne connaissait ici âme qui vive : elle doit s'ennuyer extrêmement, et cela me donne beaucoup d'espoir. Ne fût-ce que pour employer sa soirée, elle ne refusera pas l'invitation de miss Anna, elle viendra au bal.... Ce n'est pas maladroit de ma part d'avoir décidé ma sœur à réunir pour ce bal toutes les personnes qu'elle connaît, de près ou de loin. Les étrangers qui se trouvent dans l'hôtel ont été priés en masse, et Mme Olivier a reçu ce matin sa lettre d'invitation. Il n'y avait pas d'autre moyen de l'aborder autrement. C'est bien imaginé; qu'en dites-vous?

— Pourvu qu'elle vienne.

— Certainement elle viendra; miss Anna ira lui faire une visite pour l'y engager.

— Et vous l'accompagnerez?

— Non pas, diable! non pas. Il ne faut pas aller si vite. Me présenter ainsi, ce ne serait pas convenable; Madame Olivier n'aurait qu'à se douter.... C'est une dame très comme il faut, vous dis-je, et elle pourrait

trouver mauvais que j'osasse donner un bal à son intention.

— C'est pourtant d'une galanterie très-raffinée, ce que vous faites là, et les femmes se laissent prendre volontiers à ces façons d'agir romanesques. Bonne chance, mon cher William. »

Une fois que j'eus entamé ce rôle de confident, il m'en fallut subir toutes les charges. William Neal me faisait faire parfois avec lui une faction de deux heures dans le jardin, seulement dans l'espoir d'entrevoir la dame de ses pensées à une fenêtre qui ne s'ouvrait jamais. Nous montions vingt fois par jour l'escalier où il l'avait deux fois saluée; mais on eût dit qu'elle mettait autant de soin à se cacher que nous d'empressement à tâcher de l'apercevoir. Au bout de quinze jours, je ne l'avais pas encore entrevue; William Neal grimpait inutilement à la lucarne de son cabinet, la terrasse restait déserte et les fenêtres fermées. Cependant je fis une remarque qui ranima fort l'espoir de William. Chaque fois que nous étions dans le jardin, les jalousies du balcon restaient inexorablement baissées; mais souvent il me sembla qu'une ombre passait derrière les lames obliques, et qu'une main furtivement avancée leur imprimait une légère oscillation.

L'avant-veille du bal, William vint tout désolé me raconter que miss Anna Neal s'étant présentée chez Mme Olivier, la femme de chambre lui avait dit avec mille excuses que sa maîtresse était malade, et qu'elle ne pouvait recevoir personne. Cela avait tout l'air d'un prétexte, et je m'en fâchai comme si ce désappointement m'eût personnellement regardé.

« Vous êtes un fou, dis-je à William; je vous demande un peu ce que cela signifie de faire ainsi le pied de grue pour une femme qui ne s'en doute peut-être

pas? Ceci est de l'obstination, et vous allez vous rendre ridicule; il faut renoncer à cette invisible Mme Olivier. Figurez-vous qu'elle est partie, que vous ne la reverrez jamais, et oubliez-la.

— Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire, » répondit piteusement William.

Le soir, au thé, miss Anna nous dit :

« Je crains bien que nous n'ayons pas après-demain Mme Olivier; c'est une personne bien originale; elle passe sa vie assise derrière les persiennes à regarder ceux qui vont et viennent dans la cour de l'hôtel; c'est là tout son amusement, toute sa distraction; la nuit, elle veille, et parfois on l'a vue descendre dans le jardin pour ne remonter chez elle qu'au jour. C'est comme un oiseau de nuit, jamais elle ne voit le soleil.

— Je l'ai aperçue hier, dit mon père; j'avais sonné de très-bonne heure pour qu'on ouvrît mes fenêtres, et comme personne ne venait, je me suis levé moi-même. Alors, j'ai vu sous le balcon une femme qui m'a paru belle et toute jeune. Elle s'est levée aussitôt et a regagné lentement la porte, elle était seule.

— Voilà qui ne ressemble à rien! fit William tout pensif.

— Cela ressemble aux manies d'une folle, » dis-je dédaigneusement.

Nous nous séparâmes fort tard, et avant de monter chez moi, j'entrai dans la chambre de William pour prendre un livre; tandis que je parcourais les rayons de sa bibliothèque, il alla dans le cabinet.

« Venez, me cria-t-il doucement; venez, elle est là.»

J'hésitai, car il me sembla que nous étions tous deux bien ridicules; puis, la curiosité me gagnant, je me hissai à grand'peine jusqu'à la lucarne, et je regardai en bas. La terrasse attenante à un petit corps de

logis séparé s'avançait sur une cour intérieure; une femme était accoudée sur la balustrade; la lune nous montrait son visage et ses blanches mains; sa riche chevelure flottait défaite par l'humidité de la nuit. Je la considérai un moment d'un regard stupéfait; je passai la main sur mes yeux, pensant être abusé par une illusion, une ressemblance étrange; mais quand elle se releva, quand je la vis marcher, je n'eus plus aucun doute; cette femme, c'était Julie....

« Eh bien! me dit William, maintenant que vous l'avez vue, trouverez-vous que je suis un grand fou si je vous avoue qu'il ne tiendra qu'à elle de devenir lady Neal?

— Ah! m'écriai-je, vous oseriez!...

— Eh! mais, pourquoi pas? me répondit-il étonné; puisqu'elle est veuve et que j'en suis amoureux?... »

Le lendemain je trouvai un prétexte pour rester, tandis que William et mon père sortaient ensemble, et j'envoyai un des gens de l'hôtel à Mme Olivier avec un billet cacheté qui ne contenait que mon nom : Léonce Debray.

Un moment après je montai.

Julie m'attendait debout, mon billet encore à la main. Elle était pâle et tremblante, et quand je m'avançai vers elle, ses yeux se détournèrent de moi, ses genoux fléchirent, elle s'appuya au dossier d'un fauteuil sans avoir la force de faire un pas. Irrité d'un tel accueil, poursuivi de je ne sais quels doutes, je lui dis froidement :

« Quelle imprudence! »

A ce mot cruel, la triste victime baissa la tête et me répondit d'une voix éteinte :

« C'est vrai.... mais je n'ai pu résister au désir de vous suivre.... Je voulais rester cachée ici près de

vous.... j'espérais que vous n'en sauriez rien.... Que Dieu me garde de troubler jamais votre tranquillité.... A présent, je m'en irai, et personne au monde ne saura qui je suis et ce que je serai devenue.... »

Les sentiments que je tâchais d'étouffer depuis deux mois se ravivèrent tout à coup; cette résignation, ces larmes me touchèrent au cœur; encore une fois, je me sentis aimé; j'éprouvai un poignant remords d'avoir outragé de mes susceptibilités injustes, de mes soupçons, cet être soumis et dévoué dont je n'avais pas cessé d'être l'unique amour. Comme autrefois, je me mis aux genoux de Julie, je lui dis que je voulais vivre pour elle, et je jurai qu'aucune puissance humaine ne saurait nous séparer. Elle m'écouta avec un sombre attendrissement; ses larmes tombaient sur nos mains unies; une singulière exaltation animait ses yeux d'un bleu si calme; elle se taisait, dominée par une violente émotion, et ne me répondait que par de muets regards. Enfin, elle me dit d'une voix faible profonde :

« Tu m'aimes toujours.... je t'ai retrouvé.... ne fût-ce que pour un jour, une heure seulement; c'est plus de bonheur que je n'en espérais encore.... Léonce, je suis venue jusqu'au seuil de ce monde où il m'est défendu de te suivre; la porte en est ouverte devant moi.... »

Elle prit la lettre de miss Anna Neal et la mit sous mes yeux.

« Écoute, continua-t-elle après un silence, si tu voulais, j'accepterais cette invitation; une nuit, toute une nuit, je prendrais place à ton côté, je marcherais appuyée sur ton bras, heureuse et fière de ta protection..... Ce bonheur tant envié n'était donc pas impossible! ce rêve peut se réaliser!... N'aie pas peur, Léonce! rien ne nous trahira.... Qui pourra me reconnaître ici?...

Ce terrible sceau de réprobation et d'ignominie n'est pas empreint sur mon front.... Qu'une fois, une seule fois, il me soit permis de te suivre au milieu de ce monde où je vais te laisser.... Dis, le veux-tu !

— Oui, lui répondis-je épouvanté, oui; mais après, quelles craintes effroyables! Crois-tu pouvoir rester inconnue à ce monde devant lequel tu auras une fois comparu? Il te poursuivra de son attention; il voudra savoir qui tu es. Qui sait? on osera peut-être s'en informer directement, et alors que répondras-tu à ceux qui te feront cette formidable question? »

Elle sourit avec une expression indéfinissable, et me répondit tranquillement :

« Fie-toi à moi; je sais comment échapper à leur curiosité.

— Hélas! je n'aurai de repos que quand nous serons encore aux grottes : ne désires-tu pas y retourner, Julie? »

Elle fit un signe affirmatif et répondit en me serrant les mains :

« Oui, bientôt. »

Je la quittai; d'un moment à l'autre mon père pouvait rentrer, et cette visite ne devait être sue de personne; quel prétexte aurais-je donné? Tout le reste du jour, tout le lendemain, j'eus sur les bras William Neal, qui me poursuivit de ses confidences; enfin, l'heure du bal arriva.

Miss Anna Neal avait voulu ouvrir avec éclat la saison d'hiver; rien n'avait été oublié pour que cette première fête fût gaie et brillante. La grande salle de l'hôtel était tendue en blanc, avec des trophées entre chaque panneau; il y avait profusion de lumières et de fleurs; c'était un coup d'œil éblouissant; avant dix heures, trois cents personnes étaient déjà arrivées. Je

me tenais avec William près de la porte; il était suffoqué de dépit et d'impatience. Quand onze heures sonnèrent, il me dit :

« C'en est fait, elle ne viendra pas.... Allons jouer, cela me distraira peut-être.... Je donnerais tout au monde pour que cette nuit fût finie.... »

Je pensai qu'au moment de venir, le courage avait manqué à Julie, et, par une bizarrerie inconcevable, je lui en voulus de n'avoir pas osé accomplir cette résolution qui m'avait tant épouvanté. J'allai m'asseoir à une table de bouillotte; au bout d'un quart d'heure, William Neal vint à moi tout rayonnant, et me dit à l'oreille :

« Elle est là!... »

Quand je rentrai dans la salle du bal, je vis Julie assise près de miss Anna Neal. J'avais tremblé de la trouver timide et embarrassée : le premier regard que je jetai sur elle me rassura; calme, souriante, maîtresse d'elle-même, il semblait qu'elle eût passé sa vie au milieu de ce monde qu'elle abordait pour la première fois, elle pâlit pourtant à ma vue; mais, aussitôt revenue de son trouble, elle se tourna pour saluer mon père que lui présentait William Neal. Tous les yeux la suivaient : qu'elle était belle entre toutes ces femmes si belles et si parées! Les plis transparents d'une robe de mousseline des Indes l'environnaient comme d'un nuage, sous lequel éclatait la suave blancheur de ses épaules chastement voilées. Sa blonde et soyeuse chevelure, relevée en nattes, formait à son front une couronne qu'eût enviée une reine. Son visage avait une divine expression de sérénité mélancolique, mais au fond de ses prunelles bleues luisait un éclair ardent, un reflet de son âme.

La présence de cette femme si jeune, si belle et in-

connue de tous, avait fait sensation; la foule des danseurs l'environnait; elle se déroba à ces empressements, en déclarant qu'elle ne dansait point. William Neal ne la quittait pas, il l'entourait de soins, il semblait fier d'être à peu près le seul homme auquel elle eût parlé, le seul qu'elle eût l'air de reconnaître dans cette foule. Son rôle de maître de maison l'obligeait pourtant à s'occuper de quelques autres femmes, il me fit signe de venir prendre sa place.

« Madame, dit-il en me présentant, c'est mon ami, M. Léonce Debray; il n'est pas moins reconnaissant que moi de l'honneur que vous nous avez fait en daignant paraître à cette fête. »

Julie ne répondit que par une inclination. Je m'assis près d'elle. Il me semblait que nous étions tous deux sous l'influence d'un rêve; j'eus peur de cette étrange situation; j'aurais fui si un regard suppliant ne m'eût arrêté.

« Encore deux heures! » dit Julie en me montrant la pendule qui marquait minuit.

Puis après un silence elle ajouta :

« Léonce, voulez-vous me donner le bras pour faire le tour du bal? »

Quelle nuit! quel moment unique dans la vie de cette pauvre réprouvée! Le monde l'environnait d'admiration et d'hommages, elle marchait l'égale de ces femmes dont elle avait tant envié la condition libre et respectée; elle était la reine de ce bal où tant de vœux saluaient sa beauté. Mais elle ne voyait que moi au milieu de cette foule empressée; je sentais sa main froide et tremblante serrer mon bras, elle proménait autour de nous un regard vague et troublé; les battements impétueux de son cœur résonnaient jusque dans le mien. William Neal était revenu vers nous, il

observait Julie avec inquiétude; il l'obsédait de soins et de questions. Je saisis le moment où il était occupé à donner quelques ordres pour dire tout bas à Julie :

« Rentre, je t'en supplie, les émotions de cette soirée t'accablent.... elles me brisent.... Ma tête se perd.... Aie pitié de moi et de toi-même; ne prolonge pas cette dangereuse situation.... »

Elle s'approcha d'une fenêtre et leva les yeux au ciel en soupirant profondément.

« Hélas ! dit-elle, comme cette nuit d'automne est nébuleuse et sombre : voici l'hiver, bientôt il n'y aura plus aux grottes ni fleurs ni ombrage.... plus rien.... »

Elle se tut subitement, et se penchant sur la main que j'appuyais au rebord de la fenêtre, elle l'effleura de sa bouche en murmurant :

« Adieu, Léonce ! »

Ce geste fut rapide comme la pensée. Julie se releva, et plongeant un long regard dans ces salons resplendissants, où la foule ondulait étincelante et joyeuse, elle parut adresser aussi au monde un muet adieu; puis, s'appuyant à mon bras, elle me dit :

« Allons ! »

Je la reconduisis jusqu'au bas de l'escalier, et elle remonta chez elle en me faisant encore un signe d'adieu. Alors je respirai plus librement; il me sembla que nous étions sauvés tous deux. Le bal dura jusqu'au jour; je sortis des derniers. Quand je rentrai chez moi, Julie ne s'était pas couchée; la lampe veillait encore derrière les jalousies.

J'étais encore au lit à midi; un sommeil de plomb pesait sur mes yeux; je luttais contre je ne sais quel rêve effroyable. Tout à coup mes rideaux s'ouvrirent brusquement, je m'éveillai en sursaut et trouvai devant moi la figure blême et consternée de William Neal.

« Eh bien! qu'est-ce? Qu'est-il donc arrivé? lui demandai-je.

— Oh! pas grand'chose, moins que rien, un caprice de femme, fit-il d'un air qu'il voulait rendre calme et dédaigneux; Mme Olivier est partie ce matin.... Elle ne reviendra pas.... Hier son départ était arrêté, car elle a congédié une jeune fille qui la servait depuis son arrivée à Marseille. En sortant du bal, elle a fermé ses malles; à six heures, elle montait en voiture.... Mais quelle est donc cette femme? Le fait est que personne ici ne peut dire d'où elle vient, ni où elle va.... Il faut pourtant que je le sache, je le saurai.... Je la retrouverai, dussé-je pour cela recommencer mon tour d'Europe. »

Tandis qu'il parlait ainsi d'une voix animée, j'avais pris en tremblant une lettre posée sur mes journaux, William Neal s'interrompit subitement et s'assit à distance.

« Lisez donc! fit-il avec un grand soupir; il me paraît que vous êtes plus heureux que moi dans vos amours.

La lettre ne contenait que ces mots :

« C'est à genoux que la pauvre Julie t'adresse son dernier adieu! Sois heureux, Léonce!.... ne m'oublie pas!... Ici-bas nous ne nous reverrons plus.... mais là-haut, peut-être.... J'ai foi en la justice de Dieu.... »

« Eh bien! dit William Neal, qu'est-ce donc? vous avez pâli....

— Vous me parliez de Mme Olivier, interrompis-je en froissant la lettre; voyons, que disiez-vous? Il fallait tâcher de savoir, du moins, où elle va; si c'était en pays étrangers!... Demain elle pourrait avoir passé la frontière....

— Eh non! répondit William, étonné de la véhé-

mence avec laquelle j'entrais dans ses intérêts, elle a pris une voiture de louage qui doit la mener jusqu'à Aix. J'attends le retour du postillon pour savoir où elle est descendue, et puis nous aviserons. »

A ces mots, je respirai. J'avais craint que Julie eût plus sûrement accompli sa résolution : elle possédait des valeurs considérables; aucune impossibilité matérielle ne la retenait; elle aurait pu partir pour les pays étrangers, s'aller cacher dans quelque grande ville de France ou d'Italie, où je n'aurais pas retrouvé sa trace. Mais je ne craignis plus de la perdre, dès que j'eus la certitude de pouvoir la rejoindre aux grottes; il me sembla que désormais les moyens ne me manqueraient pas pour assurer la durée et la sécurité de mon bonheur. Il fallait partir, s'en aller à Paris, l'immense ville où personne ne se connaît, et y emmener Julie. Mon père ne tenait pas à rester en province; il m'était facile de le décider. Tout cela releva mon espoir; j'entrevis encore un avenir heureux; je m'étonnai d'avoir si longtemps hésité à prendre le parti qui seul pouvait me rendre notre bonheur passé. Le même jour, j'annonçai qu'il me fallait aller à Aix pour une affaire imprévue. Mon père, qui ne me questionnait jamais quand il entrevoyait quelque mystère, me dit simplement :

« Pars demain, si tu veux, j'irai te rejoindre dans deux ou trois jours : nos vacances sont finies.

— Et si nous allions achever notre droit à Paris? lui demandai-je sérieusement.

— Soit, si tu le désires. Nous reparlerons de cela à Aix. »

J'eus toutes les peines du monde à me débarrasser de William Neal : il voulait absolument venir avec moi. Enfin, il se décida à rester pour attendre le postillon qui avait mené Mme Olivier. Le lendemain au

point du jour je montai à cheval, et vers midi j'étais aux grottes.

Jamais plus d'espérance de bonheur ne m'avait souri : j'allais rendre à la vie, à nos amours, une âme désolée; j'allais faire succéder à l'affreux désespoir d'une séparation sans terme la joie de ma présence et le pressentiment d'un autre avenir; j'allais dire à Julie :

« Tu as voulu me rendre mon indépendance, ma sécurité; tu t'es retirée de moi pour ne pas être un obstacle dans ma vie, tu t'es condamnée à des regrets, à une solitude éternelle pour me laisser heureux et libre; eh bien! mon amour n'accepte pas ce triste sacrifice, je viens y renoncer. »

Et je voyais ce doux visage se tourner vers moi couvert de larmes, et ces belles mains jointes m'implorer, car je m'attendais à une généreuse résistance; mais j'étais sûr maintenant de Julie, je savais qu'elle me suivrait, puisqu'une fois elle avait osé me venir trouver.

J'éprouvai une grande émotion en revoyant ces lieux où j'avais été si aimé, si heureux naguère. Comme autrefois, tout était solitaire et silencieux dans le vallon; l'automne avait jauni ses frais ombrages; les rosiers, dépouillés, montraient tristement leurs branches épineuses, entre lesquelles éclataient quelques baies rouges.

Alors je me souvins de ces mots que m'adressa Julie au moment de nos adieux :

« Bientôt il n'y aura plus aux grottes ni fleurs, ni feuillage, plus rien.... »

— Ni fleurs, ni feuillage !... répétai-je mentalement, il est vrai !... Quel deuil !... »

Je pressai le pas; mon cœur battait à rompre dans

ma poitrine; j'avais les larmes aux yeux. En approchant de la maison, j'aperçus avec une inexprimable surprise quelqu'nn d'étranger arrêté au seuil, c'était une pauvre femme que j'avais souvent rencontrée aux environs, gardant ses chèvres. Elle était à genoux, le visage tourné vers le vestibule, son bâton et son panier posés à côté d'elle. Le petit Louis courait tout seul sur la terrasse ; il se prit à crier en me voyant; il ne me reconnaissait pas.

« Ah! mon bon monsieur, dit la pauvre femme en se levant, si vous avez la charité de venir garder cette pauvre fille avec moi, Dieu vous le rendra!

— Que voulez-vous dire? interrompis-je, frappé d'une horrible crainte; y a-t-il quelqu'un de malade? Que faites-vous là?

— Je garde la morte, répondit cette femme en me montrant du doigt toutes les portes ouvertes.

— Qui est mort ici? m'écriai-je.

— La fille du bourreau! Devant Dieu soit l'âme de cette pauvre créature, morte sans confession! Elle s'est tuée, mon bon monsieur! Le valet est allé avertir la justice. J'étais là-bas quand il a passé; il m'a offert de l'or et de l'argent pour venir garder le corps; j'ai refusé ce qu'il me voulait donner, cela me porterait malheur pour le reste de ma vie.... Je suis venue pour rien; c'est une bonne œuvre.... »

Elle se remit à genoux avec un geste de terreur; j'avais passé devant elle pour entrer dans la maison. En ce moment terrible je ne sais quelle impulsion me soutint, car toute force physique était anéantie en moi ; je ne sentais plus ma vie que par les horribles battements de mon cœur. J'allai droit à la chambre au fond de la bibliothèque, je regardai. Julie était là, étendue sur son lit; le drap, relevé jusqu'à ses épaules, était en-

sanglanté ; sa tête reposait ensevelie dans ses longs cheveux ; son visage, affreusement pâle, n'avait gardé aucune expression de souffrance ; et elle ne semblait pas morte, mais endormie pour l'éternité.

Je la baisai au front.... puis je m'en allai....

Deux jours après, mon père me trouva à la campagne malade d'une fièvre qui faillit m'emporter. Dès que je fus un peu rétabli, nous partîmes. Depuis lors je ne suis jamais revenu à Aix. Je ne veux pas mourir cependant sans avoir revu les lieux où j'ai été si heureux, où j'ai subi la plus affreuse douleur de ma vie : quelque jour je retournerai aux grottes.

L'avocat laissa retomber son front sur ses mains jointes et ajouta :

« Si du moins je pouvais retrouver la place où repose la pauvre Julie ! »

Un long silence suivit ce triste récit ; nous avions tous les larmes aux yeux.

« Ah ! bah ! murmura le percepteur en étouffant un soupir, cette histoire m'a tout l'air d'un conte, comme celle de l'autre paria !

— Monsieur, dit la dame créole avec une sorte d'indignation, je vous trouve fort malheureux de douter ainsi de tout : mais vous n'avez donc jamais rencontré dans votre vie des gens capables de sentiments profonds, de passions véritables ? Vous ne croyez ni à l'amitié, ni à l'amour ?

— Je crois à l'amitié des femmes, jusqu'à un certain point ; à leur amour, pas du tout.

— Ah ! voilà une opinion qu'il serait aisé de réfuter par des faits, par des exemples.

— Pardon, madame, interrompit le percepteur, j'en ai vu de ces exemples rares, et je pourrais, à ce propos, vous raconter aussi une histoire....

— Une histoire ! voyons, voyons, dîmes-nous tout d'une voix....

— Je l'ai écrite, répondit le percepteur avec un certain air à la fois important et modeste, et si cette faible production peut vous intéresser, demain soir, mesdames, j'apporterai mon manuscrit.

— Certainement, nous vous en prions, » s'écrièrent ces dames.

Seule je me tus. Les manuscrits lus par l'auteur m'ont toujours fait une peur terrible.

Cependant le lendemain, quand le percepteur eut fini sa lecture, je lui demandai la permission de copier celui-ci :

SALVADOR.

Il y a aux environs de C.... une petite maison de campagne dont les derniers arbres de la forêt abritent le toit. Un rosier grimpant étend ses rameaux tout le long de la façade et couronne d'une fraîche guirlande la porte cintrée. La maison est entourée d'un jardin capricieusement planté ; l'érable et le cerisier ombragent ses allées ; le noyer mêle son feuillage noir aux bourgeons argentés des saules qui bordent la fontaine ; l'humble liseron serpente sur les ronces, et à côté de ses touffes agrestes, s'épanouissent de belles et délicates fleurs, l'œillet couleur de pourpre, le jasmin d'Espagne et le frileux héliotrope. Personne, point de bruit sous ces mystérieux bosquets ; les persiennes vertes de la maison restent toujours fermées, et les hirondelles suspendent leurs nids sous le balcon. Si quelque promeneur égaré hors du vaste parc de C.... s'arrête en passant devant cette grille qui tourne en criant sur ses gonds rouillés, s'il jette un regard dans ces allées désertes, il entrevoit, parmi les saules, un mausolée de marbre blanc surmonté d'une urne cinéraire. Alors un vieux jardinier en

habit de deuil s'approche lentement et raconte, sans se faire prier, une lamentable histoire, l'histoire de deux amants qui, après avoir mis fin à leur vie par un double suicide, reposent réunis pour toujours dans cette tombe. Une lettre tracée de leur main et trouvée près d'eux, manifesta cette dernière volonté, que les exécuteurs testamentaires ont religieusement accomplie.

Depuis cinq ou six ans, l'honnête jardinier, toujours en grand deuil, cultive les fleurs, sable les allées de ce jardin funèbre, et raconte aux passants l'histoire des deux amants et l'exemple mémorable qu'ils ont laissé de leur fidélité, exemple touchant et auquel il ne manque rien que d'être vrai : le dénoûment de ce drame terrible fut un mensonge fait en face de la mort.

Cette jolie maison de campagne, ce jardin rempli de tant de fleurs, ces riants bosquets appartenaient il y a quelques années, à une jeune femme qui venait y passer les mois d'été. Mme de Landon était restée veuve à vingt ans avec une assez belle fortune ; elle n'avait point de famille ni personne auprès d'elle qui eût droit de conseil et de surveillance. Dès lors elle jouit de l'indépendance et des avantages de sa position dans toute leur plénitude ; elle arrangea sa vie selon ses goûts, ses caprices, ses passions, et fit, avec le moins de bruit possible, des fautes qui eussent ruiné la réputation d'une femme honnête. La sienne resta à peu près intacte, grâce à son habileté, à ses charmes, et surtout à l'inconstance de son cœur. C'était un type unique peut-être que Mme de Landon ; elle pratiquait l'amour comme heureusement peu de femmes l'entendent; ce sentiment était le but et l'unique occupation de sa vie ; pour elle, ce n'était point un jeu ; elle y allait toujours de bonne foi, avec des transports, des douleurs, des joies et des larmes véritables; mais sa passion n'a-

vait de durée que le temps de rendre un homme fou. Elle s'emparait d'un cœur, l'enivrait, le brûlait, le déchirait, le tordait et le rejetait sans calcul, sans méchanceté, par instinct, comme le renard étrangle les poules. Il y avait dans son cœur des trésors d'amour et de dévouement qu'elle donnait sans réserve, et qu'elle reprenait sans miséricorde. Beaucoup d'hommes l'avaient aimée; jamais nul ne l'avait quittée, et, chose inouïe, tous étaient restés ses amis à la vie et à la mort. C'est qu'elle entendait merveilleusement la péripétie de ces drames dont elle jouait de verve toutes les scènes. Quand son cœur s'était épuisé dans tous les emportements d'une passion, quand une mortelle lassitude succédait à ses transports, lorsqu'un amant devenait impuissant à ranimer ses flammes éteintes et qu'elle avait tout à redouter de sa douleur et de son ressentiment, elle déployait des ressources miraculeuses. Le dénoûment s'opérait sans cris et sans secousse; ce n'était pas une rupture, c'était un adieu. Elle trouvait toujours de si grandes raisons, des motifs de fierté, d'honneur, de délicatesse si puissants pour faire ce sacrifice, que l'amant désespéré la quittait en jurant à ses genoux de l'aimer jusqu'à son dernier jour, et s'en allait un peu consolé par la ferme persuasion qu'il n'aurait point de successeur. L'impression que laissait cette femme était indélébile; ceux qui l'avaient aimée ne pouvaient plus aimer ailleurs, et jamais ils ne se retrouvèrent en face d'elle sans émotion, sans regrets, sans retours vers l'immense bonheur qu'elle leur avait donné. Elle n'avait point l'air de ce qu'elle était, et elle passait aux yeux des indifférents pour une femme froide, indolente et même un peu prude. Son parler était doux et voilé, ses manières nonchalantes, sa conversation fine et naïve. Elle était d'une beauté frêle et

suave qui ne frappait point au premier abord, mais dont on découvrait une à une toutes les perfections : pour ceux qui l'avaient aimée, nulle autre femme n'était belle.

Mme de Laudon était veuve depuis quatre ans, et elle commençait à sentir cette fatigue, cette impuissance de l'âme qui suit les émotions coup sur coup renouvelées, lorsqu'elle rencontra un honme à la vue duquel son cœur se réveilla avec les transports et les illusions d'un premier amour. C'était un Espagnol nommé don Salvador de la Vega. Les événements politiques de la Péninsule l'avaient jeté en France avec les débris de sa fortune ; il y vivait dans la situation humble et précaire d'un proscrit que les rancunes du pouvoir poursuivent jusque sur un terrain neutre.

Salvador n'était point beau, il n'avait pas non plus un esprit très-remarquable, mais quelque chose en lui révélait une âme courageuse, énergique, emportée dans son amour et dans sa haine.

Il avait la dignité fière, l'air noble, les manières froides et polies d'un Espagnol de bonne race, et sa réserve dissimulait assez ce qui lui manquait de grâce et de culture d'esprit. Son attitude dans le monde frappa Mme de Laudon ; elle devina sous ces formes graves et à travers cette tenue impassible une âme ardente, des passions inquiètes, flottantes, cherchant un but et ne sachant où le prendre. Elle comprit que la femme aimée de cet homme deviendrait sa religion, son Dieu, l'arbitre souverain de sa vie et de sa mort, et elle n'eut pas peur d'un tel amour. Alors, avec toutes les grâces, tout le laisser-aller de sa coquetterie, elle vint à lui ; elle recommença son rôle ; elle fut faible, ingénue, timide et passionnée de bonne foi, comme à son premier amour,

et, comme tous les autres, Salvador y fut trompé, il l'aima et il fut heureux.

Les commencements de cette liaison ne ressemblèrent à rien de ce qu'avait expérimenté Mme de Laudon; elle était aimée avec des transports de bonheur, de jalousie, de fureur, de repentir et de tendresse qui ne lui laissaient nul repos, nulle trève entre des scènes effroyables et les heures d'extase que Salvador passait à ses genoux. Il la subjugua autant par ses défauts que par son amour; elle avait besoin de ces émotions violentes; il fallait à son âme blasée les luttes incessantes d'une passion aussi orageuse.

Tout cela durait depuis six mois; on était au commencement de l'été. Mme de Laudon vint habiter sa maison de campagne; Salvador s'établit à C.... Alors ils vécurent pour eux seuls. L'amour de l'Espagnol était d'une trempe à résister longtemps au repos de ce continuel tête-à-tête; mais Mme de Laudon ne tarda pas à ressentir les premiers symptômes de cet allanguissement qui la prenait au cœur dès qu'elle allait cesser d'aimer.

D'abord elle avait été heureuse de faire tous les sacrifices qu'exigeaient la jalousie effrénée de son amant; elle s'était sans regret éloignée du monde, elle avait renoncé d'un cœur plein de soumission et de joie, à ses relations, à ses amitiés; elle avait consenti à ne plus vivre que pour son amour; mais le moment était venu où tout ce qu'elle avait donné, elle allait le reprendre. L'ennui l'avait gagnée; les exigences de Salvador lui semblaient exorbitantes; elle sentait le joug, et elle était près de s'y soustraire avant que l'Espagnol eût seulement soupçonné ce qu'elle avait au cœur d'indifférence et de dégoût.

Un soir, Salvador l'avait menée jusqu'à la lisière

du bois de C....; ils marchaient lentement, lui, heureux des émotions que donne un amour exalté, plein de dévouement et de foi; elle, languissante et silencieuse. Le soleil venait de disparaître à l'horizon; l'air était calme et transparent. Les plaines unies et verdoyantes du Valois se déroulaient vers le nord, jalonnées de clochers, dont la flèche hardie dominait quelques humbles villages cachés entre les quinconces de pommiers; la forêt élevait ses cîmes touffues et secouait l'ombre et la fraîcheur sur le sentier bordé de saxifrages et de grandes scabieuses.

« Que cette soirée est belle! qu'il fait doux ici, près de toi, ma Flavie! » s'écria Salvador en passant son bras autour de la taille souple de Mme de Laudon.

Elle pressa faiblement la main qui tenait les siennes, soupira et ne répondit rien.

Un moment après, elle dit dans un élan de sincérité :

« Que la vie est une chose triste! Qu'il est difficile d'être heureux! »

Salvador s'arrêta inquiet et surpris.

« Eh quoi! dit-il, notre bonheur ne te semble-t-il pas désormais assuré? Que peux-tu désirer ou craindre? Penses-tu que je cesserai jamais de t'aimer? As-tu quelque jalousie au cœur, quelque doute? Mon Dieu! parle-moi.... D'où vient ta tristesse? Pourquoi n'es-tu pas heureuse? »

Elle soupira encore plus profondément et baissa la tête sans répondre. Elle était bien décidée à manifester tout ce qu'elle éprouvait d'abattement et de souffrance, mais elle n'en pouvait pas avouer le motif; elle se contenta de dire avec une franchise qui gardait la moitié de ce qu'elle avait dans le cœur :

« Mon Dieu! je suis triste jusqu'à la mort! L'avenir m'effraye.

— Que faut-il donc pour te rassurer ? répondit Salvador ; ne sommes-nous pas l'un à l'autre maintenant ? Le monde n'est plus entre nous ; nous n'y retournerons jamais ; c'est pour nous seuls que nous avons juré de vivre. Quel bonheur est comparable au nôtre ? Cachés dans ce paradis et pour toujours ensemble, pour toujours ! il y a dans ce mot la promesse de toute une vie d'amour et de bonheur ? Ne le sens-tu pas, mon âme ? »

Elle s'appuyait distraite au bras de l'Espagnol, et réfléchissait aux moyens de se soustraire à cette passion obstinée. Salvador crut comprendre ce silence ; il sentait que les paroles manquent aux émotions intimes et profondes ; heureux, plein de ferveur et d'amour, il murmura en pressant Mme de Laudon contre son cœur :

« C'est pour la vie !... Oui, mon bonheur est grand ! Peu m'importe ce que j'ai perdu ! Ma fortune, mon pays, ma famille, je ne regrette rien ; tu as tout remplacé, tu es tout pour moi.... Auprès de ton amour, que sont les autres biens de ce monde ! »

A ces mots, Mme de Laudon sembla se réveiller, elle entrevoyait un moyen d'en finir avec cet amour opiniâtre, et entrant aussitôt dans son rôle, elle dit avec un accent triste et ferme :

« Mon ami, voici déjà longtemps qu'un affreux souci me ronge....

— Toi, Flavie ? interrompit Salvador avec une surprise pleine de douleur et de reproches, tu as une peine que j'ignore ?

— Oui, j'ai un grand chagrin, un remords.... »

Et comme il l'interrogeait d'un regard défiant et triste, elle ajouta :

« Tu as reçu hier des lettres d'Espagne !

— Je les ai là, répondit-il rassuré. Veux-tu les voir?

— Pourquoi? tu m'as dit tout ce qu'elles contenaient. Hélas! quelles tristes nouvelles!

— Il est vrai, tous mes biens sous le séquestre; mais en ceci que tu reproches-tu? Je ne te comprends pas.

— Hélas! j'aurais dû plus tôt accomplir la résolution que me dictait mon dévouement, s'écria Mme de Laudon; ta générosité veut en vain le dissimuler; tu m'as fait un sacrifice immense et que je ne devais pas accepter; j'ai été un obstacle dans ta vie.... Il est temps que tu reprennes dans le monde la position que tu n'aurais jamais dû perdre, et dont je t'ai privé....

— Que veux-tu dire? interrompit-il avec véhémence; que parles-tu de rang, de fortune? Ce n'est pas toi qui me les a ôtés!...

— Non, mais je t'empêche de les reprendre. N'est-ce pas pour moi que tu as refusé d'épouser ta cousine, dona Inès? Toi, le marquis de la Vega, toi, le petit-fils d'un grand d'Espagne, tu végètes dans l'exil, tes titres sont abolis, ta fortune confisquée, tu vis obscur et pauvre.... Ce mariage aurait changé ton sort, toi-même l'as dit....

— Je l'ai refusé, interrompit-il, je l'ai refusé sans hésiter; ne l'as-tu pas voulu?

— Dieu me pardonne de n'avoir pas pris alors la résolution que je prends aujourd'hui! Salvador, il faut que tu épouses dona Inès de la Vega, il faut que le grand majorat, la belle fortune dont elle est l'héritière ne sortent pas de ta famille....

— Ainsi, tu penses que je devrais renoncer à toi! s'écria Salvador, tu penses que pour une misérable ambition d'argent, je pourrais étouffer les sentiments les plus chers et les plus profonds de mon cœur? Et quelle femme, grand Dieu! épouserais-je avec cette

magnifique fortune! Sais-tu bien ce qu'est dona Inès? Une pauvre créature dont la riche dot ne saurait couvrir les difformités. Voici deux ans qu'elle est entre les mains des médecins de Montpellier, qui travaillent à redresser son cou de travers et ses épaules inégales; elle est laide, contrefaite; non, non, ce n'est pas moi qu'elle fera duc de la Vega....

— Ainsi, quand même nous ne nous serions pas aimés, Salvador, vous auriez refusé la main de dona Inès? » dit Mme de Laudon en le regardant en face.

L'Espagnol ne mentait jamais; il réfléchit un moment; puis il répondit :

« Je crois que oui.

— Vous vous trompez, Salvador; l'ambition, la nécessité, eussent fait taire les répugnances de votre cœur. Si nous ne nous étions pas connus, vous seriez aujourd'hui duc de la Vega, vous seriez riche et puissant, vous feriez envie à vos ennemis.

— Eh bien! laisse-moi le bonheur de t'avoir tout sacrifié. Oui, je pouvais me faire une fortune plus grande, une situation plus élevée que celle dont on m'a dépouillé; j'ai préféré ton amour. »

Ce mot était une arme dont Mme de Laudon devait se servir sans miséricorde. Elle fit un étalage immense de douleur et de dévouement : elle persista dans son sacrifice. L'Espagnol le refusait avec des transports de reconnaissance et d'amour; mais cette femme, qui fut si faible pour celui qu'elle aimait, avait une volonté de fer contre celui qu'elle n'aimait plus. A l'abri d'un si beau prétexte, elle ne craignit plus le désespoir de Salvador, elle se sentit à l'abri de ses soupçons et de sa vengeance; dès lors rien ne l'arrêta pour en finir.

Ils rentrèrent. Salvador était triste, effrayé, et Mme de Laudon très-fatiguée. Ils s'assirent sous les til-

leuls de la terrasse, et la jeune femme appuya sa tête sur l'épaule de l'Espagnol. Le vent du soir déroulait les boucles soyeuses de sa chevelure; elle se voila de l'écharpe transparente qui tombait autour de ses épaules, et demeura immobile aux bras de Salvador.

« Quelle cruelle preuve d'amour tu voulais me donner, ma Flavie! » dit-il en la baisant au front, à travers le léger tissu qui couvrait ses beaux yeux.

Et longtemps il lui parla tout bas, avec une tendresse, un bonheur, des larmes indicibles; mais cette voix n'avait plus d'écho. En vain elle murmurait émue et frémissante, nulle autre voix ne lui répondait, et le doux bruit du feuillage et des eaux soupirait seul à l'oreille de Salvador : Mme de Laudon s'était assoupie en l'écoutant.

Enfin, après un silence, il dit doucement en la serrant contre son cœur.

« Tu ne me parles pas; à quoi penses-tu mon amie?»

Ce mouvement la réveilla.

« A toi, répondit-elle avec un long soupir; à toi, toujours.

— Mais tu ne veux plus que j'épouse dona Inès? tu renonces à tes résolutions?

— Tu verras de quels sacrifices je suis capable.

— Va, je saurai les refuser! s'écria-t-il heureux et inquiet; je renonce à ma fortune, à ma carrière politique, à tout ce qui n'est pas toi; je t'appartiens pour toujours; mon avenir, ma vie, je te donne tout.

— Mon Dieu! qu'en ferais-je? » pensa Mme de Laudon.

Puis, elle dit en se levant :

« Adieu, Salvador. Voyez, il se fait tard; minuit déjà, et demain vous devez vous lever avec le soleil pour cette partie de chasse.

— J'ai bonne envie d'y renoncer.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle durera jusqu'à la nuit, et que je serais de retour trop tard près de toi.

— Ah ! dit Mme de Laudon, vous ne reviendrez que le soir? »

Puis elle reprit après réflexion :

« Eh bien! cela vaut mieux. Depuis tantôt trois mois, nous ne nous sommes pas quittés un seul jour; j'ai renvoyé d'une semaine à l'autre quelques visites de voisinage que je ne pouvais faire avec vous....

— Des visites ! interrompit Salvador avec un sourd mécontentement. Ah ! Flavie, vous voulez donc que nous ne soyons plus seuls ?

— Il faut que j'aille voir la sœur du curé, reprit-elle sans s'émouvoir; c'est une vieille fille paralytique qui, depuis trois ans, n'est sortie de la chambre que pour se faire porter à l'église le jour de Pâques. Il faut que je fasse une visite à la femme du percepteur, une bonne dame à laquelle j'ai mille obligations. C'est fort mal de ma part de l'avoir tant négligée.

— J'irai donc chasser, » dit l'Espagnol en soupirant.

Elle lui tendit la main avec un petit geste d'adieu.

« A demain soir, dit-il. Que je serai heureux de te retrouver après cette longue journée ! Ma Flavie, adieu ! »

Elle se laissa emmener jusqu'à la grille du jardin. Là, ils se quittèrent. Elle suivit l'Espagnol du regard jusqu'au détour de l'allée; puis, quand il eut disparu, elle murmura :

« Ce pauvre Salvador! s'il pouvait se consoler sur-le-champ !... Allons, il faut en finir. Dans un mois, dans un an, cette situation serait ce qu'elle est aujourd'hui. Il vaut mieux couper court à tous ces tiraillements et prendre une résolution. »

Mme de Laudon rentra sur-le-champ pour donner ses ordres; il n'y avait pas un moment à perdre.

« Je retourne demain à Paris, dit-elle; je n'emmène que Juliette. Nous irons par la diligence.

— Madame veut prendre la voiture qui passe au bout de l'allée à sept heures! dit la femme de chambre étonnée.

— Oui; il y a toujours des places. J'attendrai sur le chemin. Faites ma malle pour un voyage de quelques semaines; nous irons plus loin que Paris peut-être. »

Mme de Laudon passa le reste de la nuit à écrire une longue lettre pour Salvador. Elle arrangea laborieusement trois pages de regrets, de protestations, de vœux sincères et d'adieux pathétiques, toutes phrases banales, saupoudrées de points d'exclamations : « Mon sacrifice sera complet, disait-elle en finissant. Je n'emporte pas même l'espoir de vous revoir; je vais m'ensevelir dans quelque retraite où votre nom même ne saurait arriver. Salvador, je vous en supplie à genoux, aidez-moi à accomplir cette cruelle résolution; je me dévoue à votre avenir, à votre bonheur. Ne me rendez pas cet effort plus douloureux et plus difficile par une persistance qui ferait beaucoup de mal à tous deux, sans ébranler ma détermination. Mon ami, vous ne m'écrirez point, vous ne chercherez pas à savoir ce que je serai devenue; ce n'est qu'après plusieurs années d'absence que nous pourrons nous revoir. Partez sur-le-champ pour Montpellier; accomplissez votre destinée, comme j'accomplis mon devoir, avec fermeté. Adieu pour longtemps, mais non pas pour toujours peut-être? adieu, mon Salvador. »

Mme de Laudon avait raison de compter sur un premier mouvement de douleur pour être obéie sur-le-

champ. Le lendemain, lorsque Salvador ne la trouva plus, lorsqu'il eut achevé de lire cette lettre d'adieu, il devint comme fou. Pendant deux jours, il ne prit point de repos; il vint à Paris, il revint à C.... Il chercha partout Flavie, et personne ne put lui dire où elle était allée. Le troisième jour, il se jeta dans la malle-poste, et partit pour Montpellier.

Environ six mois plus tard, Mme de Laudon revint à Paris, après un voyage en Angleterre; elle en rapportait les impressions les plus pâles et les plus insignifiantes que son cœur eût jamais éprouvées. Elle était languissante, éteinte, à bout de toute puissance d'émotion, telle enfin que quand Salvador avait donné une si vive impulsion aux facultés émoussées de cette étrange organisation.

Mme de Laudon n'avait eu aucune nouvelle de l'Espagnol; elle ne savait pas, même indirectement, ce qu'il était devenu, et d'abord elle s'en inquiéta peu. Elle se souvenait pourtant de lui dans ses moments de désœuvrement et d'ennui, quand elle se trouvait en face d'un certain Anglais qui l'avait suivie sur le continent pour lui prouver le dévouement d'un amour dont elle n'avait pu venir à bout de se soucier. Lord Wilson était un de ces hommes peu embarrassants qu'il n'est jamais urgent de congédier. Il n'était ni susceptible, ni exigeant, ni jaloux; il ne regardait pas en dehors de lui-même, ne demandait la raison de rien, et ne sourcillait pas devant les plus étranges caprices; il s'en allait, revenait, restait, à la volonté de Mme de Laudon, et sans jamais solliciter l'explication d'une foule de réticences et de contradictions évidentes dans les procédés et les sentiments de la jeune femme. Elle était si sûre de le congédier d'un mot, sans secousse et sans effort, qu'elle n'en prenait pas la

peine. Lord Wilson semblait comprendre tout ce qu'il y avait de provisoire dans cette situation ; car, après s'être hasardé à faire quelques propositions de mariage, il avait dit fièrement :

— Ma chère, vous ne me répondez ni oui, ni non ; eh bien ! je ne vous en parle plus. Si quelque jour vous vous décidez, vous me le ferez savoir. »

Mme de Laudon finit par éprouver une certaine curiosité d'apprendre ce qu'était devenu Salvador, et un jour qu'elle était encore plus ennuyée que de coutume, elle songea à aller dans la maison où elle l'avait vu pour la première fois; c'était chez une de ses amies de pension.

« Bonjour, ma pauvre belle ! s'écria Mme D.... en la voyant ; mais d'où viens-tu donc ? voilà des années que tu as quitté Paris. Tu n'est pas mondaine comme moi ; la retraite, la vie des champs, voilà ce que tu aimes ; tu es bien heureuse d'être si sage.

— J'ai voyagé, dit languissamment Mme de Laudon, je ne me porte pas bien ; les médecins m'avaient conseillé d'aller en Angleterre.

— Allons donc ! tu es comme une rose, tu as quelque chose de frais, de serein dans la physionomie, qui repose la vue de ceux qui te regardent; la quiétude, la douce mélancolie du veuvage respirent en toi; va tu fais bien de ne pas te marier ; tu ne serais pas si jolie avec tous les soucis que donnent ces abominables maris, surtout quand on les aime un peu. Tu es bien heureuse de ne rien aimer.

— Tu crois, » dit Mme Laudon entre un soupir et un sourire.

Puis elle reprit :

« Donne-moi donc des nouvelles de ce monde qui a pu me croire morte et au milieu duquel je vais arriver



comme un revenant; tes soirées étaient charmantes; te rappelles-tu cet Espagnol?...

— Don Salvator de la Vega? il avait pour toi une passion malheureuse, je m'en suis douté tout d'abord. Il ne t'en a sans doute jamais rien dit. C'est passé maintenant. Il a voyagé, mais depuis deux mois le voici de retour à Paris; il vient me voir souvent.

— Ah! et n'est-il pas marié? demanda Mme de Laudon; on disait qu'il devait épouser une de ses cousines.

— Tu savais cela? Je croyais qu'il n'en avait pas été question avant ton départ : il paraît que la négociation a fort traîné en longueur; mais c'est décidé à présent, tu arrives à point pour assister au bal de noce; M. de la Vega se marie après la quinzaine de Pâques.

— Tant mieux! s'écria du fond de l'âme Mme de Laudon.

— C'est un fort grand mariage; il doit être étourdi de son bonheur.

— Mais il me semble qu'il y a là tout un système de compensations; un beau titre, une grande fortune et une femme....

— Une femme charmante, belle comme un ange!

— Comment! interrompit madame de Laudon stupéfaite, elle est bossue!

« Mais ce n'est pas la bossue qu'il épouse, répliqua Mme D.... Tu ne sais pas toute cette histoire; c'est un roman. Je vais t'expliquer cela. Le duc de la Vega avait deux filles : l'aînée, qui a hérité du majorat, est, dit-on, une pauvre créature laide et mal faite; sa sœur dona Theresa, celle qui n'avait rien qu'une dot assez mince pour entrer au couvent, est au contraire une belle jeune fille. On l'avait laissée en Espagne, et Mlle de la Vega était venue depuis quelques mois à Montpellier pour sa santé, lorsque don Salvator entama les négociations

de mariage. Tout était décidé quand la duchesse de Vega prit subitement une grande résolution. Elle considéra les disgrâces de son chétif individu, les petites chances de bonheur qu'elle aurait dans le monde, et le peu de place qu'elle occuperait dans le cœur de son mari; soit frayeur, soit grandeur d'âme, elle renonça à tout et déclara fermement qu'elle allait prendre au couvent la place de sa sœur à laquelle, par acte public et authentique, elle voulait céder sa fortune et son titre. Il fallut l'agrément du roi d'Espagne pour cette espèce d'abdication ; ensuite les deux sœurs vinrent à la frontière. Leur entrevue a été fort touchante ; elles ont passé quelques jours ensemble ; puis l'une est allée s'enfermer dans son couvent, et l'autre, accompagnée d une vieille parente qui lui sert de dame de compagnie, est venue à Paris où M. de Vega l'avait précédée de quelques jours. Je lui ai fait une visite ; elle ne parle pas français, elle a l'air fort espagnol ; mais elle a des yeux.... et puis seize ans ; son fiancé doit en être amoureux.

— Tu crois? dit Mme de Laudon avec une sorte de malaise.

— Il me paraît fort heureux d'épouser avec ce beau titre et cette grande fortune une belle jeune fille, qui vaut encore mieux que sa dot.

— Il mérite son bonheur, et je désire fort de le revoir pour lui faire mon compliment.

— Tu le verras ce soir même si tu veux; il vient toujours à mes samedis ; tu resteras à dîner avec moi.

— Mais je suis dans un négligé à faire peur ! s'écria Mme de Laudon en jetant un coup d'œil sur la glace.

— Quel scrupule de coquetterie ! Tu es fort bien ainsi, je t'assure. Va, nous n'aurons que des gens qui ne valent pas tant de frais. Je ne sais où se tiennent les

dandys, les beaux fils, qui venaient jadis à mes samedis, j'ai pourtant toujours mes jeunes femmes, mes jolies veuves, mes nobles douairières; mais cela ne suffit pas pour faire un salon ; il faut des hommes, de jeunes hommes, et nous n'avons plus que de vieux garçons ; M. de la Vega seul nous est resté fidèle.

— Je te présenterai un Anglais, lord Wilson ; il n'est pas beau, mais il n'a que vingt-huit ans.

— Bon ! répondit Mme D..., j'aime les Anglais ; ils font très-bien dans un salon. Leur tenue est parfaite ; s'il manque un quatrième au whist ou à la bouillotte, ils sont toujours prêts. A la vérité ils ne causent pas ; mais il faut de ces hommes qui font tapisserie ; on les a pour l'ornement, comme ces fleurs sans parfum qu'on met dans les jardinières. »

Après le dîner, Mme de Laudon s'établit dans une causeuse au fond du salon, et resta là livrée à une préoccupation profonde. Elle s'étonnait de l'espèce d'émotion qui s'éveillait dans son cœur ; elle était distraite, animée, elle tressaillait chaque fois que la porte s'ouvrait. Quelque chose du passé venait de renaître ; mais une certaine amertume dominait toutes ces impressions.

Il y avait beaucoup de monde déjà quand on annonça Salvador. Mme de Laudon se retira dans l'angle de la cheminée, à l'abri d'une table de jeu ; d'abord l'Espagnol ne la vit point ; c'était bien lui, telle qu'elle l'avait aimé, toujours grave et fier, avec son beau regard et sa noble physionomie ; seulement il semblait plus animé, plus empressé de répondre à l'accueil qu'on lui faisait ; il était mieux dans le monde. Mme de Laudon devint tremblante quand il s'approcha, elle sentit les battements de son cœur se réveiller au son de sa voix. Il passait devant elle sans la voir ; alors elle quitta sa place et se montra subitement à lui. L'Espagnol

s'arrêta ; nul mouvement ne décela son étonnement et sa profonde émotion, mais il devint excessivement pâle et put à peine balbutier quelques mots. Mme de Laudon avait repris un peu de sang-froid.

« Je ne pensais pas, monsieur, avoir le plaisir de vous rencontrer ici ce soir, dit-elle ; vous avez voyagé ? » Il ne répondit que par un geste affirmatif.

« J'arrive aussi, reprit-elle, j'ai passé quelques mois en Angleterre ; je comptais y demeurer un an, mais j'y serais morte de consomption ; il a fallu revenir. Vous avez fait, vous, monsieur, un plus heureux voyage.

— Je vous ai obéi, » répondit-il en espagnol.

Mme de Laudon s'appuya au coin de la cheminée, et jetant un coup d'œil rapide autour d'elle pour s'assurer que personne ne l'observait, elle dit avec mélancolie :

« Oui, parlons cette belle langue que vous m'avez apprise. Combien ces accents me sont doux ! Qu'il y a longtemps que je ne les entends plus ! Dites-moi tout ce qui vous est arrivé pendant cette longue absence. Vous êtes heureux, Salvador, plus heureux encore que je ne l'avais espéré....

— Oui, très-heureux, interrompit-il vivement. Mlle de la Vega est un ange de beauté, d'innocence. Quel cœur misérable, flétri, déchiré, ne retrouverait un peu de bonheur en face d'une si pure et si charmante créature ! Il faudrait être maudit pour ne pas l'aimer. Oh ! oui, je suis heureux ! »

A ces mots, Mme de Laudon leva sur l'Espagnol un long regard, et répondit avec un soupir :

« Hélas ! tant mieux !... Vous viendrez me voir, Salvador ? »

Il ne répondit que par une inclination de tête, et s'éloigna, comme s'il eût craint de prolonger cette situa-

tion. Mme de Laudon ne tenta point de se rapprocher de lui, et le reste de la soirée ils ne se parlèrent plus.

Il y a dans certaines organisations un besoin d'émotion si effréné, qu'elles ne souffrent véritablement que du repos, où parfois elles tombent par impuissance. Comme les plantes qui croissent aux lieux élevés, elles ne vivent que battues par le vent et les orages ; elles résistent aux peines cuisantes, à la douleur qui ronge et, entre toutes les tortures morales, l'ennui seul est capable de les tuér. Mme de Laudon avait l'âme ainsi trempée, il lui fallait les agitations, les larmes, les joies amères que donnent les passions. Depuis longtemps elle ne s'était trouvée si heureuse que pendant cette nuit qu'elle passa tout entière à pleurer après avoir revu Salvador. Le passé revenait à sa mémoire avec ces alternatives de désespoir et de bonheur qui, pendant longtemps, avaient fait un drame dans chaque jour de sa vie. Elle était encore sous l'influence de ces souvenirs, lorsque lord Wilson se présenta le lendemain matin. En apercevant cette figure débonnaire et souriante, encadrée dans de grands cheveux blonds symétriquement bouclés, la jeune femme éprouva un mouvement d'impatience. Elle prit d'une main distraite l'inévitable bouquet que l'Anglais lui apportait chaque jour depuis cinq mois, et lui fit signe de s'asseoir sans le regarder ni lui sourire. C'était un importun qui venait se jeter en travers de ses préoccupations ; la veille, il l'ennuyait ; ce jour-là il la gêna, et elle résolut d'en finir. Mais ce n'était pas chose aussi aisée qu'elle l'avait pensé d'abord ; lord Wilson n'offrait aucune prise, aucun prétexte ; tout en lui était si uni, si poli, qu'on ne savait de quel côté saisir l'occasion d'une rupture ; tout glissait sur cette inaltérable surface. Mme de Laudon vit bien qu'il n'y avait pas deux moyens de se

débarrasser d'un tel amant, et, prenant sur-le-champ son parti, elle se décida, pour la première fois de sa vie, à faire une espèce de confidence. En ceci, elle fut poussée d'abord par le désir de changer une situation qui lui pesait, ensuite par le besoin d'épancher son cœur et de parler de Salvador.

Elle était si sûre de la discrétion et du dévouement de l'Anglais, qu'elle n'hésita pas.

« Mon cher George, lui dit-elle après un silence, voici bien longtemps que j'ai sur les lèvres un aveu pénible, douloureux, un aveu que je ne puis faire qu'à mon meilleur ami.... Vous êtes mon meilleur ami, George. »

Il s'inclina en ouvrant de grands yeux étonnés, et Mme de Laudon reprit :

« Avant de vous connaître, George, j'avais rencontré un homme que j'aimais avec toute la tendresse, tout le dévouement dont le cœur d'une femme est capable, comme on n'aime qu'une fois....

— Est-il possible ! » s'écria lord Wilson avec une grande bonne foi.

Puis comme il s'aperçut que Mme de Laudon avait les larmes aux yeux, il se hâta d'ajouter :

« Ne pleurez pas, ma chère, c'est un malheur ; qu'y faire à présent ? Dites-moi comment cela s'est passé. »

Alors Mme de Laudon raconta ses amours avec Salvador, leur séparation, qu'elle expliqua comme un grand acte de dévouement de sa part, et la rencontre de la veille. Elle parlait avec ferveur et les larmes aux yeux, car tout cela était vrai pour le moment. Qui n'aurait cru que cette femme avait dans le cœur un amour constant et profond, une de ces passions qui peuvent sommeiller, mais qui ne meurent jamais ? Ce long récit était entremêlé de distinctions subtiles et de profonds

raisonnements adressés à lord Wilson, pour lui prouver que son bonheur avait été l'erreur d'un moment, et qu'il devait se résigner, sans rancune et de bonne grâce, à son rôle d'ami. Le pauvre homme écoutait d'un air consterné, et murmurait de temps en temps en hochant la tête :

« Je comprends, je comprends très-bien !... Ah ! je ne m'en étais pas douté !...

— Que je suis malheureuse ! dit Mme de Laudon en finissant, c'en est fait, il va se marier! Je l'ai voulu.... Hélas ! où trouverai-je la force de supporter une si grande douleur !...

— Il faut voyager, ma chère, dit vivement l'Anglais; quand on a des peines, le meilleur moyen de les soulager, c'est de les fuir. Je vous accompagnerai.

— Non, mon cher George, répondit-elle, je veux boire le calice jusqu'à la lie, je veux connaître celle que va épouser Salvador; je veux voir leur mariage. Mon Dieu! donnez-moi la force et le courage dont j'ai tant besoin ! »

Dès ce moment, George Wilson devint le confident patient et discret de tout ce que voulut lui dire Mme de Laudon; il oublia avec une grande générosité son rôle d'amant, et fut pour elle un ami tout dévoué. Elle y avait compté, car son habileté consistait surtout à tirer parti de ces crises qui perdent, en général, les autres femmes.

Le lendemain, Salvador se présenta chez Mme de Laudon. Elle savait bien qu'il viendrait; elle était seule, et, sans arrière-pensée, sans plan arrêté, elle s'était environnée de tout ce qui pouvait rappeler le passé. Elle reçut l'Espagnol dans son boudoir; tout y était comme un an auparavant, quand elle l'y attendait chaque soir. Les fleurs qu'il prenait plaisir à effeuiller

sur les beaux cheveux de Flavie s'épanouissaient encore dans cet air tiède, tout imprégné des parfums qu'elle aimait, le livre où ils avaient souvent lu ensemble, était ouvert sur le pupitre et elle était là comme naguère, languissante et belle.

Salvador se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme; les heures les plus douces, les meilleures de sa vie, revinrent à son souvenir; ce fut comme un éclair qui illumina tout le passé et le lui rendit un moment. Éperdu, tremblant, il regarda, les larmes aux yeux, tout ce qui l'environnait, puis, tendant les bras à Mme de Laudon, il la serra contre sa poitrine avec une sorte de fureur et s'écria :

« Flavie, que de mal nous a fait ton dévouement!... Ah! malheureux que je suis!... »

Alors elle pleura, appuyée sur lui, en l'appelant son Salvador.

« Et ma parole est donnée! dit-il avec désespoir.

— Tu la tiendras! s'écria-t-elle avec énergie, tu épouseras Mlle de la Vega, mais tu m'aimeras toujours.

— Quel sort tu nous a préparé! Ah! Flavie, ton malheur, le mien, celui de cet ange que je vais tromper!...

— Elle t'aime? demanda Mme de Laudon.

— Je ne sais, répondit-il, elle est si fière, si timide! Songe quelle a été la vie de cette enfant, élevée loin du monde dans la solitude et les austères habitudes d'un couvent; elle ose à peine lever les yeux sur moi; son innocence ignore jusqu'à ce mot d'amour. C'est un ange, et je l'eusse adorée si ton souvenir n'eût toujours été là!... »

Ces mots firent mal à Mme de Laudon, un subit retour sur elle-même l'humilia; elle eut la conscience de

ce qu'elle valait en comparaison de cette haute vertu, de cette innocence virginale. Elle éprouva la sombre jalousie, l'envieuse haine de l'ange déchu qui voit planer au-dessus de lui les voiles blancs et la lumineuse auréole des séraphins.

« Hélas! dit-elle, notre destinée va s'accomplir : à toi, Salvador, les joies de la vie; à moi d'éternels regrets....

— Crois-tu que je me consolerai jamais de t'avoir perdue? répondit-il d'une voix sourde; j'épouserai Theresa, mais c'est toi que j'aime, c'est toi que j'aimerai jusqu'à mon dernier jour. Il y a entre nous des liens que rien ne peut rompre; ce fatal mariage auquel tu m'as poussé ne te rendra pas ta liberté, tu ne seras plus à moi, mais tu ne seras jamais à un autre : jure-le, Flavie....

— Je le jure! » répondit-elle sans hésiter. Les serments ne lui coûtaient rien; elle en avait tant fait en sa vie qu'elle n'avait pas tenus!

Il n'entra point dans l'esprit de Mme de Laudon de rompre ce mariage; elle se connaissait trop bien pour accepter la responsabilité d'un tel sacrifice; mais elle triompha d'avoir retrouvé le cœur de Salvador, et elle s'abandonna sans réserve et sans prudence, aux chances d'une si périlleuse situation. Elle se fit une joie cruelle du trouble qu'elle allait jeter dans cette union qu'elle voyait maintenant avec un affreux dépit. Certainement elle n'eût pas voulu épouser elle-même cet homme qu'elle trompait, qu'elle avait toujours trompé, et, par une étrange inconséquence, elle ne pouvait souffrir qu'une autre l'aimât et le rendît heureux.

Ce fut à une soirée chez Mme D.... que Mme de Laudon vit pour la première fois la fiancée de Salvador. Dona Theresa de la Vega, l'héritière d'un des plus

beaux majorats de la principauté de Catalogne, était une belle jeune fille de dix-huit ans. Le costume espagnol, qu'elle n'avait pas voulu quitter, prêtait à sa physionomie sérieuse, à sa taille élevée, quelque chose de prestigieux; sa beauté avait une grâce austère qui n'appartenait à nulle autre femme; son sourire était fier, sa contenance froide; mais la douceur infinie de son regard révélait une âme triste et timide. Mme de Laudon fut frappée, à son aspect, du sentiment le plus pénible qu'elle eût jamais ressenti; c'était une sorte de jalousie envieuse, une douloureuse curiosité; c'était une humiliation intime dont elle ne pouvait se relever à ses propres yeux. En ce moment elle douta de son empire sur Salvador, elle comprit qu'il aurait pu aimer Mlle de la Vega et qu'elle devait se croire aimée.

« Oh! non, pensa-t-elle en levant sur lui un regard rapide et plein d'amertume, non! qu'il l'épouse, j'y consens; mais qu'elle m'ôte son amour, jamais!... »

Dès ce jour, Mme de Laudon ne laissa plus échapper une occasion de se mettre entre Salvador et sa fiancée; elle attisa, sans pitié pour lui et pour elle-même, cette passion désormais sans espoir. Le malheureux s'imposait une contrainte qui trompa tous les yeux; mais il était dévoré de chagrin et de remords. Cent fois il eut la pensée de se jeter aux genoux de Mlle de la Vega, de lui dire que ne pouvant l'aimer il renonçait à elle : le respect qu'il avait pour sa parole donnée le retint.

Theresa ne se doutait point de ces tristes combats, elle aimait avec toute la conscience d'une âme chaste et fervente. L'éducation austère du couvent, les idées où on l'avait élevée lui avaient laissé des habitudes réservées qui dissimulaient un caractère exalté, des passions ardentes. D'abord elle avait vu, avec plus d'étonnement

que de joie, sa nouvelle situation. Enfermée depuis sa naissance dans l'étroit horizon du cloître, elle ignorait ce qu'elle allait trouver dans le monde; mais dès qu'elle eut respiré l'air libre, dès qu'elle eut connu Salvador, elle comprit à quelle nouvelle vie on l'avait rendue : elle aima avec toute la puissance d'une âme jeune, pleine de chaleur et d'illusions. Mme de Laudon vit, du premier coup d'œil, jusqu'au fond du cœur de sa rivale, et elle lui disputa, sans miséricorde, l'amour de son fiancé : elle se livra à l'instinct de sa jalousie, sans songer que dans cet effroyable jeu il y allait du bonheur de Theresa, de l'avenir de Salvador et de sa propre tranquillité.

On était au commencement d'avril, les soirées devenaient courtes et horriblement vides; on s'ennuyait les samedis chez Mme D..., où ne venaient plus que les amis intimes et quelques étrangers. Le printemps commençait si serein, si doux, qu'on songea à aller jouir des premiers beaux jours à la campagne. Mme D...., avait une jolie terre aux environs de Fontainebleau; elle invita une partie de la société à l'y accompagner. On dressa un magnifique programme : il était question de s'amuser comme à Paris, d'avoir de la musique tous les soirs, de danser, et de jouer la comédie. Mme D.... tint conseil avec Mme de Laudon avant de faire ses invitations.

« Je suis d'avis de convier Mlle de la Vega, dit-elle, elle viendra avec sa vieille dame de compagnie et son fiancé ; sa maison sera fort agréable l'hiver prochain, nous y serons très-bien, et je ne suis pas fâchée de trouver d'avance l'occasion de lui faire quelques politesses, d'autant plus que je suis invitée au mariage; toi aussi, sans doute?

— Mais je pense que oui, répondit négligemment

Mme de Laudon; M. de la Vega compte inviter tout le monde à ses noces.

— Il est étrange! on dirait que son bonheur lui a tourné la tête. Je l'ai vu hier, ce n'est plus le même homme; il parle sans se soucier de ce qu'il dit ni de ce qu'on lui répond; il a l'air de ne pouvoir tenir en place, lui qui était autrefois si mesuré, si grave. Tiens, je crois que cet homme est un peu fou; il a parfois une physionomie, un regard....

— Quelle idée! dit Mme de Laudon, je le trouve comme tout le monde.

— C'est que tu ne le vois pas souvent; mais observe-le pendant trois ou quatre jours que nous allons passer ensemble; tu le trouveras au moins fort original. A propos d'original, j'ai invité lord Wilson!

— Je ne vois pas ce que nous en ferons.

— Il nous manquait un souffleur pour notre comédie, et puis il sera ton chevalier. Honni soit qui mal y pense!

— Oh! certainement, fit Mme de Laudon avec un sourire.

— Tu es véritablement une femme sage, dit Mme D.... avec conviction; ah! si toutes te ressemblaient, il n'y aurait pas tant de scandale dans le monde; tu n'as jamais eu de peines, tu n'as jamais aimé....

— Qui sait? répliqua Mme de Laudon en hochant la tête; quelque jour, quand nous serons vieilles, je te dirai cela. »

Mlle de la Vega se laissa emmener chez Mme D..., parce que Salvador y venait aussi; mais elle se trouva tout d'abord mal à l'aise dans cette société, qui lui était si étrangère, et elle garda dans le laisser-aller de la campagne son attitude réservée et timide. Là, comme ailleurs, elle ne voyait que Salvador, et tout ce qui

n'était pas lui n'obtenait de sa part qu'une attention indifférente et distraite. Sa confiance était si grande, sa sécurité si complète, qu'elle resta sans jalousie et sans soupçon en présence d'une rivale qui avait repris ses anciens droits. Il y a des choses qu'une âme jeune et chaste ne saurait comprendre.

Salvador était dans une de ces situations violentes où l'on s'épuise en inutiles combats. Mme de Laudon mettait une habileté cruelle à se rapprocher de lui; sans cesse il la retrouvait à côté de Theresa, elles semblaient inséparables. Cette espèce d'intimité parut naturelle à tout le monde; lord Wilson seul s'en étonna; il n'entendait rien à cette façon d'aimer, et il crut tout à fait dans son rôle de confident et d'ami de hasarder quelques conseils.

« Ma chère, dit-il à Mme de Laudon, voilà une passion qui vous cause de grandes peines; à votre place, j'y renoncerais, je partirais, ne fût-ce que pour ne pas être témoin de ce mariage qui vous met au désespoir....

— Non, non, s'écria-t-elle en pleurant, je suis bien malheureuse, mais, n'importe, je resterai; je l'aime, je l'aimerai toujours! »

A quoi George Wilson répondit d'un air convaincu: « Voilà une raison! »

Au bout de huit jours, on n'avait encore ni dansé, ni joué la comédie; mais on avait joui de la campagne et fait de longues promenades. La veille du départ, on sortit de bonne heure pour aller faire une dernière course dans la forêt, où déjà fleurissaient des tapis de violettes. Theresa marchait appuyée au bras de Salvador; Mme de Laudon était seule : elle était d'une gaieté étourdie et contrainte, qui dissimulait mal les amertumes de son cœur. Ils suivaient de loin les pro-

meneurs, qui couraient joyeusement sur la lisière de la forêt.

« Si nous les laissions aller? dit Mme de Laudon en s'arrêtant. Concevez-vous rien d'insipide comme de courir ainsi pendant deux heures à travers les taillis comme des limiers découplés? Il fait si bon ici. »

Le lieu où ils se trouvaient était parfaitement solitaire; d'un côté s'élevaient de grandes futaies dont le jeune feuillage commençait à poindre ; les rayons du soleil se jouaient entre les rameaux d'un vert naissant et formaient sur le gazon un réseau de délicates ombres. Un petit étang roulait ses flots indolents jusqu'au pied de la forêt ; ses bords, où voletaient quelques bergeronnettes, étaient plantés de saules, et de grands joncs balançaient au-dessus des eaux leurs têtes flexibles. On n'apercevait aux environs nulle trace humaine; ces lieux semblaient inhabités; seulement une barque amarrée au pied d'un grand saule qui baignait ses branches chevelues entre les roseaux, annonçait que l'on se promenait parfois sur ces ondes endormies.

Theresa s'assit sur le tronc renversé d'un peuplier, et jetant autour d'elle un long regard qu'elle reporta sur Salvador, elle dit :

« Que cette solitude est riante et belle! Je comprends les saints qui allaient vivre au désert.

— Eh quoi! interrompit Mme de Laudon, vous croyez qu'il est possible d'être heureux quand on est seul?

— Quand on est seul, non, répondit-elle ingénûment; mais si l'on était deux dans un ermitage, au milieu de ces bois! Là, mieux qu'ailleurs, peut-être, on serait heureux, n'est-ce pas? »

En disant ces mots, elle se tourna vers Salvador en baissant la vue; il ne l'avait pas entendue; il regardait Mme de Laudon qui, pensive et le front incliné, sem-

blait perdue dans quelque profond souvenir. La jeune fille ne devina rien; elle était si heureuse en ce moment! L'aspect de cette nature fraîche et rajeunie l'impressionnait vivement; elle respirait comme enivrée le souffle des bois, et son regard errait ravi sur l'horizon immense; pendant toute sa vie la pauvre enfant n'avait vu de ce monde qu'un coin du ciel au-dessus des murs du couvent. Elle posa sa petite main sur le bras de Salvador, et dit timidement :

« Nous demeurerons à la campagne cet été? N'est-ce pas que vous le voudrez bien? »

Il fit un geste affirmatif. Mme de Laudon se leva brusquement; elle avait besoin de mouvement, d'agitation; en ce moment, elle eût voulu trouver quelque péril à affronter, quelque terrible chance à courir; elle eût volontiers passé sur un abîme. Deux ou trois fois elle se suspendit hardiment aux branches du saule pour cueillir entre les roseaux quelques fleurettes pâles et inodores. Salvador frémissait de la voir se jouer ainsi, et elle jouissait de ses frayeurs.

« Il fait beau pour une promenade sur l'eau, dit-elle tout à coup en sautant légèrement sur un batelet amarré aux saules; allons!

— Ah! s'écria la jeune fille craintive, l'eau est profonde, peut-être....

— Et qui sait si nous serons en sûreté sur cette coquille de noix! observa Salvador.

— Vous avez peur! dit Mme de Laudon avec un certain sourire.

— Non pas pour moi! s'écria-t-il vivement. Et il sauta dans la barque, où Theresa le suivit aussitôt en disant :

— Alors, moi non plus, je n'ai pas peur. »

Salvador prit la rame, et ils voguèrent jusque vers le

milieu de l'étang, bercés par ces flots si calmes. Theresa fermait les yeux et frissonnait.

« Mon Dieu ! vous n'êtes pas bien ! s'écria l'Espagnol en s'apercevant qu'elle pâlissait.

— C'est que la tête me tourne, répondit-elle en essayant de sourire; je n'étais jamais allée sur l'eau.

— Mais il n'y a pas le moindre danger, » dit Mme de Laudon, qui avait vu avec un mortel dépit l'inquiétude de Salvador.

Comme elle achevait ces mots, un homme, qui avait l'air d'un garde-chasse, parut sur la lisière du bois :

« Ohé! ohé! la barque! cria-t-il avec des signes d'effroi, ohé! revenez à terre! vous allez vous noyer! »

Sans comprendre précisément quel danger les menaçait, Salvador ressaisit la rame. Au même instant, le bateau toucha contre un pieu qui s'élevait à fleur d'eau, et sa coque pourrie craqua et s'enfonça sous le poids de ceux qu'elle portait. Les deux femmes jetèrent un cri terrible et plongèrent ensemble....

— Flavie! cria Salvador en la saisissant, Flavie, n'aie pas peur! Je te sauverai....! Laisse-toi aller! »

Il la soutint d'un bras et nagea de l'autre, avec des efforts désespérés, à travers les roseaux et les grandes herbes, où il faillit périr. Ce trajet dura dix minutes, un siècle d'horreur, de désespoir, d'agonie; enfin ils abordèrent.

Mme de Laudon tomba inanimée sur le rivage; Salvador haletant, les yeux hagards, les cheveux hérissés, regarda avec épouvante derrière lui; il n'y avait plus personne, plus rien sur ces eaux immobiles à la surface desquelles bruissaient plaintivement les feuilles sonores des roseaux.

« Theresa! cria Salvador, Theresa!... et aussitôt il se rejeta à l'eau.

— Sainte Vierge ! quel malheur ! c'est fini ! s'écriait le garde-chasse arrêté sur l'autre rive ; mon bon monsieur, ne vous risquez pas ainsi pour rien !... Elle est au fond ; elle est noyée !... »

Salvador nageait toujours vers l'endroit où la barque avait coulé ; là, il plongea à plusieurs reprises ; chaque fois il disparaissait pendant deux ou trois minutes. Enfin, après de longs efforts, il ramena, par les cheveux, un cadavre. Cet horrible malheur s'était accompli dans l'espace d'un quart d'heure ; il n'avait pas fallu plus longtemps au destin impitoyable pour frapper tant de beauté, d'innocence, de jeunesse, pour fermer ce long avenir que semblait éclairer tant d'espoir de bonheur. Mais l'infortunée avait compris peut-être à cette heure suprême le cœur de Salvador ; elle était morte en entendant ce cri : Flavie, je te sauverai !...

Après cet affreux malheur, l'amour seul de Mme de Laudon pouvait rattacher Salvador à la vie ; il n'oubliait qu'en sa présence les regrets qui le poursuivaient depuis le jour funeste où il n'avait pu sauver de la mort qu'elle seule. Sa passion s'exaltait de tout ce qu'il avait souffert par cette femme dont l'amour lui avait été si fatal ; comme aux premiers temps de leur liaison, il ne la laissait pas respirer sous le coup de sa jalousie, de sa tendresse ; il la gardait avec la sollicitude inquiète et sordide de l'avare assis nuit et jour à la porte de son trésor. Mais depuis longtemps il aimait seul, et il n'était encore heureux que parce qu'il était trompé. Mme de Laudon se mourait d'ennui et de satiété ; c'était la jalousie qui avait réveillé l'amour dans son cœur : dès qu'une mort funeste l'eut délivrée de sa rivale, dès qu'elle se retrouva seule en face de Salvador, elle retomba dans les profonds dégoûts auxquels elle était

sujette. En vain elle s'épuisait à chercher les moyens de rompre encore cette lourde chaîne. L'Espagnol la poursuivait d'une de ces passions implacables auxquelles on n'échappe pas deux fois.

Cependant, au bout de quelques mois, les événements politiques vinrent au secours de Mme de Laudon, une révolution s'était accomplie dans la Péninsule, et la mort de Ferdinand ramenait au pouvoir les hommes qu'il avait persécutés; don Salvador de la Vega fut des premiers rappelés en Espagne. Il ne voulait point partir, mais Mme de Laudon l'y décida; elle invoqua son patriotisme, l'honneur, le devoir, qui lui commandaient d'obéir aux ordres de sa souveraine. elle s'engagea par les serments les plus solennels; elle jura de n'appartenir jamais qu'à lui, et parvint ainsi à s'en séparer sans secousses et sans danger.

La jeune femme respira alors, elle jouit avec une sorte d'emportement de ce retour à la liberté; elle rentra dans le monde dont Salvador l'avait tenue longtemps éloignée; elle alla insouciante du passé, audevant d'une nouvelle chaîne. Plusieurs hommes l'aimèrent; mais son cœur était las, aucun ne lui plut; elle resta sans amant. L'Espagnol lui écrivait fort régulièrement des lettres passionnées, il vivait dans l'espoir de la revoir, il croyait à sa fidélité, à ses promesses; elle lisait tout cela, et ne se dispensait pas encore d'y répondre.

Au milieu de cette singulière existence, un grave souci vint préoccuper Mme de Laudon. Toute sa fortune lui venait de son mari, il la lui avait léguée en mourant; elle en jouissait sans contestation depuis son veuvage, et elle était dans une complète sécurité, lorsqu'un neveu attaqua le testament de M. de Laudon. La jeune veuve ne s'effraya pas, mais il éprouva un vif res-

sentiment contre celui qui venait lui susciter les embarras d'un procès. Il arrivait du Mexique, où il était resté pendant plusieurs années, elle ne l'avait jamais vu, à peine savait-elle son nom. Bien qu'elle fut désintéressée, et même insouciante pour les choses d'argent, il fallut s'occuper de cette affaire dont dépendait toute sa position; pour se soustraire à la fatigue, à l'ennui, aux chances d'un procès, elle se résigna à faire un sacrifice, et dès que la procédure fut entamée, elle envova son avocat proposer un arrangement à ce terrible parent. Elle attendait avec une certaine anxiété le résultat de cette démarche.

« Eh bien! dit-elle en allant au-devant de l'avocat, avez-vous vu ce bon monsieur qui veut me ruiner? Y a-t-il moyen de s'entendre avec lui?

— Je ne l'espère pas, madame; c'est un homme très-froid, très-entier, à cheval sur ses conclusions. Il croit avoir un bon procès; certes, il se trompe!

— J'aurais mieux aimé ne pas plaider, dit-elle avec dépit. Quel souci! Que je hais cet homme-là! Je veux le lui dire en face.

— C'est une satisfaction que vous pourrez vous donner peut-être aujourd'hui même; il a l'intention, madame, de vous faire une visite.

— Bien! s'écria-t-elle, je vais le traiter.... »

Elle s'interrompit subitement, et, jetant un coup d'œil sur la glace, qui réfléchissait sa gracieuse figure, une pensée soudaine la fit sourire.

« Oui, reprit-elle, je le traiterai fort mal, il se repentira d'avoir entamé ce procès? Comment est-il ce M. de Charlevanne?

— Comme tout le monde. Je ne lui ai rien trouvé de saillant que la parole; c'est un de ces raisonneurs subtils et serrés qui sont capables de répondre en

quatre paroles à une plaidoirie de deux heures. Il tiendrait tête à six avocats.

— Nous verrons s'il sera aussi fort devant une femme, » dit Mme de Laudon avec un petit sourire fin et vaniteux.

Le lendemain, M. Alfred de Charlevanne se présenta chez elle. L'avocat s'était trompé en disant qu'il ressemblait à tout le monde, il avait, au contraire, une de ces figures qu'on n'oublie pas. C'était un homme de trente ans environ, d'une belle tournure et de forts bonnes manières. Ses cheveux étaient de cette rare nuance blonde, dont les reflets sont comme bronzés; il avait l'air spirituel et froid, la parole un peu lente et un son de voix rempli de douces et sonores inflexions. On l'eût volontiers écouté sans se soucier de ce qu'il disait et pour le seul plaisir de l'entendre.

Mme de Laudon l'attendit sous les armes; elle déploya ces miraculeuses ressources de coquetterie qui lui avaient valu tant de triomphes. Jamais elle n'avait été si animée; si naturellement spirituelle et gracieuse. A peine s'il fut question de ce triste procès; les deux adversaires parlèrent de tout, excepté de leur différend.

Dès cette première entrevue, Mme de Laudon demeura livrée à ces agitations qui déjà tant d'autres fois avaient remué son cœur. Sa morte saison était passée; elle sentait revenir toutes ses illusions; son cœur se ravivait au souffle d'un nouvel amour, semblable à la terre, dont l'éternelle jeunesse renaît à chaque printemps. Bientôt elle rompit avec tous les souvenirs du passé; elle oublia Salvador et ce qu'il avait été pour elle, comme elle avait déjà oublié d'autres joies, d'autres peines et d'autres amants. Elle n'eut plus qu'une volonté, qu'une espérance, c'était d'être aimée d'Al-

fred de Charlevanne. Elle recommença pour lui ces habiles manœuvres auxquelles nul n'avait résisté; elle employa le plus puissant attrait, celui d'une passion ardente et contenue. Mais cette fois elle avait trouvé son maître; M. de Charlevanne resta coquet, réservé, parfaitement maître de lui-même, tel enfin qu'il avait été le premier jour.

L'amour de Mme de Laudon s'accrut de cette indifférence. Elle devint alors réellement malheureuse. Elle se soumit, elle attendit, elle aima presque sans espoir, en s'imposant une dissimulation absolue, car sa fierté voulait du moins cacher ces douleurs humiliantes. Malgré les détestables habitudes de son cœur, elle avait conservé une certaine dignité de caractère; elle serait morte plutôt que d'avouer sa faiblesse à l'indifférence ou à la pitié d'un homme dont elle n'avait pu obtenir l'amour. Elle passait sa vie à attendre les rares visites de M. de Charlevanne, à écrire de longues lettres qu'il ne devait jamais lire, à pleurer, à se souvenir de lui. Elle subit avec patience les souffrances d'une telle situation, elle se contenta des chastes sentimentalités de cette passion malheureuse, comme si elle n'eût pas connu jadis un autre bonheur. Pourtant elle écrivait encore de temps en temps à Salvador quelques lettres menteuses.

Tout cela durait depuis environ deux mois, lorsque George Wilson revint de son voyage d'Italie.

« Ma chère, s'écria-t-il en voyant Mme de Laudon triste et abattue, je sens vos peines.... Ce pauvre Salvador ne revient donc plus? A sa place, rien ne pourrait me retenir là-bas.... Il est bien heureux d'être aimé avec tant de constance! Voilà une passion! Mais, enfin, il ne faudrait pas en mourir.

— Hélas! ne parlons pas de cela! s'écria Mme de

Laudon avec un profond soupir; certainement je suis bien malheureuse!

— Oui, c'est fini, ma chère, je ne vous parlerai plus de lui; je vois bien que vous l'aimez toujours; si cet amour vous tourmente trop, il faudra voyager, cela distrait beaucoup. »

L'honnête George Wilson ne vit pas plus loin que cela dans le cœur de Mme de Laudon, et il s'attendrissait fort sur le sort de cette femme qui languissait, et succombait sans se plaindre, comme une victime de l'amour et des peines de l'absence. Elle lui avait vaguement parlé de ce procès dont elle semblait attendre l'issue avec une complète indifférence; en réalité, elle ne s'en occupait que parce que c'était une occasion de voir M. de Charlevanne, de lui écrire, d'avoir de ses nouvelles.

Un soir elle était dans sa chambre en triste tête-à-tête avec lord Wilson, qui depuis deux heures s'épuisait à lui donner des consolations indirectes; elle écoutait toutes ces banalités, languissante d'un mal que rien ne pouvait guérir. Depuis dix jours, M. de Charlevanne n'était point venu; il n'avait pas répondu à son dernier billet, elle ne l'attendait presque plus. George Wilson avait commencé une de ces périodes qu'il débitait d'une voix monotone et sourde comme le rouet d'une vieille femme, lorsqu'un bruit dans l'antichambre lui coupa la parole et fit tressaillir Mme de Laudon. C'était tout simplement un domestique porteur d'une lettre.

La jeune femme frisssonna en reconnaissant l'écriture, et brisa le cachet d'une main tremblante. Apparemment elle lut toute cette lettre d'un seul regard, car après y avoir jeté les yeux, elle mit une main sur son cœur dont les battements l'étouffaient, et s'écria :

« Mon Dieu! est-il possible!

— Qu'est-ce donc? dit George Wilson en se levant, une lettre de Salvador? »

Elle ne répondit rien et lut attentivement, ensuite elle posa la lettre sur le guéridon, et la pressant sous ses deux mains jointes, elle demeura recueillie. On voyait battre son cœur; était-ce de joie? était-ce de peine? Elle avait pâli, des larmes roulaient dans ses yeux; mais il y avait comme un sourire d'orgueil et de joie sur sa bouche.

— Mon Dieu! qu'est-ce donc? répéta George Wilson inquiet et curieux.

— C'est une proposition de mariage, répondit-elle froidement; vous savez ce procès dont dépend toute ma fortune? Eh bien! M. de Charlevanne m'offre de le terminer en m'épousant.

— Au diable! quelle idée! s'écria lord Wilson fort étonné.

— Mon procès est mauvais, reprit Mme de Laudon; je suis à peu près sûre de le perdre, et alors il ne me restera absolument rien. Ce mariage me rendrait tout; il n'y a que ce moyen de sortir d'une position si critique; c'est un grand sacrifice, je le sens; mais il faudra s'y résigner....

— Dieu du ciel! et qui annoncera ceci à Salvador?

— Vous, mon ami.

— Moi! et comment?

— Vous lui écrirez la vérité, vous lui direz qu'une affreuse nécessité me force à ce sacrifice, que si je fusse restée riche, c'est lui, lui seul que j'aurais voulu épouser; mais à présent que je suis pauvre, absolument ruinée, des motifs de délicatesse, d'honneur.... Vous m'entendez, mon ami; ce n'est qu'à M. de Charlevanne

que je puis porter en dot les chances de ce malheureux procès.

— Oui, je comprends, je comprends bien, » dit George Wilson. C'était son mot chaque fois qu'il ne voyait pas clair dans quelque chose.

Ceci se passait vers le milieu du carême. Le mariage fut fixé à la seconde fête de Pâques. Mme de Laudon avait donné sa parole sans hésiter : elle allait avec joie au-devant de ce lien éternel, qu'elle avait tant d'autres fois repoussé. Elle aimait avec tout l'emportement d'une passion que rien n'avait assouvie. M. de Charlevanne avait les procédés galants, les complaisances d'un fiancé, rien de plus; il se laissait aimer, mais il n'était pas amoureux; il épousait par arrangement, par convenance, parce que son avocat lui avait dit que son procès ne valait rien, et qu'il n'avait que ce moyen de le gagner.

Un matin, trois ou quatre jours avant le mariage, George Wilson entra tout effaré chez Mme de Laudon :

« Ma chère, lui dit-il, je viens vous annoncer que Salvador est ici; il est arrivé cette nuit; je l'ai vu.... il ne m'a rien dit, il va venir....

— Ah! mon Dieu! s'écria Mme de Laudon en pâlissant, je ne veux pas le voir!...

— Il arrivera jusqu'à vous.... quel moyen de l'en empêcher? dans un moment peut-être il sera ici....

— Il ne m'y trouvera plus! répliqua-t-elle en sonnant vivement; mon cher George, attachez-vous à lui.... ne le quittez pas; surtout cachez-lui bien où je vais.... Je pars pour C.... M. de Charlevanne viendra m'y rejoindre; c'est là que nous nous marierons.... Calmez Salvador; dites-lui bien que je me sacrifie encore une fois, qu'il m'oublie, qu'il soit heureux! »

Une heure plus tard elle était partie, après avoir écrit à M. de Charlevanne de venir, le même soir, la rejoindre à C....

Le soir, la lune se levait sereine au-dessus des bois; il faisait doux sous les tilleuls de la terrasse; les violettes et les primevères commençaient à fleurir dans le parterre, et l'air tiède emportait au loin leurs faibles parfums. Aucun bruit ne troublait le silence de cette belle nuit ; les vents et les eaux se taisaient endormis.

Mme de Laudon attendait appuyée au balcon; ses frayeurs étaient calmées; M. de Charlevanne allait venir. Jamais, même aux plus beaux jours de sa vie, au temps de ses premières amours, elle n'avait éprouvé des espérances si vives, un trouble si doux, un si complet bonheur.

Tout avait un air d'attente et de fête autour d'elle; son boudoir était éclairé d'une lumière douce; partout des fleurs, un charmant désordre; sur le divan était la riche corbeille que M. de Charlevanne lui avait envoyée, sur la table où elle venait d'écrire, le livre d'heures qui portait déjà le nom qu'elle allait prendre.

Tout à coup le galop d'un cheval fit battre son cœur, elle regarda un moment le long de l'avenue; ensuite elle rentra dans le boudoir et attendit, une main sur la porte.

« C'est lui ! dit-elle en entendant des pas sur l'escalier; ah ! c'est lui !... »

Puis, avant que la porte se fût ouverte, elle se rejeta au fond du boudoir avec un cri sourd; elle venait de reconnaître les pas qui s'approchaient. Par un mouvement instinctif, elle se mit à genoux au moment où Salvador entrait.

« Ce n'est pas moi que vous attendiez, dit-il en s'ar-

rêtant devant elle, les bras croisés. Et comme il la vit défaillante, il ajouta :

« Ah! vous avez peur de moi!... »

Elle essaya de soutenir son regard, et dit avec une apparence de fermeté :

« Salvador, que venez-vous faire ici? ne savez-vous pas le malheur qui nous sépare?... N'avez-vous pas pitié de moi?...

— Pitié de vous! interrompit-il; pitié de vous, qui m'avez trompé?

— Salvador! s'écria-t-elle, non! je le jure.

— Oh! dit-il en regardant autour de lui, vous le jurez en face des préparatifs de votre mariage!... Voici la parure que vous devez mettre, le livre qui déjà porte le nom de Flavie de Charlevanne! Mais devant tout cela, comment ne vous êtes-vous pas souvenue d'un autre serment? comment ne vous êtes-vous pas souvenue de cette jeune fille que j'ai laissé mourir?...

— Par pitié! interrompit-elle, par pitié! Salvador, assez, éloignez-vous!...

— Je ne suis pas venu pour vous quitter sitôt! » répondit-il violemment.

Alors elle se releva, et dit avec énergie :

« Monsieur, je suis ici sans défense, vous abusez de cette position, c'est une lâcheté.... Sortez sur-le-champ si vous voulez que je vous tienne pour un homme d'honneur; sortez, monsieur!

— Pour faire place à un autre?

— Il va venir! il me défendra contre vous!...

— C'est celui qui vous aime et que vous aimez, madame! interrompit l'Espagnol, les lèvres blêmes et serrées et en mettant une main sous son habit; c'est celui que vous trompez comme vous m'avez trompé!

A tout cela il faut une fin digne de vous; il faut que votre mort mente comme votre vie....

— Salvador, interrompit Mme de Laudon épouvantée, si vous faites un pas, je crie au secours, j'appelle les domestiques.... »

Il s'approcha de la table sans lui répondre, et tandis qu'elle le menaçait encore d'une voix qui démentait la fermeté de ses paroles, il écrivit quelques lignes.

« Signez, madame ! dit-il en lui présentant la plume.

— Sans lire ! s'écria-t-elle, soit !... »

Elle signa rapidement; puis, regardant l'Espagnol en face, elle leva la main vers la fenêtre. Une voiture roulait dans l'avenue.

« C'est Alfred ! dit-elle.

— Oui, cria Salvador, mais tu ne le reverras pas ! »

A ces mots, il l'atteignit au cœur d'un coup de poignard; elle tomba sans jeter un seul cri; puis il tourna son arme contre sa poitrine et se frappa à mort.

M. de Charlevanne arrivait avec George Wilson; ils trouvèrent les domestiques au bas de l'escalier; on avait entendu quelque bruit, et personne n'osait monter.

En entrant dans le boudoir, l'Anglais et M. de Charlevanne virent les deux corps sanglants étendus devant la table. Salvador avait un bras passé au cou de Flavie. Un papier posé sur le livre d'heures contenait ces lignes, signées par Salvador de la Vega et Flavie de Laudon :

« Ne pouvant vivre l'un pour l'autre, nous allons mourir ensemble. Notre dernier vœu est qu'on nous ensevelisse sous la même pierre, dans ces lieux témoins de notre bonheur passé. Nous chargeons notre ami George Wilson de faire exécuter ces dernières volontés. »

« Pauvres amants! s'écria l'Anglais avec des sanglots, les voilà réunis pour toujours! oui, ils auront un magnifique tombeau!... »

M. de Charlevanne avait reculé, saisi d'étonnement et d'horreur; il jeta un dernier regard sur Flavie, et froissant convulsivement le livre d'heures où elle avait déjà pris son nom, il murmura :

« Nul ne comprendra jamais le cœur des femmes! »

Jamais le percepteur ne put persuader à ces dames que cette abominable histoire n'était pas un conte; elles l'accusèrent de l'avoir inventée et lui en voulurent mortellement. Ce fut à qui citerait et fournirait les plus beaux exemples pour prouver la fermeté, le dévouement du cœur des femmes.

« Moi aussi je pourrais vous faire une histoire, une histoire dont je ne suis pas l'auteur, dit la dame créole, c'est dans ma famille qu'elle est arrivée, et c'est mon grand'père qui l'a écrite. »

Il n'en fallait pas tant pour exciter notre curiosité; nous suppliâmes la belle Zoé d'apporter ses papiers de famille, et, le lendemain, elle nous lut l'histoire suivante :

LES ÉPAVES.

I

A quelques lieues de Saint-Pierre, au pied de ces volcans éteints qu'on appelle les pitons du Carbet, il y avait autrefois une habitation, la plus belle et la plus considérable de la Martinique. Le revenu de ce vaste domaine valait mieux que celui de bien des terres nobles, ayant château seigneurial, remparts et pontslevis; pourtant on n'y voyait qu'une maison d'assez humble apparence dont le toit rougeâtre s'élevait sous les touffes verdoyantes des tamarins et des manguiers; quelques grands cocotiers balançaient au-dessus leurs cimes élégantes; ses nombreuses dépendances formaient, à l'entour, comme un village que coupait régulièrement dans sa longueur une file de cases à nègres, pauvres demeures sans fenêtres et semblables à des ruches.

Des bois et des savanes enserraient ces vastes et florissantes cultures au delà desquelles la terre reprenait le luxe sauvage de sa végétation primitive. Vers le

sud-est, entre les profondes coulées où la rivière du Carbet prend sa source, et à une lieue environ de l'habitation la Rebelière, il y avait une autre possession, presque aussi considérable, appelée les Mornes; ses champs de cannes et de patates douces formaient de grands sillons qui s'étendaient jusqu'à la croupe grisâtre des montagnes du Carbet.

Vers les fêtes de Noël, en l'année 1720, trois personnes veillaient un soir, après souper, dans la galerie de l'habitation la Rebelière. De hauts candélabres, chargés de bougies de France, éclairaient cette pièce où régnait un bizarre mélange de luxe et de simplicité. Il n'y avait point de rideaux aux fenêtres, mais des stores en canevas, soigneusement baissés, arrêtaient les moustiques dont l'essaim innombrable bourdonnait au dehors et livrait passage au vent de la nuit qui soufflait mollement contre les lambris.

Les esclaves avaient retiré la table chargée d'une magnifique vaisselle d'argent pour servir le café sur un petit guéridon, chef-d'œuvre de marqueterie digne de figurer dans le cabinet d'une reine plutôt que dans cette grande salle blanchie à la chaux et carrelée comme une cuisine.

Les trois personnes réunies autour du guéridon étaient si dissemblables de traits et de physionomie, qu'il était évident, au premier abord, qu'elles n'appartenaient ni à la même famille, ni au même pays. Mme de la Rebelière était le type créole dans toute sa nonchalance hautaine et gracieuse. Sa taille disparaissait dans l'ampleur d'une robe blanche dont aucune ceinture n'arrêtait les plis; mais on la sentait souple et légère à travers ce nuage de mousseline. Ses traits étaient charmants, ses cheveux noirs, sa peau délicate et veinée; elle avait cette pâleur fraîche et animée par-

ticulière à la race créole, et ces grands yeux sombres qui sont une beauté rare dans tous les pays. Son mari, M. de la Rebelière, était un homme encore jeune, mais que le climat ardent des Antilles avait prématurément vieilli. Il était d'origine belge, et, quoique venu fort jeune à la Martinique, il avait subi l'influence de cette température pour laquelle il n'était point né. Ses cheveux déjà rares et d'un blond équivoque retombaient en mèches autour de son visage d'une blancheur terne, sa physionomie était timide et mesquine ; mais quelque chose de fier, d'absolu, dans ses airs de tête, annonçait l'homme qui a l'habitude de commander et d'être obéi. D'ailleurs, à travers un certain cachet de poltronnerie et de faiblesse, que la nature avait mis sur son chétif individu, on devinait des passions violentes et une volonté tenace, sinon hardie.

La jeune fille assise entre M. et Mme de la Rebelière, avait la fraîcheur veloutée des fruits et des fleurs ; c'était une de ces figures douces et sereines qui reposent l'âme de ceux qui les regardent; la chaleur énervante des tropiques n'avait pas encore fané les belles couleurs de rose épanouies sur ses joues ; ses cheveux étaient bruns, ses yeux d'un bleu changeant. Elle était vêtue à la mode de France, avec la coquetterie modeste d'une demoiselle de condition ; son corps de jupe lacé par devant faisait valoir sa fine taille, et les plis d'un grand fichu de linon laissaient à peine entrevoir son cou mince et gracieux. Elle travaillait avec application à un tableau en broderie qui représentait des fleurs, et dont le modèle était un beau bouquet posé sur le guéridon.

« Monsieur, je persiste à vous faire observer que vous avez grand tort de ne pas m'emmener avec vous au Fort-Royal, dit Mme de la Rebelière en bâillant

et en se renfonçant dans le léger fauteuil de bambou où elle était assise.

M. de la Rebelière secoua la tête avec un air de décision fort poli et répondit doucement : « Ma chère amie, cela ne serait pas du tout amusant pour vous, je vous assure ; si ce n'était un devoir pour moi d'aller passer ces fêtes de Noël chez M. de Feuquières, je me serais dispensé de ce voyage ; il aurait été renvoyé à une autre époque ; pourtant j'ai à parler d'affaires importantes avec notre cousin M. le gouverneur, j'ai toujours quelque chose à lui demander ; mais vous le savez, je vous quitte avec tant de peine....

— Il fallait du moins me laisser à Saint-Pierre, interrompit la jeune femme avec impatience.

— Mais il me semble que durant mon absence vous serez mieux ici et surtout plus convenablement.

— Eh ! quelle inconvenance y aurait-il eu à vous attendre dans notre maison de Saint-Pierre ? Là, comme ici, je le sais, je n'aurais rèçu aucune visite, je n'aurais parlé à âme qui vive ; mais du moins j'aurais vu le monde par la fenêtre. C'est toujours plus divertissant que de regarder à travers ces stores les nègres d'atelier, le moulin à sucre et les cases à bagasse.

— Ma chère Éléonore que vous êtes enfant ! dit tranquillement M. de la Rebelière ; il faut bien en prendre votre parti et vous accoutumer à tout cela, puisque c'est ici que nous vivrons en famille presque toute l'année. L'air de cette habitation convient mieux à ma santé que celui de Saint-Pierre....

— Voilà la première fois que vous vous en apercevez peut-être depuis trente ans que vous êtes à la Martinique. Avant notre mariage, vous n'aviez pas songé à quitter la ville.

— C'est que je m'ennuyais tout seul ici quand j'é-

tais garçon; mais avec vous, ma chère Éléonore, c'est le séjour que je préfère. Allez, vous finirez par vous y plaire. Ici vous commandez souverainement; vous avez toute liberté.

— C'est bien le moins, je pense. Monsieur, je profiterai de la permission pour ne pas tenir en place. D'abord, demain je vais aux eaux chaudes, et si je m'y trouve bien, j'y passe huit, dix, quinze jours, tout le temps de votre absence.

— Aux eaux chaudes! Mais il y a pour une journée de marche dans des chemins affreux, à travers un pays désert où vaguent des nègres marrons. Il n'y a point d'autre habitation aux eaux chaudes qu'une case abandonnée, et qui était en fort mauvais état il y a deux ans, lorsque j'y suis allé pour la dernière fois. Je suis prêt à céder à qui la voudra cette concession de terrain trop éloignée pour en tirer parti; je donne la case et toutes ses dépendances au premier venu.

— Attendez du moins que j'en sois revenue.

— Mais ce voyage n'est pas sans quelque danger.

— N'importe! je m'ennuie, il faut que je me promène. Ne venez-vous pas de me promettre qu'ici j'aurais toute liberté?

— Mon Dieu si! Cependant, quand il s'agit de votre sûreté, peut-être de votre vie....

— N'allez-vous pas vouloir m'effrayer? Eh! que puis-je craindre? D'abord je ne suis pas seule, Cécile vient avec moi; j'espère qu'elle obtiendra aussi votre agrément.

— Je ne défendrai pas à ma pupille ce que je permets à ma femme.

— Nous partirons demain matin en même temps que vous. N'est-ce pas, Cécile, que vous êtes contente de faire cette promenade aux eaux chaudes et que vous vous ennuyez mortellement ici? »

La jeune fille répondit à cette double question par un sourire d'assentiment et un petit geste négatif; puis, étalant sa broderie comme pour en faire admirer le travail, elle dit avec satisfaction :

« Voyez, madame, voyez, monsieur, comme c'est frais, comme c'est brillant ! N'ai-je pas bien imité cette fleur de frangipanier qui ressemble à un lis ? Et ce beau jasmin rose ? Mes amies de Saint-Cyr vont être bien étonnées en voyant ces belles fleurs ! Il n'y en a point comme cela dans notre France.

— Mon Dieu ! interrompit Mme de la Rebelière, voilà une surprise qui vous aura donné bien du mal ; depuis tantôt deux mois, vous travaillez assidûment pour envoyer votre cadeau à ces demoiselles. Ma chère, je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas fait faire cela à Fémi; elle est adroite comme les fées.

— Et moi, qu'aurais-je fait alors, ma bonne amie ?

— Rien du tout, comme moi.

— Oui; mais alors comme vous, je me serais mortellement ennuyée.

— Ah! c'est bien possible, dit Mme de la Rebelière entre un soupir et un léger bâillement. »

Puis elle se leva brusquement et s'écria :

« Voyons, parlons encore de notre voyage. Je vais donner mes ordres. Nous irons en hamac, nous emmènerons dix esclaves et deux mulets chargés de bonnes provisions.

— Je vous le conseille, si vous ne voulez pas mourir de faim, interrompit M. de la Rebelière. Sérieusement, ce voyage est une folie. Si vous rencontriez des nègres marrons ?

— Vous savez bien qu'ils se cacheraient bien vite pour nous laisser passer.

— Voilà bien l'imprudente sécurité des créoles !

Malgré tant de terribles exemples, ils ne savent pas encore se méfier des nègres; ils vont, ils vont toujours, comme s'ils étaient invulnérables.... »

Mme de la Rebelière haussait les épaules, et Cécile écoutait avec une certaine frayeur. Déjà plus d'une fois, depuis son arrivée à la Martinique, elle s'était demandé, en voyant la misérable condition des nègres, si les quatre cents esclaves de l'habitation la Rebelière ne se lèveraient pas quelque jour contre ce maître dont le fouet impitoyable ne se reposait jamais. M. de la Rebelière regarda derrière lui, puis il reprit :

« Je ne suis pas tranquille depuis que Palème s'est en allé marron.

— C'est une perte; il valait bien douze cents livres.

— Qui? cet esclave blanc? demanda Cécile.

— Il n'y a point d'esclaves blancs, répliqua vivement M. de la Rebelière; Palème est un mulâtre, né de je ne sais quelle mère indienne ou caraïbe. Il y a une telle confusion dans toutes ces races, que le diable n'y reconnaîtrait pas ses enfants.

— Sa peau est aussi claire que celle du géreur de mon habitation, M. Mathieu.

— N'importe! c'est un mulâtre, un coquin de mulâtre que j'ai trop ménagé.

— Il a pourtant été mis souvent aux quatre piquets, dit Mme de la Rebelière. C'est votre faute si vous avez ce souci-là; je vous ai engagé cent fois à ne pas acheter des épaves; ils finissent toujours par s'en aller.

— Qu'est-ce qu'un épave? demanda encore Cécile.

— C'est un nègre ou un mulâtre qui n'appartient à personne et qui n'a pourtant aucun titre de liberté; le gouvernement s'en saisit et le vend à son profit.

— Ah! mon Dieu! interrompit Cécile; mais est-ce juste cela?

— Sans doute, c'est la loi, répondit M. de la Rebelière; mais Éléonore a raison, il ne faut acheter des épaves à aucun prix: la vie vagabonde qu'ils ont souvent menée pendant longues années les a corrompus; ils sont tous entichés de la liberté; ils ont en horreur l'obéissance; si on les châtie, ils se vengent, ils se vengent cruellement....

— Mon Dieu! monsieur, aurez-vous donc toujours de ces frayeurs-là? interrompit d'un air moqueur Mme de la Rebelière. Voilà longtemps que vous avez peur, sans qu'on ait touché à un cheveu de votre tête. Vos nègres sont si sévèrement menés, vous leur inspirez une telle crainte, que pas un ne bougerait d'ici au jour du Jugement. Pourtant s'ils soupçonnaient dans quelles terreurs perpétuelles vous vivez....

— Je n'ai point de terreurs, interrompit M. de la Rebelière en se redressant; je sais que pas un de ces misérables n'oserait lever la main contre moi. Non, je ne crains rien! »

Il y eut un silence. M. de la Rebelière se promenait les mains derrière le dos; sa femme s'était renversée dans son fauteuil, et jouait avec le bouquet que Cécile venait de laisser tomber. La jeune fille avait le cœur serré; ces idées, ces habitudes auxquelles son éducation ne l'avait point préparée, l'impressionnaient péniblement. Toute son âme se révoltait à l'aspect des rudes châtiments infligés aux malheureux nègres, et pourtant elle aussi avait des esclaves qu'on faisait travailler et qu'on punissait; il y en avait trois cents sur cette grande habitation des Mornes, dont le testament d'un parent éloigné l'avait fait héritière.

« Monsieur, dit tout à coup Mme de la Rebelière, si votre séjour au Fort-Royal doit durer moins de deux semaines, c'est aux eaux chaudes que vous viendrez me

trouver. Je vais avoir de l'occupation là-bas. D'abord je ferai rebâtir la case, je ferai semer et planter un jardin à l'entour. On dit que le site est ravissant et l'air fort sain. Votre vieille femme de chambre Fémi, vous en a fait une belle description, ma chère Cécile ?

— Oui, elle raconte que, quand elle était bien jeune, il y avait en cet endroit un grand Carbet, et que les Caraïbes venaient jusqu'ici échanger de beaux hamacs de coton contre de l'eau-de-vie. Mais ces pauvres gens ont disparu depuis longtemps.

— Il a fallu leur faire une rude guerre, dit M. de la Rebelière. Quelque jour, je vous raconterai cela ; j'étais tout enfant, mais je m'en souviens. »

La jeune femme s'était levée, et elle regardait à travers les stores la terre endormie, le ciel resplendissant et serein.

« Voici qu'il se fait tard, dit-elle ; il est temps de dormir, si nous voulons être prêts demain matin au point du jour. Monsieur, nous nous souhaiterons mutuellement un bon voyage. Allez, je ne vous pardonne pas de ne point m'emmener avec vous au Fort-Royal. Voyons, il serait encore temps....

— Ma chère Éléonore, dit M. de la Rebelière en prenant les mains de sa femme, puisque vous voulez absolument aller aux eaux chaudes, au lieu de m'attendre tranquillement ici, je ne m'y oppose pas ; mais soyez prudente, je vous en supplie. N'essayez pas de pénétrer dans les bois ; prenez garde aux nègres marrons, aux serpents, aux bêtes venimeuses. Faites grand feu en arrivant pour assainir la case, et, au lieu de dix esclaves, emmenez-en vingt, pour qu'ils fassent bonne garde nuit et jour autour de vous. S'il vous arrivait quelque malheur, j'en serais au désespoir, ma chère âme ; vous savez mon amour pour vous !

Il baisa tendrement les deux mains de sa femme, qui n'osa pas les retirer; mais un sourire impatient et dédaigneux traduisit le sentiment avec lequel Mme de la Rebelière acceptait ces témoignages de tendresse. Depuis trois ans, elle subissait les preuves de cet amour égoïste, jaloux, profond, implacable. Elle ne se l'avouait pas encore à elle-même, mais elle haïssait son mari, et elle le craignait assez pour lui obéir, malgré ses répugnances. Elle n'essayait pas de lutter contre ces volontés, dont souvent elle se donnait le triste plaisir de se moquer en face, et soumise, sinon résignée, à un genre de vie pour lequel elle n'était point faite, elle se consumait de chagrin et surtout d'ennui. Pourvu qu'elle vécût séparée du monde, M. de la Rebelière lui passait d'ailleurs toutes ses fantaisies; elle était souveraine maîtresse dans l'espèce de prison où la jalousie effrénée de son mari la retenait, et parfois elle abusait jusqu'à l'extravagance de cette liberté. C'était ainsi qu'elle avait voulu aller aux eaux chaudes, s'aventurant à travers ces campagnes désertes pour le seul plaisir de changer de place et de faire quelque diversion à la monotonie de ses habitudes. Dans des occasions semblables, elle secouait sa nonchalance et sa paresse; elle devenait active, infatigable.

II

Le lendemain, vers le soir, un orage s'amassait au ciel; un vent lourd soufflait par intervalles, les pitons du Carbet étaient voilés par une brume opaque et flot-

tante; de gros nuages noirs montaient rapidement du côté de la mer et se déployaient dans l'azur du ciel devenu tout à coup plus sombre; le soleil se couchait rougeâtre et sans rayons; on entendait au fond des bois un murmure sourd et incessant, pareil à celui des eaux débordées.

« Halte! cria Mme de la Rebelière, en avançant la tête hors de son hamac, et aussitôt toute la troupe s'arrêta. C'était un aspect curieux que celui de cette caravane. Un guide menait l'avant-garde composée de cinq ou six noirs d'une taille colossale, armés de haches et de fusils; puis venaient Mme de la Rebelière et Cécile portées dans leur hamac par de robustes esclaves qui se relevaient toutes les demi-heures; quelques négresses et les conducteurs de mulets fermaient la marche.

A cette heure avancée du jour, cette troupe se trouvait au pied des pitons du Carbet, dans un étroit vallon bordé de bois touffus. Le chemin, encombré de cailloux roulés et de grandes herbes, était évidemment le lit desséché d'un torrent. Un silence profond régnait dans ces solitudes, dont les ténèbres de la nuit allaient augmenter l'horreur.

« Sommes-nous loin des eaux chaudes? demanda Mme de la Rebelière avec inquiétude.

— Un quart d'heure de chemin, maîtresse, répondit le guide; mais il pleut derrière les pitons, les ruisseaux vont devenir gros comme la mer et nous risquons d'être balayés par les eaux en passant la ravine....

— Nous avons une ravine à traverser?

— Un ruisseau où par le beau temps on a de l'eau jusqu'à la cheville, mais qui ce soir peut-être charriera de grands arbres et de grosses pierres.

— Eh bien! il faut passer la nuit de ce côté, et demain nous arriverons.

— Demain? s'écria Cécile, mais où allons-nous coucher cette nuit?

— On suspendra nos hamacs sous les arbres, répondit Mme de la Rebelière en tâchant de paraître calme et rassurée. Pourtant au fond de son âme, elle regrettait d'avoir bravé les hasards de ce voyage et elle avait grand'peur de passer la nuit en plein air dans ces solitudes.

— Maîtresse, reprit le guide avec le même ton insouciant et soumis, il ne ferait pas bon peut-être d'arrêter par ici; le bois est fort serré, il y a des serpents, et si les eaux grossissent, elles s'écouleront dans ce chemin; il faut avancer encore, un peu plus loin il y a une habitation.

— Eh! va donc! va donc, interrompit vivement Mme de la Rebelière: que ne le disais-tu, grand stupide! Ah! j'ai eu un mauvais moment! Allons, ma chère Cécile, prenez courage, il y a par ici une habitation où l'on nous donnera l'hospitalité, la bonne hospitalité créole.

— Vous connaissez donc ces gens-là? demanda la jeune fille.

— Pas le moins du monde; mais n'importe, on nous recevra de grand cœur, les voyageurs sont toujours les bien-venus chez les colons; c'est tout simple dans un pays où il n'y a point d'auberges. »

Le guide avait dit vrai; à l'extrémité du vallon, sur une petite esplanade à laquelle on montait par un chemin fort roide et que dominaient les hauteurs inaccessibles de la montagne, les murs blancs d'une habitation se détachaient sur les ombres profondes de la forêt. Le jour s'était évanoui avec le dernier rayon du soleil, car dans ces climats il n'y a point de crépuscule; la lumière et les ténèbres se succèdent presque sans transition. Les

voyageurs gravissaient lentement cette pente le long de laquelle de grands arbres étaient symétriquement plantés. Un flambeau brilla tout à coup à l'extrémité de cette espèce d'allée.

« Nous arrivons, s'écria Mme de la Rebelière.

— Que Dieu bénisse les bonnes gens qui vont nous recevoir! dit Cécile avec un élan de reconnaissance et de joie; ah! j'avais bien peur!... »

Le guide frappa à la porte, fermée par un simple loquet de bois; aussitôt une vieille négresse se présenta. Mme de la Rebelière était sortie de son hamac.

« Où est le maître? dit-elle en entrant. »

La négresse poussa une porte et désigna du doigt la galerie. Mme de la Rebelière s'avança, Cécile la suivit: toutes deux s'arrêtèrent à l'aspect de l'homme qui venait au-devant d'elles. La jeune femme resta au milieu d'une gracieuse révérence, et dit en rougissant, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la personne du colon:

« Je suis Mme de la Rebelière; je vais aux eaux chaudes; le mauvais temps m'a surprise en route, et je vous demande l'hospitalité pour cette nuit. »

A cette demande précise et laconique, faite en patois créole, le jeune homme s'inclina respectueusement et répondit en fort bon français:

« Je suis trop heureux, madame, de pouvoir vous offrir un asile; tout ici est à vos ordres et à votre disposition; veuillez vous asseoir, vous devez être fatiguée. »

Alors, avec les manières aisées et polies d'un gentilhomme de cette époque, il fit avancer des siéges et donna des ordres pour recevoir la troupe restée dehors. La jeune femme était comme stupéfaite; elle s'assit sans rien dire, Cécile s'écria:

« Ah! monsieur, que nous sommes heureuses de trouver ici un abri! »

Mme de la Rebelière lui poussa légèrement le coude, et la regarda en dessous comme pour l'avertir qu'elle venait de dire une chose inconvenante; la jeune fille étonnée se tut et regarda autour d'elle avec quelque inquiétude : tout ce qui l'environnait avait un aspect paisible et fort rassurant. C'était l'heure du souper; une table à laquelle il n'y avait qu'un seul couvert était dressée au milieu de la galerie et servie avec une espèce de luxe encore rare aux colonies, des carafes, des verres de cristal, des assiettes de porcelaine. Pourtant la galerie était fort simplement meublée, des torches de bois-chandelle l'éclairaient d'une lumière vacillante et rougeâtre, des plantes desséchées, des oiseaux empaillés, les dépouilles de quelques bêtes sauvages tapissaient les murs; au milieu de cette étrange décoration, deux beaux portraits d'homme, vêtus à la française, avec des habits de soie, de larges rabats et de grandes perruques à la Louis XIV, semblaient regarder et sourire du haut de leur cadre.

« J'espère, madame, que vous ferez honneur à la légère collation qu'on va vous servir, dit le colon en faisant signe à la négresse qui apportait le riz et les bananes grillées, de mettre un second couvert vis-à-vis celui qui était déjà sur la table.

— Oui, bien volontiers, j'ai grand'faim, répondit Mme de la Rebelière remerciant d'un signe de tête; et vous aussi, ma pauvre Cécile, vous êtes presque à jeun. Ah! il était temps d'arriver! Qu'il fait mauvais à présent là dehors! »

En effet, l'orage venait d'éclater; de larges ondées battaient contre les fenêtres; les échos profonds de la montagne se renvoyaient incessamment le formidable bruit du tonnerre.

« Allons, rassurez-vous, dit Mme de la Rebelière en

souriant de l'effroi de sa jeune compagne, qui se serrait contre elle en frissonnant, nous sommes bien en sûreté ici, ma Cécile, soupons tranquillement.

— Voulez-vous, madame, être servie par vos négresses? demanda le colon. Faut-il les appeler? Elles sont là-bas dans une case séparée; on ira sur-le-champ leur transmettre vos ordres.

— Merci, grand merci, répondit Mme de la Rebelière, surprise de tant de politesse et de savoir-vivre. Mon Dieu que d'embarras je vais vous donner! j'ai beaucoup de gens avec moi.

— Ils sont déjà logés dans une case qui se trouvait vide en ce moment; n'ayez nul souci, madame, je vais veiller moi-même à ce qu'ils soient bien traités. »

Il sortit.

« Ma chère, dit rapidement Mme de la Rebelière en répondant aux questions que Cécile lui adressait du regard depuis un quart d'heure, nous sommes ici chez un mulâtre!

— Comment un mulâtre!

— Eh! oui, je m'en suis aperçue au premier coup d'œil, cet homme n'est pas blanc. Il ne faut pas l'appeler monsieur, ma chère amie.

— Un homme si poli, si distingué de figure et de manières, et dont la peau me paraît presque aussi blanche que la mienne. Eh! comment voulez-vous donc que je l'appelle?

— Par son nom tout court, quand vous le saurez. Si vous le traitez de monsieur, comment appellerez-vous un blanc? monseigneur ou votre altesse pour faire la différence?

— Cet homme est donc d'une condition bien inférieure à la nôtre?

— Sans doute, et il le sent bien; voyez, il ne se

mettra pas à table avec nous; il n'y a que deux couverts.

— C'est bien étrange pourtant! dit Cécile devenue pensive; maintenant j'accepte son hospitalité avec une sorte de regret; je me figure qu'il est humilié de sa position envers nous. »

Les négresses entrèrent pour servir, et l'on se mit à table; le colon ne reparut pas. Cette réserve fière et de bon goût plut à Mme de la Rebelière.

« J'espère qu'avant de nous coucher, nous souhaiterons le bonsoir au maître de l'habitation, dit-elle tout haut, il faut que je lui fasse encore mes remercîments. Dieu me pardonne, je n'ai pas eu le temps de lui demander son nom, tant il a mis d'empressement à nous faire servir.

— Il s'appelle Donatien, dit la vieille Fémi en avançant la tête; c'est un bon maître.

— D'où sais-tu déjà tout cela?

— On en parlait là-bas dans la case.

— Son habitation me paraît considérable; il doit être riche; combien a-t-il de noirs? »

La négresse fit un geste négatif et leva ses deux mains ouvertes.

« Autant que j'ai de doigts, dit-elle, ni plus ni moins, en tout comptant; c'est égal, ils travaillent de bon cœur, et le maître peut vivre. »

Le souper s'acheva silencieusement; dès qu'on eut enlevé la table, le colon rentra dans la galerie. Mme de la Rebelière le remercia vivement de son bon accueil, et, tournant les yeux vers un siége vide placé entre elle et Cécile, elle dit :

« Est-ce que vous n'allez pas faire la veillée avec nous? »

Il resta debout, une main appuyée au dossier de la chaise :

« Madame, dit-il vivement, volontiers j'abuserais de votre invitation! C'est un si grand événement pour moi que votre présence dans ma solitude! Il faut avoir vécu séparé pendant longtemps de tout commerce avec le monde civilisé pour comprendre ce que j'éprouve en vous entendant parler français! »

Tandis qu'il s'exprimait ainsi avec un pur accent et l'attitude aisée d'un homme qui sait son monde, Cécile et Mme de la Rebelière le considéraient avec un singulier étonnement. Au premier abord, elles n'avaient été frappées que de la mâle beauté de son visage; mais en l'écoutant, la distinction de son langage et de ses manières les surprit bien autrement; c'était sous tous les aspects l'homme le plus remarquable qu'elles eussent rencontré. Il paraissait avoir vingt-huit ou trente ans; sa taille haute, souple et admirablement proportionnée, avait la grâce et la noblesse, attributs de la force; ses traits, d'une régularité qui rappelait les beaux types antiques, exprimaient une fierté calme; ses cheveux, lisses et luisants, ne ressemblaient que par la couleur à ceux des nègres; son teint était clair, mais de légères nuances bronzées s'étendaient des tempes à la région supérieure du front, et ses lèvres minces avaient une certaine pâleur brune. Il était vêtu à la mode créole d'un large caleçon blanc et d'une petite veste de sirsakas rayé.

« Mais, je vous en prie, asseyez-vous donc, dit enfin Mme de la Rebelière avec insistance, et d'abord que je vous renouvelle mes excuses pour tout l'embarras que nous vous donnons. Vous remplissez de bon cœur ce devoir d'hospitalité, c'est bien, je le crois, et je n'en suis pas moins reconnaissante. Y a-t-il longtemps que vous demeurez sur cette habitation?

— Environ une année, madame.

— On s'aperçoit tout de suite que vous avez vécu ailleurs que dans ce désert. »

A cette question indirecte, qui pouvait passer pour un compliment, Donatien ne répondit que par une inclination.

« Voilà de beaux tableaux, reprit Mme de la Rebelière en jetant un coup d'œil sur la muraille; Jésus! ces figures sont vivantes; on dirait qu'elles vont descendre de leur cadre pour venir nous parler; ce sont des portraits ? Quelles belles physionomies ! Celui de ce côté surtout; qu'il a l'air noble et homme de bien !

— Oui, madame, répondit Donatien avec émotion; oui, c'étaient des gens de bien, de nobles cœurs.

— Vous les avez connus? Étaient-ils Créoles?

— Il y a quarante ans, tous deux naquirent sur cette habitation. Leur famille était déjà bien déchue, mais on se rappelait encore alors le nom de d'Énambuc-du-Parquet, de celui qui, plus riche que bien des souverains, posséda en toute propriété la Guadeloupe, la Martinique et l'île de la Grenade. Cette immense fortune s'écroula à la mort de celui qui l'avait conquise par les négociations et avec l'épée; ces deux hommes, ses petits-enfants, n'héritèrent que de cette possession; il y a vingt ans, ils passèrent en France. L'un y mourut bientôt, l'autre eut des emplois qui lui procurèrent de grands honneurs et peu de biens. Il était d'une faible santé, et quand il vint sur l'âge, les médecins lui conseillèrent l'air natal; il retourna ici, et il est mort il y a quelques mois....

— Et c'est par lui que vous avez été élevé. Vous l'aviez suivi en France? demanda Mme de la Rebelière avec intérêt.

— Oui, madame.

— Vous venez de France, monsieur, s'écria Cécile; oh! la France, quel beau pays!

— J'y ai passé vingt années, les plus belles et les plus heureuses, sans doute, de ma vie, » répondit-il avec mélancolie.

Mme de la Rebelière forma rapidement quelques conjectures vraisemblables; elle pensa que Donatien était le fils de M. d'Enambuc et de quelque esclave métive; cette opinion ne le grandit ni ne le rabaissa dans son estime; eût-il été le premier-né d'un roi, il suffisait d'une goutte de sang noir sous sa peau pour le faire descendre à un degré au-dessous du blanc le plus roturier. Cécile ne s'était point arrêtée à ces réflexions; en retrouvant quelqu'un qui revenait de France, de Paris, presque un compatriote, elle avait ressenti la joie d'un exilé qui entend comme un écho de la patrie absente.

« La France! répéta-t-elle, vous avez vécu en France! Êtes-vous allé à Paris? Connaissez-vous Versailles? Avez-vous entendu parler de la maison de Saint-Cyr?

— Oui, mademoiselle, j'ai habité pendant tout un été une maison dans le bois de Sartory; j'ai vu de loin cette belle retraite de Saint-Cyr; j'y étais au moment où son auguste fondatrice mourut.

— Mme la marquise de Maintenon! Oh! qu'elle était imposante! Sa grande et noble figure, ses habits de deuil, tout m'est présent encore. Il me semble la voir arrivant au milieu de nous; le feu roi allait mourir; nous pleurions toutes, elle était calme; mais on voyait à travers sa résignation une grande douleur; elle fit suspendre l'étude, et nous la suivîmes au chœur pour dire les prières des agonisants. Le lendemain les classes prirent le deuil; le roi était mort, et Mme de

Maintenon ne sortit plus de Saint-Cyr. Le jour de mon départ, elle voulut me voir. Elle m'embrassa, et quand je lui dis que j'allais m'embarquer pour l'Amérique, il lui vint un souvenir de ce pays, elle passa la main sur son front en disant : « Moi aussi, il y a longtemps, on m'emmena en Amérique, dans une île presque déserte où je faillis être dévorée par des serpents. — Mes cheveux se dressèrent en l'entendant parler ainsi. Oh! j'avais grand'peur en mettant le pied sur cette terre, et si je n'avais pas trouvé une maison où l'on m'a si bien reçue, et surtout une si bonne amie....

— Vous seriez repartie, n'est-ce pas, mauvaise petite tête bretonne? interrompit Mme de la Rebelière en caressant doucement les beaux cheveux de Cécile. Enfant, elle ne pense qu'à la France, elle ne parle que de la France; c'est donc vraiment le plus heureux pays de la terre.

— Quiconque y a vécu ne l'oubliera jamais, répondit Donatien avec un soupir. Ici la vie s'écoule douce et facile, dans la satisfaction de toutes les jouissances matérielles; on s'endort dans ce paresseux bonheur; là-bas, on existe par toutes ses facultés. »

Mme de la Rebelière ne comprit guère cette réponse ; elle ne raffinait pas ainsi ses impressions.

« Je ne sais, dit-elle, mais comment peut-on vivre heureux dans un pays où il fait froid, et où pendant la moitié de l'année il n'y a ni fleurs, ni fruits, ni feuilles aux arbres? Je frissonne lorsque Cécile me raconte ses promenades sous ce ciel gris, quand la terre est toute couverte de neige. Il me semble que si l'on m'emmenait dans ce climat rigoureux, j'y mourrais. »

A ces mots, elle se renfonça paresseusement dans son fauteuil, et Cécile continua seule la conversation

avec le colon. Ils parlèrent si bien et si longtemps des merveilles de Paris et de Versailles, que Mme de la Rebelière croyait ouïr un conte de fée. Elle était d'ailleurs singulièrement captivée par le langage éloquent et poli du mulâtre. M. de la Rebelière était un esprit court et stérile qui ne l'avait pas habituée aux belles idées; il lui semblait qu'elle entendait parler pour la première fois un homme d'esprit, et en cela elle avait raison.

La veillée aurait duré jusqu'au jour peut-être si, à minuit, le coq n'eût chanté. Donatien se leva vivement.

« Je vous l'avais dit, madame, s'écria-t-il, je devais abuser de la permission. Je me retire. On va suspendre ici vos hamacs; c'est la pièce la plus commode de l'habitation. N'avez-vous point d'autres ordres à me donner?

— Non, merci; envoyez-nous nos négresses, répondit Mme de la Rebelière en saluant gracieusement. Pour nous aussi cette soirée a passé vite. Bonne nuit, à demain. »

Un quart d'heure après, Mme de la Rebelière se faisait déshabiller, elle était distraite et animée.

« Mon Dieu! lui dit Cécile, je l'ai encore appelé monsieur; mais c'est inutile, je ne pouvais pas faire autrement; un homme si aimable, si comme il faut! mais pas un de vos messieurs créoles ne le vaut.

— Oui, c'est étrange! » fit Mme de la Rebelière pensive.

III

Mme de la Rebelière ne trouva pas sa maison des eaux chaudes aussi délabrée que le lui avait annoncé son mari; il fallut peu de travail pour en faire une charmante habitation. Elle était située au centre d'une petite esplanade, bordée au midi par une ravine au fond de laquelle murmurait un ruisseau et plantée de grands corossoliers. Derrière ces larges touffes de verdure fuyait un vallon où la source des eaux chaudes s'écoulait entre des roches amoncelées. Vers l'ouest, l'habitation était dominée par une montagne coupée à pic, comme si l'enchantement d'une fée eût pourfendu son énorme masse. Quelques lianes croissaient aux fissures de ce rempart immense; sur la crête où une fraîche végétation formait comme une frange verte, on apercevait le toit d'une habitation; c'était celle de Donatien. Il était ainsi le proche voisin de Mme de la Rebelière, mais un abîme les séparait, et pour aller d'une possession à l'autre il fallait suivre un long détour.

Au bout d'une semaine de séjour dans ce désert, Mme de la Rebelière annonça qu'elle allait partir, et le lendemain elle voulut rester. Une singulière activité avait fait place à son indolence naturelle. Tous les jours elle sortait avec Cécile pour faire de longues promenades dans ces sites agrestes. Le mulâtre n'était jamais descendu à l'habitation; mais les deux femmes le rencontraient souvent, et alors guidées par lui, elles

osaient pénétrer dans les sauvages escarpements de la montagne.

Une fois Mme de la Rebelière et Cécile s'étaient aventurées seules dans une de ces longues courses; elles avaient tourné le vaste plateau au sommet duquel était située l'habitation de Donatien, et elles avaient gagné le pied du morne Fontenay. Nulle parole ne peut peindre la beauté pittoresque et riante de ce coin de terre où il semblait que des pas humains n'eussent jamais pénétré. Le lit desséché d'un torrent formait un chemin naturel entre de grands arbres d'une admirable végétation; les palmistes, les hauts lataniers balançaient leurs sonores éventails au-dessus des vertes feuilles semées de fleurs blanches et roses. Les deux femmes marchaient lentement en se donnant le bras, et de temps en temps elles se tournaient pour présenter leur front moite à la brise qui soufflait parfumée entre les bois. Tout à coup Cécile s'arrêta.

« Il y a quelqu'un là-bas! dit-elle avec quelque frayeur. »

En effet un homme était assis au bord du ravin, et il les regardait venir sans faire mine de se déranger. Il était à peine vêtu de quelques lambeaux de toile, et ses bras nerveux, ses larges épaules, frottées de roucou et d'huile de palmiste, reluisaient au soleil couchant comme un métal rougeâtre. Ses traits étaient remarquables par leur immobilité; on eût dit un visage de pierre, tant il avait peu d'animation dans son regard. Mme de la Rebelière le considéra surprise, et dit à demi-voix :

— C'est Palème, cet épave qui s'en est allé marron; que fait-il donc là? »

Elle hésita un moment; puis il lui sembla que ce n'était pas la peine de rebrousser chemin, et elle avança

sans frayeur vers l'esclave fugitif; pourtant, quand elle fut à deux pas de lui, elle fit semblant de ne point le reconnaître. Palème ne leva pas seulement la tête; mais il se retira un peu comme pour laisser passer les deux femmes. En cet endroit, le ravin était coupé par un énorme rocher; le bois sombre, inextricable, enserrait un petit terrain planté de bananiers et au milieu duquel était construit un ajoupa. A l'aspect de ce toit en feuilles de latanier planté sur quatre piquets, de ces traces de culture et du foyer établi entre deux pierres, Mme de la Rebelière comprit qu'elle était sur le domaine de Palème.

« Ce pauvre homme, dit Cécile, quel dénûment! quel isolement terrible! Il doit vivre aussi frugalement que saint Antoine qui ne mangeait que des racines! Oh! l'amour de la liberté! Ma bonne amie, il ne faudra pas avertir M. de la Rebelière que nous avons trouvé ici son épave.

— Non! je n'en dirai rien, fit vivement Mme de la Rebelière; allons-nous-en. »

Palème était derrière elle au milieu du chemin.

« Maîtresse, lui dit-il dans son patois créole, n'allez-vous pas vous reposer un peu ici? Allons, ne passez pas si fière, asseyez-vous dans mon ajoupa. »

Ces paroles toutes simples étaient si audacieuses dans la bouche d'un esclave, que Mme de la Rebelière en pâlit d'étonnement et de frayeur.

« La nuit va venir, nous n'avons pas le temps de nous arrêter, dit-elle cependant avec calme; que le bon Dieu te garde, cette nuit et tous les jours de ta vie; si tu descends là-bas, viens à l'habitation, on te donnera du tabac et de l'eau-de-vie.

— A l'habitation des eaux chaudes, à l'habitation de M. de la Rebelière! vous ne voulez donc pas me re-

connaître, maîtresse? dit-il avec une espèce de ricanement. Oh! oh! moi, je vous reconnais bien, vous êtes la femme de mon doux maître, j'ai été votre esclave; voyez, j'en porte encore les marques. »

A ces mots il montra ses épaules sillonnées de cicatrices.

« Eh bien! si je suis ta maîtresse, obéis-moi, cesse de me barrer ainsi le passage, » interrompit résolûment Mme de la Rebelière en allant vers lui le regard fier et le front levé.

Il recula d'un pas; mais, s'arrêtant aussitôt, il répondit froidement :

« Non pas, vous resterez ici avec moi. Avez-vous peur! Eh! de quoi? Je n'ai point d'armes; et puis, rassurez-vous, je ne tuerais pas une femme. Allons, asseyez-vous donc, vous dis-je. »

Mme de la Rebelière tremblait.

« Mais que nous veut-il donc? demanda Cécile, qui entendait imparfaitement cette conversation en patois créole, surtout quand c'était Palème qui parlait.

— Je ne sais, répondit Mme de la Rebelière, en français, mais je voudrais être bien loin d'ici. »

Palème la comprit fort bien, et se prit à rire d'un air d'intime satisfaction.

« Demain, dit-il, demain vous irez raconter à mon bon maître que Palème vous a gardée cette nuit dans son ajoupa; oh! oh! c'est une belle vengeance, n'est-ce pas? Il verra que je n'ai pas oublié les quatre piquets où il m'a si souvent fait lier, le visage contre terre. »

Mme de la Rebelière affecta de sourire comme si elle n'entendait pas le sens complet de ces paroles, tandis que le regard inquiet et curieux de Cécile interrogeait la physionomie impassible de Palème.

« Vous voulez manger, maîtresse? » reprit-il en dé-

terrant sous les cendres du foyer éteint quelques bananes rôties.

Elle remercia d'un geste dédaigneux. Cécile reprit, rassurée :

« Cet homme n'a pas l'air de vouloir nous faire du mal; mais il veut nous retenir peut-être parce qu'il craint que nous allions dire où il est à M. de la Rebelière. Ne pouvez-vous pas lui persuader que nous le laisserons tranquille? »

Mme de la Rebelière ne répondit rien, et jeta autour d'elle un regard plein de colère et de terreur. Palème mangeait tranquillement ses bananes. Il y eut un silence; Mme de la Rebelière s'était assise, la tête inclinée, elle tâchait de maîtriser ses angoisses. Cécile attendait sans comprendre cette situation. Tout à coup l'explosion d'un fusil fit tressaillir les deux femmes; elles s'écrièrent ensemble :

« C'est Donatien!... »

Il arrivait en effet le long de la ravine; un beau chien de chasse, qu'il avait apporté de France, courait devant lui, et vint sauter devant Mme de la Rebelière.

Palème avait bondi au-devant du mulâtre; mais il s'arrêta subitement en l'entendant s'écrier :

« Madame, mademoiselle, vous vous êtes donc égarées!... le soleil va se coucher; vous êtes fort loin de l'habitation, je vais vous y ramener. »

Elles avaient couru au-devant de lui, Palème s'était assis devant son ajoupa, et les laissait partir sans rien dire; Cécile lui cria en s'en allant :

« Adieu! mon brave homme; soyez tranquille, Mme de la Rebelière ne dira pas qui nous avons rencontré. »

La jeune femme avait passé son bras sous celui du colon.

« Donatien, lui dit-elle vivement tout bas, cette enfant n'a pas compris notre danger; mais vous venez de nous sauver plus que la vie !... »

Il frémit.

« Oh ! ciel! dit-il, c'est le hasard qui m'a conduit de ce côté.... J'avais un pressentiment que vous couriez quelque danger, je vous cherchais.... Vous avez donc fait quelque mal à cet homme? »

Alors Mme de la Rebelière lui raconta brièvement comme Palème avait été leur esclave, et pourquoi il s'était enfui.

« Il est vrai, dit-elle en finissant et avec un long soupir, M. de la Rebelière est un maître cruel! Ce malheureux doit nous haïr! »

Cécile les rejoignit, et tous trois reprirent lentement le chemin de l'habitation. Le même soir, Palème aborda le colon qui rentrait seul chez lui. Tous deux se connaissaient; la bonté compatissante de l'un, la misère de l'autre avaient établi ces rapports.

« Écoute, dit Donatien après avoir répondu au salut de l'épave, il a failli arriver un grand malheur ce soir; si ta main eût seulement touché l'une de ces deux femmes que j'ai rencontrées devant ton ajoupa, je t'aurais cassé la tête d'un coup de fusil. »

Palème haussa les épaules et répondit :

« Cela suffit; vous m'avez fait du bien, vous m'avez nourri quand j'étais malade, je ne l'ai pas oublié. Puisque vous protégez ces femmes, elles peuvent aller en toute sûreté; je me détournerai si je me trouve encore sur leur passage. Je renonce pour vous à ma vengeance.

— Je sais qu'on peut se fier à toi, et je compte sur cette promesse. Adieu, retourne à ton ajoupa et prends garde si tu descends de l'autre côté de la montagne;

hier quelques nègres marrons sont tombés au milieu d'une halte de miliciens.

— Je sais bien, j'y étais.

— Tu finiras par être pris dans quelqu'un de ces traquenards. Palème, tu ferais mieux de cultiver de tes mains un petit carré de terre qui te donnerait de quoi vivre. S'il te faut des outils, des semences, viens me trouver. Adieu, souviens-toi de ta promesse. »

Palème le retint.

« Écoutez, lui dit-il, avant de nous quitter, il faut que je vous raconte une histoire. Il y avait là-bas, dans le bois, un beau ramier qui voltigeait tout le jour dans les tamarins où était son nid. Un jour il trouva parmi ses œufs deux œufs blancs comme la fleur du frangipanier, et il les réchauffa avec le reste de sa couvée. Quand ces œufs furent éclos, il en sortit deux serpents qui le dévorèrent.

— Adieu, Palème, » dit Donatien en s'éloignant.

Dès ce jour, Mme de la Rebelière et Cécile se laissèrent accompagner par Donatien dans toutes leurs promenades. Ordinairement elles le rencontraient au delà de l'esplanade, et, après leurs longues courses, il les ramenait souvent, bien avant dans la soirée, jusqu'à l'entrée de l'habitation dont il ne passait jamais le seuil. Ce nouveau genre de vie semblait avoir agi puissamment sur la jeune femme; elle éprouvait des alternatives de langueur et d'animation, de tristesse et de gaieté, qui ne ressemblaient pas à ses caprices d'autrefois. Cécile était souvent pensive; mais son regard serein ne trahissait aucune préoccupation douloureuse. La vie s'écoulait alors belle, animée, pleine d'enchantement et d'ivresse pour ces deux femmes; elles aimaient pour la première fois. Cet unique secret de leurs cœurs y demeura bien caché; elles ne

se devinèrent point l'une l'autre et se laissèrent aller, sans prévoyance et sans remords, à ce bonheur intime.

Mme de la Rebelière comprenait enfin ce qui avait manqué à sa vie, et, plus tôt que Cécile, elle reconnut que ce qu'elle éprouvait, c'était l'amour, l'amour puissant, irrésistible. Mais un sentiment d'indomptable fierté retint tous les témoignages de cette passion ; la jeune femme aima pour le bonheur d'aimer; elle se persuada que ce qui se passait ainsi entre elle et une image absente pendant ces jours, ces nuits entières où elle soupirait et pleurait en nommant tout bas Donatien, n'était point une faute.

Cécile, moins éclairée, s'abandonnait, dans l'innocence de son cœur, au sentiment le plus doux qu'elle eût jamais éprouvé; c'était tout à la fois de la tendresse, de l'admiration, une ardente pitié, car mieux que Mme de la Rebelière, elle avait compris que Donatien n'était pas heureux. D'ailleurs ces préjugés de caste, qui parfois réveillaient, dans l'âme de la fière créole, une secrète honte, une sorte d'effroi, ne troublaient pas cette jeune fille élevée en France; elle ne comprenait pas ces distinctions subtiles qui font un nègre d'un homme à peu près blanc; elle ne voyait encore, par ses yeux, que les couleurs tranchées, et les nuances ne la frappaient pas.

Il y avait, entre ces trois personnes, comme une convention tacite de se retrouver chaque jour. Que de douces et rapides heures passées ainsi dans cette contrée sauvage où chaque pas amenait une découverte! tantôt c'était quelque magnifique liliacée éclose au bord d'un torrent, tantôt un nid d'oiseaux rares ou quelque fruit inconnu. Souvent ils s'arrêtaient sous les citronniers fleuris autour desquels bourdonnaient les colibris étincelants, et Donatien racontait quelque histoire qu'il

avait apprise dans ses livres, ou bien ses voyages aux pays d'outre-mer. Il était heureux alors; son regard se reposait doucement sur ces deux visages de femmes attentifs et charmés. Mais si son cœur battait déjà pour l'une d'elles, s'il éprouvait l'irrésistible influence de cette atmosphère imprégnée d'amour, il sut cacher aussi ses vives émotions, ses élans d'un bonheur amer, brûlant, digne d'envie, de regrets et de pitié. Cependant, au milieu de ces longs entretiens où il racontait volontiers sa première jeunesse, ses longs voyages, son séjour en France, jamais il ne parla de son origine ni de son enfance; il avait dit seulement qu'il était né à la Martinique.

Au bout d'un mois, Mme de la Rebelière ne parlait pas encore de quitter les eaux chaudes, et il semblait que son mari favorisât à plaisir son séjour dans cette solitude. D'abord il avait écrit de Fort-Royal pour annoncer qu'il passerait trois semaines chez son cousin le gouverneur; puis une lettre datée de la Rebelière avait appris à la jeune femme que quelques officiers de marine étaient momentanément ses hôtes, mais qu'elle devait se dispenser de venir leur faire les honneurs de l'habitation. En toute autre circonstance, Mme de la Rebelière n'aurait pas si facilement obéi; cette fois elle répondit, soumise, qu'elle se trouvait bien aux Eaux-Chaudes, et qu'elle ne demandait pas mieux que d'y rester tant qu'il y aurait des étrangers chez elle. Dès lors il sembla qu'elle ne devait jamais partir; elle faisait des arrangements, des projets comme pour toute la vie, et ni Cécile, ni Donatien ne semblaient s'apercevoir que tout cela devait finir et peut-être bientôt.

Un soir cependant M. de la Rebelière arriva; sa femme et Cécile venaient de rentrer; toutes deux pâlirent en le voyant. Il était d'une humeur d'autant plus

empressée et complaisante qu'il s'attendait à de grandes plaintes.

« Ma chère amie, dit-il, combien je vous sais gré de vous être confinée ici pendant que je recevais à la Rebelière ces jeunes fous ; ce sont de sottes connaissances pour une femme de votre âge, et je suis charmé que vous l'ayez compris. Il a fallu un aussi grave motif pour me priver si longtemps de votre présence, ma chère Éléonore, mais enfin me voici. Comment avez-vous passé votre temps dans ce désert?

— Avec beaucoup de contentement et de tranquillité, répondit Mme de la Rebelière d'une voix faible et la mort dans l'âme.

— Nous pourrons y revenir l'an prochain si cela vous plaît; qui sait alors si ma belle pupille vous accompagnera? L'époque de sa majorité arrive, je vais perdre mes droits de tuteur. Pardon, ma chère Cécile, de ne vous avoir pas encore demandé comment vous vous portez; mais j'étais absorbé par la joie de retrouver Mme de la Rebelière, si belle, si bonne, si docile; savez-vous que je m'attendais à une autre réception?

— Vous voyez bien que vous vous trompez parfois, dit Mme de la Rebelière en s'efforçant de sourire.

— Mais je n'abuserai pas de tant de condescendance; vous ne serez pas plus longtemps reléguées ici, nous partirons après-demain.

— Vous n'attendez donc aucune visite à la Rebelière!

— Non, grâce au ciel! c'est fini.

— Tant pis. Je n'aurais pas mieux demandé que de rester encore quelque temps ici. L'air vif de ces montagnes m'a fait grand bien; j'aime cette solitude!

— Si vous y tenez, je suis capable de m'y enterrer

avec vous pour quinze ou vingt jours. Le pays est fort beau, nous ferons de longues promenades.

— Non, monsieur, non, il faut partir! » dit Mme de la Rebelière, que chaque parole de son mari frappait au cœur comme un coup de poignard.

Cécile était immobile, et les larmes qu'elle retenait à peine roulaient sous ses paupières baissées; mais personne ne remarqua son chagrin. Cette épouvantable contrainte dura tout le temps du souper, après lequel M. de la Rebelière sortit un moment.

« Ma bonne Cécile, dit rapidement la jeune femme, il est inutile de raconter à mon mari que nous avons passé une nuit dans l'habitation de Donatien et que depuis nous l'avons vu souvent. M. de la Rebelière pourrait le trouver mauvais et lui faire affront. Si vous saviez ce que c'est que les préjugés de caste!

— Mais si quelqu'un des esclaves que nous avons amenés vient à le lui dire?

— Je leur ordonnerai de se taire, soyez tranquille, ils obéiront. Ah! ma chère Cécile, c'en est fait du bonheur que j'avais trouvé ici; je retombe sous le joug; si vous saviez quel supplice c'est de vivre avec M. de la Rebelière. »

Elle se prit à pleurer amèrement en achevant ces mots, et Cécile, que les larmes gagnaient aussi, lui jeta les bras au cou en sanglotant. Toutes deux eurent ainsi un prétexte pour cette explosion de chagrin, et tout en cessant de se contraindre elles se trompèrent l'une l'autre. Il y avait d'ailleurs une trop grande différence dans leur manière d'aimer pour qu'elles pussent se deviner facilement. Quand M. de la Rebelière rentra, il vit sur-le-champ que sa femme avait pleuré; il se garda de lui adresser aucune question, mais mille soupçons importuns lui vinrent à l'esprit. Au milieu

de la conversation vide et décousue que tous trois s'efforçaient de soutenir, il dit tout à coup en regardant Cécile en face :

« Pendant ces six semaines personne n'est donc venu vous rendre visite ?

— Personne, » répliqua-t-elle avec une franchise tant soit peu jésuitique, heureusement la question avait été posée de manière à rendre cette réponse littéralement vraie.

Le lendemain matin, M. de la Rebelière vint joindre sa femme qui se promenait sur l'esplanade. Ils marchèrent ainsi longtemps sans se parler. L'aspect de ce toit rouge qui apparaissait à la crête des roches avait fait naître un chaos de frayeurs et de soupçons dans l'esprit de M. de la Rebelière; maintenant il entrevoyait un motif au changement inouï qui s'était opéré dans la manière d'être de sa femme. Son imagination se créa des doutes, des certitudes; irrité, furieux au fond de l'âme, mais toujours maître de lui, il forma ainsi ses conjectures pendant une heure. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant la jeune femme, il lui dit d'un air tranquille et la rage dans le cœur :

« Quelle est donc cette case neuve là-haut sur la montagne ? Vous ne m'aviez pas dit que nous avions un voisin, ma chère Éléonore; comment s'appelle-t-il?

— C'est un mulâtre nommé Donatien, » répondit-elle froidement.

A ce mot, les soupçons qui bourrelaient M. de la Rebelière s'évanouirent subitement; il ne lui vint pas à l'esprit que sa femme pût avoir seulement jeté les yeux sur un homme de cette espèce-là.

« Un mulâtre! répéta-t-il avec un long soupir comme un homme tout à coup soulagé d'un poids énorme, un mulâtre! Autrefois on ne voyait guère que des noirs et

des blancs, mais aujourd'hui cette race mêlée est partout. »

Ce jour-là Cécile sortit vers l'heure accoutumée ; ses négresses avaient perdu l'habitude de la suivre depuis qu'elle allait chaque soir se promener avec Mme de la Rebelière. Personne ne remarqua qu'elle descendait seule le vallon. Dans une situation d'esprit plus calme, elle eût éprouvé une certaine frayeur ; un silence profond régnait autour d'elle, les oiseaux se taisaient sous les feuillages immobiles, elle n'entendait pas même le bruit de ses pas sur le sable mouvant du ravin. Il était de bonne heure encore, et elle marcha longtemps sans rencontrer Donatien. Alors il lui sembla qu'elle s'était égarée, bien qu'elle vît toujours derrière elle le morne Fontenay et plus loin vers le nord les pitons du Carbet. Mais autour d'elle tous les sites se ressemblaient, partout des remparts de feuillages, d'étroites ravines ; elle avançait et ne reconnaissait plus le chemin où d'abord elle croyait avoir passé d'autres fois. Enfin inquiète et fatiguée, elle s'assit dans un endroit découvert d'où elle apercevait encore au loin l'habitation de Donatien. Elle détacha son chapeau de paille et regarda autour d'elle, une main sur son cœur qui commençait à battre d'effroi. L'aspect riant et paisible de ces lieux la rassura. Un faible ruisseau coulait près de là, et une végétation plus fraîche marquait son cours ; l'herbe croissait plus haute sur ses bords, et quelques grands arbres s'élevaient sur ce sillon de verdure jeté entre des roches âpres et calcinées.

La jeune fille s'était arrêtée à quelques pas d'un bel arbre dont les branches flexibles plongeaient dans le ruisseau ; son feuillage sombre était semé de petites pommes d'un rose éclatant ; il semblait le roi de ce rivage, où il croissait seul de son espèce à travers une

multitude d'humbles plantes, rampant sous son ombre noire comme la nuit. De robustes rejets entouraient son tronc noueux, et leurs larges feuilles frémissaient sous le vent léger du soir.

Cécile se leva pour cueillir un de ces beaux fruits, puis elle se rassit triste et regardant au loin. Elle attendit ainsi encore longtemps. Le soleil allait se coucher lorsque Donatien parut haletant. Il jeta un cri en approchant de la jeune fille; et lui arrachant le fruit qu'elle tenait à la main, il lui dit avec épouvante :

« Est-ce que vous en avez mangé?

— Non, répondit-elle effrayée de son geste et de son regard plein de terreur.

— Ah ! reprit-il en se laissant aller épuisé à côté d'elle, je vous ai vue de loin, et j'ai tremblé!... Comment êtes-vous venue ici toute seule chercher ces horribles fruits?... Ils sont un poison auquel il n'y a point de remède.... N'avez-vous jamais entendu parler du mancenillier.... Oh! ciel, mademoiselle, vous étiez là près de cet arbre dont l'ombre même est mortelle.... Vous pouviez goûter à ses fruits maudits, et je vous apercevais tranquille à côté de cet affreux danger.... Il m'a fallu un quart d'heure, un siècle de terreur et d'angoisse, avant d'arriver auprès de vous.... Oh! venez, venez, éloignons-nous d'ici.... »

Elle serra convulsivement le bras qu'il avançait pour la soutenir, et pleura troublée, non de frayeur, mais d'une indicible émotion.

« Hélas! monsieur, dit-elle enfin, ce soir je vous fais mes adieux et ceux d'Éléonore; nous retournons demain à la Rebelière.

— Demain ! répéta-t-il en baissant la tête dans une affreuse consternation; demain ! et je ne vous verrai plus! »

Ils s'arrêtèrent en silence; Cécile vit clair dans son cœur et dans celui de Donatien, et sur-le-champ sa résolution fut prise. Elle avait une de ces âmes fortes et patientes que nul obstacle ne décourage, et qui vont à l'accomplissement de leur volonté sans violence, mais avec une fermeté inébranlable.

« Vous ne pourrez pas vivre longtemps dans cette solitude, séparé de tout commerce humain, dit-elle doucement, il faudra la quitter.

— Hélas! mademoiselle, répondit-il avec amertume, vous n'ignorez pas quels préjugés me sépareront à jamais de la classe à laquelle j'appartiens par mes sentiments et mon éducation.

— Oui, ici, mais en France? C'est en France que vous irez vivre. »

Il secoua la tête, et répondit :

« Je n'avais pas d'autre espoir, d'autre désir ; mais je sens que là-bas non plus je ne serais pas heureux.

— Mon Dieu! pourquoi désespérer ainsi de l'avenir et de toutes les chances de bonheur qu'il y a dans la vie! Tenez, j'ai plus de courage et de volonté que vous : des intérêts de fortune m'ont fait venir ici; M. de la Rebelière, mon tuteur, m'y a appelée, et j'ai dû obéir, mais ma majorité approche, je suis résolue à m'en aller, et je m'en irai. Savez-vous que nous nous rappellerons volontiers en France notre connaissance dans ce pays sauvage. N'est-ce pas que vous viendrez me voir à Paris? Allons, au moment de nous quitter, faites-m'en la promesse solennelle. »

Ceci fut dit avec une telle expression d'amitié simple et sérieuse, que Donatien, sans entrevoir aucun autre espoir, s'écria en prenant la main que lui tendait la jeune fille :



« Oui, à Paris, dans un an peut-être ; c'est l'espoir qui va me faire vivre. »

Quelques moments après, ils se séparèrent; lui, triste et pourtant consolé ; elle, courageuse et le cœur plein d'espoir.

M. de la Rebelière avait passé toute cette journée près de sa femme. Vers le soir, il l'emmena faire une promenade du côté de l'habitation de Donatien ; chemin faisant, il s'arrêta avec un vieux nègre, qui coupait du bois sur la limite des deux possessions, et il le questionna longtemps.

Le soir à souper, M. de la Rebelière dit, entre beaucoup d'autres propos fort insignifiants et sans y attacher d'importance :

« Je sais ce que c'est que cette habitation des d'Énambuc, elle était bien tenue autrefois ; mais à présent il faudrait y mettre une centaine de nègres pour qu'elle rapportât quelque chose. Elle est tombée entre les mains de ce mulâtre, qui assurément n'a aucun titre légal pour la posséder. Je sais ce qu'il est. Le gouvernement ne surveille pas assez la position de ces gens-là.

— Eh ! bon Dieu ! monsieur, répliqua Cécile, quand ils ne font tort à personne, on peut bien les laisser vivre tranquilles. »

Mme de la Rebelière ne dit rien ; la présence de ce mari qui ne la quittait pas plus que son ombre la mettait au désespoir ; mais elle le craignait, et elle savait dissimuler. Cécile était pensive, mais calme.

« Quand partons-nous, monsieur ? demanda-t-elle à son tuteur.

— Demain sur le soir; il fait clair de lune, nous marcherons de nuit. »

La soirée se passa tristement et finit de bonne heure.

Quand Mme de la Rebelière fut seule dans sa chambre à coucher avec son mari, elle lui dit :

« Je n'ai nulle envie de dormir, et je vais lire un peu. »

Il entra avec elle dans une petite pièce attenante à la chambre et qui n'avait point d'autre issue.

« Cela ne vaut rien, dit-il, de veiller ainsi; vous vous ferez malade, ma chère âme : je vous trouve défaite ce soir. Prenez donc plus de soin de votre santé. »

Il lui baisa la main, et elle lui dit bonsoir d'un signe de tête. Un quart d'heure après il dormait. Quand la jeune femme fut seule, elle respira, elle pleura. Que de sanglots, que d'imprécations, que de paroles d'amour sortirent alors de sa bouche! Elle s'abreuva de ses larmes, elle appela mille fois Donatien, elle épuisa sa douleur par la violence de ses transports. Ensuite elle essaya d'écrire, seulement pour soulager son cœur; mais la difficulté d'exprimer ainsi sa pensée l'arrêta au premier mot. Ignorante comme une créole, elle savait à peine tenir la plume.

Un peu avant le jour, M. de la Rebelière s'éveilla et s'aperçut que sa femme n'était pas encore couchée. Alors il se leva doucement, et vint voir ce qu'elle faisait. Elle s'était endormie, la tête appuyée sur une table. Sa main, qui tenait encore la plume, reposait sur une grande feuille de papier toute barbouillée de chiffres, de cœurs enflammés, et où le nom de Donatien était vingt fois écrit. M. de la Rebelière vit tout cela par-dessus l'épaule de sa femme à la lueur d'une lampe qui s'éteignait.

Pâle, les yeux hagards, les dents serrées, il chercha instinctivement à son côté le couteau qu'il avait quitté en se déshabillant; puis l'idée d'une autre vengeance lui vint subitement.

« Oh! murmura-t-il en regagnant son lit, cet homme est un épave! Je puis l'acheter et le faire mourir devant elle sous le fouet du commandeur! »

IV

M. de la Rebelière quitta le lendemain les Eaux-Chaudes, avec sa femme et sa pupille; dès qu'il les eut ramenées à l'habitation, il partit pour Fort-Royal sous un prétexte insignifiant, et après avoir annoncé que son absence durerait deux ou trois jours au plus. La jeune femme pensa qu'il s'agissait de quelque affaire administrative, et elle ne s'étonna point de ce brusque départ. Le gouverneur général des Antilles, M. de Feuquières, avait épousé une proche parente de M. de la Rebelière; leurs relations étaient intimes; une certaine conformité de caractère et des intérêts communs les unissaient étroitement. Tout pliait devant ces deux hommes investis des pouvoirs les plus étendus; mais il n'y avait point de sécurité dans une position si haute, si enviée, aussi s'étaient-ils ligués pour s'y soutenir et n'eussent-ils reculé devant aucune iniquité quand il s'agissait de défendre leurs priviléges ou de frapper un ennemi. M. de la Rebelière possédait une fortune immense, et bien que son origine fort roturière fût connue de tout le monde, il s'était allié, par son mariage, aux meilleures familles de la Martinique. Il était commandant de la paroisse du Carbet sur laquelle était si-

tuée son habitation; ce grade donnait une autorité immédiate et absolue dont les énormes abus restaient toujours impunis, car on ne pouvait en appeler que devant la suprême juridiction d'un conseil colonial entièrement dévoué au gouverneur.

L'absence de M. de la Rebelière fut pour sa femme un temps de répit; elle put du moins pleurer librement; personne ne lui demandait compte de sa tristesse, de ses insomnies, de la vie étrange qu'elle menait. Rien ne pouvait la tirer de l'anéantissement où elle était retombée; elle restait tout le jour étendue dans son hamac, les yeux fermés, les mains croisées, immobile et muette comme une statue; puis quand la nuit arrivait, quand la brise soufflait fraîche et suave dans les orangers, elle se traînait sur la terrasse et y passait souvent toute la nuit. La liberté que lui laissait son mari n'était pas au delà du privilége de se livrer à ses caprices d'enfant; elle ne devait point franchir les limites de ses possessions, et cette fois elle n'osa pas retourner aux Eaux-Chaudes.

Cécile partageait jusqu'à un certain point cette vie pleine de regrets, de désœuvrement et d'ennui; mais du moins l'avenir était devant elle, l'avenir libre, immense, plein d'espérances et de projets; elle y rêvait tandis que la jeune femme se consumait dans un sombre et muet abattement. Préoccupées toutes deux d'un sentiment profond, elles ne s'observèrent point mutuellement, et aucune manifestation imprudente ne trahit leur secret. L'une plus ardente, plus emportée dans ses passions, avait appris à dissimuler sous le regard défiant de son mari; l'autre candide et fière, se taisait parce que l'on ne sollicitait pas sa confiance.

Un jour cependant, tandis qu'elles étaient seules dans la galerie, Cécile s'approcha doucement de Mme de la

Rebelière, qui, pâle, à demi soulevée et le front appuyé sur sa main, ressemblait à une de ces statues qui décorent les tombeaux.

« Ma chère Éléonore, lui dit-elle, vous voilà, depuis ce matin, comme une personne qui n'est plus de ce monde ; mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? »

A cette question, Mme de la Rebelière fondit en larmes; n'en pouvant plus, à bout de contrainte et de dissimulation, elle cacha son visage sur l'épaule de Cécile, et s'écria au milieu de ses sanglots :

« Si vous saviez ce que je souffre !... Mon Dieu ! quelle vie ! quelle affreuse vie !...

— Allons, allons, ne parlez pas ainsi, dit la jeune fille en serrant contre sa poitrine cette belle tête échevelée, vous vous exagérez votre malheur, ma pauvre amie ; M. de la Rebelière a une façon de vous aimer fort étrange, j'en conviens, il abuse un peu de son autorité; mais je suis assurée que vous finirez par le gagner à force de douceur et de patience. Il comprendra enfin que vous êtes une femme sage, incapable de manquer à votre devoir, et que vous n'avez pas besoin d'être gardée par son incommode jalousie; il vous laissera vivre comme tout le monde. Prenez donc courage et ayez bon espoir dans l'avenir. »

Ces paroles simples et raisonnables retinrent l'aveu qui allait échapper à Mme de la Rebelière; elle se laissa retomber sur ses coussins damassés, et répondit avec plus de sang-froid :

« Ma bonne Cécile, je souffre, je suis malade, c'est pourquoi je pleure ; j'ai de tristes pressentiments, il me semble que je dois mourir bientôt, voilà le secret de cette tristesse où vous me voyez plongée.

— Ah ! j'ai meilleur espoir pour vous, ma chère Éléonore ; vous n'êtes malade que d'ennui. Pour vous ras-

surer, il faut que M. de la Rebelière amène un médecin; voulez-vous consulter celui du gouverneur? Je vais écrire sur-le-champ.

— Non, non, je ne veux pas le voir, ce n'est pas lui qui me guérirait; il n'y a que le temps qui puisse me guérir.

— Si du moins M. de la Rebelière revenait! En vous trouvant si triste et si souffrante, il consentira à vous ramener à Saint-Pierre, ne fût-ce que pour vous procurer un peu de mouvement et de distraction. »

Mme de la Rebelière secoua la tête.

« C'est étrange pourtant, dit-elle après réflexion; je ne comprends pas ce qui peut retenir M. de la Rebelière à Fort-Royal : des affaires importantes exigent sa présence ici; après-demain vous serez majeure, ma chère Cécile, et il doit vous rendre ses comptes de tutelle.

— Ah! je ne suis pas pressée de jouir de mon émancipation; j'attendrai tant qu'il voudra.

— Il le sait bien, et c'est pour cela sans doute qu'il ne se hâte pas de revenir. Que ne nous laissait-il aux Eaux-Chaudes! je m'y portais mieux qu'ici, et vous aussi, ma Cécile; je vous trouve pâlie depuis notre retour.

— C'est vrai, nous étions plus agréablement là-bas, » répondit la jeune fille, dont les joues reprirent subitement une teinte rosée qui lui rendit cette vive fraîcheur que l'ardeur du climat commençait à ternir.

Un moment après elle retourna s'asseoir devant son métier à tapisserie; la jeune femme venait de retomber dans cette muette rêverie dont elle était sortie un moment avec effort.

Cependant, au bout de huit jours, Mme de la Rebelière commença à s'étonner que son mari ne donnât

point signe de vie; mais il ne lui vint pas à l'esprit qu'il l'eût devinée, tant il avait su dissimuler, tant il s'était montré calme et d'humeur agréable en la quittant. Elle ne demandait pas mieux, du reste, d'en être délivrée le plus longtemps possible, et elle se garda bien d'écrire, crainte de hâter son retour.

Enfin, après dix jours d'absence, M. de la Rebelière arriva un soir, tandis qu'on était à souper; il entra avec fracas dans la galerie, jeta sa cravache et son chapeau, et vint embrasser sa femme d'un air joyeux et empressé.

C'est vous enfin, dit-elle en se soulevant à demi avec un contentement qu'elle ne pouvait venir à bout de feindre. Bon Dieu! qu'étiez-vous donc devenu? Je faisais tous les jours, avec Cécile, mille conjectures sur votre absence. »

Il s'assit entre elles deux et se prit à sourire avec une si singulière expression, qu'elles se regardèrent étonnées, et n'osèrent plus l'interroger. Il y eut un moment de silence, puis M. de la Rebelière dit lentement :

« Je viens de faire une expédition qui aura, je l'espère, de grands résultats pour la tranquillité de la colonie. On néglige malheureusement de surveiller ce qui se passe dans les possessions éloignées; on laisse aller les choses, et elles vont, elles vont à la ruine de tous nos priviléges. »

A ce préambule, les deux femmes comprirent que quelque exécution extraordinaire venait d'avoir lieu; elles savaient avec quelle rigueur on punissait tout acte d'insubordination, et même un simple soupçon de révolte parmi les esclaves.

« Au non du ciel, monsieur, ne parlons pas de cela, dit Mme de la Rebelière; il s'agit sans doute de quelque épouvantable supplice : ces récits me font mal. Je sais

bien qu'il faut qu'on punisse les criminels; mais je ne veux pas savoir tous ces détails qui font dresser les cheveux.

— Cette fois il n'y a rien qui puisse froisser la sensibilité de votre cœur; il n'est question ni de potence, ni de bûcher, répondit froidement M. de la Rebelière; il s'agissait de s'emparer de quelques misérables qui vaguaient sans maîtres, et pouvaient faire de grands dommages sur les possessions voisines. Cela m'intéressait surtout par rapport à notre habitation des Eaux-Chaudes : puisque vous vous y plaisez tant, ma chère âme, j'ai pris à cœur que vous puissiez y aller en toute sûreté. Il fallait, pour cela, vous délivrer d'un voisinage dangereux : l'habitation d'Énambuc était le repaire des nègres marrons, des épaves de tout le quartier du Carbet; il fallait en finir avec ces gens-là. »

Mme de la Rebelière devint horriblement pâle; elle s'accouda sur la table et serra son front d'une main. Cécile avait frémi jusqu'au fond de l'âme; mais elle se contint et dit avec assez de sang-froid :

« Qu'est-il donc arrivé là-bas? En vérité, je crois que vos craintes étaient exagérées. Pendant tout le temps que nous avons passé aux Eaux-Chaudes, il n'y a pas eu la moindre alerte; tout était tranquille aux environs, et les gens de l'habitation d'Énambuc vivaient fort paisiblement.

— C'est que l'occasion ne leur paraissait pas favorable pour commencer leurs rapines : heureusement nous avons prévenu tous ces malheurs. Le gouverneur s'est entendu avec moi pour réduire ces misérables, et, en ma qualité de commandant de la paroisse du Carbet, j'ai dirigé l'expédition. Les choses se sont passées légalement. Le dernier des d'Énambuc étant mort sans héritier, sa succession a été déclarée vacante par sentence

de la sénéchaussée. Je me suis aussitôt transporté sur les lieux, accompagné du notaire chargé d'inventorier les meubles et les esclaves. Cinquante miliciens me suivaient pour, au besoin, me prêter main-forte : nous savions qu'il y avait sur l'habitation une douzaine de nègres et un mulâtre qui paraît être, non pas leur maître, mais leur chef. Vous savez, ma chère Éléonore, il s'appelle Donatien. »

Elle ne répondit que par un signe de tête à peu près négatif.

« Eh bien! après, dit Cécile d'une voix à peine articulée, après, que s'est-il donc passé?

— Ah! c'est toute une histoire. La campagne n'a pas été longue; mais elle a été conduite vivement, je m'en flatte. Nous sommes arrivés aux Eaux-Chaudes de grand matin, et j'ai fait reposer et rafraîchir mon monde, tandis que j'allais moi-même reconnaître les environs. Le même soir nous avons attaqué la place. Vers neuf heures, par une nuit des plus noires, l'habitation a été cernée, et assisté du notaire et d'un huissier, j'ai heurté à la porte en commandant d'ouvrir au nom du roi et de la loi. Aussitôt le mulâtre s'est présenté lui-même, suivi de ses nègres, et je lui ai fait lire à haute voix l'ordre du gouverneur et la sentence de la sénéchaussée; ensuite j'ai commandé à mes gens d'appréhender au corps tous les individus présents : ils ont fait résistance. Alors le combat a commencé et nous avons lâché des coups de fusil. Les nègres se sont rendus; mais le mulâtre se défendait avec une fureur désespérée : j'ai cru que nous ne l'aurions pas vivant. Enfin on l'a saisi et garrotté....

— Mais cet homme n'appartient à personne, interrompit Cécile en respirant à peine; quel droit avez-vous sur lui?

— Quel droit? le droit de lui demander ce qu'il est, ses titres de liberté, et, puisqu'il n'en a point, de le déclarer épave et de le faire vendre. Telle est la loi : le Code noir est précis. Comprenez-vous à présent? »

Cécile baissa la tête en signe d'affirmation, et tâcha de contraindre son indignation et son désespoir. M. de la Rebelière reprit :

« Dimanche prochain, à l'issue de la messe, cet homme sera vendu à l'encan devant l'église de Saint-Pierre; il appartiendra au plus offrant et dernier enchérisseur.

— Et en attendant qu'en ferez-vous? où est-il? demanda Cécile.

— Il est ici, au cachot. C'est un homme hardi, capable de tout : je ne me fierais pas aux gens de la geôle pour garder un tel bandit.

— Puisqu'il est à vendre, j'ai envie de l'acheter, dit Cécile après un moment de réflexion, et comme si elle n'eût pas attaché à cette proposition une grande importance; monsieur, vous pourrez épargner ainsi les frais d'un encan. C'est décidé, cet épave m'appartiendra.

— Ma belle pupille, répliqua vivement M. de la Rebelière, cela ne se peut pas; je m'y oppose.

— Oh! dit-elle, en essayant de rire, si je le voulais bien pourtant? Je suis majeure à présent. Vous ne pouvez plus me dire : Je m'y oppose.

— Allons, vous plaisantez toujours.

— Mais non, je ne plaisante pas, je vous jure.

— Sérieusement il ne faut pas songer à avoir ce mulâtre; qu'en feriez-vous? C'est un mauvais drôle : vous êtes trop bonne pour pouvoir le dompter. Il m'a insulté, menacé; je veux le punir. C'est moi qui l'achèterai. »

M. de la Rebelière se tourna vers sa femme et ajouta en la regardant :

« J'ai juré qu'il mourrait sous le fouet d'un commandeur ! »

Elle frissonna, son front se couvrit d'une sueur froide, elle était près de s'évanouir; en ce moment elle venait de comprendre que M. de la Rebelière l'avait devinée.

Il reprit tranquillement :

« J'ai cru, pendant le trajet des Eaux-Chaudes ici, que ce misérable mettrait fin à ses jours; il essayait de se jeter à bas du cheval sur lequel on l'avait lié : il a des blessures horribles. Ces gens-là n'ont aucune crainte de Dieu ni de l'autre vie; ils sont capables de tout, même de se tuer.

— La crainte de Dieu ! répéta Cécile; mais si vous l'éprouviez, monsieur, vous seriez plus humain pour ce malheureux fait à son image !

— Voilà bien vos préjugés d'outre-mer! vous les perdrez au bout de quelques années de séjour en ce pays, ma chère pupille, vous comprendrez mieux notre supériorité sur la race nègre; ces gens-là sont des brutes. Éléonore a des idées plus justes que les vôtres sur ce sujet; je suis certain qu'elle approuve tout ceci : n'est-ce pas, ma chère amie?

— Pardon, monsieur, je ne sais, dit-elle en se tournant brusquement, je n'étais pas à la conversation; j'ai un mal de tête affreux. »

Elle laissa retomber son front sur ses mains jointes. M. de la Rebelière se leva.

« Vous êtes fatiguée, ma chère amie, dit-il en posant la main sur l'épaule de sa femme; venez, allons nous coucher. »

Elle obéit, chancelante et se traînant à peine. Avant de sortir, elle se tourna vers Cécile, qui, pâle et con-

sternée, restait assise devant la table, elles échangèrent un regard plein d'horreur et de pitié. M. de la Rebelière soutint sa femme et l'emmena en disant :

« Allons, ma chère Éléonore, appuyez-vous sur moi; vous êtes toute pâle; en vous voyant ainsi, je n'ai plus de joie à rien. »

Mme de la Rebelière sourit amèrement et s'en alla les bras pendants, le front baissé, comme une victime qui subit son sort. Elle comprenait que quelque délation, quelque funeste hasard avait appris à son mari ses relations avec le mulâtre, et qu'il avait deviné la passion qu'elle portait cachée si profondément dans son cœur; mais elle savait bien qu'il tuerait Donatien sous ses yeux, sans jamais lui reprocher le motif de cette affreuse vengeance. Elle dissimula aussi, elle dissimula sa haine comme elle avait dissimulé son amour, et renferma dans les plus secrets replis de son âme ses larmes, ses imprécations et ses terreurs.

Cécile gagna la terrasse, elle avait besoin d'air, elle étouffait. Elle tourna son visage au vent frais de la nuit, elle respira et put pleurer enfin. Peu à peu, son agitation se calma, et elle se prit à réfléchir sur ce qu'il était possible de faire en cette extrémité. Il était alors près de minuit; la lune, dont un dernier reflet blanchissait l'horizon, venait de disparaître derrière les montagnes; de gros nuages, déchirés par le vent, chassaient rapidement à l'est et semblaient s'amasser à la cime des pitons du Carbet d'où jaillissaient de rares éclairs. Tout dormait dans la maison, dans les cases à nègres, dans les champs silencieux. La nuit devenait de moment en moment plus profonde; pourtant on distinguait encore, entre les ombres épaisses d'une allée de tamarins, un petit bâtiment carré, dont les fortes murailles s'appuyaient sur le moulin à sucre.

« Il est là! murmura Cécile, il est là, seul, désespéré!... Mon Dieu! que faire? comment le secourir? comment le sauver? Il mourra de ces ignominies! »

Elle pleura longtemps, accoudée sur la balustrade et sans détourner les yeux de cette affreuse prison, où elle savait que M. de la Rebelière faisait mettre en sûreté les esclaves dont il craignait l'énergie et le désespoir.

« Maîtresse, dit la vieille Fémi, sa femme de chambre, en lui jetant une mante sur les épaules, il fait bon ici; mais cette fraîcheur ne vaut rien, après une journée si chaude que les chiens ne voulaient pas rester dehors. Il serait prudent de rentrer, peut-être.

— Sais-tu ce qui s'est passé? interrompit la jeune fille; M. de la Rebelière a fait capture de quelques épaves; on veut les vendre, et parmi eux il y a ce colon qui nous reçut chez lui, quand nous allions aux Eaux-Chaudes; nous lui avons pourtant de grandes obligations. S'il ne nous eût pas ouvert sa case, nous aurions passé la nuit au bord de la ravine, exposées à être emportées par les eaux, ou bien dans le bois avec les serpents, les bêtes sauvages. Ah! j'en serais morte de frayeur!... Mais je n'oublie jamais les services qu'on me rend : Fémi, je veux sauver ce pauvre homme.

— Dieu fasse qu'il soit encore temps! s'écria la négresse.

— Comment! interrompit Cécile en frémissant, M. de la Rebelière me trompait donc? Ce soir il m'a dit que Donatien serait vendu dimanche prochain.

— Oui, s'il est encore vivant; mais qui sait?... Je l'ai vu arriver. On l'a descendu de cheval roide comme un corps mort; pendant le chemin il avait dit qu'il se tuerait plutôt que de se laisser vendre.

— Écoute, Fémi, interrompit Cécile subitement dé-

cidée, il faut que cette nuit, cette nuit même, je voie Donatien.

— Seigneur Jésus! et comment ferez-vous, ma bonne maîtresse?

— J'irai le trouver dans son cachot.

— Mais les clefs? elles sont dans la chambre de M. de la Rebelière.

— J'irai les chercher.

— Il ne vous les donnera pas.

— Eh bien! je les prendrai.

— Oh! Seigneur, Seigneur Dieu! s'écria la négresse épouvantée, les clefs sont sur la table devant le lit, et M. de la Rebelière dort les yeux ouverts.

— C'est bien! attends-moi ici, dit Cécile avec résolution; j'y vais. »

La négresse leva les mains au ciel et se mit à réciter tout ce qu'elle savait de prières. Au bout de cinq minutes Cécile revint.

« Allons, dit-elle tout bas, allons, Fémi. »

Elle respirait à peine; ses mains froides et tremblantes tenaient deux clefs attachées par une chaînette de fer; ses forces l'abandonnaient, mais non pas son courage; elle s'appuya au bras de sa négresse, et, haletante d'émotion et de frayeur, elle traversa rapidement le jardin et l'enclos au fond duquel était situé le moulin à sucre. Un commandeur et quelques esclaves gardaient cette partie de l'habitation : ils faisaient une ronde vers minuit et dormaient ensuite jusqu'au jour; mais à la moindre alerte ils devaient être sur pied et sortir avec leurs fusils. Cécile savait qu'elle ne pouvait se fier à leur sommeil, et elle commença par frapper à la porte du moulin en s'écriant doucement :

« Ouvre, Michel, c'est moi, c'est Mlle de Kerbran. »

On tira les verrous, un grand nègre entre-bâilla la

porte et montra son visage stupéfait à la lueur d'une lanterne, en s'écriant :

« Vous, maîtresse ! à cette heure....

— Oui, c'est moi; tu vois bien que c'est moi, avec Fémi. Tiens : voilà un écu; c'est pour toi; ne fais point de bruit; prête-moi ta lanterne pour un quart d'heure, et sur ton âme, que personne au monde ne sache que je suis venue ici cette nuit ! »

Le nègre prit l'écu en ouvrant de grands yeux ébahis. Fémi le poussa et s'empara de la lanterne.

« Va, va, tu ne risques rien, lui dit-elle; rentre et tiens-toi tranquille; je ferai bonne garde là dehors. »

Le cachot de l'habitation la Rebelière était une espèce de fosse au-dessus de laquelle on avait bâti une autre prison, aussi sûre, mais moins affreuse que celle d'en bas; car l'air et le jour y pénétraient par une étroite fenêtre. Toutes deux étaient rarement vides, et jamais personne ne s'en était évadé. M. de la Rebelière se fiait mieux à ces larges murailles, à ces fortes serrures, qu'à la vigilance de vingt sentinelles.

« Reste là, dit Cécile à sa négresse en s'arrêtant sur le seuil; reste là, et prends garde que le commandeur ne vienne voir où je suis. »

Elle prit la lanterne et ouvrit d'une main ferme; il n'y avait personne dans la prison d'en haut. Cécile descendit quelques marches et vit une seconde porte clouée et solidement cadenassée. Il lui fallut dix minutes pour trouver le secret de ces formidables serrures; enfin, les gonds rouillés grincèrent, et la jeune fille, pâle de fatigue et d'émotion, pénétra dans le cachot. Donatien était là, attaché avec des cordes à un énorme madrier qui soutenait la voûte. Il leva la tête et poussa nn cri étouffé en reconnaissant Cécile. Elle se pencha sur lui et toucha ces horribles cordes dont les nœuds le meur-

trissaient; puis, elle jeta les yeux sur ses épaules nues et sillonnées de longues déchirures.

« Oh! murmura-t-elle d'une voix plaintive, ils l'ont frappé! »

La vue d'une blessure faite par une balle, par un coup de poignard, lui eût causé moins d'horreur et de pitié; car elle comprit que cette ignominie faisait plus de mal à l'âme du prisonnier que ces plaies sanglantes à son corps. A l'aspect d'une telle infortune, elle éprouva quelque chose de plus grand, de plus saint que l'amour, c'était un sentiment sublime de justice et de générosité. Elle jura dans son cœur de protéger ce malheureux, de se mettre entre lui et son bourreau, de l'arracher aux mains impitoyables qui l'avaient ainsi déchiré. Elle se mit à genoux près de Donatien avec l'élan d'une chaste pitié. Elle pleura longtemps sur ses blessures, comme elle eût pleuré sur un faible enfant abandonné, sur une pauvre femme souffrante. Et lui, tout éperdu et défaillant, tournait vers elle son visage couvert de larmes et murmurait :

« C'est vous! c'est vous, mademoiselle! Je vous aurai revue avant de mourir! Oh! je ne l'espérais pas! »

C'était une étrange scène, une de ces situations uniques dans la vie : cette jeune fille si belle, si noble, si riche, agenouillée dans cet horrible caveau, près du malheureux dont la tête s'inclinait sur ses mains blanches et pures; cela ressemblait à un rêve, à une vision. Le mulâtre crut qu'il devenait fou.

« Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, je vous vois, mademoiselle, vous me regardez, et pourtant je doute.... Parlez-moi, pour que je sois sûr que c'est bien vous.... Oh! ce bonheur encore, et puis la mort!

— Donatien, dit-elle en passant son mouchoir sur le front moite et glacé du mulâtre, non, vous ne mourrez

pas; ce n'est pas pour vous laisser mourir que je suis venue. Écoutez, je n'ai qu'un moment encore à rester ici, je ne pourrai plus revenir; avant que je vous quitte, il faut me promettre, il faut me jurer que vous n'attenterez pas à votre vie, que vous subirez votre sort. »

Il se rejeta en arrière et s'écria avec un sourd gémissement :

« Le sort d'un esclave!

— Oui, mais je suis là, je vous sauverai; ne voulez-vous pas me confier votre vie, Donatien?

— Oui, ma vie, mon âme, mon honneur, tout!

— Eh bien! dimanche, vous vous laisserez mener à Saint-Pierre sans faire résistance; vous vous laisserez vendre.... »

Il la comprit et détourna la vue; l'espoir qu'il venait d'entrevoir était mêlé d'un sentiment inexprimable de honte et de reconnaissance.

« C'est le seul moyen de vous sauver, reprit Cécile; il est impossible de vous faire évader; vous seriez infailliblement repris, et peut-être.... On ne se rachète pas de la mort.

— Ni de l'infamie! interrompit-il avec une sombre douleur.

— L'infamie! elle est pour ceux qui commettent de telles iniquités; ceux-là, je les déteste, je les méprise! Mais, vous, Donatien, croyez-vous n'être plus le même à mes yeux qu'il y a quelques jours, lorsque, dans la ravine, près des mancenilliers, je vous fis promettre que nous nous retrouverions en France? Dieu m'est témoin qu'à présent comme alors je vois en vous un ami, peut-être l'ami le plus cher que j'aie au monde : voyez, je suis venue pour vous le dire. »

Il serra les mains de Cécile sous ses mains garrottées, et répondit avec l'accent d'une émotion profonde ?

« Disposez de mon sort, de tout ce que je suis; oh! dès à présent je suis bien véritablement votre esclave....

— Vous me jurez alors de subir impassible cette cruelle scène; M. de la Rebelière sera là; ne l'irritez point par des reproches, des menaces....

— Mais comment me suis-je attiré la haine atroce de cet homme? pourquoi ces persécutions, ces iniquités dont je suis la victime? qui l'excite ainsi contre moi?

— C'est la peur, la peur égoïste et cruelle. M. de la Rebelière ne veut dans la colonie que des maîtres et des esclaves; il a vu en vous un homme dangereux, un épave. Mon Dieu, comment se fait-il donc que vous n'ayez pu justifier d'aucun titre de liberté?

— Mais je suis libre, libre de droit, par ce beau privilége qui donne la liberté à tous ceux qui ont touché la terre de France, où nul n'est esclave! J'ai protesté hautement contre l'illégalité de mon arrestation. Mais à qui en appellerai-je de cet horrible abus de pouvoir? Au conseil colonial, au gouverneur? Ils ne me défendront pas contre M. de la Rebelière.

— Non, dit Cécile avec énergie, non, vous succomberiez; c'est moi qui vous défendrai, qui vous sauverai.... Et maintenant adieu, Donatien, adieu! »

Elle se tut subitement et regarda derrière elle avec épouvante; il lui avait semblé entendre un léger frôlement. Elle ne vit rien que le mur noirâtre, sur lequel la lanterne jetait un faible reflet. On eût dit pourtant qu'un air plus vif pénétrait dans le caveau, à travers l'espèce de soupirail fermé par quatre barres de fer. Cette étroite ouverture empêchait les prisonniers d'être asphyxiés; elle donnait dans un égout, où ne pénétrait pas un rayon de jour.

« Ce n'est rien, dit-elle rassurée ; c'est le vent. Il va faire un orage. Oh! il faut que je rentre, que je rentre

sur l'heure. Si vous saviez ce que j'ai osé pour venir jusqu'à vous!... Je vous laisse tranquille et consolé, n'est-ce pas, Donatien? »

Il la regarda; une expression indicible anima son noble visage; un sourire, un éclair de joie passa sur sa bouche frémissante, et il baisa les mains étendues sur lui. Une minute après, sa vision avait disparu.

Cécile regagna rapidement la maison. L'orage allait éclater; les éclairs lui montraient le chemin. Elle tremblait, maintenant qu'elle avait accompli cette tentative hardie, et elle rentra dans la chambre de M. de la Rebelière avec plus de frayeur qu'elle n'y était venue trois quarts d'heure auparavant. La veilleuse jetait toujours sa clarté vacillante sur le lit, environné d'une gaze transparente, autour de laquelle bourdonnaient les moustiques, et dont les plis flottants laissaient voir deux têtes endormies.

Cécile posa les clefs sur la table à côté de la veilleuse. Au même moment un coup de tonnerre ébranla la maison. M. de la Rebelière s'éveilla en sursaut, et apercevant une ombre qui passait sur le mur, il s'écria avec épouvante :

« Qui va là?

— C'est moi, répondit Cécile en s'avançant. Il tonne; j'ai grand'peur, et je viens demander à Éléonore la relique de saint Fulgence.

— Elle n'a pas empêché le tonnerre de tomber deux fois ici, » murmura M. de la Rebelière, qui ne conçut pas le moindre soupçon.

Mme de la Rebelière s'était levée toute tremblante; elle prit un petit cadre attaché au mur, et le donna à Cécile en s'écriant :

« Quel temps! sainte Vierge! est-ce la fin du monde? Il faut se mettre en prière. »

La jeune fille se retira. M. de la Rebelière avait écarté le rideau de gaze, et la lampe de nuit éclairait en plein son visage sombre, décharné, et coiffé d'un mouchoir de paliacate rouge.

« Allons, rassurez-vous, ma chère Éléonore, dit-il en regardant autour de la chambre; tout est bien clos, et le tonnerre ne tombera pas ici. »

Il lui prit la main et l'obligea à s'asseoir au bord du lit; puis il se remit sur son oreiller et ferma les yeux. Elle n'osa bouger; elle resta là immobile, les pieds nus et couverte de ses longs cheveux. Aucune parole ne l'avait trahie; elle était parvenue à dissimuler son dédain et sa haine; sa physionomie même n'avait rien dit. En ce moment pourtant, elle ne put retenir une manifestation muette, et se tournant vers son mari endormi, elle le regarda en murmurant une malédiction. Son visage traduisit tous les sentiments de son cœur; c'était le mépris, l'effroi, une sourde haine. Mais M. de la Rebelière ne dormait point; il la regardait à travers ses cils de blaireau, et un mouvement de jalousie et de rage lui fit serrer jusqu'à la meurtrir cette frêle main qu'il retenait dans les siennes.

« Monsieur, vous me faites mal! cria la jeune femme en essayant de se lever.

— Pardon, pardon, ma chère âme, dit-il comme éveillé en sursaut; je faisais un mauvais rêve. Allons recouchez-vous. »

V

Lorsque Cécile eut disparu, Donatien resta comme un homme frappé de quelque vision d'un autre monde; il sentait encore flotter autour de lui un frais parfum; il entendait cette voix miséricordieuse murmurer des paroles de consolation; l'étreinte de ces chastes mains soulageait encore ses mains meurtries, et un souffle pur passait sur son front brûlant.

« Mon Dieu! s'écria-t-il avec un indicible transport, mon Dieu! que je suis heureux!

— Il n'y a personne pourtant qui voulût être à votre place, dit une voix derrière lui.

— Qu'est-ce? qui va là? cria-t-il stupéfait.

— C'est Palème, répondit la voix; maître, je viens vous sauver. Oh! oh! je me suis arrêté en chemin, car vous n'étiez pas seul ici tantôt.

— D'où viens-tu? où es-tu? »

Les barreaux du soupirail tombèrent l'un après l'autre, et Palème entra en rampant.

« Me voilà, dit-il, je vais vous parler; mais d'abord il faut y voir. Je croyais qu'on vous aurait laissé au moins la lanterne.

— Tais-toi, tais-toi, interrompit le mulâtre, et, sur l'âme de ton père! ne parle jamais de ce que tu viens d'entendre. Mais comment, par quel miracle es-tu entré ici. »

Palème venait de faire du feu à la manière des sauvages, avec un bâton de bois dur et une feuille de caratas. Il alluma une branche de bois-chandelle, et s'assit sur ses talons devant Donatien en disant :

« Michel le commandeur dort sur ses deux oreilles cette nuit; je n'avais qu'une frayeur, c'est qu'il m'entendît ouvrir la purgerie.

— Mais comment es-tu venu jusqu'à moi?

— En passant par la cave, puis par l'égout. Je savais le chemin; je suis resté une fois longtemps ici avec Vulcain le borgne, et c'est alors que je sciai ces barreaux, de manière qu'ils ne tiennent pas plus qu'un brin de paille. C'était pour me sauver; vous en profiterez....

— C'est par là que tu t'es sauvé, toi, pour t'en aller marron? interrompit Donatien.

— Eh non! où est votre bon sens, maître? Si je m'étais sauvé ainsi de cette prison, on ne vous y aurait pas enfermé sans réparer la brèche. Quand je l'eus faite, je pus passer, j'allai même jusqu'en haut; mais les épaules de Vulcain se trouvèrent trop larges pour cette ouverture : c'était un saint Christophe, comme disent les pères blancs qui nous faisaient le cathéchisme. Si j'étais parti seul, il aurait payé pour deux, et Michel le commandeur lui eût compté double ration sur ses épaules. Cela étant, je restai, et j'attendis pour m'en aller marron qu'on me remît à l'atelier. Comprenez-vous à présent? Mais sus! ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vais vous ôter ces cordes, et puis nous nous en irons tout doucement par là.

— Merci, Palème, merci de ta bonne volonté; je ne puis pas sortir d'ici, c'est impossible!

— Impossible! pourquoi?

— Parce que nous n'irions pas loin sans être pris; on lâcherait après nous la milice, la maréchaussée ?

— Eh bien ! nous leur ferions voir du chemin. Tant que vous marcherez avec Palème, on ne vous attrapera pas.... Voyez, je vous ai suivi depuis les Eaux-Chaudes; j'étais à cent pas de la troupe, quelquefois en arrière, quelquefois en avant, et alors je vous voyais passer; eh bien! les bassets de M. de la Rebelière m'ont-ils flairé? J'ai des amis sur l'habitation; ils nous porteront à manger là-bas dans les cannes; et demain quand la lune sera couchée, nous gagnerons la montagne.

— Dieu fasse que tu t'en retournes sain et sauf comme tu es venu, mon pauvre Palème; on fait bonne garde te dis-je.

— Eh bien! quand même; j'ai deux couteaux, je vous en donnerai un; on ne nous aurait pas vivants. Qu'est-ce que cela vous fait de mourir, puisque vous voilà comme j'ai été ?

— Mais cela va finir.

— Oh! oh! mon doux maître, M. de la Rebelière vous laissera aller! ne vous y fiez pas.

— Non ! ce n'est pas à lui que je me fie. »

Palème hocha la tête, et reprit après un silence :

« Vous ne voulez donc pas venir? Je comprends : on vous a dit : Reste là ! et vous restez. Bien fou qui croit aux paroles d'une femme blanche.

— Va-t'en, Palème; laisse-moi, et que Dieu te protége! Sans doute le jour n'est pas loin; pars bien vite....

— Non, rien ne presse; vous voulez donc rester? Quel aveuglement! vous ne savez pas comment les blancs nous tiennent parole! Mais je reviendrai, et si l'on vous a trompé, si vous êtes aux cannes avec l'atelier, sous le fouet de Michel le commandeur; alors!... oh !

vous n'aurez pas besoin de me parler, je sais ce qu'il faudra faire, les cannes sont mûres, et rien qu'en y jetant ce bout de bois-chandelle.... cela ferait un beau feu de joie sur l'habitation la Rebelière !

— Non, Palème ! non, je te le défends. Quelle vengeance ! elle retomberait sur les pauvres nègres ; on les ferait travailler nuit et jour pour regagner la récolte perdue.

— Eh bien ! je sais aussi comment tous les blancs d'une habitation peuvent mourir dans une seule nuit après avoir soupé ensemble....

— Sur ta vie, ne songe jamais à ces affreuses tentatives, Palème. Si je rencontrais M. de la Rebelière seul et armé dans un bois, je ne sais, peut-être il n'en sortirait plus.... Oui, je le tuerais.... Mais ces femmes !... maudit soit celui qui oserait leur faire du mal; je le regarderais comme un ennemi mortel.

— Ainsi, je ne puis rien faire pour vous ! dit tristement le mulâtre. Alors je m'en vais plus loin que les Eaux-Chaudes, bien haut dans la montagne. Je sais une source autour de laquelle il y a quelques arbres de gayac et des cocotiers; c'est là que j'abriterai mon ajoupa, et j'y resterai. Adieu, maître, nous ne nous verrons plus.... »

Il se tut brusquement et éteignit sous son pied la branche de bois-chandelle, car Donatien aurait pu s'apercevoir qu'une larme roulait sous ses paupières brunes.

« Que Dieu te protége, mon brave Palème ! dit encore une fois le prisonnier du fond de son cœur. Adieu ! »

Le lendemain matin, M. de la Rebelière se leva d'humeur fort sereine; une certaine joie qui faisait mal à voir reluisait dans ses petits yeux gris. Sans pa-

raître remarquer la tristesse de sa femme, il ne la perdait pas de vue, et mettait une sorte d'affectation à se placer toujours entre elle et Cécile.

« Ma chère belle, lui dit-il en déjeunant, je vous emmène dimanche à Saint-Pierre; cela vous promènera. Nous assisterons ensemble à cette vente, vous savez ? J'achèterai quelques-uns de ces épaves. Quant à ma pupille, je ne lui propose pas de nous accompagner; j'ai peur qu'elle pousse contre moi l'enchère ; elle a envie de ce mulâtre. »

Ceci fut dit d'un certain ton de bonhomie railleuse.

« Mon Dieu! dit Cécile d'un air parfaitement naturel, je n'y tiens pas; si vous en avez envie, achetez-le, et puissiez-vous l'avoir pour rien!

— Le fait est qu'il serait trop payé 1200 livres. Il faudra frapper fort et longtemps pour l'habituer au travail. »

Tout d'un coup Mme de la Rebelière fondit en larmes; elle n'en pouvait plus, son cœur se brisait; mais elle ne proféra pas une plainte, pas une parole au milieu de ses sanglots.

— Eh bien! qu'est-ce donc, ma chère âme? dit M. de la Rebelière; vous voilà comme une Madeleine. Ce sont des vapeurs; il faut prendre quelque chose.

— Mon Dieu! s'écria Cécile en s'approchant de la jeune femme, vous souffrez, vous êtes malade! Que faut-il faire? que voulez-vous?

— Rien, rien, ma Cécile, répondit-elle en tâchant de se calmer, oui, c'est que je suis malade.

— Tenez, s'écria M. de la Rebelière en regardant sur la terrasse, voici quelqu'un qui vous distraira de vos humeurs noires; c'est Pélagie avec tout son bagage. Ma chère amie, vous allez lui acheter quelque chose. »

Une grande Capresse assez bien vêtue parut au seuil

de la porte, un coffret d'une main et un grand carton de l'autre. C'était une de ces marchandes ambulantes qui vont d'une habitation à l'autre offrir leur pacotille.

« Mesdames, dit-elle, j'ai de beaux madras, des taffetas rayés ; j'ai des bijoux d'or et d'argent, des chapelets et des gants de peau d'Espagne.

— Entre, cria M. de la Rebelière ; voyons ces belles choses. »

La Capresse étala sa marchandise ; bien des fois elle était déjà venue, et Mme de la Rebelière l'accueillait toujours avec l'empressement joyeux d'une enfant vaine et fantasque à laquelle on offre le moyen de satisfaire quelques caprices. Mais, cette fois, la jeune femme demeura indifférente et triste à l'aspect de tout ces chiffons.

« Voyez, mesdames, dit Pélagie agenouillée sur la natte devant les deux femmes, voici certainement de belles choses. »

Et elle se mit à disserter longuement sur le choix, le bon goût et le bon marché de ses articles. Dès le premier mot, Cécile s'était retirée pour fuir ce frivole bavardage. Mme de la Rebelière écoutait avec une vague attention ; elle regardait indécise et préoccupée de tout autre chose que de ce que la Capresse lui montrait.

« C'est bien, Pélagie ! dit-elle tout à coup comme si elle s'éveillait d'un rêve ; avance un peu tes cartons de rubans et ta boîte d'orfévrerie, je veux tout voir et beaucoup acheter.

— Ayez toutes les fantaisies qu'il vous plaira, madame, dit M. de la Rebelière. Je serai content de vous mener dimanche prochain à Saint-Pierre toute belle et toute parée. Je ne suis pas un de ces maris avaricieux et incommodes qui font la moue aux marchandes.

— Voyons si la couleur de cette étoffe ira avec celle de mon collier d'émeraudes, » dit la jeune femme en se levant pour aller prendre elle-même un petit coffret de bois d'Inde.

Elle l'ouvrit et étala sur ses genoux un magnifique pêle-mêle de bijoux en or et de pierres précieuses; les diamants ruisselaient entre ses doigts.

« Sainte Marie! que de richesses! s'écria la Capresse éblouie.

— N'est-ce pas que ce rose tendre sied bien avec ces pierres vertes? reprit Mme de la Rebelière. Je prends aussi ce fichu de point d'Alençon et ces nœuds de satin. Monsieur, voulez-vous me donner de l'argent, beaucoup d'argent, je suis en train d'acheter, et selon votre générosité, je suis capable de garder toute la pacotille.

— Bien, bien! » fit M. de la Rebelière un peu désappointé de tant d'insouciance et de frivolité.

Et il sortit un moment pour aller chercher l'argent dans le coffre-fort où nul autre que lui n'avait jamais mis la main.

« Écoute, Pélagie, dit rapidement Mme de la Rebelière, veux-tu me rendre un service?

— Deux plutôt qu'un.

— Eh bien! dimanche, à Saint-Pierre, on vendra à l'encan un épave mulâtre appelé Donatien, pousse à l'enchère et achète-le à tout prix.... »

Elle choisit un de ses colliers de perles et le jeta aux mains de la Capresse en ajoutant:

« Tiens, ceci vaut bien cinq mille écus; tu payeras après l'enchère, le reste est pour toi. As-tu compris?

— Oui, » dit la Capresse en serrant le collier dans son sein. M. de la Rebelière revenait.

Le même jour, lorsqu'on porta à Donatien sa cruche d'eau et son pain de cassave, on le trouva avec une

fièvre ardente; il était dans un délire effrayant; tant de fatigues, de souffrances et d'émotions l'avaient rendu comme fou.

Alors M. de la Rebelière trembla que la mort lui ravît trop tôt sa vengeance. Il ordonna que le prisonnier fût transporté sur-le-champ à la case qui servait d'hôpital aux nègres de l'habitation. On ne lui laissa qu'une entrave au pied, et on le soigna avec une extrême sollicitude : il fallait se hâter de le guérir, car c'était le surlendemain qu'il devait être vendu. Tout cela se passait sans nul mystère; M. de la Rebelière se faisait rendre compte tout haut de ces détails, et comme il ne quittait pas sa femme, elle les apprenait en même temps que lui. Cécile avait agi de son côté; elle savait la sordide avarice de M. de la Rebelière pour tout ce qui n'était pas une dépense d'ostentation; elle comptait qu'il reculerait devant une surenchère exorbitante, et elle avait écrit au géreur de son habitation des Mornes pour lui commander d'acheter l'épave, dût-il coûter vingt mille livres. Bien qu'il lui eût été facile de parvenir maintenant jusques au prisonnier, elle n'avait osé ni l'aller voir à l'hôpital ni lui envoyer sa négresse Fémi, de crainte d'exciter quelque soupçon qui eût tenu M. de la Rebelière sur ses gardes. Elle ne témoigna nulle envie aussi d'aller à Saint-Pierre, et parut avoir oublié sa première intention d'acheter l'épave. Elle eût cependant fait part de son projet à Mme de la Rebelière, si l'argus qui était toujours entre elles leur eût laissé un moment de liberté; mais il n'y avait nul moyen de se soustraire à cette surveillance continuelle. Cécile supposait que la jeune femme s'intéressait vivement au sort de ce pauvre Donatien avec lequel elles avaient fait de si charmantes promenades à l'ombre des bois, le long des vertes sa-

vanes; sa pensée n'alla pas plus loin ; elle n'eut aucun soupçon de cet amour, de cette jalousie acharnée, de cette haine implacable, qui allaient se disputer la liberté, peut-être la vie du mulâtre. Mme de la Rebelière paraissait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle; rien ne pouvait l'émouvoir, elle écoutait, impassible, les exclamations, les raisonnements dont son mari ne lui faisait pas faute, et elle se vengeait jusqu'à un certain point par ce sang-froid obstiné.

Ces deux jours de contrainte, de sourde lutte, d'attente douloureuse, passèrent enfin. Le soir après souper, M. de la Rebelière dit à sa femme avec ce ton d'autorité pateline qui lui était particulier :

« Ma chère belle, nous ne ferons pas la veillée de ce soir; il faut partir à minuit si nous voulons profiter de la fraîcheur; vous vous recoucherez en arrivant à Saint-Pierre, et vous dormirez, si cela vous plaît, jusqu'à midi; il suffira que vous soyez prête pour la dernière messe: vous savez que la vente se fera aussitôt après ?

— Oui, monsieur, répondit-elle froidement; nous partirons à l'heure que vous voudrez.

— En attendant minuit, venez vous coucher; je ne vous trouve pas bon visage, ma chère Éléonore; seriez-vous souffrante?

— Non, monsieur, non, je suis très-bien ; ne prenez pas tant de soucis de ma santé, je vous prie; elle n'a jamais été si bonne. »

Mme de la Rebelière baisa Cécile au front.

« Adieu, lui dit-elle, à bientôt, à après-demain, si Dieu veut; bonsoir, mon cher cœur ; j'ai regret de vous laisser. Vous ne voulez donc pas venir avec nous?

— Non, ma chère Éléonore, répondit-elle après un moment d'hésitation; j'aime mieux vous attendre ici. »

Cécile resta seule dans la galerie : il était alors en-

viron dix heures du soir; tous les gens de la maison, excepté ceux qui veillaient pour les apprêts du départ, étaient déjà couchés. Fémi, assise sur ses talons, derrière la porte, attendait sa maîtresse en roulant entre ses doigts un gros collier de rassade dont elle avait fait un chapelet. La jeune fille était triste et agitée; en ce moment elle avait un but, une volonté arrêtée: c'était d'arracher Donatien à son sort; elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle voudrait ensuite; elle subissait l'influence de sa position, elle ne savait plus si elle aimait d'amour cet homme qu'elle voulait acheter, qui allait devenir son esclave. Son esclave! il y avait dans le sens littéral de ce mot quelque chose qui la glaçait. Les préjugés du monde et l'instinct d'une âme tendre et dévouée luttaient en elle, mais une sainte et généreuse pitié dominait toutes ses impressions. Elle demeura ainsi longtemps livrée à une douloureuse préoccupation, inquiète surtout de n'avoir pu dire à Donatien encore quelques paroles d'espérance et de consolation.

« Fémi, dit-elle en appelant sa négresse, que se passe-t-il là dehors?

— Rien, maîtresse; les porteurs ne se sont pas couchés, ni les guides non plus, ils attendent minuit sous le hangar; le vieux Léo leur fait des contes. Il y a aussi deux cavaliers de la maréchaussée qui mèneront l'épave, comme s'il était besoin de leurs grandes épées et de leurs mousquetons pour garder ce pauvre homme.

— Il partira donc en même temps que M. et Mme de la Rebelière.

— Point du tout, maîtresse, ils ne l'emmèneront qu'au petit jour, crainte qu'il ne leur échappe. Ils arriveront à Saint-Pierre par un bon soleil, vers midi, tout juste à l'heure de la vente.

— Seigneur mon Dieu! quelle barbarie! murmura

Cécile, le malheureux boira ce calice d'ignominie et de douleur jusqu'à la lie!

— Mais vous avez promis de le sauver, ma bonne maîtresse.

— Oui, Fémi, oui, je le sauverai; mais qui sait s'il aura la force de subir toutes ces angoisses! Qui sait s'il ne désespère pas maintenant de sa délivrance! S'il était possible d'aller lui dire encore une fois d'avoir bon courage et bon espoir! Écoute, Fémi, tu pourrais l'aller trouver, qu'importe à présent? M. de la Rebelière n'aura pas le temps de le savoir avant son départ. Va trouver ce pauvre malheureux; dis-lui de compter sur ce que j'ai promis, dis-lui que demain son sort ne dépendra plus que de moi. Va vite, Fémi. Mon Dieu! comme les heures passent au milieu de tant d'inquiétudes! Voilà déjà minuit; on marche là-haut; ils vont partir.... Cours, Fémi; je vais t'attendre dans ma chambre. »

L'hôpital était une vaste case située à distance de l'habitation; une vieille négresse en était l'infirmière, deux nègres mutilés, hors de service, soignaient les malades sous ses ordres, et veillaient alternativement toutes les nuits.

« Bonsoir, mon vieux Santiago, dit Fémi en entr'ouvrant la porte. Eh bien! as-tu beaucoup de malades? Peut-on entrer sans risquer de se trouver face à face avec un mort?

— Holà! s'écria le vieux nègre, c'est toi, Fémi? Eh! que fais-tu dehors à cette heure? Gare la ronde du commandeur!

— C'est ma maîtresse qui m'envoie pour voir le malade qu'on a tiré avant-hier du cachot. Tiens, voilà quelques bouts de tabac et un escalin pour t'acheter du tafia. Où donc est ce pauvre malheureux?

— Là-bas contre le mur, » répliqua le nègre en s'accroupissant devant le réchaud sur lequel bouillottait une espèce de mixtion noire et puante avec laquelle on pansait la morsure des bêtes venimeuses.

Fémi alla vers la natte sur laquelle était étendu le mulâtre. L'entrave qu'il avait au pied était solidement attachée par une chaînette de fer à un gros anneau scellé dans le mur; il sommeillait pâle et accablé, la tête rejetée en arrière, les mains jointes et serrées sur son front. La négresse considéra un moment cette noble figure empreinte de tant de souffrance; puis son regard s'abaissa sur ces bras qui ressortaient nus et palpitants, sous les reflets rougeâtres de la lampe.

« Jésus Dieu! » s'écria-t-elle frappée d'étonnement et les yeux fixés sur un chiffre tatoué que le mulâtre portait au bras gauche.

A cette exclamation, Donatien s'éveilla en sursaut.

« Qu'est-ce? Que me voulez-vous? dit-il en reculant devant cette vieille tête penchée sur lui.

— Je suis la femme de chambre de Mlle de Kerbran, répondit vivement Fémi, je viens vous dire de sa part d'avoir bon courage demain; mais d'abord montrez çà, votre bras, que je le voie mieux : mes pauvres yeux ne me trompent pas, voilà la lettre R et dessus la couronne de comte, voyez, c'est comme moi.... »

Elle releva la manche rayée qui couvrait son bras et montra le même chiffre, à la même place.

« Pour sûr, reprit-elle, nous avons appartenu au même maître : ceci est la marque de M. le comte de Rethel; vous êtes né sur une de ses possessions, ou bien il vous avait acheté; dites, dites, le savez-vous? »

Le mulâtre retomba sur sa natte en faisant un geste négatif.

« N'importe! continua Fémi, M. le comte avait deux

habitations, la Caseneuve et les Mornes; c'est là sans doute que vous êtes né. Mais comment se fait-il que vous ne vous souveniez de rien? On vous a donc emmené ou vendu bien jeune? Jésus! quelle découverte! »

La négresse prit la lampe et la tint un moment devant le visage étonné de Donatien.

« Ah! s'écria-t-elle, je me souviens, je vous reconnais à présent, il n'y a pas beaucoup de gens de votre race sur l'île; je reconnais le sang qui bout sous cette peau cuivrée; votre mère était Caraïbe, on l'appelait Bécouya....

— Ma mère! vous avez connu ma mère! interrompit Donatien avec une grande émotion, c'est la première fois, hélas! qu'on me parle d'elle. Ceux qui ont pris soin de moi ne savaient pas même son nom.... Bécouya! oh! je me la rappelle, je la vois encore.... Et vous le savez donc?... C'était une pauvre esclave?

— Oui, répondit la bonne négresse tout émue, c'était une belle esclave; vous êtes l'enfant avec lequel elle s'en alla marron dans les montagnes du Carbet, je n'en doute pas. Pauvre Bécouya! Elle était née là-bas près des Eaux-Chaudes, dans un grand carbet qui fut brûlé par les blancs. Il y a longtemps de cela. Le père de M. de la Rebelière, qui n'était qu'un pauvre engagé, se battit si bien, qu'il eut sa part des prisonniers; on lui donna Bécouya, et il la vendit à M. le comte. Elle me parlait souvent de son carbet, et quand elle s'enfuit, je pensai que c'était de ce côté qu'elle allait; mais elle n'aura plus trouvé ni case, ni vivres, ni rien....

— Hélas! j'étais tout petit, mais je m'en souviens encore. Pauvre mère! nous avons vécu dans les bois, sans vêtements, sans abri. Souvent nous avions faim.

Oh! quelle misère! Je ne sais combien de temps a duré cette vie. Une fois ma mère se coucha au pied d'un palmiste et ne se releva plus. Je restai longtemps auprès d'elle; puis j'en eus peur et je m'enfuis.... Je ne sais combien de jours je marchai au hasard. J'étais mourant quand des chasseurs me rencontrèrent; ils me conduisirent à l'habitation d'Énambuc, et depuis... Mais pourquoi m'avez-vous forcé de revenir vers ces souvenirs terribles?... Ah! mon Dieu, faudra-t-il donc mourir comme je suis né, esclave?...

— Sainte mère de Dieu! ne désespérez pas ainsi. Mlle de Kerbran a bonne volonté pour vous; c'est une personne charitable et prudente, elle vous commande d'être tranquille et d'avoir confiance en elle.

— Je lui obéirai : elle veut que je vive, je vivrai, répondit Donatien avec une sombre résignation; oui, je me laisserai vivre jusqu'à ce que la volonté de Dieu m'ôte de ce monde; j'avais espéré en arrivant ici que ce serait bientôt. »

Fémi n'écoutait plus, elle semblait préoccupée de quelque réflexion profonde.

« Adieu, bonne nuit et bon voyage, dit-elle en se relevant vivement, il me semble que ceci va s'arranger autrement qu'on ne croit. »

Elle jeta encore un regard sur cette marque indélébile que Donatien portait au bras, et sortit en courant aussi vite que le permettaient ses vieilles jambes.

« Maîtresse, s'écria-t-elle en entrant dans la chambre de Cécile, que me donnerez-vous pour la bonne nouvelle que j'apporte? Il ne s'agit plus d'acheter l'épave, il vous appartient, il est à vous de naissance....

— Comment? interrompit-elle étonnée.

— Il vous appartient parce qu'il est né sur votre habitation, parce qu'il porte votre marque. »

Alors la négresse raconta la découverte qu'elle venait de faire.

« Il vous appartient comme moi, continua-t-elle, la preuve en est écrite sur son bras comme sur le mien, comme sur celui de tous les esclaves du comte de Rethel, dont vous êtes l'héritière ; il est ce que je suis, avec cette différence qu'il n'y a pas une goutte de sang blanc dedans mes veines.

— Est-ce possible tout ce que tu viens de dire là? interrompit Cécile avec agitation. Mais tu dois savoir.... tu dois te souvenir de lui, de sa mère?

— Oui, oui, sans doute. Il y a je ne sais combien d'années, nous ne comptons jamais, nous autres; il y a donc bien longtemps que Bécouya demeurait sur l'habitation de Caseneuve. C'était une belle fille, un peu triste et fort soumise; vraie race caraïbe. Elle travaillait toujours dans la maison, et je l'ai vue avec de fines chemises de toile, des jupons rayés et même des souliers. Il lui vint un beau garçon presque blanc, et elle en était bien fière. Jamais elle n'allait dehors. Une fois cependant le maître se mit en colère contre elle, et il ordonna au commandeur de l'attacher aux quatre piquets pour recevoir les vingt-neuf coups de fouet. Il n'en manqua pas un seul à son compte. Mais le lendemain, dans la nuit, elle s'en alla marron avec l'enfant, et depuis on ne l'avait plus revue. Tout cela doit être écrit dans le livre de M. Mathieu le géreur, il doit y avoir le nom de Donatien avec celui de sa mère.

— Mais son père? demanda Cécile.

— Son père? il n'y avait alors qu'un seul blanc sur l'habitation : c'était M. le comte de Rethel, votre oncle, » répondit Fémi avec une grande bonhomie.

La jeune fille fit un signe de tête et cacha dans ses mains son front couvert d'une rougeur subite.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle après un moment de réflexion, que faire à présent? Il me semble avoir entendu dire à M. de la Rebelière que, l'épave une fois vendu, l'ancien maître qui viendrait à le reconnaître n'aurait plus aucun droit. Fémi, il faut aller sur-le-champ aux Mornes prendre conseil du géreur, il me guidera en cette affaire. Allons, allons, à cheval; c'est le code noir à la main et assistée de mon homme d'affaires que je pourrai faire valoir mon droit. Mais il faut se hâter ! Dieu fasse que la rivière du Carbet soit guéable, et que je puisse arriver à temps !... »

VI

L'église du Mouillage est un édifice d'assez pauvre architecture qui appartenait à l'ancien couvent des frères prêcheurs; devant la façade, il y avait un enclos planté de grands orangers et où quelques familles privilégiées recevaient la sépulture. Un mur peu élevé et percé d'une large porte grillée fermait le cimetière du côté de la rue. Ce lieu ne s'ouvrait que les jours de grande solennité religieuse, et les passants qui s'arrêtaient devant la grille n'apercevaient jamais que quelque moine lisant son bréviaire à l'abri de ces ombrages funéraires. C'était en dehors du mur d'enceinte que se faisaient les enchères publiques.

M. de la Rebelière avait donné ses ordres pour que la vente commençât immédiatement après la messe. Une planche posée sur deux tonneaux formait une espèce de table sur laquelle on allait mettre en évidence la marchandise humaine. Un peu en deçà se tenait l'huissier prêt à faire la criée, et, derrière lui, Donatien et quatre ou cinq nègres attendaient assis sur un banc. On leur avait ôté les entraves; mais plusieurs hommes de la maréchaussée veillaient sur eux. Il y avait déjà foule le long de la rue où les curieux et les acheteurs se disputaient les bonnes places.

La maison de M. de la Rebelière était en face de l'église, et de ses fenêtres on pouvait voir commodément tout ce qui allait se passer; mais personne ne se montrait encore, tous les stores étaient baissés et la porte fermée. Mme de la Rebelière avait voulu entendre la première messe en arrivant à Saint-Pierre, et après ses dévotions elle s'était couchée, feignant une extrême fatigue; mais elle ne reposait point, et si son mari eût avancé la main sur le mouchoir de batiste qu'elle avait jeté sur son visage, il eût senti à travers des larmes silencieuses.

Il se promenait par la chambre en habit de soie, l'épée au côté et le visage rayonnant d'une cruelle joie. De temps en temps il s'arrêtait devant le lit et souriait en regardant sa femme.

« Mon cher cœur! dit-il enfin, vous allez vous lever; la vente commencera dans un quart d'heure; on vient d'amener la marchandise. »

La jeune femme se souleva brusquement et répondit :

« Eh bien! allons, allons, monsieur; vous voyez que je suis prête. »

Ses négresses l'habillèrent à la hâte, tandis que, debout et immobile devant la fenêtre entr'ouverte, elle

regardait dehors. En ce moment un sentiment profond de compassion et de justice domina sa passion ; elle eût volontiers sacrifié sa fortune, sa vie et jusqu'à son amour pour défendre Donatien et le venger de M. de la Rebelière. Son cœur battait avec une affreuse violence, elle se sentait défaillir à l'aspect d'une telle infortune. M. de la Rebelière s'approcha doucement et dit en la touchant au bras :

« Voyez-vous ? »

C'était Donatien qu'il lui montrait. Le malheureux était courbé sur son banc, le visage caché dans ses mains ; une casaque de grosse toile lui couvrait les épaules, il avait les pieds nus à la mode des esclaves.

« Oui, je sais bien, voilà l'épave que vous voulez acheter, répondit-elle avec une froide tranquillité ; c'est le plus bel homme que j'aie vu de ma vie ! »

M. de la Rebelière pâlit de rage et présenta le bras à sa femme en disant :

« J'en ferai mon porteur de hamac, ma chère âme. »

Ils descendirent. La rue était pleine d'un monde fort mêlé. Les acheteurs disputaient le terrain aux désœuvrés qui venaient seulement se donner le spectacle de la vente. Il y avait là quelques-uns de ces pauvres diables tombés aux colonies sans sou ni maille, et qui ont reçu le surnom piteux de petits blancs. Ceux-là, pour la plupart, se seraient volontiers mis à l'encan eux-mêmes, tant ils étaient capables de tout pour toucher quelques écus. Il y avait de riches colons qui suivaient toutes les ventes pour tenir leurs ateliers au complet ; il y avait aussi des gens de couleur et même des noirs libres assez riches pour acheter des esclaves. Il régnait parmi ces derniers une certaine agitation ; le malheur de Donatien excitait vivement leur pitié ; ils voyaient dans cet abus de pouvoir un avertissement de ce qui

pourrait, d'un jour à l'autre, arriver à eux-mêmes. Ils s'entendirent sur-le-champ et se coalisèrent pour acheter l'épave avec le généreux projet de lui rendre la liberté. Ils étaient loin de supposer avec quel acharnement on allait le pousser à l'enchère. Cette foule faisait cercle autour de la table. Pélagie, la belle Capresse, était au premier rang, coiffée d'un madras jaune et couverte de tous ses joyaux.

M. et Mme de la Rebelière s'avancèrent, suivis de deux nègres qui portaient de larges parasols; le cercle s'ouvrit pour les laisser passer, et l'huissier leur fit apporter des siéges près de la table. Donatien avait changé de couleur en apercevant la jeune femme. Elle ne leva pas les yeux sur lui, et, s'accoudant sur la table, elle fit un léger signe de tête à Pélagie. Personne ne s'étonna de sa présence; elle venait là comme on va pour acheter un cheval de prix, un bel attelage; cela était dans les mœurs étranges et peu raffinées du pays.

Ce fut un vieux nègre qui monta le premier sur le tréteau. Tandis qu'on poussait faiblement l'enchère, M. de la Rebelière s'approcha du banc et passa les esclaves en revue. Quand il fut devant Donatien, il lui dit:

« Lève-toi, que je te voie un peu marcher. »

L'épave ne bougea pas.

« Lève-toi, reprit plus haut M. de la Rebelière, sinon tu sauras ce que c'est qu'une lanière neuve au bout d'un bambou.

— Voilà une lâche et cruelle menace, monsieur, répliqua Donatien, le regard étincelant, la voix creuse et tremblante, vous abusez de votre position....

— Tais-toi, et considère la bassesse et l'infamie de la tienne : un misérable esclave! »

Donatien s'était levé :

« Oui, s'écria-t-il, je suis esclave; mais c'est au mé-

pris de la justice et des lois. Vous ôtez à un homme qui vaut mieux que vous sa position, sa liberté, sa vie.... Et c'est vous qui osez parler de bassesse et d'infamie!... Vous, le fils d'un engagé qui a vécu trois ans sous le fouet d'un commandeur; vous, qui, devenu riche à force d'iniquités, avez renié jusques au nom de votre père : il s'appelait Rebel le tonnelier, vous êtes M. de la Rebelière. Étrange noblesse dont tout le monde ici peut vérifier les titres! Mon origine vaut la vôtre, je pense; il est plus honorable d'être esclave comme moi que noble comme vous, monsieur! »

M. de la Rebelière, blême et tremblant de colère, avait reculé d'un pas; il leva sa canne et en toucha l'épave. A ce geste, Donatien bondit, et, lui arrachant des mains le bambou à pomme d'or, il le brisa et le jeta sous la table. A cet acte d'une audace inouïe, les hommes de la maréchaussée se saisirent de l'épave, et une longue clameur s'éleva parmi la foule. On s'attendait à un prompt et terrible châtiment. Mme de la Rebelière s'élança au-devant de son mari, car elle crut qu'il allait tuer le mulâtre : il y eut une minute de silence et de stupéfaction; M. de la Rebelière, appuyé contre la table, promenait autour de lui de sombres regards; on le connaissait; il était généralement haï : tout le monde tremblait pour l'épave.

Enfin M. de la Rebelière prit sa femme au bras, et la ramenant à sa place, il dit d'un ton froid :

« Continuez la vente. C'est le tour du mulâtre Donatien. »

Les soldats de la maréchaussée le traînèrent sur la table et l'y maintinrent debout; l'huissier cria :

« Messieurs, à deux cents livres l'épave.

— Cinq cents. — Mille. — Douze cents. — Quinze cents. — Deux mille, » cria-t-on dans la foule.

Il y eut un temps d'arrêt.

« A deux mille livres l'épave, répéta l'huissier.

— Trois mille, dit alors M. de la Rebelière.

— Trois mille cinq cents, cria la Capresse en avançant la tête pour mettre en évidence ses grands anneaux d'or et sa belle coiffure.

— Est-ce qu'elle veut s'acheter un mari? dit un des hommes de couleur auquel Pélagie venait de faire un signe; assez, il ne faut pas surenchérir contre elle.

— A trois mille cinq cents, cria l'huissier; une fois, deux fois....

— Quatre mille, dit M. de la Rebelière.

— Cinq mille, s'écria la Capresse en roulant le collier de perles caché dans la profondeur de ses poches brodées.

— Six mille. — Sept mille. — Huit mille. — Dix mille. — Douze mille livres, » cria M. de la Rebelière en se levant.

La Capresse se retira un peu en arrière; la foule ébahie gardait un profond silence; on eût entendu le vol d'un oiseau-mouche.

« A douze mille livres l'épave! cria l'huissier, une fois, deux fois; personne ne dit mot? »

Mme de la Rebelière avait fait un signe; la Capresse dit intrépidement :

« Douze mille cinq cents livres! »

En ce moment on entendit des chevaux qui montaient la rue au grand trot; la foule, effarée et surprise, se sépara, et Cécile, accompagnée du gérеur de son habitation et de son homme d'affaires, arriva jusque devant la table.

« Messieurs, dit l'homme d'affaires, Mlle de Kerbran vient mettre opposition à la vente de cet esclave qui lui appartient ainsi que nous allons le prouver : arrêtez l'enchère.

— Comment? Que veut dire ceci? » s'écria M. de la Rebelière en calculant rapidement que cet incident allait lui épargner peut-être une douzaine de mille livres.

Donatien restait immobile comme un homme qui doute de ce qu'il entend. Cécile avait mis pied à terre.

« Monsieur, dit-elle en s'adressant à M. de la Rebelière, faites-moi, je vous prie, rendre justice. Cet épave est à moi. Ces messieurs vont expliquer comment.

— Bien, voyons, mademoiselle. »

Alors le géreur prit la parole et raconta le fait; il apportait ses cahiers de dénombrement, et il montra la date de la naissance de Donatien et le nom de sa mère, puis il alla vers lui et découvrit la marque qu'il portait au bras.

L'homme d'affaires ouvrit le code noir et se prépara à lire le paragraphe tout entier.

« Assez, messieurs, dit M. de la Rebelière, je suis suffisamment éclairé sur le fait. En ma qualité de commandant de la paroisse du Carbet, j'ai poursuivi la vente de cet épave; maintenant il se trouve avoir un maître, et je le rends à qui de droit.

— Est-il possible ! » murmura Mme de la Rebelière avec défiance et en serrant la main de Cécile.

On ramena Donatien à son banc, et M. de la Rebelière tira sa pupille à l'écart.

« Écoutez, lui dit-il, je veux que vous fassiez sur-le-champ une bonne affaire : vendez-moi cet esclave; je vous en donne trois mille livres; c'est plus qu'il ne vaut; demandez-le au géreur. N'est-ce pas, monsieur Mathieu, que je le paye trop cher? Mais c'est une fantaisie. Voyons, trois mille livres en or, et voici les arrhes.

— Non, monsieur, dit Cécile à haute voix; mon intention n'est pas de vendre cet esclave; je veux, au

contraire, lui rendre la liberté, et dès aujourd'hui je l'affranchis.

— Vous ne le pouvez pas, interrompit M. de la Rebelière, son sort ne dépend pas entièrement de vous; il faut que le gouverneur lui accorde une patente de liberté, et il ne l'obtiendra jamais, jamais! Vous pourrez le rendre libre de fait, mais de droit, il restera esclave. Vous avez invoqué le code noir; voyez, sur cet article, il est précis. »

Cécile, consternée, regarda son homme d'affaires, qui lui répondit par un geste affirmatif.

« Voyons, voulez-vous me vendre cet homme? répéta M. de la Rebelière.

— Non, monsieur, répondit-elle en considérant avec une ardente et douloureuse pitié le malheureux affaissé sous l'influence de si terribles émotions; je vais le faire mener à l'habitation des Mornes.

— Oui, mademoiselle, interrompit M. de la Rebelière avec une sourde rage, vous l'emmènerez; mais auparavant il subira la peine à laquelle nul esclave ne peut se soustraire quand il a insulté un homme libre, un blanc. Puisque nous marchons le code noir à la main, il est bon de le faire valoir jusqu'au bout pour le maintien de nos droits et priviléges. L'esclave Donatien m'a offensé de gestes et de paroles; tous ceux qui sont ici présents pourront le témoigner. Je demande qu'ici, sur l'heure, il soit mis aux quatre piquets pour recevoir vingt-neuf coups de fouet. C'est la loi. Allons, messieurs de la maréchaussée, faites votre devoir. »

Cécile se mit devant Donatien; elle était pâle, mais elle avait le front haut et le regard assuré. Cette terrible situation lui inspira sur-le-champ une de ces résolutions qu'il faut plus de courage pour déclarer que

pour mettre à exécution, et se tournant vers M. de la Rebelière, elle dit d'un accent bref et ferme :

« Non, vous ne toucherez pas à cet homme; il n'est plus esclave; dès ce moment il est libre, car je déclare ici, moi, Cécile de Kerbran, que je l'épouse.... Lisez, lisez l'article du code noir : « Tout esclave qui épouse « une femme blanche est libre de droit.... »

La vue d'un prodige inoui, d'un miracle comme celui des noces de Cana, n'eût pas produit plus d'effet sur la foule attentive et muette que ces paroles d'une femme libre, d'une femme blanche, d'une femme noble, adressées à un homme de couleur, à un esclave. Chacun demeura comme pétrifié.

« Monsieur, dit Cécile en se tournant vers l'épave avec un geste plein de dignité, retirons-nous. Voulez-vous me donner votre bras? »

Donatien se leva sans répondre. Il y a des émotions, des situations dans la vie où la parole est impuissante. Mlle de Kerbran s'appuya sur lui, et ils s'éloignèrent sans que personne songeât à les retenir.

Mme de la Rebelière était restée muette d'étonnement. Elle ne savait ce qui se passait dans son âme; mais bientôt un sentiment de justice et de générosité domina son amour, elle n'éprouva que le bonheur de voir celui qu'elle avait tant aimé soustrait à la vengeance de son mari. M. de la Rebelière, plein de confusion et de rage, se serait pourtant consolé s'il eût aperçu des larmes dans les yeux de sa femme; mais il comprit, avec un affreux dépit, que sa passion pour Donatien était assez forte, assez dévouée, pour consentir avec joie qu'une autre, plus heureuse, l'eût sauvé. Ce moment la vengea de tout ce qu'elle avait souffert.

« Eh bien! monsieur, dit-elle en se tournant vers M. de la Rebelière avec une froide ironie, l'épave

épouse Mlle de Kerbran. Vous aviez pourtant juré qu'il mourrait sous le fouet d'un commandeur!

— Comment! cela est arrivé? cela est bien vrai? demanda chacun intéressé par ce singulier récit.

— Sans doute, c'est vrai, répondit la créole, ma mère était l'arrière-petite-fille de Donatien, et il y a du sang mulâtre dans mes veines. »

Il était difficile de la croire, car elle avait le teint d'une douce blancheur, les lèvres minces et vermeilles, les cheveux longs et soyeux.

« Oui, oui, reprit-elle en riant, je suis blanche comme vous, mais voyez cette marque indélébile. »

Elle avança ses petites mains : elles étaient fines, déliées, charmantes; mais autour de ses ongles rosés il y avait une légère nuance brune.

« Voilà du moins une histoire qui finit bien, dit le percepteur; car, je suppose que ce mariage fut heureux, et que, comme dans les contes de fées, les époux vécurent longtemps ensemble et eurent beaucoup d'enfants. Ce dénoûment me fait plaisir, car nous avions été jusqu'à présent furieusement tragiques.

— Savez-vous qu'il y aurait là dedans de quoi faire un volume? dit gravement le curé, un volume qu'on pourrait faire imprimer peut-être. Quel honneur!

— Quelle idée! s'écria le percepteur, certainement nous pourrions être imprimés! Il ne s'agit que de trouver un éditeur, un honnête éditeur, qui ne nous prenne pas cher pour cela; en attendant, je vais m'occuper de mettre au net le manuscrit. N'est-ce pas votre avis, mesdames et messieurs? »

Sa proposition fut adoptée avec acclamation.

Et voilà comment se fit ce premier volume.



LE FADA.

Nous avions recommencé à lire notre fonds de bibliothèque, mais le dernier volume *des épreuves du sentiment* de Bacular d'Arnaut touchait à sa fin, et les soirées devenaient de plus en plus longues. Le percepteur s'appliquait à transcrire les trois historiettes que nous avions entendues avec la netteté méticuleuse d'un auteur qui en est à son premier manuscrit. Jamais bénédictin ne mit plus d'amour et de patience à tracer ces chefs-d'œuvre de calligraphie dont le moyen âge nous a légué de si parfaits modèles. Déjà l'on s'occupait de chercher un éditeur auquel on se proposait d'envoyer tout simplement le livre sans autre recommandation que celle de son propre mérite, et trois signatures inconnues au bas de la dernière page. Ce grand projet nous préoccupait fort, et cependant nos soirées commençaient à redevenir vides et ennuyeuses.

« C'est fini, dit un soir la dame créole, je n'ai plus goût à lire les livres imprimés; n'y a-t-il donc personne ici qui veuille nous faire encore une histoire?

— J'en sais une, dit nonchalamment la belle malade

qui était venue pour changer d'air au Valdepeiras; mais elle est singulière, si singulière que j'ai peur qu'elle vous paraisse tout à fait invraisemblable.

— Dites, dites toujours, madame, s'écria-t-on de tous côtés.

— Je ne puis vous raconter cette espèce de roman; vous savez que je me fatigue bientôt à parler; mais si monsieur le perçepteur veut vous le lire....

— Je suis à vos ordres, madame, » répondit-il en s'installant devant la lampe.

La dame sonna.

« Juliette, dit-elle à sa femme de chambre, allez chercher un cahier recouvert de papier bleu que vous trouverez dans mon secrétaire. »

Elle se renfonça dans son fauteuil avec une toux sèche, et un moment après le percepteur commença.

I

Pendant la saison des eaux, en l'année 184..., il y avait foule aux bains de Gréoulx en Provence. Les malades s'y succédaient sans interruption; la plupart repartaient soulagés ou guéris, au bout d'une vingtaine de jours, pour faire place à des nouveaux venus qui attendaient leur tour dans les villes environnantes.

Au moment où s'opérait un de ces renouvellements, deux jeunes femmes se rencontrèrent face à face dans le grand escalier de l'établissement; l'une arrivait,

l'autre allait partir. Toutes deux firent un cri; puis elles s'embrassèrent avec effusion.

« C'est toi, ma chère Lucie, s'écria celle qui partait; c'est bien toi! D'où viens-tu?

— De Marseille, répondit celle qui arrivait; et toi, Mathilde, où vas-tu?

— Je retourne à Paris.... Dis-moi vite.... tu es mariée, sans doute? Comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Mme de Villejazet. Et toi, ma chère Mathilde?

— Moi, j'ai épousé M. de Rambert, le frère de cette jolie Anna de Rambert, qui entra en même temps que nous au Sacré-Cœur. Oh! que de choses nous avons à nous raconter!

— Et tu pars! s'écria Mme de Villejazet en regardant les bagages qu'on emportait.

— Je vais dire à mon mari qu'il faut que nous restions ici jusqu'à ce soir, répondit Mme de Rambert subitement décidée; monte chez moi, ou pour mieux dire chez toi; car je suppose que tu me remplaces : je te rejoins dans un moment. »

Quand les deux jeunes femmes furent seules dans la chambre de Mme de Villejazet, elles s'embrassèrent derechef et se regardèrent un instant les larmes aux yeux.

« Il y a près de dix ans que nous avons quitté le couvent, dit enfin Mme de Villejazet; dix ans! c'est toute une vie! Nous sommes presque vieilles, mon cher cœur!

— Oh! par exemple! je proteste! s'écria en riant Mme de Rambert; nous avons vingt-cinq ans; c'est encore un bel âge!

— Tu es toujours bien jolie, reprit Mme de Villejazet; ton mari te rend heureuse, n'est-ce pas, ma chère Mathilde?

— Il me semble que oui, répondit-elle avec une naïve hésitation; j'ai bien de temps en temps quelque mauvais jour; M. de Rambert est bien léger, bien coquet, et je suis un peu jalouse. Somme toute, nous faisons bon ménage. Je n'ai point d'enfants; mais ma plus jeune sœur est restée auprès de moi; je l'ai élevée et lui sers de mère. Et toi, ma Lucie, as-tu fait un bon mariage? M. de Villejazet est-il aimable et d'un bon naturel? t'aime-t-il tendrement? peux-tu compter sur sa fidélité?

— Nous sommes séparés depuis plusieurs années, » répondit simplement Mme de Villejazet.

Mathilde fit un mouvement et murmura d'un air consterné :

« C'est grave cela! Il te rendait donc bien malheureuse?

— Oh! oui, répondit la jeune femme; je ne sais comment j'ai résisté à tant de souffrances.

— M. de Villejazet avait donc un caractère atroce?

— C'était un homme vicieux et dépravé. Il avait des passions fougueuses qu'il ne pouvait pas toujours maîtriser, et avec cela il était capable des plus sordides combinaisons. Ce fut ainsi qu'il me demanda en mariage, parce qu'un vieux parent venait de me léguer deux millions de dot, et qu'il renonça à une jeune fille qu'il aimait pour m'épouser. Il était riche déjà; il voulut devenir encore plus riche. Ce vilain calcul ne lui réussit pas. Malgré lui, il aimait toujours celle qu'il m'avait sacrifiée, et moi, il me haïssait; il me regardait comme la cause de son malheur. Que veux-tu! c'est un fou! une fois il a failli me tuer, et toute ma vie je porterai les marques de ses violences. Regarde.... »

La jeune femme écarta les épais cheveux noirs qui descendaient en bandeau sur sa joue et découvrit la ci-

catrice d'une affreuse blessure au côté gauche du front. Mme de Rambert fit un geste d'horreur en s'écriant :

« Le misérable !

— La justice intervint, continua Mme de Villejazet; mon mari fut mis en jugement. Il aurait été certainement condamné si je n'avais comparu. Mais mon témoignage le sauva, il fut acquitté. J'obtins aussitôt une séparation : à présent, je suis tranquille ; il n'y a plus personne autour de moi.

— Pauvre femme ! quel triste sort ! murmura Mme de Rambert, touchée jusqu'aux larmes; fasse le ciel que cet abominable homme te laisse bientôt veuve !

— Je lui ai depuis longtemps pardonné, répondit Mme de Villejazet sans aucune affectation de générosité; à présent que je lui ai échappé pour toujours, j'ai tout oublié. J'ai cessé de le haïr en cessant de le craindre : aujourd'hui il m'est indifférent.

— Tu as une âme douce et paisible, dit Mme de Rambert avec conviction ; tu ne saurais haïr personne.

— Tu crois ! fit la jeune femme d'un ton concentré; mais pourquoi haïrais-je M. de Villejazet? L'influence qu'il a eue sur ma vie n'a pas duré longtemps. Le mal qu'il m'a fait n'a laissé aucune trace vive dans mon cœur. Non, ce n'est pas de lui que me sont venues mes plus cruelles peines. »

A ces mots, elle s'attendrit et pleura, le front appuyé sur l'épaule de son amie.

Celle-ci la serra dans ses bras et lui dit doucement :

« Ouvre-moi ton pauvre cœur affligé. Est-ce que tu aimes quelqu'un, quelqu'un que tu as connu trop tard et dont tu n'as pu devenir la femme?

— Non, répondit Lucie ; je n'avais déjà plus aucun espoir de bonheur ici-bas quand j'épousai M. de Villejazet.

— Ah! pauvre enfant, un amant t'avait trompée! tu as été la victime d'une séduction....

— Non, fit-elle en secouant la tête avec mélancolie, non, rien comme cela. Je n'ai été ni trahie, ni délaissée. J'ai eu le sort de beaucoup de femmes; j'ai aimé; j'ai cru à un avenir de bonheur infini, et je me suis trompée, voilà tout. Mais d'autres jeunes filles recommencent à aimer, à espérer, et moi je n'ai pu avoir qu'un seul amour.

— Est-il possible que l'homme que tu aimais ne t'ait pas aimée! » s'écria Mme de Rambert en considérant la figure pâle et charmante de la jeune femme.

Elle sourit amèrement, et serrant entre ses petites mains fiévreuses la main de son amie, elle lui dit :

« Vois-tu, Lucie, j'ai bien souffert; mais je puis dire que j'ai vécu; j'ai vécu en quelques mois toute une vie. Maintenant je n'existe plus que dans le passé.... »

Elle s'interrompit subitement, parce qu'elle sentit que les larmes la gagnaient de nouveau, et pressant ses yeux humides avec son mouchoir, elle reprit d'un ton plus bas :

« Ce n'est jamais qu'en moi-même que je me rappelle toutes ces choses, et en te les disant le son de ma propre voix me trouble....

— Raconte-moi ce qui t'a conduite là; dit Mme de Rambert vivement touchée d'une douleur si vraie; autant que je puis le comprendre, ton malheur remonte à un temps déjà bien éloigné. Hélas! tu n'as pas été longtemps la petite pensionnaire turbulente et joyeuse qui faisait si gaiement ses adieux au couvent!

— Non, certes! fit Lucie avec un soupir; d'abord j'appris que la fortune de mon père avait été engloutie dans des spéculations malheureuses. Dès le lendemain de mon arrivée à Marseille, ma mère me dit en pleu-

rant : « Mon enfant, nous sommes à peu près ruinés ; « pour éviter une faillite, il a tout fallu sacrifier; notre « beau mobilier, notre belle argenterie, tout y passera; « car il faut que tout le monde soit payé. » Ce premier malheur me toucha peu; je n'en souffris que pour les miens. Mon père avait perdu toute sa fortune ; mais il lui restait une grande réputation de probité; il se remit à travailler et accepta la place de caissier dans une maison de commerce. Mais ma mère ne put supporter cette chute; elle voulut aller demeurer dans la petite propriété qui était sa dot, son bien à elle. Nous partîmes donc. Victor resta à Marseille avec mon père.

— Ton frère Victor? demanda Mme de Rambert, ce joli petit jeune homme que ta mère amena un jour au Sacré-Cœur?

— Oui; mon père voulut le garder près de lui : il est toujours le même que quand tu l'as vu, le pauvre agneau, répondit Mme de Villejazet en soupirant; j'allai donc vivre à la campagne avec ma mère. Ce petit domaine est situé aux environs d'Hyères, près de la mer. Notre maison n'était pas grande; mais que de fleurs, que de fruits, que de parfums dans le jardin! quels beaux orangers au pied de la terrasse! C'était un paradis; je m'y trouvais heureuse; pourtant je tombais parfois dans des tristesses intérieures qui duraient plusieurs jours; j'éprouvais un besoin d'émotion qui tournait aux larmes dès que je regardais en moi-même. Tu as connu ma mère quand elle vint me voir à Paris, c'était une femme pleine de bonté, mais faible, et; Dieu lui pardonne! facile jusqu'à l'insouciance. Elle m'aimait uniquement, et pourtant elle ne comprenait rien, elle ne devinait rien de ce qui se passait en moi; elle ne connaissait ni mon âme, ni mon caractère, et j'ai souffert à en mourir sans qu'elle s'en soit doutée.

« Nous étions à la campagne depuis six mois lorsque mon père nous annonça que nous allions avoir un hôte. C'était, écrivait-il à ma mère, un ami qu'il avait rencontré dix ans auparavant à la Véra-Cruz, et dont les soins lui avoient sauvé la vie pendant une épidémie de fièvre jaune. Il arrivait malade en France, après un long voyage, et les médecins lui ayant conseillé de passer l'hiver à Hyères, mon père, qu'il avait reçu autrefois dans sa maison, lui offrait la nôtre : il avait accepté.

« Je fus contente en apprenant que M. Vasconcellos venait se mettre en tiers dans notre solitude; il me sembla que les soirées d'hiver passeraient plus gaiement au coin du feu, tandis qu'il ferait le piquet de ma mère et nous raconterait ses voyages. Je me le figurais déjà d'un certain âge, comme mon père, l'air grave, les cheveux gris et le teint hâlé.

« Le lendemain soir il arriva. Je ne saurais te dire ce que j'éprouvai à son aspect; ce fut un étonnement profond, une émotion indicible, un trouble que je n'avais jamais éprouvé. Vasconcellos était un homme de trente ans, il avait les cheveux noirs comme les tiens et une fort belle tournure. Je le saluai tout interdite, et lui, s'adressant à ma mère s'excusa avec vivacité et en peu de paroles de tout l'embarras que son séjour allait nous causer; puis, encouragé par le bon accueil qu'il rencontrait, il parut se trouver aussi à l'aise que chez d'anciens amis. J'avais à peine levé les yeux sur lui, et pourtant ce moment aurait suffi pour je que n'eusse jamais oublié sa physionomie, son regard surtout. Il y avait tant de noblesse et d'intelligence sur ce large front, tant de bonté dans ce calme sourire! Vasconcellos avait un laisser-aller plein de tact, une politesse franche et affectueuse, qui rendaient sa so-

ciété infiniment agréable et facile. Il était d'origine espagnole, comme mon père, et on retrouvait en lui la dignité de sa nation unie aux habitudes d'une éducation toute française. Dans le monde où j'ai vécu après l'avoir connu, je n'ai jamais rencontré personne qui, de près ou de loin, lui ressemblât.

« C'est de cette soirée que data ma véritable vie, la vie du cœur et de l'intelligence. J'étais un enfant et je devins sans transition une femme ; je compris tout à coup le bonheur et les peines qui tuent.

« J'éprouvai d'abord une ardente curiosité pour tout ce qui regardait Vasconcellos. Bien que je n'osasse l'interroger, j'avais une habileté singulière pour le faire parler de lui. Avec quelle avidité j'écoutais le récit de ses longs voyages ! Quels battements de cœur quand il racontait les hasards et les dangers de sa vie presque toujours errante ! Sa famille avait été proscrite au temps du roi Joseph, et il était venu bien jeune en France ; puis, au bout de quelques années il partit, et tant que la terre et la mer avaient voulu le porter, il était allé en avant : il revenait après avoir fait le tour du globe. Que te dirais-je, Mathilde ! je crois que je l'aimai surtout parce que son existence n'avait pas été comme celle de tout le monde ; je l'aimai pour sa vie aventureuse, pour les périls effroyables qu'il avait courus. Tout ce qui lui appartenait était plein d'intérêt pour moi, tout m'était cher, jusqu'à son nègre Pepito, jusqu'à la perruche verte qu'il avait donnée à ma mère ; et personne ne se douta de ce que j'avais dans le cœur, lui surtout ne pouvait le deviner.

« Pendant nos longues promenades, il donnait le bras à ma mère ; moi, je marchais à l'écart, le regardant, l'écoutant parler ; c'était assez de bonheur, je n'en désirais, je n'en voulais pas d'autre. Si par hasard

nous nous trouvions seuls un moment, je fuyais. Souvent, épuisée par de si vives émotions, je me réfugiais dans ma chambre ; j'y restais des heures entières pour reprendre la force de supporter mon bonheur. Oui, j'étais heureuse, si heureuse que je ne formais qu'un vœu, celui de vivre toujours ainsi ; nulle espérance ne me montrait dans l'avenir quelque chose de meilleur que le présent ; je regrettais chaque jour, chaque heure écoulée ; j'eusse voulu en faire mon éternité.

« Vasconcellos était affectueux pour moi, mais sans empressement. Je m'apercevais bien qu'il n'attachait pas grand intérêt à me plaire, et que je passais dans son esprit pour une petite personne assez médiocre et insignifiante ; mais je l'aimais trop pour être piquée de son indifférence, et je me disais souvent, dans l'humilité de mon âme, qu'il n'avait en effet aucune raison pour m'aimer. Trois mois s'écoulèrent ainsi. Vasconcellos ne parlait point de son départ ; il semblait heureux de cette vie paisible, tout unie, et qui n'avait, hélas ! d'agitation que pour moi. Il était comme le fils de la maison, tant ma mère avait pris d'affection pour lui. Elle était déjà âgée, ma pauvre mère, et souvent il arrivait qu'elle l'appelait en riant : « Mon enfant. » Alors il lui baisait la main et disait avec reconnaissance : « Oui, votre enfant. J'étais bien malade en arrivant ici ; je croyais n'avoir pas une année à vivre, et vos bons soins m'ont ressuscité ; j'ai trouvé une famille, moi, pauvre étranger, qui m'attendais à n'être reconnu de personne après une si longue absence. » Alors ma mère souriait et répondait doucement : « Eh bien ! il faut rester avec nous. »

« Mon cœur battait alors ; j'éprouvais de mortelles angoisses ; j'avais peur que Vasconcellos parlât enfin de son départ.

« Un soir m'a mère m'arrêta, au moment où je traversais sa chambre pour me retirer dans la mienne : « Lucie, me dit-elle, assieds-toi là, près de mon lit ; il faut que je te parle, mon enfant. »

« Un frisson me saisit; j'eus peur d'avoir été devinée, et je me laissai aller tout éperdue sur le carreau de soie où ma mère venait de s'agenouiller pour dire ses prières. « Lucie, reprit-elle avec affection, tu as depuis quelque temps une manière d'être qui me donne de l'inquiétude; tu es triste, muette; quoi que tu fasses, on dirait que tu dors debout : il ne faut pas être ainsi maussade et indifférente. Tu dois te marier un jour : quel est l'homme qui se trouvera heureux d'avoir sans cesse devant lui un visage morne et rechigné? Ta manière d'être frappe tout le monde. Hier, M. Vasconcellos m'en parlait, et il en était véritablement affligé. Tu devrais tâcher d'être un peu plus aimable pour lui; c'est un ancien ami de ton père, un homme rare, le plus honnête, le meilleur que je connaisse, et, si tu le voulais, peut-être il ne nous quitterait plus. »

« Je demeurai immobile de saisissement et de surprise; je venais d'entrevoir tout à coup des choses auxquelles je n'avais jamais osé songer. Dans la crainte de me trahir, je feignis de n'avoir pas compris le sens de ces derniers mots. « Pardon, chère maman, dis-je enfin avec effort ; en vérité, je ne suis point triste, mais j'ai parfois des envies de pleurer : cela passera, je vous le promets. Quant à M. Vasconcellos, j'ai de l'amitié pour lui ; mais je n'ose parler en sa présence, j'aime mieux l'écouter. J'essayerai ; je ferai ce que vous voulez ; vous serez contente de moi. — Bien, mon enfant, dit ma mère en me congédiant ; dors tranquille, et sois prête de bonne heure. Demain matin nous irons faire une promenade avant le déjeuner. » Je me couchai ; mais,

pendant toute cette nuit, je ne fermai pas les yeux : les paroles de ma mère bourdonnaient dans ma tête. J'entrevoyais que je n'étais pas aussi indifférente à Vasconcellos que je l'avais cru jusqu'alors.

« Dès ce jour je commençai à donner un sens à ses paroles, à ses regards; je l'observai avec cette persévérance intelligente que l'amour seul peut donner à une fille de seize ans, et je vis bien jusqu'au fond de son âme; je compris qu'il ne m'aimait pas encore, mais que je lui plaisais. Alors l'instinct d'une coquetterie adroite et naïve s'éveilla en moi; je devins tout à coup habile à tirer parti de mes avantages. Oui, Vasconcellos devait me trouver belle ; j'étais belle en ce temps d'espérances et d'illusions.

« Les boutons commençaient à poindre aux branches vertes des orangers, les premières fleurs du printemps s'épanouissaient, et je voyais venir avec joie le mois de mai si beau, si beau maintenant que j'allais chaque jour parcourir avec Vasconcellos nos jardins embaumés. Lui paraissait heureux aussi; il se laissait aller à ces influences, il semblait arrêté là pour toute sa vie.

« Je passais habituellement la matinée seule avec ma mère; Vasconcellos restait dans sa chambre à faire des lettres et à lire les journaux, qu'on apportait d'assez bonne heure de la ville; nous ne nous réunissions qu'à midi, pour le déjeuner.

« Un matin, le jour de Pâques, oh! je n'ai jamais oublié cette date fatale! Vasconcellos, qui depuis l'avant-veille me semblait inquiet et préoccupé, annonça à ma mère qu'une affaire importante l'obligeait à partir sur-le-champ pour Bordeaux. A cette nouvelle, mon cœur cessa de battre, j'eus comme un éblouissement, je sentis la pâleur me monter au visage ; mais je gardai

une attitude calme et une physionomie impassible. Ma mère dit avec un véritable chagrin :

« Quel vide va laisser ici votre absence! monsieur « Vasconcellos. Mais vous reviendrez, vous ne nous « quittez que pour peu de temps, n'est-ce pas? »

« Il lui baisa la main avec un geste indécis, qu'elle interpréta comme une promesse. Nous déjeunâmes en silence, les larmes me gagnaient; mais j'affectai un air si serein, que ma mère, qui m'observait avec quelque inquiétude, ne devina rien. Les chevaux de poste étaient déjà commandés pour sept heures du soir. Vasconcellos remonta dans sa chambre; son nègre Pepito chantait là-haut en faisant les malles; tout le monde autour de moi était calme et content. Cela me faisait mal; je ne pus soutenir la vue de ces préparatifs de départ. Je m'en allai dans la campagne, et, cachée au fond d'un ravin, je pleurai, je pleurai à en mourir. C'était ma première douleur; elle fut affreuse. Mes larmes s'épuisèrent enfin; un peu d'espoir me revint au cœur. Je me dis que cette cruelle absence aurait un terme, et que mon bonheur n'était pas tout entier perdu. Je m'exhortai au courage, à la résignation, à la dissimulation surtout. Je séchai mes larmes, je relevai mes cheveux épars, et quand toutes les traces de mon chagrin furent effacées, je repris le chemin de la maison. Ma mère accourut au-devant de moi dans le jardin.

« D'où viens-tu donc, Lucie? me dit-elle avec vi- « vacité; je t'ai fait chercher partout, j'étais fort in- « quiète. M. Vasconcellos a paru bien contrarié; il te- « nait à te faire ses adieux. »

« La respiration me manqua, je ne pus proférer une parole; je fis un geste comme pour dire : Eh bien! me voici, où est-il?

« Il est parti depuis un quart d'heure, reprit ma mère. Notre voisin, M. Julien, allait à Hyères, et il a offert de l'emmener dans sa voiture. Tout était prêt; M. Vasconcellos tenait à aller à Toulon aujourd'hui même; cela lui faisait gagner quatre heures. Il a accepté; mais il a eu grand regret de ne pouvoir te faire ses adieux. »

« J'écoutai cette explication d'un air tranquille. Au moment de rentrer dans cette maison où n'était plus Vasconcellos, je dis à ma mère :

« Il vous a dit quel jour il reviendrait?

— Non, me répondit-elle avec tristesse; mais certainement il reviendra. »

« J'ai été éprouvée par de grandes peines, chère Mathilde; pourtant je n'ai rien souffert qui soit comparable à la tristesse, au morne abattement dans lequel je tombai alors. Toutes les heures de la journée, les plus insignifiantes circonstances de la vie me ramenaient quelque souvenir poignant. Dans cette affreuse solitude où j'étais rentrée, j'entendais la voix de Vasconcellos; je croyais voir passer encore son ombre sur les murailles blanches du salon.

« D'abord ces souvenirs me furent si douloureux, que je redoutais tout ce qui pouvait les raviver. Je n'entrais plus dans le jardin; j'éprouvais un serrement de cœur inexprimable sous ces sombres allées d'orangers où nous nous étions si souvent promenés ensemble, et qui allaient fleurir pour moi seule maintenant. Puis, après m'être abîmée dans mes regrets, je tâchai d'espérer et de vivre dans l'avenir.

« Au bout de quelques jours, Vasconcellos écrivit à ma mère; sa lettre était bonne et affectueuse. Elle me jeta pourtant dans un découragement profond : elle ne parlait point de retour. A force de la commenter, de

chercher un sens à ces paroles simplement amicales, je finis pourtant par me persuader que tout cela signifiait quelque chose de plus. J'espérai encore et j'attendis. Je recherchai ce que j'avais fui d'abord, je m'entourai du souvenir de Vasconcellos. Souvent j'allais furtivement passer des heures entières dans sa chambre; il y restait quelques vestiges de sa présence. Je m'emparai d'un livre oublié, d'un bouquet d'immortelles sauvages et de romarin que nous avions cueilli ensemble la veille de son départ.

« Un jour, en furetant dans le secrétaire, je trouvai quelques morceaux de papiers déchirés avec intention. J'avais reconnu l'écriture de Vasconcellos, et aussitôt je me mis à rassembler ces fragments épars. Il fallut une incroyable patience pour rajuster ces mots, dont une moitié manquait; et, après ce grand travail, je ne pus trouver le sens complet d'une phrase; seulement, je lus çà et là : « Mon amie !... je vous crois.... il m'en coûte.... cette jeune fille.... je pars.... à Bordeaux.... je ne sais encore.... »

« Je cherchai, je cherchai partout les moindres fragments En ouvrant vivement l'un des tiroirs, j'aperçus un papier qui avait glissé dessous et y était resté caché. Je devins tremblante en reconnaissant que c'était une lettre à l'adresse de Vasconcellos. J'hésitai un moment, puis je l'ouvris.... »

Mme de Villejazet s'interrompit et passa ses deux mains sur son front.

« Chaque fois que je me souviens de ceci, reprit-elle, je sens qu'il y a du sang espagnol de mon père dans mes veines.

— Ah! pauvre enfant, s'écria Mathilde, tu avais une rivale plus heureuse, mieux aimée?...

— Non, s'il l'avait aimée d'amour, si elle eût été

sa maîtresse, j'aurais pardonné à cette femme, répondit Mme de Villejazet en se levant pour prendre le nécessaire de voyage posé sur la table. Elle l'ouvrit; dans le double fond, fermé par un secret, il y avait un volume dépareillé, un bouquet flétri et une lettre.

— Voilà ce qui lui a appartenu, tout ce que j'ai de lui, reprit Mme de Villejazet en déployant le papier, et elle lut : « Votre confidence m'effraye, cher Juanito, « je vous vois dans un péril imminent, et dont mon « amitié ne vous sauvera peut-être pas, car qui sait si « ma lettre arrivera à temps. Vous me demandez conseil, « à moi, sur vos projets de mariage!... Vous me dites « de sang-froid que vous avez rencontré un petite per« sonne bien sage, bien élevée, appartenant à une fa« mille très-honorable, et qu'à force de vous trouver « vis-à-vis de cette enfant, il vous est venu la pensée « de l'épouser. Mais, vous êtes devenu fou! Quoi! « pour un caprice, sans aucun intérêt d'ambition, vous « aliéneriez votre liberté, vous cloueriez là votre avenir, « toute votre vie, et vous n'avez que trente ans! Encore « une fois, vous êtes fou! Je ne vous parlerais pas « ainsi, mon ami, si vous aviez une grande passion, « ou si vous trouviez une grande fortune, car, raison« nable ou non, vous auriez un motif; mais épouser « sans amour, une fille sans dot, voilà ce qui me « paraît le comble de l'absurdité, et ce que je dois « tâcher d'empêcher, puisque je suis votre amie : ce « que j'empêcherai, si j'ai conservé sur vous quelque « ascendant. Vous êtes sur une pente effroyable, il « faut vous arrêter, ou vous êtes perdu. Ne me dites « pas que vous êtes sûr de votre cœur, maître de vous« même; peut-être sans vous en apercevoir, ne le se« riez-vous bientôt plus de votre volonté. Vous croyez « avoir deviné que cette jeune fille vous aime : eh

« bien! quand cela serait, est-ce une raison pour l'é-
« pouser? Êtes-vous décidé à faire son bonheur aux
« dépens du vôtre? Vous, homme d'esprit et d'expé-
« rience, vous êtes près de vous laisser prendre par une
« Agnès! J'ai déjà eu beaucoup d'amies qui m'ont fait
« leurs confidences; je connais mieux que vous le cœur
« des femmes; la plus naïve sait bien comment on
« vient à bout des irrésolutions d'un honnête homme.
« Je ne vois pour vous qu'un moyen de salut : partez,
« sur-le-champ. De loin vous verrez toutes ces choses
« avec plus de sang-froid, et si vous voulez ensuite re-
« tourner sur vos pas, il sera toujours temps; on ne man-
« que pas si aisément l'occasion de faire une sottise.

« Nous passerons probablement l'été à Bordeaux.
« J'attends votre réponse, ou plutôt je vous attends.
« Adieu. »

Mme de Villejazet laissa retomber cette lettre sur la table, et appuya dessus ses deux mains jointes.

« Voilà pourquoi il était parti, reprit-elle avec une profonde amertume ; dès ce moment, je compris bien qu'il ne reviendrait jamais, et tout fut fini. Je tombai dans un dégoût complet de la vie, dans une indifférence dont je ne me suis plus relevée. J'étais bien malheureuse, et pourtant il me restait une dernière douleur à subir, une douleur plus affreuse peut-être que toutes les autres : Vasconcellos écrivit de Bordeaux pour annoncer à ma mère qu'il allait retourner au Mexique; sa lettre était singulièrement affectueuse; cette fois il parlait de son retour, et il en fixait l'époque, hélas! bien éloignée. J'eus un éclair de joie et d'espoir; ma mère crut, j'en suis persuadée, que Vasconcellos voulait revenir pour m'épouser : huit mois plus tard, nous apprîmes qu'il était mort de la fièvre jaune, en arrivant à la Véra-Cruz.

— Mort! répéta Mme de Rambert; oh! ma pauvre Lucie!

— J'étais riche alors. Les partis se présentèrent en foule; mais mon cœur était comme mort. Ma famille se déclara en faveur de M. de Villejazet parce qu'il avait une grande fortune et qu'il était de bonne maison. Je me laissai marier. Ma pauvre mère était morte, je perdis aussi mon père, et je restai seule livrée à cet homme.... Mais, je te le répète, tout le mal que m'a fait M. de Villejazet n'est rien auprès des malheurs qu'a causés cette fatale lettre!... le départ et la mort de Vasconcellos!

— Et tu n'as jamais su quelle était cette femme?

— Je la connais sans l'avoir jamais vue : souvent Vasconcellos parlait d'elle à ma mère. Je soupçonne qu'il l'avait aimée. Elle était mariée. Que Dieu lui rende le mal qu'elle m'a fait! »

Les grands yeux sombres de Mme de Villejazet s'animèrent d'une expression profonde; elle passa ses mains sur son front comme pour écarter une pensée importune et reprit après un silence :

« Tu as une jeune sœur, Mathilde, tu lui sers de mère; prends garde!

— Hélas! oui, et c'est pour cela que je l'emmène.

— Comment! c'est par rapport à elle?...

— Oui; je n'ai pas d'autre parti à prendre et peut-être ai-je trop tardé! nous sommes ici depuis un mois; M. Paul de la Vieville, un jeune homme que nous voyions quelquefois à Paris, était arrivé en même temps que nous. Je m'étais aperçue déjà qu'il aimait Élise, et j'avoue que j'en éprouvais une grande joie. Sa famille est connue de M. de Rambert; elle est fort honorable. Il a une fortune médiocre, mais indépendante. Et puis, c'est un homme qui est parfaitement

bien de figure et de manières : que pouvais-je ambitionner de mieux pour ma sœur? M. de la Vieville n'avait encore fait aucune proposition de mariage directe, et je trouvais tout simple qu'il différât de me déclarer ses intentions. Notre séjour dans la même maison, la liberté dont on jouit aux eaux, autorisait des relations journalières, et il pouvait être avec nous sur un certain pied d'intimité, sans compromettre Élise. Je laissai donc aller les choses, à peu près sûre de préparer un heureux mariage à ma sœur. La pauvre enfant ne me cachait rien, j'étais la confidente de ses scrupules, de ses frayeurs, de ses joies; elle me racontait les demi-aveux, les empressements de M. de la Vieville. Combien de fois j'ai écouté pendant la moitié de la nuit tous ces grands secrets! mais l'amour de M. de la Vieville s'est brusquement éteint une semaine après notre arrivée....

— Ah! mon Dieu! et sais-tu pourquoi?

— Parce qu'une coquette s'est trouvée ici en même temps que nous. Il l'avait connue dans ses voyages; elle n'était pas libre alors, et j'ai tout lieu de croire qu'il l'aima sans pouvoir devenir son amant. A présent elle est veuve et elle veut faire de lui son mari. Je ne saurais te dire quel art, quelle persévérance elle a mis en tout ceci. Tout d'abord, elle a pu comprendre que ce jeune homme aimait Élise, qu'il était aimé d'elle; eh bien! elle s'est placée entre eux, elle a employé toutes les ressources de son expérience et de sa coquetterie pour le détacher de cette enfant. Elle est belle, spirituelle, habile, elle a réussi. M. de la Vieville s'est repris d'amour, il l'épousera. Elle ne l'aime pas certainement; mais l'intérêt, l'ambition, l'ennui du veuvage, font qu'elle ne s'en dessaisira plus. Élise ne s'aperçoit de tout cela qu'à demi, elle ne s'avoue pas sa jalousie,

ses craintes; mais elle souffre. Je n'ai qu'un parti à prendre, c'est de l'emmener. J'espère que l'absence finira par emporter tout ce qu'elle a dans le cœur, et d'abord elle sera tranquille dès qu'elle n'aura plus sous les yeux M. de la Vieville aux pieds de Mme Vanbergem....

— Mme Vanbergem! interrompit Lucie en pâlissant, Mme Éloïse Vanbergem!...

— Tu la connais! d'où sais-tu son nom?... »

Mme de Villejazet ouvrit la lettre et dit en montrant la signature :

« Tiens, le voilà!

— Oui, c'est elle! c'est bien elle! s'écria Mathilde avec une amère surprise; cette femme aura donc fait le malheur de tout ce que j'aime au monde!... Tu ne resteras pas ici, Lucie, tu ne voudras pas vivre avec elle. Vois-tu, dans cette maison il n'y a nul moyen de s'isoler, tu rencontreras partout Mme Vanbergem. Évite-toi cette amertume; viens, pars avec nous.

— Non, Mathilde, non! répondit Mme de Villejazet devenue pensive. Je veux me trouver en face de cette femme, je veux venger ta sœur, je veux me venger; va, ce n'est pas impossible....

— Tu es bien belle, et M. de la Vieville pourrait t'aimer.

— Oh! non, non, elle ne l'aime pas, m'as-tu dit; ce serait une faible vengeance, j'en vois une autre. Cette femme tient surtout à épouser un homme riche?

— Elle le veut aussi jeune et beau, spirituel surtout; elle l'a dit devant moi. Jamais elle n'épousera un homme dont elle ne pourrait être fière sous tous les rapports; pour avoir son amour, il faudra d'abord flatter son orgueil. Vienne un amant plus jeune, et plus

riche, mieux placé dans le monde que M. de la Vieville, et il l'emportera.

— Eh bien! c'est moi qui la remarierai, s'écria Mme de Villejazet avec un rire amer, c'est pour cela que je reste. Ma chère Mathilde, emmène ta sœur, console cette pauvre enfant; qu'elle ne désespère pas tout à fait du cœur de M. de la Vieville, il lui reviendra peut-être. »

Les deux femmes ne se séparèrent que bien avant dans la soirée, et Mme de Villejazet resta levée jusques à l'aube. Avant de se coucher elle écrivit la lettre suivante à l'homme de confiance qui gouvernait sa maison en son absence :

« Monsieur Vialet, amenez-moi mon frère sur-le-champ. Vous viendrez en poste et vous descendrez à la maison des Bains, où vous me trouverez. Je désire que Victor soit parfaitement habillé ; s'il lui manque quelque chose, donnez vos ordres au tailleur et n'épargnez rien. Marquez-moi d'avance le jour de votre départ et celui de votre arrivée. N'amenez personne avec vous, je ne m'en soucie pas à cause des bavardages que tout autre que vous ne manquerait pas de faire sur la situation de mon frère. Cela me serait si désagréable, que, pour l'éviter, je renvoie demain à Marseille Rosalie, ma femme de chambre, et les deux autres domestiques qui m'ont suivie. Vous ne resterez que vingt-quatre heures, prenez vos mesures en conséquence. Je vous recommande de lire cette lettre plutôt deux fois qu'une, afin de la bien comprendre, et je compte que vous serez ici dans moins de huit jours. »

II

« Mme de Villejazet n'a pas paru à table, elle ne descend pas ce soir, dit un tout jeune homme en regardant la pendule, qui venait de marquer dix heures; et il resta accoudé au coin de la cheminée, dans une attitude mélancolique que personne ne lui fit le plaisir de remarquer. La partie de bouillotte était fort animée; les demoiselles et les jeunes femmes boudaient, il avait été impossible d'organiser une contredanse; deux dames anglaises étaient au piano et chantaient intrépidement à travers le bruit sourd et continu de vingt conversations croisées, interrompues et reprises d'un bout du salon à l'autre.

— Et dire qu'il y a des gens qui prétendent qu'on s'amuse aux eaux! continua le jeune homme entre ses dents; le diable m'emporte si c'est vrai!

— Fi donc! cousin, interrompit une petite fille en le menaçant de son éventail; voilà qui est bien mal dit pour un jeune homme qui fait sa philosophie. »

Il la regarda de travers; puis, comme il voulait parler, n'importe à qui, de ce qu'il appelait ses peines de cœur, il reprit tout bas :

« Ma parole d'honneur, je suis un jeune homme bien malheureux, ma petite Camille!

— Est-ce que vous avez été grondé aujourd'hui!

— Eh! non, non, mademoiselle. Est-ce que je suis

un enfant pour me laisser gronder? Il s'agit bien de cela, vraiment! Décidément Mme de Villejazet ne descendra pas.

— C'est qu'elle reste chez elle avec son frère, qui est arrivé ce matin, un beau jeune homme. Nous l'avons rencontré dans le jardin, et il nous a regardées comme ça avec de grands yeux; il m'a pris une envie de rire! Mme de Villejazet lui donnait le bras, et ils se promenaient dans la grande allée en parlant tout bas. Je suis sûre qu'il aime bien sa sœur. Il vient la trouver peut-être pour toute la saison. Tant mieux! cela fera toujours un danseur de plus; je me figure qu'il danse à ravir.

— Je ne le crois pas, dit gravement une demoiselle de quinze ans; il a l'air bête.

— Ah! par exemple! Mme Vanbergem lui trouve une tournure fort distinguée; n'est-ce pas, madame?

— Mais oui, répondit-elle nonchalamment; il ressemble à sa sœur, et Mme de Villejazet me plaît beaucoup.

— Ah! c'est une bien jolie femme! Elle est un peu pâle; mais cela lui donne un air intéressant, n'est-ce pas, mon petit cousin Gustave?

— Oh! oui, j'adore cette pâleur, répondit-il avec un profond soupir; j'ai fait cet après-midi ma visite à Mme de Villejazet, et je l'ai vu, ce frère. Il ne dit pas grand'chose; je lui trouve l'air distrait et même sauvage. S'il empêche comme cela sa sœur de descendre le soir, je le prendrai en grippe. »

Le bruit d'une voiture qui roulait devant le perron attira quelques personnes aux fenêtres.

« Qui est-ce qui arrive? demanda Mme Vanbergem.

— Eh! mon Dieu! personne! s'écria la petite fille

d'un air consterné; c'est le frère de Mme de Villejazet qui repart. Voilà son valet de chambre à la portière; et tenez, le voici lui-même. »

On vit alors, à la lueur des flambeaux que portaient quelques domestiques, le frère et la sœur descendre ensemble le perron. C'était comme une scène d'opéra-comique; cette berline attelée, ce groupe éclairé par des clartés vacillantes, faisaient tableau. Le jeune homme avait une tournure fort élégante dans son costume de voyageur; ses traits étaient d'une beauté mélancolique; les grands cheveux blonds qui s'échappaient de sa calotte de cachemire lui donnaient une certaine physionomie pittoresque. Mme de Villejazet le retint un moment sous les regards de tout le monde accouru aux fenêtres pour le voir; puis elle l'embrassa et lui fit un dernier signe d'adieu. Il s'élança dans la berline; le postillon fit claquer son fouet, et l'attelage partit au grand trot.

« Ah! quel dommage! s'écria naïvement la petite fille; j'avais bien cru qu'il resterait, et ces demoiselles aussi.

— Taisez-vous donc, Camille, interrompit tout bas la demoiselle de quinze ans; est-ce qu'on dit ces choses-là? »

Un quart d'heure après, Mme de Villejazet descendit au salon, et raconta que son frère, appelé en Angleterre pour une affaire importante, s'était détourné de son chemin afin de passer quelques heures avec elle.

« Il est fâcheux pour nous de n'avoir pas eu le temps de faire sa connaissance, dit Mme Vanbergem.

— J'espère vous le présenter dans un mois ou six semaines, répondit Mme de Villejazet avec une politesse assez froide; il est reparti bien à contre-cœur, et je compte qu'il viendra passer ici la fin de la saison. »

Dès ce jour, il fut singulièrement question de M. Victor d'Ayala dans la société réunie aux eaux d'A.... On sut qu'il était garçon et millionnaire, qu'il avait trente ans, qu'il voulait se marier; de plus, un certain bruit se répandit qu'ayant entrevu dans le jardin Mme Vanbergem, il avait été frappé de sa beauté au point d'être reparti presque amoureux d'elle.

C'était Gustave, le petit soupirant de Mme de Villejazet, qui rapportait, colportait et commentait tout cela, en y ajoutant mille détails de son invention. Il avait eu le bonheur de le voir, ce frère; c'était un homme extrêmement distingué, un esprit plein de saillies, un cœur tendre, une imagination brûlante; enfin, il était capable d'une de ces passions comme on n'en voit que dans les romans. Toutes ces fadaises furent rapportées à Mme Vanbergem, et bien qu'elle eût du tact et de la finesse, elle y fit attention, tant la vanité d'une coquette est crédule.

Mme Vanbergem était alors une femme d'environ trente ans, brune, belle, et pleine d'une grâce aisée qui allait au-devant de tout le monde. Du reste, elle était fausse, égoïste et dissimulée; elle avait la tête vive, mais ses passions s'arrêtaient toujours à temps, et elle mettait même dans leurs écarts une logique impitoyable. La vanité dominait en elle et dirigeait, peut-être à son insu, ses sentiments les plus tendres et les plus intimes. Elle ne pouvait aimer qu'un homme riche, haut placé dans le monde. Pour elle, il y avait dans le luxe et la grandeur une séduction plus puissante que les dons de l'esprit et de la figure. Non qu'elle fût sordidement intéressée; mais son orgueil se passionnait à défaut de son cœur. Feu M. Vanbergem ne l'ayant pas seulement nommée dans son testament, elle avait une fortune des plus médiocres, et depuis trois ans qu'elle était veuve,

elle n'avait pu parvenir à faire un mariage selon ses vues. Elle se décida en retrouvant M. de la Vieville, bien qu'il ne fût pas assez riche pour qu'elle se prît de passion en sa faveur; c'était une sorte de pis aller qu'elle acceptait, soucieuse de l'avenir et peut-être secrètement effrayée de ses trente ans. Quand on lui eut dit que M. Victor d'Ayala l'avait trouvée belle, elle se rapprocha de Mme de Villejazet, qui, sans y mettre pourtant d'affectation, ne lui faisait aucune avance.

« Madame, lui dit-elle un jour, seriez-vous alliée à la famille d'Ayala, de Marseille, qui avait une maison de campagne aux environs d'Hyères?

— C'était ma mère, madame, qui possédait ce petit domaine, répondit la jeune femme avec tranquillité. Pourtant elle avait changé de couleur.

— Comment, madame, vous seriez mademoiselle Lucie d'Ayala?

— Oui, madame; mais je ne puis comprendre comment j'ai eu l'honneur d'être connue de vous?

— C'est tout simple : j'ai entendu dire tout le bien imaginable de vous et de votre famille par un ami, mort aujourd'hui, hélas! Ne vous rappelez-vous point, madame, un Espagnol nommé M. Vasconcellos, qui a passé quelque temps à Hyères, il y a huit ans environ?

— Certainement, madame, je m'en souviens, » répliqua Mme de Villejazet, devenue pâle à ce nom.

Mme Vanbergem rompit aussitôt cet entretien; elle crut voir du dépit dans cette réponse brève et prononcée avec un accent profond; mais elle ne soupçonna rien autre. Seulement elle ne pouvait s'expliquer cette grande fortune chez des gens qu'elle avait su positivement pauvres, quoique fort honorables. Le même jour, elle prit le bras de M. Gustave pour aller faire un tour

dans le jardin, et elle n'eut pas besoin de l'interroger beaucoup pour lui faire dire l'histoire de l'oncle millionnaire, qu'il avait apprise le matin même.

« Mme de Villejazet a quelque confiance en moi, ajouta-t-il d'un air suffisant, le plus risible du monde ; c'est d'elle que je tiens ces détails, et elle m'a dit encore bien d'autres choses. Ce pauvre M. Victor lui écrit, presque tous les jours, des lettres charmantes et où il est question de vous, madame.

« De moi ! il ne me connaît pas.

— C'est vous, madame, qui l'avez oublié.... Il vous a rencontrée, il vous a vue ici, dans ce jardin ; vous étiez assise sous les tilleuls, et ce moment a décidé de son sort. »

A cette phrase de comédie, débitée avec un aplomb qui valait le geste et les paroles, Mme Vanbergem répondit en souriant :

« Allons donc ! quelle plaisanterie !

— Rien n'est plus sérieux, je vous le jure. Comment, madame, vous ne croyez donc pas à la puissance de l'amour, à ces passions nées d'un regard et qui durent toute la vie ? On voit bien que vous n'avez jamais aimé. Vous ignorez encore ce que c'est qu'un sentiment, que la sympathie qui.... »

Mme Vanbergem savait que Gustave venait d'achever sa rhétorique ; elle eut peur du discours dont il la menaçait.

« Mon Dieu ! interrompit-elle, vous êtes sans chapeau par ce grand soleil ; rentrez vite, monsieur ; c'est fort dangereux, à ce que dit le docteur ; on peut gagner un rhume.

— Ah ! madame, vous ne prenez pas seulement en pitié le malheureux qui souffre et languit loin de vous ! s'écria-t-il.

— Voilà une exagération ! » répliqua-t-elle d'un air incrédule.

Pourtant, quand elle fut seule, elle se prit à réfléchir sur tout cela, et M. de la Vieville lui parut un parti fort mesquin, d'autant plus que le matin même il avait parlé d'habiter sa terre de Champagne, le plus triste endroit du monde. Dès lors Mme Vanbergem forma le projet d'épouser le millionnaire ; elle calcula assez habilement ses chances de succès, et d'abord elle se mit à l'œuvre en essayant de se lier intimement avec Mme de Villejazet. Celle-ci reçut ses avances et la laissa faire. Jamais elle ne parlait de son frère ; mais, de temps en temps, elle lisait quelques fragments de lettres à M. Gustave, qui brodait, amplifiait la chose, et en faisait de longs discours à Mme Vanbergem. Pourtant elle ne se décidait pas encore à congédier M. de la Vieville ; il était toujours là, inquiet, irrité, ne pouvant s'expliquer un changement évident ; il attendait et il souffrait, car il aimait véritablement cette femme.

Sur ces entrefaites il vint aux eaux un M. Touchet, ancien notaire à Marseille. C'était un vieux bonhomme, grand faiseur d'embarras, de ces gens qui sont les amis intimes de tous ceux auxquels ils ont une fois parlé. On sut tout d'abord par lui qui il était, d'où il venait, et où il comptait aller. Dès que Mme de Villejazet eut appris son arrivée, elle descendit en toute hâte auprès de lui.

« Mon cher monsieur Touchet, lui dit-elle sans préambule, vous êtes le notaire et l'ami de la famille depuis longtemps ; je viens, au nom de nos bonnes relations, vous demander une chose : c'est de ne parler à qui que se soit ici du pauvre Victor. On sait que j'ai un frère, car on l'a vu, et on croit qu'il est comme tout le monde : ne dites la contraire à personne.

— Certainement, madame, vous avez bien fait de me prévenir ; j'aurais pu, sans mauvaise intention, raconter ce qui en est; mais, à présent que je suis averti, tout est dit. Je le croyais ici, ce pauvre enfant....

— Il voyage avec Vialet.

— Ma foi, permettez-moi de vous dire que c'est de l'argent perdu : autant vaudrait promener en voiture une tête de bois.

— Hélas! je le sais bien. J'ai votre parole, monsieur Touchet; nous ne parlerons de ceci qu'entre nous? »

Le même jour Mme Vanbergem trouva moyen d'interroger le notaire sur la famille d'Ayala.

« Il y a là une belle fortune, répondit-il. Qui sait quel en sera l'héritier?

— Mais ce ne sera pas un collatéral, je pense, interrompit Mme Vanbergem en riant de cette prévoyance du notaire; Mme de Villejazet est encore jeune, et d'ailleurs, son frère se mariera.

— Il n'a pas encore été question de cela.

— C'est un fort bel homme.

— Il ressemble un peu à sa sœur.

— Et puis de bonnes manières, de l'esprit.

— Eh! eh! il n'a pas inventé la poudre.

— Il écrit des lettres charmantes.

— Ah! vous les avez lues, madame?

— Non, monsieur, on me l'a dit. M. d'Ayala s'ennuie fort à Londres; il annonce toujours son prochain retour, mais ses affaires le retiennent d'une semaine à l'autre. Il s'agit de vendre une vaste exploitation, une brassèrie, je crois. Vous devez savoir cela mieux que moi, monsieur?

— Oui, madame, je sais. Une belle propriété, ma foi, qui donne cinquante mille livres de rente. Et c'est Victor qui s'occupe de cette vente? Bon!

— Comment, est-ce que vous le croiriez capable de dépenser, de faire des folies ?...

— Du tout, du tout, madame. Ah ! ce n'est pas lui qui mangera son bien ; il est sage comme une belle fille. »

Mme Vanbergem se mettait en tête des plans immenses, en écoutant ces détails ; elle comptait les jours de l'absence de Victor, et faisait de profondes combinaisons sur la chance qui se présentait à elle de faire ce grand mariage. Mme de Villejazet continuait de la traiter avec une politesse réservée ; elle parlait assez rarement de son frère ; c'était M. Gustave qui, sans s'en douter, lui servait de rapporteur officieux. Elle ne se fût pas décidée à un rôle plus actif ; mais Mme Vanbergem alla au-devant de tout ; les calculs de son égoïsme et de son ambition firent tous les frais. La saison s'avançait, Mme de Villejazet se décida à brusquer le dénoûment de cette singulière intrigue. Un jour elle se rendit chez Mme Vanbergem, et lui dit simplement :

« Avec une personne moins spirituelle et moins sensée que vous, madame, je serais embarrassée d'expliquer le motif de ma visite ; mais, avec vous, j'ose parler franchement. Mon frère, M. Victor d'Ayala, est en Angleterre depuis deux mois, il espérait revenir, je l'attendais tous les jours ; mais voici que ses affaires le retiendront longtemps encore. Vous étiez pour beaucoup, madame, dans l'extrême désir qu'il avait de revoir son pays, et aujourd'hui, en m'écrivant pour m'exprimer ses regrets, il m'adresse la demande la plus étrange.... »

Mme Vanbergem ouvrit de grands yeux, comme si elle ne se doutait point de quoi il s'agissait ; la jeune femme reprit :

« Vous ne me comprenez pas, madame ; eh bien,

mon frère me dit de venir vous demander si l'offre de sa main et la perspective de passer tout l'hiver prochain en Angleterre ne vous déplairaient pas.

— Madame, je suis très-flattée; mais cette proposition est si inattendue; il me faut réfléchir, balbutia Mme Vanbergem, qu'une joie profonde fit rougir jusques au blanc des yeux.

— Sans doute, madame, je ne vous demande pas tout de suite une réponse; il est juste que vous consultiez vos amis, que vous cherchiez à avoir quelques renseignements sur le caractère et les habitudes de mon frère; je voudrais pourtant connaître votre détermination sous peu de jours; fixez vous-même un délai.

— Avant peu.... bientôt, sans doute.... maintenant, je suis si troublée.... la proposition dont vous venez de me faire part est tellement inattendue.... elle m'honore beaucoup, madame; je n'ai besoin d'aucun renseignement, votre famille est suffisamment connue; je ne veux que me consulter avec moi-même. Avant tout, je dois vous dire que je ne suis pas riche.

— Nous avons plus de cent mille livres de rentes; c'est suffisant. »

A ce chiffre, Mme Vanbergem fut si émue, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

« Je vous laisse, reprit madame de Villejazet, et dans quatre jours je reviendrai savoir ce qu'il faut écrire de votre part à mon frère. »

Le même soir, Mme Vanbergem dit au pauvre la Vieville :

« Mon ami, j'ai sur le cœur quelque chose qui me pèse, et que je ne sais comment vous déclarer. »

Il la regarda, inquiet et le cœur gros de colère; depuis deux jours ils se boudaient.

« Hélas! reprit-elle, j'ai réfléchi, en nous épousant,

nous ferions tous deux un mauvais mariage, car je n'ai presque rien, et votre fortune aurait besoin d'être augmentée d'une bonne dot. Je vous parle ici en femme raisonnable, et je souhaiterais que vous me comprissiez....

— Oui, interrompit-il avec rage, je vous comprends, vous ne m'aimez plus, vous en aimez un autre....

— Quant à cela, je vous jure que non.

— Vous avez en vue un autre mariage.

— Et quand cela serait? répliqua-t-elle intrépidement.

— Je saurai quel est cet homme; je ne souffrirai pas qu'il reçoive insolemment la parole que vous m'aviez donnée; je le provoquerai, et ce sera entre nous un duel à mort.

— Allons, vous êtes fou! réellement, Paul, vous m'affligez. Voyons, point de colère, la paix entre nous, au nom de Dieu! »

Alors il se jeta à genoux, la supplia, avec la lâche faiblesse d'un homme amoureux fou; mais elle fut inflexible. Il la quitta désespéré, jurant de se venger, et du même pas il alla chez Mme de Villejazet, à laquelle il n'avait jamais fait de visite.

« Madame, lui dit-il, je sais que vous êtes en correspondance avec Mme de Rambert, pourriez-vous m'apprendre son adresse? »

Elle l'écrivit sur une carte et la lui donna en disant:

« Mme de Rambert fait un voyage en Hollande, mais elle doit être de retour à Paris depuis une dizaine de jours.

— Ma première visite sera pour elle; je serais fort heureux, madame, si vous vouliez me charger de vos commissions, dit M. de la Vieville, d'un certain air résolu, facile à interpréter.

— Dites-lui, s'écria Mme de Villejazet, avec un sourire de triomphe et de joie qu'elle ne put réprimer, dites-lui que je tiendrai parole jusqu'au bout, et que dans un mois j'irai la trouver. »

Le lendemain Mme Vanbergem donna son consentement au mariage qu'on lui proposait, et dès lors tout fut promptement résolu. M. Victor d'Ayala, dont la présence à Londres était indispensable, ne pouvait venir que deux jours avant le mariage ; aussitôt après la cérémonie, les nouveaux époux devaient partir. Il était convenu que tout se ferait sans apparat, sans bruit, en présence des seuls témoins : c'était chose facile ; il n'y avait plus personne aux eaux ; M. Touchet, qui s'en était allé le dernier, comptait pourtant y passer encore quelques jours au retour de sa tournée en Belgique. Mme Vanbergem avait cru devoir proposer de le choisir pour un des témoins de son mariage, mais Mme de Villejazet s'y était opposée sans donner aucun motif, et on l'avait laissé partir sans rien dire. Mme Vanbergem ne voyait que le but, et elle n'allait pas trop au fond des choses ; quand elle se mettait à considérer son bonheur, elle n'en revenait pas.

Elle se prit presque d'amour pour cet homme qu'elle avait à peine entrevu ; à l'aide de ses cent mille livres de rente, elle en fit un type de beauté, d'élégance, d'esprit et de bonnes manières ; il lui écrivit quelques lettres qu'elle trouva charmantes, et auxquelles elle répondit dans un style fort tendre. Tout cela était d'un romanesque qui lui allait ; elle comprit très-bien qu'on put se passer de connaître personnellement quelqu'un qu'on va épouser, et elle se fût volontiers mariée comme les princesses par ambassadeur.

Au milieu de tous ces préparatifs, Mme de Villejazet conservait, vis-à-vis de sa future belle-sœur, une atti-

tude fort réservée; jamais, dans leurs relations, elle n'alla jusqu'à la fausseté, jamais elle n'eut un regard affectueux, une parole d'amitié sur les lèvres. Mme Vanbergem expliquait cette manière d'être selon son caractère; elle se figurait que Mme de Villejazet se prêtait au mariage de son frère parce qu'elle n'avait pu l'empêcher, et qu'il lui causait un grand dépit. L'aversion que ces deux femmes avaient l'une pour l'autre perçait à travers toutes leurs relations. Mme de Vanbergem y mettait pourtant une grande dissimulation; elle faisait semblant de ne pas s'apercevoir que ses avances étaient constamment reçues avec froideur, elle ne demandait point compte de cette roideur étrange; mais elle s'en vengeait à sa manière. Elle avait cru deviner qu'il restait au cœur de la jeune femme quelque souvenir de Vasconcellos, et elle prenait plaisir à l'empoisonner. Elle se vanta imprudemment que l'Espagnol l'avait aimée, elle raconta longuement leurs relations; elle dit tout, excepté ce que Mme de Villejazet savait déjà. Celle-ci écoutait ces détails avec une apparente tranquillité; son regard sombre et impassible ne se remplissait point de larmes; elle supportait ce supplice avec la patience de son sang espagnol, en regardant venir le moment de sa vengeance.

Cependant le dénoûment de ce drame étrange approchait; toutes les formalités étaient remplies, on n'attendait plus que le futur époux. Le mariage devait avoir lieu le 25 octobre. M. Victor d'Ayala avait annoncé qu'il serait à Greoulx le 22 : tout était prêt, il n'avait, pour ainsi dire, qu'à descendre de voiture pour se marier; le 25 à minuit il n'était pas encore arrivé.

Mme Vanbergem passa ces deux jours dans une horrible inquiétude : elle se figura que son bonheur l'abandonnait, que quelque fatale combinaison du destin

allait rompre ce mariage qu'un hasard si heureux avait fait; elle pleura de regret, de dépit, de colère, contre son fiancé inconnu; à peine si elle parvint à garder, en présence de Mme de Villejazet, une attitude calme et convenable. La jeune femme prenait tout cela avec un parfait sang-froid; le soir, avant de quitter sa future belle-sœur, elle lui dit :

« Voilà un fâcheux retard; mais il n'a rien de surprenant. La mer est mauvaise par le vent qui règne depuis quelques jours, il doit être impossible de passer le détroit. Je me figure l'impatience de mon frère. Le temps va lui manquer. Qui sait? peut-être sera-t-il obligé de retourner à Londres sans vous? Si nous étions en Espagne, tout cela pourrait s'arranger autrement; en ce pays-là ce n'est pas comme en France, la loi permet les mariages par procuration; sans que mon frère quittât Londres, vous auriez pu l'épouser à Madrid. »

Mme de Vanbergem ne répondit à ces réflexions que quelques paroles ambiguës; mais au fond de son âme elle regretta fort de ne pouvoir agir à la mode d'Espagne. Elles ne se couchèrent que passé minuit; une heure après, deux voitures arrivèrent presque en même temps : c'étaient la diligence, qui laissa M. Touchet devant la maison des bains, et une chaise de poste d'où descendirent Victor d'Ayala et Vialet.

« Holà! cria le gros bonhomme, c'est vous? Eh! d'où venez-vous comme cela? Victor a l'air tout gelé : il fait bien froid, n'est-ce pas, mon garçon? Puisque vous voyagez en poste, vous auriez dû vous arrêter pour la couchée, comme les princes et les rouliers.

— Ma sœur avait dit d'arriver, répondit-il en battant la semelle dans le vestibule. Certainement.... ah! le froid.... mais demain nous sommes de noce! Bonsoir, monsieur Touchet. »



A ces mots il courut au-devant de sa sœur qui descendait pour le recevoir.

« Que veut-il dire? » demanda le notaire.

Vialet haussa les épaules.

« Je ne sais pas s'il le comprend lui-même, répondit-il; c'est vrai pourtant; demain il se marie.

— Il se marie! lui!... Victor! s'écria M. Touchet stupéfait, un homme qu'il faudrait interdire....

— Madame trouve qu'il est comme tout le monde; elle n'a jamais voulu entendre parler d'interdiction, vous le savez, monsieur Touchet.

— Je lui ai dit souvent que Victor sachant signer son nom, il serait bon d'empêcher qu'il pût le mettre au bas d'aucun acte. Et quelle est la femme qui se décide à l'épouser?

— Une jolie femme, une veuve; vous la connaissez peut-être, car elle a passé ici toute la saison; Mme Vanbergem.

— Mme Vanbergem! j'aurais dû m'en douter! elle prétendait que Victor est un garçon d'esprit; la pauvre femme! elle ne le connaît pas. Tout cela est incroyable, Vialet! Comment diable a-t-elle pu consentir?

— Elle tient à la fortune, apparemment.

— Mais Victor n'en a point, tout appartient à sa sœur.

— Certainement. Enfin cela ne nous regarde pas, monsieur Touchet. Madame m'a dit ses intentions, je les ai remplies; elle voulait marier M. Victor, elle en est venue à bout, c'est bien; personne n'a rien à dire et je n'en sais pas davantage, voilà.

— Il y a quelque chose là-dessous, c'est clair, murmura le notaire en gagnant sa chambre; que de mystères! Mon arrivée va les gêner, mais je sais vivre, je ne me montrerai pas. Ça sera curieux, pourtant, ce

mariage. Je voudrais bien savoir s'il y a eu quelque chose par-devant notaire.... Oh! non, non! On m'aurait consulté, ils s'en seront passés; et l'on ne m'avait rien dit, rien! Mme de Villejazet aura eu peur qu'il m'échappât quelque réflexion en présence de la future épouse.... Comme si j'étais capable d'aller rompre un mariage, moi qui ai passé en ma vie tant de contrats! La dame est majeure, elle sait ce qu'elle fait en épousant ce pauvre Victor.... nous verrons comment elle s'en trouvera. C'est inutile, il y a pourtant quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci; Mme de Villejazet veut ce qu'elle veut : elle a fait ce mariage; mais pourquoi? pourquoi? »

Mme Vanbergem avait entendu tout ce bruit de gens qui arrivent, et elle passa le reste de la nuit dans une agitation extrême. Dès qu'il fut jour, on vint frapper à la porte de sa chambre; c'était Mme de Villejazet.

« Eh bien! madame, dit-elle en entrant, mon frère est arrivé, mais je ne sais vraiment comment tout ceci va s'arranger. Victor n'a qu'un jour, qu'un seul jour à passer ici, demain matin il doit repartir.

— Demain! s'écria Mme Vanbergem, avec un mouvement d'inquiétude qu'elle ne réprima pas à temps.

— Oui, reprit froidement la jeune femme et je viens vous demander, madame, si vous consentiriez à vous marier aujourd'hui, ce soir même. »

A cette proposition inouïe, Mme Vanbergem se troubla un peu; mais elle ne répondit pas non : elle fit quelques objections insignifiantes et finit par se jeter dans les bras de sa future belle-sœur, en s'écriant :

« Eh bien! puisque vous le voulez, je cède. Mon Dieu! quel moment, si vous saviez comme le cœur me bat! je tremble : c'est si téméraire d'épouser un homme qu'on ne connaît point! J'ai à peine entrevu votre frère.

— Écoutez, répondit sèchement Mme de Villejazet, il ne faut pas que vous vous engagiez à regret; il est temps encore de revenir sur tout cela. Si vous aviez quelque frayeur, quelque scrupule, il faut attendre. Votre mariage serait renvoyé de quelques mois, et vous ne resteriez pas engagée. A cette époque, mon frère pourra venir à Paris, et s'il est libre encore, si vous n'avez pas non plus changé d'intention, vous aurez tout le temps de le connaître avant de l'épouser. »

Mme Vanbergem craignait par-dessus tout un délai; elle savait qu'un mariage renvoyé est un mariage rompu. Elle comprit qu'avec une personne comme Mme de Villejazet, il n'y avait pas moyen de faire valoir son consentement, et elle se hâta de le donner simplement et sans restriction.

« Mon frère attend la permission de venir vous faire sa cour, dit la jeune femme; il était horriblement fatigué : je l'ai engagé à se mettre au lit; mais je suis sûre qu'il ne dort pas; dans une heure je vous l'amènerai. »

Vers midi, Mme de Villejazet revint seule; elle annonça que son frère, brisé par ce long voyage, dormait profondément.

« Ne l'éveillez pas, dit Mme Vanbergem avec quelque dépit, je ne veux le voir qu'à la mairie; ce sera presque comme s'il m'épousait par procuration; tenez, ma chère, c'est fort bizarre tout cela, fort romanesque.

— Oh! je ne le nie pas, répliqua Mme de Villejazet avec un certain sourire ; vous êtes pourtant d'une prudence presque craintive, quand il s'agit de mariage.

— Il est vrai : aussi ne conseillerais-je à personne ce que je vais oser, répliqua-t-elle; j'ai empêché des mariages moins hasardés que le mien; moi qui suis près de renoncer si résolûment à ma liberté, j'ai su parfois défendre celle des autres. »

A ces mots, prononcés d'un ton fier et railleur, la jeune femme leva vers la pendule un sombre regard, et dit avec le sourire froid et patient qui lui était habituel :

« Vous pouvez maintenant compter les heures de liberté qui vous restent. Avant que cette aiguille ait achevé le tour du cadran, vous serez Mme d'Ayala. »

Vers le soir Victor n'était pas encore sorti de sa chambre. Mme Vanbergem, fort surprise de ce procédé, commença pourtant sa toilette de mariée. Elle mit une simple robe de cachemire blanc, une coiffure blanche à laquelle manquait la couronne de fleurs d'oranger, et un bouquet de roses entre ses dentelles. Elle se trouva bien belle ainsi, et elle se dit dans l'orgueil et l'égoïsme de son cœur :

« C'en est fait, dans une heure je serai Mme d'Ayala ! Ce pauvre la Vieville est capable d'en mourir : il m'aimait pourtant ! »

Enfin, à huit heures du soir, Mme de Villejazet entra cérémonieusement avec son frère ; les témoins suivaient, déjà les voitures étaient avancées....

M. d'Ayala était vêtu avec un luxe et un goût remarquables, l'habit noir allait bien à son teint d'une blancheur animée ; mais il avait un regard vague et quelque chose d'étrange dans la physionomie. Mme Vanbergem vit d'un coup d'œil qu'il ne ressemblait pas beaucoup de près à l'image qu'elle s'était faite en le voyant de loin. Il s'inclina devant elle et baisa du bout des lèvres la main qu'elle lui donna ; puis il recula brusquement derrière sa sœur. Mme Vanbergem interpréta ce geste et sourit avec une orgueilleuse joie ; elle crut qu'une émotion extrême avait coupé la parole à son fiancé.

« Victor, dit tout bas Mme de Villejazet d'un ton sévère, allons, fais ce que je t'ai dit. »

On monta en voiture. Victor s'assit devant sa sœur et sa fiancée; il avait l'air tout stupéfait, mais cela se passa presque aussitôt; et tout à coup, avançant la main vers le bouquet que portait Mme Vanbergem, il sembla le lui demander. Elle sourit à cette bizarrerie, et lui présenta gracieusement une rose.

« Merci, » dit-il en la baisant.

En moins d'une demi-heure la cérémonie eut lieu à la mairie et à l'église. M. d'Ayala répondit oui sans hésiter et signa quand on lui présenta la plume. On eût dit un automate, tant il était silencieux et tout d'une pièce. Mme de Villejazet ne le quittait pas du regard et lui parlait bas souvent. La nouvelle mariée pensa qu'elle venait d'épouser un homme amoureux et timide jusqu'au ridicule.

Les chevaux de poste étaient commandés pour trois heures du matin, et il était neuf heures du soir. Mme de Villejazet retint son frère un instant dans le salon, et Mme d'Ayala entra dans sa chambre, préoccupée d'un certain trouble. Elle s'assit devant le feu, immobile et le cœur palpitant; pour la première fois de sa vie peut-être elle éprouvait une véritable émotion. Sa femme de chambre attendait pour la déshabiller; elle la congédia et resta avec sa toilette de mariée, la tête couverte de sa mantille blanche. Au bout d'un quart-d'heure M. d'Ayala entra doucement et regarda autour de lui d'un air surpris et effaré, qui fit sourire sa femme; puis il vint s'accouder à la cheminée et resta là debout et immobile.

« Monsieur, dit enfin la mariée, vous semblez singulièrement préoccupé, et j'avoue que je suis troublée aussi jusqu'au fond de l'âme. Notre situation est si bizarre! Étrangers l'un à l'autre, et cependant unis pour toute la vie! En vérité, ceci me semble un rêve. »

Comme il ne répondait pas, elle reprit après un silence :

« Oui, c'est comme un rêve; car je ne croirais pas même à votre amour, si vous ne m'en aviez parlé dans des lettres charmantes pleines de grâce et de passion. Nous les relirons ensemble, monsieur. »

Cette phrase n'obtint pas plus de réponse que la première; M. d'Ayala fit quelques pas dans la chambre comme un homme tout dépaysé; puis il vint s'asseoir sur un tabouret devant la cheminée, et il arrangea tranquillement le feu. Sa femme le regarda en face et s'écria avec une expression pleine d'amertume et de dépit :

« Il paraît, monsieur, que vous avez mis dans vos lettres tout ce que vous vouliez me dire? »

Il tressaillit, car, s'il n'avait pas compris ces paroles, il avait reconnu l'accent d'un reproche.

« Pardon, pardon! dit-il en joignant les mains avec la naïve frayeur d'un enfant.

— Mais vous avez peur de moi tout de bon. Dieu me pardonne! fit dédaigneusement Mme d'Ayala; voyons, monsieur, calmez-vous, reprenez vos sens. »

Elle croisa les bras et eut l'air d'attendre qu'il commençât l'entretien; mais il parut peu à peu oublier qu'il n'était point seul, et il se mit à siffler tout bas en promenant ses mains sur la flamme. La nouvelle mariée stupéfaite dit avec une colère concentrée :

« Vous avez de singulières façons d'agir, monsieur! si nous n'avions pas fait ce soir une action fort sérieuse, je croirais que tout ceci est une indigne plaisanterie, que vous vous moquez de moi! Pourquoi me regardez-vous avec cet air étrange? avez-vous oublié que depuis une heure je suis votre femme, que vous êtes mon mari!...

— Oui, oui, répondit-il d'une voix traînante et en

reculant à l'autre coin de la cheminée, ma sœur m'a mené à l'église.... J'ai dit oui au prêtre, je sais bien, je sais bien que nous sommes mariés.... »

Il avait alors un aspect réellement étrange; sa haute taille s'était courbée, il se faisait petit en serrant ses coudes contre ses genoux; son visage immobile comme un masque de plâtre, roulait des yeux d'un gris clair dont le regard terne était plein de larmes; la pauvre créature tremblait craintive et soumise.

Mme d'Ayala s'était levée :

« Cet homme est fou! s'écria-t-elle en sonnant à casser les cordons. »

Victor épouvanté se leva les mains étendues, alors elle eut peur de lui et se précipita hors de la chambre en appelant au secours. A ces cris les gens de la maison accoururent; M. Touchet, qui n'était pas encore couché, vint avec tout le monde. On trouva la nouvelle mariée pâle, hors d'elle-même, et Victor blotti dans un coin.

« Monsieur, dit Mme d'Ayala en allant droit au notaire et en désignant du doigt son mari, vous connaissez la famille d'Ayala, dites-moi qu'est-ce que cet homme?

— Eh! eh! c'est un *fada*, répondit le notaire en haussant les épaules; vous avez dû tout d'abord vous en apercevoir.

— Un *fada!* qu'est-ce qu'un *fada?*

— Ma foi, madame, c'est une pauvre créature, innocente comme l'enfant qui vient de naître et dont l'esprit n'a pas grandi avec le corps. Dans notre pays il y a beaucoup de familles affligées d'un tel malheur. Un *fada* n'est pas comme un fou, il ne fait mal à personne, il aime ceux qui le soignent, il leur obéit. Parfois on vient à bout de lui apprendre quelque chose. Victor sait lire, à la vérité il ne comprend pas ce qu'il

lit ; c'est comme un enfant de cinq ans. Il est doux, il est soigneux de sa personne, on peut le mener partout et le faire dîner à table. Il ne vous rendra pas malheureuse. »

Mme d'Ayala recula tremblante de colère et d'étonnement :

« Monsieur, dit-elle, vous auriez dû me donner ces renseignements il y a trois mois.

— Ma foi! madame, quand vous m'avez dit que Victor était un homme d'esprit, j'ai cru que vous le vouliez ainsi.

— Oui, répliqua-t-elle sèchement, je n'ai que ce que j'ai voulu. Monsieur, je sais mon devoir; cet homme est mon mari, je prendrai soin de lui ; j'administrerai sa fortune, qu'il a sans doute abandonnée aux mains de sa sœur....

— Sa fortune! interrompit le notaire; mais il n'a rien, absolument rien; c'est Mme de Villejazet qui a eu l'héritage. »

Mme d'Ayala devint pâle comme la mort, et tomba défaillante sur un fauteuil; mais cette faiblesse ne dura qu'un moment. Elle congédia tous les témoins de cette étrange scène, et faisant signe à Victor de la suivre, elle alla chez sa belle-sœur. Mme de Villejazet l'attendait et vint au-devant d'elle, comme pour braver l'explication.

« Madame, dit la jeune femme avec cet accent de fermeté froide qui lui était particulier, je pars cette nuit pour Paris; je vais assister au mariage de M. de la Vieville avec la sœur de Mme de Rambert. Victor vient avec moi; vous êtes la maîtresse de nous accompagner ou d'aller où bon vous semblera. »

Mme d'Ayala regarda son mari, puis sa belle-sœur, en faisant un geste violent, et dit d'une voix brève :

« Je partirai demain, je partirai seule. J'ai été victime d'une trahison infâme ! Prenez garde, madame, si quelque jour je peux me venger !... Mais que vous avais-je donc fait? Pourquoi me haïssez-vous? pourquoi m'avez-vous précipitée dans cet infernal guet-apens? Oh! quel compte vous aurez à rendre peut-être !... »

Mme de Villejazet tira de son nécessaire la fatale lettre qui avait causé le départ et la mort de Vasconcellos, et la mettant sous les yeux de la nouvelle mariée, elle lui répondit :

« De quoi voulez-vous donc vous venger? Vous aviez rompu mon mariage, madame, j'ai fait le vôtre. Nous sommes quittes !

— En effet, voilà une incroyable histoire! dit le percepteur en fermant le manuscrit, est-ce que vous avez connu ces gens-là, madame ?

— Oui, monsieur ; ce fait est récent.

— Et peut-être l'avez-vous raconté avec des noms supposés? demanda la dame créole.

— Cela ne se pouvait autrement.

— Ce pauvre Fada ! Est-ce qu'il vit toujours, madame ?

— Oui, sans doute ; c'est une pauvre créature qui végète sans joie comme sans souci des choses de ce monde.

— Et son mariage ?

— Il en est resté là. Mme d'Ayala reçoit une pension de sa belle-sœur et vit à Paris dans un monde fort équivoque. Victor ne se souvient seulement pas qu'il est marié.

— Et Mme de Villejazet ?

— Elle mourra jeune ! répondit sourdement la malade. »

Chacun se regarda. Il y eut un moment de silence; puis le percepteur dit en se tournant vers le curé qui était là, le menton appuyé sur sa canne à pomme d'ivoire et les yeux à demi fermés, comme s'il eût réfléchi sur quelque parabole : « Padre Marti, ne raconterez-vous pas quelque chose à votre tour? L'Espagne est le pays des grandes aventures....

— Et des histoires d'amour, ajouta le curé avec son sourire joyeux et débonnaire; mais que peut savoir de tout cela un pauvre prêtre? Ce qu'on lui en dit au confessionnal. Mais vous savez que nous devons inviolablement garder le secret de la confession. Je ne puis pas raconter comme vous ce que j'ai vu et entendu.

— Eh bien! Padre Marti, racontez-nous quelque histoire du temps passé.

— Justement, j'aurai peut-être cela dans ma poche, répondit-il en tirant un bouquin in-8° recouvert d'un parchemin jauni.

— Lirai-je? monsieur le curé, » dit le percepteur avec empressement et en avançant la main pour s'emparer du livre; mais il le rendit un peu désappointé, en ajoutant : « C'est écrit en espagnol.

— Oui, en bon espagnol, du temps de Philippe II; c'est l'histoire de l'une des plus glorieuses années de son règne, l'histoire de la conquête du Portugal, écrite par un des vaillants capitaines de l'armée.

— Cela doit être tout à fait militaire, dirent ces dames.

— Vous en jugerez; car je vous traduirai une partie de ce récit.

— Oui, tout de suite.

— Ave, Maria purissima! laissez-moi seulement le temps d'écrire! Nous commencerons demain soir. »

Le curé tint parole, et dès le lendemain notre lecture commença.

DOÑA LUISA.

I

« Halte ! cria don Sancho d'Avila, en poussant son cheval hors du chemin. Capitaine Rodriguez, savez-vous où nous sommes ?

— Sur la frontière, à quelques lieues de Badajoz, s'il faut en croire ce pâtre auquel votre seigneurie eût peut-être bien fait de ne pas se fier. S'il a dit vrai, nous tenons la bonne route, et demain nous pourrons entendre la première messe en Espagne.

— Non, nous passerons encore cette nuit en terre de Portugal. Par Santiago ! je jure de ne plus m'aventurer ainsi sans guide à travers un pays ennemi. Rangez votre troupe à la lisière du bois et placez les sentinelles, capitaine Rodriguez ; il fait noir ici comme à la porte de l'enfer. »

La nuit était obscure, la campagne déserte ; d'un côté du chemin s'étendait un petit bois de frênes ; de l'autre le Guadiana roulait à travers les rochers ses ondes impétueuses ; le calme profond des airs n'était troublé que

par le mugissement des eaux et les bruits confus qui bourdonnent dans la feuillée pendant les belles nuits d'été. Les soldats qui gravissaient lentement ce chemin à peine frayé où l'on ne voyait rien à deux pas devant soi, s'arrêtèrent au commandement du capitaine Rodriguez; ils étaient une vingtaine, tous à cheval avec leur lancille au bras et deux pistolets à l'arçon de la selle. Cette escorte environnait deux femmes qui montaient de robustes genêts à tous crins qu'elles maniaient avec beaucoup de hardiesse. Leurs grandes capes les couvraient de la tête aux pieds et ne laissaient voir que leurs gants brodés et le bout de leurs bottines de cuir fauve; elles avaient le visage caché par un ample capuchon sous lequel éclataient leurs prunelles brillantes. A travers ce sombre vêtement qui dérobait les deux voyageuses à tous les regards, on devinait pourtant à la grâce, à la fierté de leurs mouvements, qu'elles étaient jeunes et belles. Don Sancho avait mis pied à terre.

« Madame, dit-il en s'avançant, la tête découverte, il faut passer ici cette nuit. Une absolue nécessité peut seule m'excuser de vous faire coucher ainsi en plein champ. »

La dame sauta légèrement à terre, sans toucher la main que lui présentait le noble seigneur qui voulait lui servir d'écuyer, et elle répondit avec une tristesse pleine de fierté :

« Pourquoi des excuses, don Sancho? elles ne me sont point dues; vous pouvez me traiter selon votre bon plaisir, je suis votre prisonnière....

— Ah! madame, interrompit-il vivement, ai-je eu le malheur de vous en faire apercevoir? En tout cas, c'est la faute des circonstances impérieuses et difficiles où nous sommes; mais dans tout ce qui ne concerne



pas votre garde et la sûreté de votre personne, c'est vous qui commandez et non pas moi.

— Je ne m'en suis pas aperçue, murmura-t-elle en se tournant vers sa compagne. Viens, Isabelle ; il faut se soumettre au droit de la guerre, au droit du plus fort : allons dormir à la belle étoile. »

Elles s'assirent à l'écart, d'un air accablé, et restèrent silencieusement appuyées l'une sur l'autre, tandis qu'on dressait une espèce de tente pour les abriter. Les soldats avaient allumé un feu de broussailles ; des bouffées de flammes illuminaient par intervalles ce groupe immobile et la figure roide et basanée de don Sancho. Les deux femmes avaient rejeté en arrière le capuchon qui les masquait, et le vent humide de la nuit déroulait les longues boucles de leur chevelure. L'une était brune et belle ; son front élevé, ses yeux couronnés de longs sourcils avaient une indicible expression de calme et de fierté. Elle paraissait n'avoir guère que vingt ans ; mais cette fleur de jeunesse et de beauté était déjà pâlie. L'autre dame était blonde et jolie, mais elle n'avait pas cette auréole de grandeur qui rayonnait autour de sa compagne.

« Mon Dieu ! dit-elle d'une voix plaintive et en relevant sa tête fatiguée, quelle longue route ! Quand arriverons-nous ?

— Hélas ! et où allons-nous ? dit l'autre dame. Que Dieu nous soit en aide ! Don Sancho, ajouta-t-elle en se tournant vers le vieux cavalier avec un geste à la fois hautain et suppliant, mon inquiétude est grande, je l'avoue ; d'un mot vous pouvez la dissiper, et je ne vois pas pourquoi tout ce mystère. Que je sache seulement quel couvent va me servir de prison.

— Madame, répondit-il avec un sourire, vous allez habiter chez des bénédictines.

— Et dans quel pays ? Est-ce dans quelque ville d'Espagne ?

— C'est à Badajoz.

— A Badajoz ? s'écria-t-elle avec un brusque mouvement ; à Badajoz ! La cour d'Espagne y est depuis le commencement de cette guerre ; c'est donc vers Philippe II que vous me menez, moi, doña Luisa de Portugal ! Ah ! il valait mieux nous ensevelir sous les murs de Beja ! Il fallait me tuer, don Sancho ! Par le Christ ! je sens là que j'eusse plus aisément pardonné à mon bourreau qu'à mon geôlier !

— Madame, j'obéis aux ordres du roi, mon maître et le vôtre, » répliqua fièrement le vieux seigneur.

Doña Luisa recula d'un pas et leva les yeux et les mains au ciel comme pour implorer son assistance.

« Madame, reprit don Sancho, ce n'est pas à la cour d'Espagne qu'on oubliera les égards dus à votre malheur ; j'ai vu le bon vouloir du roi et son affection à votre personne dans les ordres qu'il m'a envoyés ; il vous mande près de la reine.

— Pour lui servir d'otage, dit amèrement doña Luisa. Fasse le ciel que mon père vienne bientôt apporter ma rançon à la pointe de son épée ! »

A ces mots, elle prit le bras d'Isabelle et se retira lentement dans la tente qu'on venait de lui dresser pour la nuit. Deux peaux d'ours étaient jetées par terre, et sur une espèce de coffre qui servait de table, on avait mis quelques provisions ; un flambeau de bois résineux éclairait d'une lumière sombre et vacillante ce repas d'ermite et ce lit de soldat. Doña Luisa s'assit, et perdant subitement sa fière contenance, elle fondit en larmes ; Isabelle, muette et consternée, s'était mise à genoux et serrait dans ses mains les mains froides de la princesse.

« Jésus-Maria! dit-elle tout en pleurs, qui nous délivrera? La cour d'Espagne sera une dure prison. Il y aura autour de Votre Altesse autant d'espions que de dames de service; l'on me gardera aussi à vue; il faudra vivre dans l'incertitude des événements, dans la crainte de plus grands malheurs. Si nous tentions cette nuit de nous échapper! Nous sommes encore en Portugal, il n'y a pas un couvent, pas une maison, pas une pauvre cabane où l'on ne nous donnât asile; vous n'aurez qu'à paraître, à dire : « Je suis doña Luisa, la fille « de don Antonio, la fille de votre roi que les Espa- « gnols viennent détrôner! » Tous les bons Portugais vous feront un rempart de leurs corps comme à Beja!

— Hélas! comme à Beja ils se feraient tuer et ils ne me sauveraient pas. Je suis lasse de disputer aux terribles chances de la guerre ma liberté, ma vie; que la volonté de Dieu soit faite! Isabelle, je dois à l'orgueil de mon rang de ne pas plier devant nos ennemis, de montrer une âme ferme au milieu de si grands revers. Mais que m'importe aujourd'hui la place que je dois occuper en ce monde! Toutes mes espérances ne sont-elles pas au ciel, et tout ce que j'ai aimé dans la tombe? Isabelle, prions pour les morts. »

Elles se mirent à genoux et restèrent ainsi soupirant et pleurant au milieu de leurs oraisons. Peu à peu la fatigue ferma leurs yeux; elles tombèrent dans cet assoupissement qui n'est ni la veille ni le sommeil; elles ne pleuraient plus, elles ne pensaient plus, mais elles avaient encore une perception incomplète des objets extérieurs, elles entendaient comme un songe les bruits du dehors, le hennissement des chevaux et le cri des sentinelles qu'on relevait d'heure en heure.

Une affection déjà éprouvée par le malheur unissait ces deux jeunes filles dont l'une était née près du trône

et dont l'autre appartenait à l'une des plus grandes familles du Portugal. Doña Luisa était l'arrière-petite-fille de Manuel le Grand; d'abord destinée au cloître, elle passa ses premières années dans le couvent de Santa-Clara où d'autres infantes étaient venues, avant elle, ensevelir, à la fleur de l'âge, l'orgueil de leur rang et l'espoir d'une alliance royale. Elle allait renoncer au monde dont le bruit était à peine arrivé jusqu'à elle; déjà l'on préparait la cérémonie de sa prise d'habit, lorsque le duc de Beja son père la rappela près de lui. Le roi don Sébastien régnait alors; c'était un prince jeune et brave qui eût pu choisir une épouse dans toutes les maisons royales de l'Europe; il aima doña Luisa et voulut l'élever au trône.

La novice de Santa-Clara fut près d'échanger son voile contre une couronne; mais les liens de parenté s'opposaient à ce mariage et il fallut demander des dispenses en cour de Rome. Des intrigues politiques, suscitées par l'Espagne qui avait espéré que l'infante, fille aînée de Philippe II, serait reine de Portugal, entravèrent les négociations. Tandis que son ambassadeur les poursuivait près du saint-père, don Sébastien alla faire la guerre en Afrique. Les commencements de cette croisade avaient été heureux; le roi était près de ramener son armée victorieuse; on préparait à Lisbonne les fêtes de son retour et de son mariage, quand on reçut la nouvelle de sa mort. Il était tombé dans une sanglante bataille, sous les murs d'Alcazar-Quivir, et l'élite de sa noblesse avait péri à ses côtés. Les premières familles du Portugal furent décimées par ce grand désastre qui refoula pour toujours la puissance chrétienne de l'autre côté du détroit de Gibraltar. La nation entière prit le deuil; elle aimait ce monarque auquel semblait promis un long avenir de gloire, et

l'avénement du vieux cardinal don Henrique fut salué par les regrets des grands et du peuple.

Doña Luisa ne rentra pas au monastère de Santa-Clara; elle alla fonder à Beja un couvent de bénédictines, pour y passer le reste de sa vie. Mais le sort lui gardait de nouvelles grandeurs et de nouveaux revers. Son père succéda à la couronne de don Henrique, auquel la mort ne laissa pas le temps de quitter la pourpre romaine pour se marier, et l'infante se vit un moment sur le premier degré de ce trône où elle avait dû s'asseoir. Mais elle ne fit que passer dans cette haute fortune. Philippe II descendait aussi, par sa mère, de Manuel le Grand, et il revendiqua son héritage. La pensée des rois catholiques Ferdinand et Isabelle avait été, un siècle auparavant, de réunir toute la Péninsule sous le même sceptre; ils voulurent la réaliser en mariant leur fille aînée au roi don Manuel. Mais la mort avait déjoué ces calculs politiques: la jeune reine de Portugal était descendue au tombeau sans laisser d'enfants, et sa sœur, Jeanne la Folle, avait porté l'héritage des rois catholiques dans la maison d'Autriche. Philippe II devait accomplir ce qu'avait voulu en vain Ferdinand et Isabelle. La mort de don Sébastien l'avait délivré du seul obstacle qu'il n'eût osé forcer, et depuis la bataille d'Alcazar-Quivir, il songeait à s'emparer du Portugal par droit de succession et par droit de conquête. Il laissa pourtant régner don Henrique; mais, le jour où don Antonio était proclamé à Lisbonne, l'armée espagnole, commandée par le duc d'Albe, arrivait aux frontières, et bientôt la guerre fut déclarée.

Doña Luisa était allée s'enfermer à Beja; elle y fut assiégée par les troupes du roi catholique. Les habitants défendirent leur ville et la jeune princesse jusqu'à la dernière extrémité; mais les Espagnols empor-

tèrent la place d'assaut, et don Sancho d'Avila ne put arrêter, deux jours durant, l'incendie et le pillage; il fit seulement respecter les églises et les couvents. Doña Luisa étant ainsi tombée en son pouvoir, il reçut l'ordre de la conduire à la cour du roi son maître, et la triste prisonnière dut partir sans savoir quel sort on lui réservait : don Sancho venait de le lui apprendre au moment d'entrer en Espagne. De tous ceux qui l'avaient environnée au temps de sa grandeur, il ne restait à l'infante qu'une amie, c'était Isabelle, dont le dévouement avait résisté à tant de vicissitudes. Cette jeune fille, proscrite aussi, avait une dot que plus d'une princesse souveraine eût pu envier; elle était l'unique descendante des ducs d'Avero, et les titres, les richesses immenses qui, pendant des siècles, s'accumulèrent dans cette puissante maison, étaient réunis sur sa tête.

Isabelle avait fini par s'endormir profondément. La princesse, les cheveux défaits, pâle et les yeux à demi ouverts, paraissait lutter contre un songe pénible; parfois elle écoutait instinctivement, la tête penchée à l'ouverture de la tente. Un chant lointain s'élevait dans le silence de cette nuit calme et sereine; tantôt ces accents plaintifs semblaient mourir, emportés par le vent; tantôt ils retentissaient pleins et sonores. La princesse écoutait toujours, et ses lèvres murmuraient, comme dans un rêve, les sons qui frappaient son oreille. Peu à peu cette perception devint si nette, que doña Luisa s'éveilla tout à fait, et dit, en se soulevant brusquement :

« Isabelle, entends-tu ? Qui chante ainsi ? mon Dieu !

— Quelque soldat, sans doute.

— Non non ! Écoute, ne reconnais-tu pas cet air ? »

Isabelle, frappée de surprise, fit un signe affirmatif

et mit un doigt sur sa bouche en montrant la sentinelle, immobile à quelques pas. La même voix chanta, pour la seconde fois, le même refrain lent et plaintif.

« C'est l'adieu, l'adieu de don Sébastien! s'écria l'infante en appuyant son visage couvert de larmes sur l'épaule d'Isabelle; c'est l'air qu'il composa en partant. Celui qui le chante ici n'a pu l'apprendre que de sa bouche!... C'est quelqu'un de ceux qui l'avaient suivi et qui se sont sauvés de ce pays infidèle et maudit où il est mort! C'est un ami, c'est un secours que le ciel nous envoie! »

Elles s'avancèrent tremblantes sous les regards de la sentinelle, qui ne bougea pas. Tout se taisait maintenant; on n'entendait plus que le bruit sourd des eaux et le cri de l'alouette qui traversait les airs. Déjà les étoiles pâlissaient, et, vers le levant, une blanche lueur annonçait le jour. La rive ombreuse du Guadiana était voilée d'une légère brume à travers laquelle brillaient quelques feux éloignés. Les hommes du capitaine Rodriguez dormaient, couchés sur la terre nue, et enveloppés de leurs *capas*. Quelques-uns se chauffaient autour d'un tas de broussailles allumé au bord du chemin.

« Je n'entends plus rien, dit Isabelle; Votre Altesse s'était trompée: c'est quelque soldat espagnol qui chantait là-bas, au bord de la rivière, en menant boire son cheval. Voici déjà le jour; on va sonner le boute-selle. »

L'infante baissa la tête, et dit avec une sombre résignation :

« Eh bien! nous allons partir, et, dans quelques heures, la fille du roi de Portugal entendra les ordres du roi d'Espagne. Que Dieu lui inspire de m'exiler dans quelque couvent, loin de sa cour! Isabelle, ce n'est pas là le sort que tu devais avoir près de moi!...

— Madame, interrompit vivement la jeune fille, mes espérances sont mortes comme les vôtres; mon père est tombé en combattant à côté de don Sébastien, et des mains infidèles les ont jetés dans la même sépulture. Non, rien ne m'attache plus à ce monde; je serai religieuse dans le couvent fondé par Votre Altesse. »

L'infante secoua la tête, et passant sa main sur le front d'Isabelle avec une affection pleine de tristesse, elle lui dit :

« Non, madame la duchesse d'Avero, non; je n'accepte pas votre dévouement. La plus noble, la plus riche héritière de Portugal n'abandonnera pas le rang où Dieu l'a mise, pour se cacher dans un cloître. Je veux que tu te maries, Isabelle; je veux que tu épouses un bon et loyal Portugais, un de ceux qui ont suivi notre adverse fortune. Quel plus beau prix pourrions-nous lui donner pour son courage et sa fidélité? Tu acquitteras une de ces dettes que les rois contractent dans des temps malheureux, une de ces dettes de reconnaissance que des titres, des trésors, ne sauraient payer. Tu seras heureuse ainsi, plus heureuse que dans un couvent. Je te connais bien : tu ferais une mauvaise religieuse.

— Votre Altesse pense donc que je regretterais les vanités du monde? Hélas! n'ai-je pas vu déjà d'assez terribles exemples de leur instabilité, de leur néant?

— Non, ce n'est pas l'éclat d'une haute condition que tu regretterais; ton âme est sans orgueil, tu as toutes les vertus d'une plus humble fortune; mais, pauvre enfant, il y a dans ce monde des biens dont tu ne te détacherais pas. Il te faut une vie plus riante et plus douce que celle d'un couvent; il te faut ta liberté, les molles habitudes où tu as été nourrie.

— Hélas! madame; et vous-même, ne les regretterez-

vous point? Au milieu des mortifications, des longues prières, ne jetterez-vous jamais un regard en arrière; et alors votre sacrifice ne vous paraîtrait-il pas trop grand? »

Doña Luisa joignit les mains et leva les yeux au ciel avec une morne exaltation.

« Non, dit-elle, non, puisque celui que j'ai aimé n'est plus sur la terre. »

Les deux jeunes filles s'assirent à l'écart, au pied d'un chêne dont les branches robustes formaient, au-dessus de leur tête, un immense dôme de verdure; les oiseaux chantaient dans ces fraîches ramées; le vent du matin chassait mollement les nuages, et le soleil venait de se lever radieux au fond de la vallée où le fleuve roulait ses eaux rapides. Le chemin étroit et dominé par des rochers à pic, suivait les sinuosités du rivage; çà et là quelques bouquets de saules plongeaient leurs longs rameaux dans les ondes et formaient d'impénétrables abris sous lesquels le héron faisait entendre son cri monotone. A l'extrémité du vallon s'élevait une de ces antiques tours qui ont gardé le nom mauresque d'*Atalayas* : elle dominait encore cette contrée déserte, et son faîte crénelé couronnait une éminence au pied de laquelle passait le chemin.

« Je ne sais où nous sommes, dit doña Luisa; quelle solitude! aussi loin que la vue peut s'étendre, pas un village, pas une habitation; il semble que le chemin n'aboutit qu'à cette tour ruinée au sommet de laquelle vole une nuée d'hirondelles.

— Avant le lever du jour j'ai pourtant aperçu des feux à travers le brouillard, observa Isabelle, et tantôt il m'a semblé voir là-bas, entre les saules, un homme vêtu autrement que les soldats du capitaine Rodriguez. »

On avait relevé les sentinelles, tout était déjà prêt pour le départ. Don Sancho s'approcha.

« Madame, dit-il en se découvrant d'un air aussi cérémonieux que s'il eût abordé doña Luisa dans les salons du Buen Retiro, me voici à vos ordres. J'espère que vous vous êtes un peu reposée cette nuit, de la fatigue d'une aussi pénible route. »

Elle ne répondit que par un geste hautain, et Isabelle dit avec une certaine ironie :

« Son Altesse ne voudrait pas vous faire attendre, cavallero; elle est prête à partir. »

Le courtisan s'inclina avec cette politesse grave qu'il avait apprise à la cour de Charles-Quint, et répéta en s'adressant à la princesse :

« Madame, je suis à vos ordres. »

Cette affectation de ne point lui donner le titre d'Altesse, à elle, la duchesse de Beja, infante de Portugal, la blessait profondément; c'était la première fois qu'on lui parlait ainsi, et elle comprenait que cette violation de l'étiquette avait quelque grave motif politique.

« Mon Dieu! pensa-t-elle, on veut donc nous mettre si bas qu'il ne nous reste pas même les honneurs dus à notre nom? »

Don Sancho alla au-devant du capitaine Rodriguez, et tous deux cherchèrent à s'orienter avant de poursuivre leur route; ils n'avançaient qu'avec crainte dans ce pays soumis par la force, mais prêt à la révolte, et où ils ne pouvaient rencontrer que des ennemis. Don Sancho regarda le fleuve qui, resserré entre les rochers, s'écoulait en nappe rapide et profonde.

« Nous devons être aux environs de Jurumeña, dit-il; le Guadiada est sur la frontière, et l'autre rive, c'est la terre d'Espagne; par le Saint-Suaire! j'avancerais plus volontiers de ce côté-là què de celui-ci. Ne pourrait-on pas passer? »

Le capitaine Rodriguez hocha la tête et répondit tranquillement :

« Oui, s'il y avait un pont.

— Plus haut, peut-être, nous trouverons un gué?

— Je ne le crois pas. Votre Seigneurie n'entrera en Espagne que devant Badajoz.

— Vous estimez que nous avons encore pour trois ou quatre heures de chemin, capitaine Rodriguez?

— Ainsi soit-il! je n'ai répondu de rien à Votre Seigneurie. J'ai hâte de sortir de ces défilés où quelques hommes arrêteraient une armée. Par Notre-Dame de Guadalupe! il ne faudrait qu'une mauvaise rencontre là-bas, sous ce vieux fort; nous n'irions pas plus avant. Le pâtre qu'a interrogé hier Votre Seigneurie n'avait pas mentionné ce passage. »

Don Sancho se tourna soucieux, et regardant un moment l'*Atalaya* dont les murs démantelés se découpaient nettement sur le limpide azur d'un beau ciel

« Il n'y a que des hibous là-haut, dit-il; capitaine Rodriguez, envoyez quelques-uns de vos hommes à la découverte, prenez toutes les précautions qui peuvent assurer notre marche; puis, à la grâce de Dieu et en avant! »

Comme il achevait ces mots, deux soldats remontèrent le chemin en menant devant eux un jeune homme vêtu d'une saye de berger et armé seulement d'un gros bâton noueux; il s'avançait d'un pas résolu, comme quelqu'un qui va sans se faire prier.

« Par Santiago! s'écria le capitaine Rodriguez, c'est le manant qu'a interrogé hier Votre Seigneurie. Il mène paître ses chèvres un peu loin, ce me semble.

— Holà! dit don Sancho en faisant signe qu'on amenât cet homme devant lui; je ne m'attendais pas à te trouver deux fois sur notre chemin, mon compagnon.

Ça, dis où nous sommes ? Tu t'es vanté hier de connaître le pays ; si tu t'es trompé et que nous nous soyons fourvoyés, je te ferai pendre au premier carrefour pour servir de guide à ceux qui viendront après nous.

Le pâtre s'inclina sans paraître ému de cette menace, et répondit en langue portugaise :

« Votre Seigneurie fera de moi selon son bon plaisir ; je ne me suis guère trompé, en tout cas ; Mousaras est bien loin derrière nous, et par là-bas on doit voir les clochers de Jurumeña. La nuit cependant j'aurais pu prendre un endroit pour l'autre.

— Et maintenant, tu reconnais ton chemin ?

— Nous sommes sur la frontière, à quatre heures de marche de Badajoz.

— Comment se fait-il que tu nous aies suivis ?

— J'ai marché toute la nuit pour venir demander justice à Votre Seigneurie ; quand elle m'a rencontré hier, j'avais un troupeau de douze chèvres ; aujourd'hui il ne m'en reste pas une seule. J'ai été poursuivi par des Espagnols, que Dieu les fasse mourir de male faim ! ils ont tué toutes ces pauvres bêtes pour les manger un vendredi ! »

Cette explication toute simple détruisit les soupçons de don Sancho ; il savait que la garnison de Beja battait souvent la campagne et pillait le pays conquis.

« On t'a tout pris, dit-il ; eh bien ! tu te feras soldat, et d'abord tu vas marcher avec nous jusqu'à Badajoz. »

On partit. Doña Luisa et Isabelle étaient placées au centre de la troupe, qui allait au pas sur cette route pierreuse et coupée de profonds ravins. Le capitaine Rodriguez remarqua que le pâtre cherchait à se rapprocher des prisonnières, et poussant son cheval sur lui, il dit brusquement :

« Marche devant, nous, maraud, puisque tu nous sers de guide, et prends garde à toi ! le seigneur don Sancho a promis de te faire pendre au premier carrefour si tu ne nous mets pas dans le bon chemin, et c'est moi qui exécuterai la sentence. »

Le pâtre passa fièrement entre les chevaux et alla se mettre en tête de la colonne. Personne ne parla plus, on n'entendait que le bruit des pas sur les cailloux roulants, et de temps en temps quelque apostrophe énergique du capitaine Rodriguez. Tout à coup le pâtre se prit à chanter le refrain qui, la nuit précédente, avait réveillé doña Luisa ; il n'avait pas achevé la première mesure qu'on lui imposa silence ; mais un seul mot avait suffi pour attirer l'attention de l'infante ; elle se pencha, éperdue, vers Isabelle, et lui dit tout bas :

« Cet homme n'est pas ce qu'il paraît être ; regarde-le, l'as-tu vu déjà? »

Isabelle fit signe que non.

« Sous ce déguisement nous ne le reconnaissons peut-être pas ; mais tu l'as entendu, Isabelle ; ah ! cette nuit, je ne m'étais pas trompée ! »

Elles observèrent alors attentivement le pâtre. Il marchait seul en avant ; le sayon de berger n'ôtait rien à la noblesse de sa taille ; il portait la tête haute sous son grossier chapeau de spart, et de longs cheveux bruns paraissaient entre les larges mailles de sa résille. Une fois il se tourna et montra son profil d'une beauté sévère.

« Non madame, je ne l'ai jamais vu, ni Votre Altesse non plus, dit Isabelle, avec un soupir ; ceci est un inconcevable hasard.... »

Elle n'avait pas achevé ces mots que deux coups d'arquebuse se croisèrent sur le chemin. On était au pied de l'*Atalaya*, il y eut un moment de confusion. Don

Sancho rallia quelques hommes et se plaça devant sa prisonnière ; le reste de la troupe suivit le capitaine Rodriguez, qui cria, en piquant des deux :

« Par le corps du Christ! passez et balayez le chemin. »

Il y eut une minute de silence, puis vingt coups d'arquebuse retentirent comme un long tonnerre répété par les profonds échos, et une fumée blanchâtre s'éleva entre les rochers, des deux côtés du chemin.

« Il faut se battre, dit froidement don Sancho, nous sommes tombés dans une embuscade ! » Alors, le pistolet à la main, il se mit à la tête de ses cavaliers, et tenta de tourner un bouquet de saules qui masquait l'angle du chemin et protégeait les assaillants. Mais l'eau était profonde, la rive escarpée, et l'on perdit quelques moments à tenter inutilement ce passage.

Le pâtre courut à doña Luisa, restée seule avec sa compagne, au milieu du chemin, et saisissant la bride de son cheval, il lui dit rapidement :

« Madame, n'ayez pas peur! quelques hommes déterminés à délivrer Votre Altesse, gardaient ce passage.... Mettez pied à terre, et tandis qu'on se bat ici, fuyez vers l'*Atalaya*.... »

Elle sauta hardiment entre les rochers et Isabelle la suivit; le pâtre marcha devant elles. A vingt pas derrière eux on se battait; quelques hommes postés à l'angle du chemin tenaient la troupe du capitaine Rodriguez entre deux feux; plusieurs Espagnols étaient tombés, et il semblait que pas un ne pouvait passer à travers ces ennemis invisibles.

Cependant doña Luisa avait déjà atteint le sentier qui serpentait sur la croupe aride de la colline; guidée par le pâtre, elle fuyait vers l'Atalaya à travers ce terrain coupé où il semblait impossible de la suivre, lors-

que don Sancho remonta la rive, après avoir vainement tenté de tourner la position des assaillants; il vit alors que sa prisonnière allait lui échapper. L'intrépide cavalier lança son cheval parmi les rochers, et coupant le sentier que gravissait l'infante, il lui barra le passage. Elle recula, et le pâtre qui la guidait lui dit en l'entraînant :

« Madame.... n'ayez pas peur.... Gagnez l'autre côté du ravin et vous êtes sauvée !... »

Mais don Sancho ne lui en laissa pas le temps; il fondit sur elle, et la saisissant d'une main, de l'autre il déchargea son pistolet dans la poitrine du pâtre qui tentait de la défendre : le malheureux tomba en jetant un cri sourd. Don Sancho souleva l'infante, malgré sa résistance, et, la mettant devant lui, il s'écria :

« A présent, nous passerons ou ils la tueront. »

A cet aspect un cri s'éleva parmi les assaillants, le feu cessa, et don Sancho regagna librement le chemin. Doña Luisa était comme ployée sous le bras de fer qui la tenait; elle sentait une odeur de sang et de poudre, elle apercevait, comme emportée dans un tourbillon, la terre qui semblait fuir sous ses pieds, Isabelle, les mains levées au ciel, et çà et là des morts couchés dans la poussière. Tout à coup ceux qui avaient arrêté la troupe du capitaine Rodriguez, se montrèrent au bord du chemin, et parmi eux doña Luisa vit distinctement un cavalier vêtu à la mode des Arabes, d'un burnous blanc, et la tête couverte d'un casque de fer. Il était jeune, beau de visage, et de longs cheveux d'un blond vif flottaient sur ses épaules; une moustache épaisse tombait sur sa lèvre marquée d'une cicatrice profonde. A son aspect doña Luisa jeta un cri, étendit les bras et perdit connaissance : c'était le fantôme du roi don Sébastien, c'était un mort relevé du tombeau, c'était

une vision de l'autre monde qui venait de lui apparaître.

« En avant ! cria le capitaine Rodriguez, *Castilla y Portugal por El rey !* En avant !

Don Sancho entoura l'infante de ses deux bras et la soutint sur sa poitrine, immobile, comme morte ; la troupe se serra autour de lui, et passa hardiment sous les yeux de l'ennemi, qui n'osa plus faire feu sur elle.

II

Philippe II attendait à Badajoz que le duc d'Albe eût conquis le royaume de Portugal, il avait voulu rester sur la frontière qu'il ne devait passer que pour aller se faire couronner à Lisbonne ; de cette position, il dominait le théâtre de la guerre, et commandait son armée. La reine, les infantes, toute la cour d'Espagne, avaient quitté le somptueux palais de Buen-Retiro, les sombres magnificences de l'Escurial, pour suivre le roi dans cette petite ville, devenue, pour un moment, le centre d'où partaient les ordres souverains auxquels on obéissait jusqu'aux extrémités du monde. Philippe II eût pu habiter le vieil Alcazar qui commandait la ville haute ; mais il préféra le couvent des bénédictines à la forteresse mauresque, au sommet de laquelle saint Ferdinand avait jadis planté la croix. Les religieuses avaient ouvert la porte de clôture pour recevoir cet hôte

royal et sa suite; on pénétrait librement dans ce lieu dont jamais auparavant des regards profanes n'avaient parcouru l'enceinte; mais, selon l'usage établi à la cour d'Espagne, nul autre homme que le roi ne dormait sous le même toit que la reine. Les portes du couvent étaient cependant ouvertes tout le jour aux grands qu'y appelait leur service; mais le soir, dès que le roi était couché, il congédiait ses chambellans, ses gentilshommes, et jusqu'à ses valets de chambre; il ne restait autour de lui que les dames de la maison de la reine. Il est vrai qu'au seuil du monastère veillaient la garde espagnole et la garde allemande, et que les gentilshommes de service avaient tous une clef pour entrer le lendemain matin chez le roi. L'abbesse des bénédictines s'était retirée avec son troupeau dans un corps de logis séparé, et Philippe II habitait sa cellule. Là, comme à l'Escurial et à Madrid, il vivait en moine couronné, au milieu de toutes les grandeurs et de toutes les austérités qui peuvent enorgueillir ou mortifier la faiblesse humaine. Le cabinet où il dictait les ordres qui décidaient du sort des nations était un oratoire; on y voyait, à côté du sceau royal et de l'épée de Charles-Quint, une tête de mort et un chapelet de chartreux.

La troupe décimée du capitaine Rodriguez était arrivée vers le soir à Badajoz. Don Sancho d'Avila, après avoir pris le devant pour rendre compte au roi de sa mission, attendait sa prisonnière à la porte du couvent. Doña Luisa avait achevé cette pénible route, couchée dans une espèce de litière, faite à la hâte avec des branches d'arbres; un manteau de soldat, jeté sur elle, la couvrait comme un drap mortuaire; depuis le moment où don Sancho l'avait si hardiment enlevée sous les regards de ceux qui tentaient de la sauver, elle

était tombée dans une sorte d'anéantissement. Elle n'avait pas proféré une seule parole, et la pâleur, l'immobilité de ses traits, pouvait faire douter qu'elle fût vivante. Cependant, quand les portes s'ouvrirent devant elle, quand sa litière s'arrêta au pied du grand escalier, où deux dames de la maison de la reine étaient venues l'attendre, elle se souleva en frissonnant, et jeta autour d'elle un regard morne et rapide; puis passant ses mains sur son front, elle tâcha de prendre une plus ferme contenance, et descendit seule de sa litière. Don Sancho s'inclina devant elle, avec respect, avant de la remettre aux dames qui s'étaient avancées pour la recevoir.

« Madame, dit-il, ma mission est finie, daignez me pardonner ce qu'elle a eu de rigoureux pour vous.

— Don Sancho, répondit fièrement la princesse, vous avez osé mettre la main sur moi, doña Luisa, infante du Portugal, c'est un crime que vous payeriez de votre tête si le sort des armes vous livrait à notre justice; mais je vous pardonne cet outrage que ne devait pas craindre, d'un homme tel que vous, une femme, une princesse. Allez et que Dieu vous garde.

Ceci se passait dans le cloître, à la lueur des flambeaux que portaient deux hommes vêtus de la livrée royale. Doña Luisa suivit lentement les dames qui semblaient destinées à veiller sur elle. C'étaient deux vénérables personnes habillées de noir et coiffées comme des nonnes avec de grands voiles roides et flottants. Tout était sombre et silencieux dans le vaste édifice; on eût dit que les religieuses seules l'habitaient. Des femmes en robes traînantes, des cavaliers couverts du chapeau, qu'ils avaient le droit de garder sur la tête, même en présence du roi, passaient comme des ombres dans le cloître, le long des corridors mal éclairés par quelques lampes attachées devant les images des saints;

ces grands seigneurs, ces grandes dames, se saluaient sans parler et poursuivaient leur chemin sous ces voûtes profondes, dont le pas le plus léger réveillait les échos.

Doña Luisa, habituée aux splendides magnificences de la cour de Portugal, pensa que don Sancho l'avait trompée en lui disant qu'elle allait voir le roi d'Espagne; un moment, elle se crut dans quelque couvent transformé en prison d'état; mais elle reconnut la demeure d'un souverain en entrant dans l'appartement qui lui était destiné. Une tenture de Flandre cachait les murs de la cellule; au pied du Christ d'ivoire debout près du lit, il y avait un bénitier formé d'une grande coquille nacrée, et sur la toilette, parée comme un autel, une glace de Venise brillait enchâssée dans un de ces cadres dont le merveilleux travail avait souvent occupé toute une vie d'artiste.

Doña Luisa était brisée corps et âme par la fatigue et les émotions terribles de cette journée; mais une ferme volonté la soutenait; la grandeur même de son infortune relevait son courage. Ses yeux noirs avaient une indicible expression de sérénité souffrante; une fugitive rougeur animait ses joues pâles; elle était d'une beauté singulière sous ce long vêtement dont les sombres plis marquaient sa taille élevée. Il y avait la majesté d'une reine et la fierté timide d'une jeune fille dans son attitude, dans son regard plein de douceur et de tristesse.

Cependant une des deux dames avait déployé une robe de soie; l'autre, qui venait d'avancer un siége devant la toilette, dit en faisant une profonde révérence à doña Luisa :

« Madame, vous plaît-il de changer d'habits? Vous n'avez qu'un moment; le roi vous mande sur l'heure. »

Elle frissonna et répondit d'une voix lente :

« Je suis prête ; c'est ainsi que je veux paraître devant lui. »

Les deux duègnes se regardèrent d'un air stupéfait. Doña Luisa releva sa mante et rejeta en arrière ses longs cheveux.

« Je suis prête, répéta-t-elle d'un ton qui prévenait toute observation. »

Les duègnes lui firent une seconde révérence et marchèrent devant elle. Doña Luisa les suivit d'un pas ferme ; mais à mesure qu'elle avançait, son regard troublé ne distinguait plus que des lueurs vacillantes à travers de grandes ombres, il lui semblait que les dalles de la galerie fuyaient sous ses pas et qu'un abîme s'ouvrait devant elle ; un long bourdonnement résonnait à son oreille comme si toutes les cloches du couvent eussent tinté à la fois. Elle ferma les yeux, son cœur battait avec une violence inégale, et elle se sentit défaillir lorsque, après avoir traversé une chambre où il n'y avait absolument personne, les dames qui l'accompagnaient s'arrêtèrent. L'une d'elles dit à voix basse en lui désignant une petite porte :

« Entrez seule, madame, c'est l'ordre du roi. »

Doña Luisa passa instinctivement le seuil ; la portière retomba derrière elle en frôlant ses cheveux ; elle resta immobile et droite en face de Philippe II. Il avait jeté un regard oblique et rapide du côté de la porte.

« Asseyez-vous, doña Luisa, dit-il sans relever la tête. »

A cette voix, elle sortit tout à coup de son abattement ; le sentiment de sa situation lui revint ; les battements de son cœur s'apaisèrent, et au bout de quelques moments, elle regarda autour d'elle d'un œil rassuré. Elle était seule avec le roi. Il lisait accoudé sur une

petite table couverte de dépêches ; un chandelier d'argent à plusieurs branches jetait une vive lumière sur ses mains blanches comme celles d'une femme ; et son visage demeurait à demi caché dans l'ombre d'un abat-jour qui amortissait l'éclat des bougies. Philippe II avait alors cinquante-trois ans ; il était usé par le travail, par le poids immense du pouvoir, pourtant il conservait quelques-uns des avantages de sa jeunesse. Sa taille était encore agile et souple ; ses traits, sillonnés de rides précoces, avaient une pâleur animée, ses cheveux étaient rares ; mais comme ceux de son père Charles-Quint, ils conservaient, malgré l'âge, leur nuance d'un blond équivoque. Sa physionomie était empreinte d'une majesté qui imposait le respect ; son regard était froid, terne, profond, et celui sur lequel il se levait le soutenait difficilement. En ce moment, il semblait absorbé dans la lecture d'une volumineuse correspondance ouverte devant lui, et dont il relevait les dates une à une. Doña Luisa eut le temps d'examiner ce visage impassible sur lequel il semblait que nulle impression de l'âme ne pût se refléter ; puis, comme effrayée de son immobilité, elle détourna la vue, regarda le prie-dieu, le Christ d'ivoire et les autres ornements qui faisaient ressembler le cabinet du roi à une chapelle ; plusieurs tableaux, représentant des sujets tirés de la légende, couvraient les murs ; parmi ces saints solitaires, ces saintes martyres, doña Luisa reconnut avec étonnement trois portraits de femmes d'une beauté vivante ; ces têtes, dont deux portaient une couronne royale, semblaient sortir du cadre et abaisser leur regard sur Philippe II.

Rien n'interrompait le silence de ce singulier tête-à-tête ; les bruits du dehors n'arrivaient pas dans ce lieu retiré, à travers la solitude des pièces qui le précé-

daient et les épaisses tentures baissées devant les portes; longtemps doña Luisa n'entendit que le balancement régulier de l'horloge et le frôlement des papiers que le roi parcourait d'un coup d'œil et amoncelait devant lui. Enfin, il releva la tête et dit en cherchant du regard dans l'ombre projetée par l'abat-jour :

« Approchez, doña Luisa. »

Elle se leva lentement et resta debout à quelques pas de la table.

« Avez-vous été traitée avec tous les égards qui vous sont dus, comme je l'avais commandé? reprit le roi.

— Don Sancho d'Avila n'a point outrepassé les ordres de Votre Majesté, répondit-elle, il m'a gardée avec vigilance et il s'est comporté en homme déterminé à m'amener ici morte ou vivante.

— En effet, c'étaient mes ordres, » dit froidement Philippe II. En même temps, il regarda doña Luisa avec quelque étonnement; on ne lui avait jamais parlé ainsi; il y avait dans l'action et la contenance de cette jeune fille, un reproche hardi auquel il ne s'attendait pas.

« En vous faisant passer en Espagne, reprit-il plus doucement, j'ai voulu vous mettre à l'abri des dangers que vous eussiez couru dans un pays ravagé par la guerre. Votre place est près de la reine, et quand elle quittera Badajoz, vous la suivrez à Madrid.

— Sire, répondit doña Luisa avec une dignité triste, vous êtes le maître de mon sort, j'obéirai; mais je déclare ici, en recevant vos ordres, que j'y cède par force. Ma place n'est pas à la cour d'Espagne, elle est près du roi mon père, ou dans quelque retraite ignorée du monde; j'avais espéré que le bon plaisir de Votre Majesté serait de m'enfermer avec les dames bénédictines.

— Nous ne voulons pas que nos sujets portugais puissent dire que nous vous avons ôté la liberté, doña Luisa.

— Pourquoi, sire, puisque vous en avez le droit? Ne me traitez pas en princesse votre parente; traitez-moi comme la fille de votre ennemi; c'est la seule grâce que je demande.

— Prenez garde que nous vous l'accordions, dit le roi avec une espèce de sourire; nous n'avons jamais frappé un ennemi qu'il n'ait crié merci à genoux. Que Dieu et sa sainte Mère vous gardent d'encourir notre colère : elle est terrible.

— La colère de Dieu seul est à craindre, sire. »

Philippe II regarda doña Luisa, dont les yeux restèrent baissés ; il y eut encore plus d'étonnement que de colère dans le geste qui lui échappa, et presque aussitôt il dit froidement :

« Le duc d'Albe est aux portes de Lisbonne, il a pris Villaviciosa, Evora, Setubar et plusieurs autres villes; partout mes sujets rebelles font leur soumission, et déjà je suis maître du Portugal.

— Par droit de conquête, sire, vous êtes le plus puissant prince de la chrétienté, et vos armées pourront encore vous gagner d'autres États.

— Dieu me garde d'ajouter jamais, par une guerre injuste, un seul fleuron à ma couronne! J'ai soutenu mon droit les armes à la main, parce qu'il est légitime; la justice ecclésiastique et séculière a prononcé...

— Prononcé la déchéance de mon père? Alors elle a consacré une usurpation : la mort seule, sire, peut ôter du trône celui que sa naissance y a mis. »

Philippe II fit un signe de tête affirmatif, et répondit :

« Mais don Antonio, votre père, n'est que le bâtard d'un infant de Portugal. »

A ce mot, doña Luisa recula d'un pas; son front se couvrit d'une rougeur subite, elle s'écria :

« Votre Majesté sait que doña Violante, mon aïeule, fut la femme légitime de l'infant don Luis! Nul n'en a douté jusqu'ici, et mon père a porté le titre de duc de Beja jusqu'au moment où il a pris celui de roi de Portugal.

— Les preuves, les témoins de ce mariage! Il n'y en a point.

— Les preuves! répéta doña Luisa avec un étonnement qui dominait ses autres impressions, les preuves! Mais, sire, elles existent; écoutez la voix publique, elle vous les donnera. Quel doute peut s'élever en face d'un fait qui s'est passé devant la nation entière? Don Luis, mon aïeul, aima doña Violante de Gomez pour sa rare beauté; il l'épousa, et bientôt elle mourut en lui laissant un enfant, don Antonio de Portugal, mon père. Certes, il n'est point de généalogie plus claire et de descendance plus aisée à vérifier. »

Philippe secoua la tête et dit avec une froide décision :

« La preuve de ce mariage manque. Le saint-père, qui voit avec douleur le scandale de ces prétentions, l'avait demandée; don Antonio n'a pu la donner; il n'existe aucun acte de célébration, rien.

— Alors ces preuves que Votre Majesté demande ont été anéanties. Celui qui a commis cette iniquité s'en repentira devant Dieu au jour de sa mort. »

Il y eut un silence; doña Luisa, le regard morne et baissé, semblait chercher la force de supporter cet outrage.

« Ainsi, reprit-elle enfin, la branche aînée de la



maison royale de Portugal portera désormais les armoiries brisées des bâtards ; elle perd son rang, ses titres, son héritage ! Je comprends à présent pourquoi don Sancho d'Avila semblait oublier, en me parlant, qu'il s'adressait à une infante. Votre Majesté lui avait signifié notre déchéance.

— Nous n'avons point résolu si légèrement une question si grave ; des casuistes l'ont examinée, et ils ont reconnu notre droit en déclarant que la naissance de don Antonio est illégitime....

— Votre droit, sire ! interrompit doña Luisa ; mais ils ont donc oublié qu'après le duc de Beja, vient, avant Votre Majesté, le duc de Bragance ? »

Le roi chercha, parmi les papiers épars devant lui, une feuille de vélin au bas de laquelle pendait un sceau que reconnut doña Luisa.

« Ceci, dit-il, est une lettre écrite de la main de don Juan de Bragance : il nous assure de son dévouement et de sa fidélité; il fait acte de soumission.

— Traître ! » dit doña Luisa avec un profond mépris.

Le roi la regarda avec la même expression d'étonnement; mais cette fois il ne s'y mêlait aucune nuance de colère. Il jeta la lettre du duc de Bragance parmi le tas de papiers qu'il bouleversait d'un air distrait, et dit en s'accoudant sur la table :

« Asseyez-vous, doña Luisa, je ne vous congédie pas encore. »

Elle s'inclina et demeura appuyée au dossier du fauteuil qu'il lui montrait. Alors il releva l'abat-jour qui projetait son ombre autour de la table, et le faisceau de bougies dont l'éclat était amorti par une double gaze jeta un reflet resplendissant sur doña Luisa. Philippe II considéra un moment avec une secrète ad-

miration ce visage d'une beauté si pure, cette physionomie empreinte de tant de douleur et de fierté; il se laissa aller à une distraction profonde; on eût dit que quelque souvenir à la fois triste et doux le préoccupait; puis il passa une main sur ses yeux et dit brusquement :

« Un bruit étrange a couru en Portugal; depuis quelque temps on dit que don Sébastien n'est pas mort, et mes ennemis tâchent d'accréditer cette nouvelle. En avez-vous entendu parler, doña Luisa? »

Elle devint fort pâle et répondit d'une voix altérée :

« Non, sire; mais cela peut être vrai.

— Dieu ne laisse pas revenir en ce monde ceux qu'il a reçus dans sa gloire.

— Sa miséricorde peut avoir conservé la vie à don Sébastien. Pendant la bataille d'Alcazar-Quivir, le roi disparut dans la mêlée, mais personne ne l'a vu mort.

— Deux années ont passé depuis, et personne non plus ne l'a revu vivant. Aujourd'hui un rebelle, un fourbe tente d'en imposer au peuple, il prend audacieusement le nom de don Sébastien; si c'était lui véritablement qu'un miracle, la volonté de Dieu, ramène dans ses États, vous en seriez déjà instruite, doña Luisa. »

Il la regarda comme s'il eût voulu pénétrer au fond de sa pensée; mais elle soutint impassible cette muette interrogation, et ne répondit que par un geste négatif.

« L'on est à la recherche de cet aventurier, reprit Philippe, il payera de sa vie cette fourberie; j'ai ordonné qu'aussitôt qu'il serait pris on le passât par les armes, sans autre forme de procès.

— Ah! sire! interrompit doña Luisa, épouvantée, si c'était véritablement don Sébastien? Les voies de la

Providence sont infinies, elle peut nous le rendre.... Vous êtes juste, sire, vous êtes un grand prince, vous craignez Dieu ; vous ne voudriez pas paraître devant lui chargé d'un tel forfait, fût-il involontaire ; vous ne voudriez pas, pour garder votre droit à la couronne de Portugal, laisser répandre le sang d'un roi votre parent. »

Philippe II fit un geste d'impatience, sa physionomie immobile s'anima, et il dit d'un ton de raillerie amère :

« Ainsi donc, vous croyez à la résurrection de don Sébastien? Par la sainte messe! je ne m'attendais pas à vous voir entrer dans cette audacieuse fourberie. Nous agirons sans précipitation, doña Luisa. Ne faudrait-il pas envoyer un sauf-conduit à ce prétendu roi pour qu'il vînt jusques à nous se faire reconnaître.

— Il viendra, sire, il viendra s'il est vivant, comme je l'espère, comme je le crois.

— Ah! vous en êtes sûre, interrompit Philippe II, et pourtant vous venez de me dire que vous n'aviez reçu aucune nouvelle, aucun message.

— Non, sire, non, rien. Depuis que je suis tombée au pouvoir de don Sancho, il faisait bonne garde auprès de ma personne, il ne laissait approcher ni amis, ni ennemis, et pendant notre pénible route, je n'ai parlé qu'à une de mes dames, prisonnière comme moi.

— La duchesse d'Avero ? Vous ne tarderez pas à la revoir; le capitaine Rodriguez retourne à la frontière avec de nouvelles troupes, il va attaquer cette poignée de rebelles, et il ne leur fera point de quartier; cette jeune fille sortira seule vivante de l'Atalaya.

— Dieu sauve le roi, » murmura doña Luisa, d'une voix si basse que Philippe ne put l'entendre.

Elle avait jusque-là dominé tout ce qui s'élevait en

elle de douleur et d'effroi, mais enfin elle défaillit, car elle avait souffert au delà des forces humaines. Un nuage se répandit sur sa vue, et ses genoux tremblants faiblirent. Un moment elle lutta contre ses angoisses; mais ses sens l'abandonnèrent, sa pensée s'éteignit, et elle tomba sans vie aux pieds de Philippe II.

— Jésus-Maria ! s'écria-t-il avec une espèce d'émotion, doña Luisa, qu'est-ce que ceci? Qu'avez-vous? »

Il saisit une clochette d'argent posée sur la table, mais il s'arrêta au moment de sonner; il n'appela personne et releva lui-même l'infante. Elle ne respirait plus, les battements de son cœur avaient cessé, elle était comme morte. Le roi passa ses mains sur cette tête immobile, il se pencha sur cette bouche pâle et muette pour saisir une plainte, un souffle, et il n'entendit rien, il ne sentit que le contact d'un visage froid comme le marbre; alors il se releva avec une singulière émotion, et déposant doña Luisa dans son fauteuil, il resta debout et ne détourna plus de dessus elle son regard sombre. Des pensées rapides et tumultueuses s'élevèrent en lui; il retrouva dans son cœur des passions qu'il croyait mortes : depuis longtemps aucune femme jeune et belle ne s'était trouvée ainsi seule en sa présence, et il ne voyait devant lui chaque jour que le visage blême et maladif de la reine. A l'aspect de doña Luisa, il sentit tout à coup qu'il pouvait encore aimer comme autrefois d'un amour ardent, jaloux, implacable. Cette situation dura quelques minutes; enfin, la jeune fille rouvrit les yeux et soupira profondément, comme quelqu'un qui s'éveille au milieu d'un songe pénible.

« Doña Luisa, dit le roi, dont le visage avait déjà repris son masque impassible, la force de l'âme est plus grande en vous que celle du corps. Souffrez-vous moins à présent?

— J'ai cru que j'allais mourir, répondit-elle d'une voix faible et en essayant de se lever.

— Venez, dit le roi en la soutenant, vos femmes sont là, elles vous attendent; je vous laisse à leurs soins; une nuit de repos vous guérira. Demain je vous présenterai moi-même à la reine. »

Il s'interrompit, et, touchant la robe de doña Luisa d'un air de reproche bienveillant, il ajouta, avec un sourire :

« Ma prisonnière a voulu paraître devant moi dans ses habits de combat. Pauvre jeune fille, mal habituée à la guerre, et qui s'évanouit quand on parle devant elle de passer quelques hommes au fil de l'épée! »

Il la reconduisit jusqu'à la porte, et quand elle eut franchi le seuil, il s'approcha de la fenêtre, et, caché derrière les vitraux, il la vit traverser le cloître, appuyée sur les deux duègnes; elle avait disparu entre les piliers, que ses yeux la suivaient encore, et longtemps il demeura là, plongé dans une étrange préoccupation. Son âme était remplie de trouble; il essaya d'échapper à ses pensées par la prière : mais cet homme, dont le pouvoir sur tous était si absolu, n'avait aucun empire sur lui-même; il n'avait que l'habitude de la dissimulation. Sa piété était sincère; mais il avait foi en sa justice comme en celle de Dieu, et, dans son orgueil, il croyait être toujours sans péché. Aucun scrupule n'alarma sa conscience; il s'assit à la place que venait de quitter doña Luisa, et se dit en lui-même : « La reine est d'une santé qui laisse peu d'espoir de la conserver.... Que Dieu ait pitié d'elle!... Nous pouvons la perdre.... Je n'ai qu'un fils.... Le bien de l'État voudrait que je prisse une nouvelle épouse. »

III

Une morne et fastueuse étiquette gouvernait la cour de Philippe II; la reine doña Anne d'Autriche n'avait jamais fait un pas qui ne fût réglé par cette puissance occulte; à Badajoz, comme à Madrid, elle ne sortait qu'en litière et suivie de ses dames pour visiter les couvents et faire des neuvaines dans les églises. Quand elle mettait pied à terre, elle ne pouvait marcher que sous un dais, et il n'y avait que deux hommes au monde, le roi et son confesseur, qu'elle pût entretenir sans témoins. Pourtant l'étiquette lui commandait envers ses inférieurs, c'est-à-dire envers toutes les personnes de la cour indistinctement, une familiarité dont on ne voyait l'exemple dans nul autre pays; elle devait tutoyer tout le monde, excepté les grands dignitaires de l'Église et les ambassadeurs. Ses dames la servaient un genou en terre, quelle que fût leur naissance; à la vérité, les grandes d'Espagne avaient, en se relevant, le droit de s'asseoir devant elle. Mais elle se mourait au milieu de sa grandeur, rongée par l'ennui, et peut-être par une de ces douleurs secrètes qui ne finissent qu'au tombeau. Elle avait emporté de l'Allemagne, sa patrie, un souvenir que n'effaça jamais l'orgueil du rang où elle était montée, et souvent la reine d'Espagne pleura devant Dieu le temps où elle avait espéré devenir duchesse de Gratz.

Philippe II ne régla pas le rang que doña Luisa tiendrait à la cour, elle fut simplement présentée à la reine; mais hormis le titre d'Altesse qu'on ne lui donna point, elle eut les mêmes prérogatives et les mêmes honneurs que les infantes. Elle entendait la messe dans la tribune de la reine, elle pouvait entrer chez le roi sans avoir été mandée, et partout elle avait le pas sur la camarera-mayor; comme les infantes, elle était nuit et jour environnée et gardée à vue par les dames attachées à sa personne. Elle se trouva ainsi plus séparée du monde que si les grilles d'un couvent se fussent fermées sur elle, et elle demeura livrée au tourment d'une incertitude que rien ne venait éclairer. Elle essaya vainement de savoir quel succès avait eu l'expédition du capitaine Rodriguez, et quel était le sort d'Isabelle. Ceux qu'elle interrogea feignaient de l'ignorer ou l'ignoraient réellement. Enfin elle osa s'adresser directement au roi, qui lui répondit avec distraction, et comme s'il eût oublié ce qui s'était passé :

« Les rebelles sont dispersés; il y a maintenant une garnison espagnole dans l'Atalaya; la duchesse d'Avero doit être en sûreté dans quelque couvent où l'aura conduite le capitaine Rodriguez. Le vieux reître est capable de la mettre à rançon comme quelques cavaliers tombés entre ses mains pendant cette guerre. »

On ne s'occupait point chez la reine des affaires de l'État; le roi souffrait à peine qu'on parlât des événements qui se passaient en Portugal, et qu'on s'y réjouît de ses victoires; le temps s'écoulait dans l'ennui d'une vie indolente, murée comme celle du cloître, et qui n'avait d'autre distraction que les pratiques d'une dévotion minutieuse. Ces sombres habitudes allaient à la situation de doña Luisa; elle garda l'attitude fière et résignée qui convenait à son malheur. La reine éprou-

vait un intérêt plein de pitié pour cette jeune fille, comme elle étrangère et isolée au milieu de sa cour; elle la traitait avec une familiarité affectueuse que permettait l'étiquette, et dont elle n'usait pas toujours vis-à-vis des infantes, filles de Philippe II.

Le roi parlait rarement à doña Luisa; mais son regard terne et perçant ne la quittait pas, et toujours son fauteuil à dossier couronné touchait le coussin où elle était assise. Il observait avec un intérêt jaloux sa tristesse, l'abattement contre lequel elle luttait, et l'émotion douloureuse qu'elle tâchait de dissimuler chaque fois que quelque nouvelle des événements qui se passaient hors de la cour, parvenait jusqu'à elle.

Cependant la maladie de langueur qui depuis si longtemps minait les jours de la reine, faisait des progrès que ne voyait point cette cour dont les soins l'obsédaient. Elle subissait mourante les mêmes obligations, les mêmes devoirs puérils, qui avaient rempli sa vie. Seule, elle comprenait combien sa fin était proche, et elle dissimulait cette longue agonie, comme elle avait dissimulé les peines profondes qui causaient sa mort. Elle n'envisageait pourtant pas sans effroi le terrible passage de ce monde à l'éternité; et parfois, saisie de terreur, elle priait Dieu de la sauver, elle pleurait sur sa jeunesse écoulée dans les tristes honneurs de la souveraine puissance, sur le terme prématuré de ses jours dévorés par les soucis de sa grandeur.

Un soir doña Luisa était seule près du lit de la reine, qui faible, oppressée, reposait les mains jointes et les regards levés vers le Christ qu'elle priait dans son cœur. La camarera-mayor et quelques dames veillaient assises devant la fenêtre, dont les rideaux relevés laissaient pénétrer un air tiède et lourd. De longs éclairs illuminaient les blanches arcades du cloître; l'orage

grondait au loin; et les nuages déchirés flottaient comme de grands lambeaux noirs dans le ciel où brillaient encore quelques étoiles. Un silence profond régnait dans cette vaste chambre, qui servait naguère aux assemblées capitulaires; deux grands candélabres chargés de bougies odororantes, projetaient leurs vives clartés jusqu'au fond de l'alcove royale, dont les courtines de damas blanc étaient entr'ouvertes. A côté du lit, élevé sur trois marches comme un trône, il y avait un petit guéridon sur lequel étaient posés quelques livres. Doña Luisa, assise sur la première marche, lisait à haute voix un volume posé sur ses genoux; c'étaient les œuvres de Fray Luis de Léon.

Depuis un moment la reine n'écoutait plus les accents de cette poésie pleine d'une foi si vive, d'une si suave tristesse; elle avait laissé retomber sa tête sur les carreaux de satin, et se couvrait le visage avec son mouchoir de dentelle, comme pour fuir la lumière resplendissante que reflétaient les miroirs, les dorures de ce somptueux appartement. Doña Luisa interrompit sa lecture et dit, en baissant la courtine :

« Jésus-Maria! on est ici comme dans une chapelle ardente; Votre Majesté est fatiguée de cette grande clarté?

— Oui, répondit la reine d'une voix brève; mais l'heure de mon coucher n'a pas sonné, et la camarera-mayor ne fera pas éteindre les bougies une minute plus tôt, dussé-je en mourir. Poursuis ta lecture, Luisa; ces vers sont beaux. »

La jeune fille acheva la traduction du psaume *Miserere mei;* puis, après avoir tourné la page, elle se tut subitement.

« Eh bien! j'écoute, » dit doucement la reine; et comme doña Luisa ne continuait pas, elle s'empara du

livre, y jeta un coup d'œil et dit avec un tremblement dans la voix : « Ah! c'est un sonnet sur la mort de don Carlos. »

Elle ferma les yeux et retint la main que doña Luisa avançait pour reprendre le livre. Il y eut un long silence. Le nom de don Carlos réveillait des souvenirs de terreur et de pitié dans l'âme de ces deux femmes; la mort du fils aîné de Philippe II était un de ces événements terribles dont le vulgaire n'apprend jamais les véritables motifs et qui restent un secret dans les familles royales. Doña Luisa s'était agenouillée au chevet du lit; elle s'aperçut que la reine pleurait et elle osa lui dire tout bas :

« Seigneur, mon Dieu! Votre Majeste souffre !

— Oui, je souffre beaucoup, répondit la reine au milieu de ses sanglots; je vais bientôt mourir.

— Madame, il ne faut pas désespérer ainsi de la bonté de Dieu; il gardera la vie de Votre Majesté pour le bonheur du roi, pour le bien de son peuple.

— Dieu m'a condamnée : la cloche de Belilla a sonné.

— La cloche de Belilla! répéta doña Luisa sans comprendre pourquoi un fait qui paraissait si simple jetait la reine dans une telle épouvante.

— Tu ne sais pas ce que cela présage? La cloche d'argent de Belilla a le don de prophétie; elle sonne seule chaque fois que quelque personnage éminent est près de quitter ce monde. Elle a sonné pour la mort de don Carlos, pour celle de la jeune reine d'Espagne, Élisabeth de France.... A présent, elle annonce ma fin prochaine....

— Qui a pu rapporter cela à Votre Majesté? dit doña Luisa, qui a osé l'entretenir de ces présages funestes qu'on n'est jamais sûr d'avoir bien expliqué! On vous trompe, madame!

— Le roi, c'est le roi! » murmura-t-elle dans une angoisse inexprimable, en se soulevant haletante, le regard vague et animé, la bouche décolorée.

Doña Luisa frémit; elle s'apercevait d'un prompt et affreux changement dans cette physionomie ordinairement souffrante, mais calme; il semblait que le souffle de la mort l'eût déjà touchée.

— Depuis hier mon âme est frappée de terreur, reprit la reine avec effort; le roi, l'ai-je bien compris, mon Dieu! je tremble devant lui, je n'ose l'interroger.... Je sens la vie près de me manquer, quand son regard tombe sur moi.... Écoute, Luisa, il faut l'aller trouver sur l'heure, et tu sauras.... il te dira si véritablement Dieu a manifesté sa volonté.

— Sainte Vierge Notre-Dame! je ferai tout pour complaire à Votre Majesté; mais comment entrer ainsi, sans être mandée, dans le cabinet?

— Tu le peux, les infantes en ont le droit et tu as ici toutes les prérogatives de leur rang; ainsi l'a voulu le roi. Va, te dis-je, et ne crains rien, le temps presse. »

Doña Luisa traversa avec une sorte de frayeur le long corridor qui séparait la chambre de la reine du cabinet. En la voyant paraître, le roi fit un geste d'étonnement, et un sourire éclaira sa physionomie.

« Doña Luisa! dit-il, c'est vous! à cette heure!

— Oui, sire, répondit-elle avec plus de crainte qu'elle n'en éprouva la première fois qu'elle était entrée dans ce lieu défendu; je n'ai dû venir que pour un grave motif.

— Bien; et qu'avez-vous à nous demander? Parlez sans crainte.

— Sire, c'est de la part de la reine que je viens. Quelques paroles de Votre Majesté l'ont frappée de terreur.... Il faut la rassurer....

— J'ai ordonné des prières pour elle, dit froidement le roi; aujourd'hui on a commencé une neuvaine dans toutes les églises d'Espagne, afin que Dieu la reçoive dans sa grâce s'il lui plaît de la rappeler.

— Sire, est-elle donc si mal qu'il ne faille plus songer qu'au salut de son âme! Voyez cependant la sécurité de tout ce qui l'environne; il semble qu'on ignore son danger; tout se passe comme à l'ordinaire; aujourd'hui même elle s'est levée pour entendre la messe. Non, sire, elle n'est pas si près de la mort, mais un mot de votre majesté l'a jetée dans d'étranges frayeurs; elle croit que Dieu la rappelle et qu'il a manifesté sa volonté par un miracle; elle croit que la cloche de Belilla a sonné pour annoncer sa fin prochaine.

— Il est vrai, dit le roi en se signant, ce prodige a eu lieu le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge. »

Doña Luisa avait été élevée par les religieuses de Santa-Clara dans la dévotion superstitieuse de cette époque. Sa foi était simple et profonde; elle croyait fermement aux miracles; pourtant elle osa manifester quelque doute sur ceux de la cloche de Belilla.

« La religion de Votre Majesté peut avoir été trompée, dit-elle; qui a entendu cette cloche miraculeuse? Qui peut dire avec certitude que Dieu lui a donné le don de prophétie?

— Elle le doit à son origine, répondit gravement le roi; elle a été fondue avec les trente deniers pour lesquels le traître Judas vendit Notre-Seigneur.... »

Doña Luisa, consternée, se signa à son tour; au milieu de ses propres peines, elle était profondément touchée du terrible spectacle qu'elle venait de voir.

« Sire, dit-elle avec des larmes, je vais prier près du lit de la reine.... »

Elle allait sortir; Philippe II la retint d'un geste à la fois impérieux et bienveillant :

« Asseyez-vous, doña Luisa, dit-il après un moment de silence ; je vous accompagnerai tantôt chez la reine. Comme l'air est lourd! Par ce temps d'orage, l'esprit souffre comme le corps et ne peut s'appliquer à rien.

« Je n'ai pas ouvert les dépêches que nous envoie le duc d'Albe. »

Il repoussa un paquet de lettres encore intact et s'accouda sur la table. Doña Luisa regardait d'un air rêveur les trois portraits de femmes placés en face du roi; il leva les yeux au ciel, et dit avec un soupir, comme s'il eût répondu aux pensées de la princesse :

« Elles sont mortes jeunes! »

Il reporta alternativement son regard sur doña Luisa et sur le premier portrait, qui représentait une belle jeune femme aux cheveux ondulés et flottant sur de frêles épaules.

« Marie de Portugal vous ressemblait, reprit-il; elle avait votre âge quand je l'ai perdue. C'est une sainte qui prie pour moi dans le ciel.

— Elle était la mère de don Carlos, dit la princesse avec un calme qui paraissait démentir la terrible portée de ses paroles. »

Philippe II tressaillit intérieurement; un sombre éclair sembla jaillir de ses prunelles bleues, et il dit avec véhémence et d'une voix altérée :

« Don Carlos, mon fils!.. Voilà la première fois depuis douze ans qu'on ose prononcer son nom devant moi!... Pourtant, je n'ai pas passé un seul jour sans me souvenir de lui. Qui sait comment le vulgaire a osé juger sa fin? Qui sait de quelles accusations m'auront noirci mes ennemis? J'ai su les bruits répandus par la cour de France; ils sont un outrage à la mémoire d'Éli-

sabeth. Moi, jaloux de don Carlos! Moi, frappant en lui l'amant de la reine! Une haine aveugle a pu seule inventer ces abominables suppositions. Don Carlos était un fou furieux; il est mort victime de lui-même, frappé de ses propres mains, et sans s'être repenti de ce forfait inouï. La reine sa belle-mère le craignait et le haïssait; car elle savait ce qu'elle aurait dû attendre de lui s'il m'eût succédé.... Oui, tel était le fils que la postérité m'accusera peut-être d'avoir assassiné. »

Pendant cette espèce de justification, prononcée d'un ton rapide et plein d'émotion, doña Luisa, pâle et agitée, ne manifestait sa surprise que par de sourdes exclamations.

« Voilà pourtant quels sont les jugements humains! reprit Philippe II avec amertume; ils expliquent aveuglément des choses que Dieu seul connaît; ils osent sonder la conscience des rois! »

Il s'interrompit, et sembla faire un effort pour échapper à ces réflexions, qui peut-être l'avaient préoccupé souvent, mais qu'il n'avait jamais formulées devant personne.

« Doña Luisa, reprit-il en désignant les autres portraits, vous reconnaissez aussi ces deux reines?

— La première est Marie d'Angleterre, la seconde Élisabeth de France.

— Oui; Marie, qui mourut trop tôt pour la gloire de notre sainte religion et le bonheur de ce pays hérétique où règne aujourd'hui la fille bâtarde de Henri VIII; Élisabeth, que mon peuple, en sa vénération, avait surnommée la sainte reine. Jamais un plus noble front ne porta une plus belle couronne. L'une repose dans les tombeaux de Westminster, l'autre m'attend dans la chapelle souterraine de l'Escurial. Trois femmes déjà ont passé sur mon trône, et bientôt peut-être....

— Non, sire, dit doña Luisa, frappée d'une terreur mêlée de pitié ; ayez meilleure confiance en la bonté, en la justice de Dieu. »

En ce moment des pas précipités remontèrent le long du corridor, et il sembla que des voix effrayées se répondaient dans la chambre de la reine. Presque aussitôt la camarera-mayor parut.

« Sire, dit-elle, la reine vient de se trouver tout à coup fort mal ; elle demande ses médecins et son confesseur.

— Venez, sire, s'écria doña Luisa ; la présence de Votre Majesté calmera cette crise. Quelques paroles d'espérance et de consolation peuvent sauver la reine. »

Philippe II fit signe à la camarera-mayor de le précéder, et se tournant vers doña Luisa, il dit d'un air de résignation indifférente :

« Allons, et que la volonté de Dieu s'accomplisse ! »

La reine était renversée entre les bras de ses femmes ; une longue défaillance succédait aux convulsions qui l'avaient saisie. Philippe II s'assit près du lit et donna ses ordres à la camarera-mayor. Il était alors près de minuit. En un instant la nouvelle du danger où était la reine se répandit dans le couvent ; toutes les dames auxquelles leurs fonctions donnaient l'entrée de la chambre accoururent. Les médecins environnèrent le lit ; le confesseur prit la place qu'il ne devait céder à personne, pas même au roi. Un autel fut dressé en face de l'alcôve. On alla chercher les reliques de toutes les églises de Badajoz, et les religieuses se levèrent pour commencer les prières de quarante heures.

La reine sortit enfin de ce long évanouissement qui ressemblait à la mort ; mais la vie ne se manifesta chez elle que par les faibles battements de son cœur et des plaintes inarticulées. Ses yeux restèrent fermés ; son

18

visage et ses mains conservèrent une pâleur livide. Ce fut dans cet état qu'elle reçut les derniers secours de la religion, que l'évêque de Badajoz vint lui administrer au milieu de la nuit.

Un morne silence régnait dans cette chambre, où se tenaient debout plus de cent personnes. La lumière des bougies pâlissait dans l'air ardent qu'aspiraient tant de poitrines haletantes. Au dehors, l'orage éclatait avec une horrible furie ; le tonnerre grondait, et les éclairs jetaient incessamment à travers les vitraux leurs blêmes lueurs. C'était un spectacle frappant et terrible que celui de cette reine expirante, de ces visages consternés qui regardaient son agonie, de cette pompe lugubre dont on environnait ses derniers moments. Elle était depuis si longtemps débile et souffrante, que la fin de sa longue maladie frappait les esprits comme l'événement le plus inattendu. Il semblait à tous qu'elle devait traîner jusqu'au terme ordinaire cette vie languissante. Le roi était allé s'agenouiller dans l'oratoire ; il priait, assisté de son aumônier et, de la porte qui s'ouvrait au chevet du lit, de temps en temps il regardait la reine. Au milieu de la nuit, il se retira.

Vers le matin, la mourante se releva tout à coup, et promena autour d'elle un regard encore vivant. Son confesseur lui présenta le Christ ; elle le pressa sur ses lèvres, et dit d'une voix ferme :

« La cloche de Belilla sonne.... Dieu me rappelle.... Je veux mourir avec l'habit du tiers-ordre de Saint-François. »

La camarera-mayor se hâta de lui mettre par-dessus ses dentelles la robe de laine grise, et de lui passer autour du corps la ceinture de corde, qu'elle avait déjà portée pour accomplir un vœu. Dès ce moment, elle parut s'affaiblir rapidement. Sa jeunesse luttait pour-

tant contre la mort; elle semblait se ranimer, et chaque fois un anéantissement plus profond succédait à cet effort de la vie. Doña Luisa, assise près de lit, suivai avec une morne stupeur les progrès de cette cruelle agonie; jamais le néant des grandeurs humaines ne l'avait frappée comme en ce moment. Elle les prit en pitié devant cette grande leçon. La camarera-mayor avait quitté un moment le chevet du lit. Doña Luisa vint s'agenouiller à cette place, et prenant les mains moites et déjà froides de la reine, elle les pressa sur sa bouche. La mourante fit un mouvement, et son regard éteint s'arrêta sur ce regard plein de douleur qui pleurait sur elle. Une dernière lueur de volonté, d'intelligence, de vie, la ranima; une dernière pensée s'échappa de ses lèvres :

« Luisa, murmura-t-elle, tu vois, je meurs.... Prends garde de devenir reine d'Espagne.... »

Et quelques moments après elle expira.

IV

Les somptueuses funérailles de la reine d'Espagne occupèrent plus longtemps les gens de la cour que la maladie qui l'avait mise au tombeau. Pendant une semaine, son corps, exposé dans une chapelle ardente, fut gardé par toute sa maison. Quatre dames des plus illustres familles de la monarchie espagnole se tenaient au chevet du lit de parade, dont les sombres ornements

éclataient à la lueur de mille cierges. Nuit et jour on disait l'office des morts dans l'église des Bénédictines, où un peuple immense se pressait pour apercevoir, sous le drap de velours noir, cette tête livide autour de laquelle rayonnait une couronne : la mort des grands est un spectacle qui console la foule des misérables ; ils comprennent ainsi seulement l'égalité des hommes devant Dieu.

Philippe II manifesta sa douleur par le luxe de cérémonies funèbres et le deuil universel qu'il ordonna. Dès lors il s'enferma dans une vie plus que jamais solitaire, inaccessible. Le couvent des Bénédictines devint une retraite aussi impénétrable que si la porte de clôture n'eût pas été ouverte. Les religieuses, qui s'étaient retirées dans la partie de leur maison qu'on appelait le vieux cloître, ne vivaient pas plus séparées du monde que les dames de la cour.

Le roi se plaisait dans cette existence murée comme celle d'un chartreux ; il avait une de ces âmes fortement trempées qui résistent à l'ennui d'une solitude absolue. Le sentiment de sa grandeur, peut-être les calculs d'une haute prudence l'avaient toujours tenu isolé au milieu de sa cour et même de sa famille. Il était sans affection, sans familiarité pour ses plus assidus serviteurs ; son conseiller intime, l'inexorable ministre de ses vengeances, le duc d'Albe lui-même ne l'abordait pas sans crainte. Une seule fois, ayant osé entrer dans le cabinet sans être annoncé, le roi lui dit avec une froide colère :

« Cette hardiesse mériterait la hache ! »

Pourtant il savait donner à propos sa confiance, il élevait ceux qui le servaient bien, il récompensait dignement le dévouement, les talents politiques, le courage militaire et même le génie des sciences et des

beaux-arts; mais il n'eut point de favoris et il ne fit jamais la fortune d'un de ses sujets par un simple motif d'attachement et de bon vouloir; jamais puissance ne fut plus absolue et plus redoutée que la sienne; les plus grands tremblaient devant un signe de sa volonté; mais personne ne l'aima, pas même ceux qu'il combla d'honneurs et de richesses.

Pendant les premiers jours qui suivirent les funérailles de la reine, Philippe II ne revit pas doña Luisa, il semblait même avoir oublié qu'elle habitait sa cour. Rien n'était changé cependant pour elle; on lui rendait les mêmes respects, elle était environnée d'un cortége de duègnes qui, sous prétexte de la servir, la surveillaient nuit et jour. Elle ne sortait de son appartement que pour aller, chaque matin, entendre la messe avec la famille royale. Elle présentait l'eau bénite aux deux infantes qui lui faisaient une grave révérence et n'osaient lui parler, tant elles étaient tout à la fois fières et timides; toutes trois prenaient place sans distinction de rang; derrière elles se mettaient les dames d'honneur, et, un peu en avant, les menines, jeunes filles de haute condition qui servaient les princesses du sang royal. Le prie-Dieu, élevé sur deux marches au milieu de la tribune, avait été recouvert d'un drap noir sur lequel était posé un missel aux armes d'Autriche et de Castille. Doña Luisa, agenouillée près de cette place vide, songeait souvent aux dernières paroles de la reine. D'abord cette espèce d'avertissement lui avait causé une surprise pleine d'effroi; mais elle avait fini par le regarder comme le rêve sinistre, la pensée incomplète et dénuée de sens d'un esprit qui s'éteint. Une inquiétude plus vive que celle de son propre avenir dévorait sa vie. Prisonnière au milieu de tant de grandeurs, elle ignorait ce qui se passait dans

le reste du monde, comme si les murs d'un cachot n'eussent laissé pénétrer jusqu'à elle ni un rayon de soleil ni le son d'une voix humaine. Ses jours s'écoulaient dans une épouvantable contrainte, sous la garde de vingt femmes attachées à son service et dont la vigilance épiait tous ses pas.

Doña Luisa n'obtenait un moment de solitude qu'en se retirant dans un petit oratoire pratiqué dans la vaste embrasure d'une des fenêtres de son appartement, et auquel un rideau de soie servait de porte. Ses dames ne la suivaient pas dans ce réduit, qui n'avait point d'issue, et dont la fenêtre grillée donnait sur le grand cloître. C'était une religieuse qui avait arrangé cette espèce de chapelle au fond de sa cellule, habitée maintenant par doña Luisa. Une planche étroite et recouverte d'une nappe brodée servait d'autel à une image de Notre-Dame-de-Guadelupe; toute la décoration consistait en deux vases de terre où s'épanouissaient des fleurs cueillies dans le préau; un siége étroit et dur comme un banc d'église, et une natte de jonc complétaient l'ameublement. Cette pauvreté faisait contraste avec les riches ornements et la tenture frangée d'or qui couvrait les murs blanchis à la chaux de la cellule. Doña Luisa passait des heures entières assise devant la fenêtre aux barreaux de laquelle grimpaient les tiges sarmenteuses d'un jasmin; elle regardait le ciel, elle écoutait les bruits confus qui s'élevaient au delà des hautes murailles du monastère, et, frappée d'un sombre découragement, elle murmurait :

« Mon Dieu ! quelle dure prison ! je suis enfermée ici corps et âme ; la plus affreuse solitude ne me serait pas pire que cet isolement au milieu de tant de gens qui me surveillent encore mieux qu'ils ne me servent. Mon Dieu ! quel a été le sort de tous les miens ! je ne

sais pas même si ceux pour lesquels je prie nuit et jour sont au ciel ou sur la terre! »

Un matin, doña Luisa fut réveillée par les cloches qui sonnaient à toute volée; on entendait au dehors des salves de mousqueterie, et les canons de la forteresse tiraient de minute en minute. De lointaines acclamations dominaient le bruit de l'artillerie et le carillon de tous les clochers de Badajoz.

Doña Luisa se souleva pâle et troublée :

« Qu'est-ce que ceci? s'écria-t-elle; on se bat dans la ville ou bien on tire le canon en signe de réjouissance; entendez-vous, doña Barbara?

— J'entends, madame, répondit la duègne en venant tirer les rideaux du lit.

— Et savez-vous pourquoi tout ce tumulte?

— Non, en vérité, madame.

— Ceci n'est point un mystère, un secret d'État, je pense. Un peuple entier pousse des cris de joie là dehors; je crois qu'on pourrait, sans se compromettre, me dire pourquoi? »

La duègne fit un geste négatif et s'agenouilla en disant :

« Voilà l'*angelus* qui sonne : *Ave Maria....* »

Doña Luisa s'était levée, on l'habilla; quand elle fut prête, au lieu d'aller à son prie-Dieu pour dire ses oraisons du matin, elle marcha vers la porte.

« Madame, où voulez-vous aller? s'écrièrent ses femmes en lui barrant le passage d'un air effaré.

— Chez le roi, répondit-elle en les écartant d'un geste impérieux; suivez-moi, doña Barbara. »

Il était alors environ six heures du matin, personne ne passait par les longues galeries encore toutes pleines d'ombre et de fraîcheur; le soleil commençait à luire sur les grands arbres du préau. Le silence profond qui

régnait dans le monastère étonna doña Luisa ; tandis que la joie publique éclatait au dehors, tout semblait muet et désolé dans cette sombre demeure. Les pages du roi et quelques gentilshommes étaient déjà à la porte de la salle qui précédait le cabinet, tous se rangèrent devant doña Luisa. Elle passa sans obstacle et entra seule chez le roi.

Il n'y avait personne dans le cabinet ; elle resta debout en face de la table, et ses yeux s'arrêtèrent sur un quatrième portrait placé à la suite des autres; c'était celui de la feue reine. A l'aspect de cette morne série, doña Luisa fut saisie d'une sorte d'effroi; il lui sembla que les regards de ces jeunes femmes étaient fixés sur elle et qu'elles lui disaient : « Prends garde de devenir reine d'Espagne ! »

« Doña Luisa! » murmura une voix derrière elle ; et quelqu'un laissa retomber sur la porte le lourd rideau de soie qui la fermait : c'était le roi qui venait d'entrer sans bruit. A l'aspect de la princesse, il n'avait pu dissimuler entièrement un mouvement de surprise et de satisfaction.

« C'est vous, madame, reprit-il; nous vous remercions de cette visite. Ce doit être une heureuse journée que celle-ci, puisque je la commence avec vous. »

Ces paroles, d'une galanterie empressée, étaient fort étranges dans la bouche de Philippe II. Doña Luisa, étonnée, n'y répondit que par un geste plein de tristesse ; elle se sentait troublée d'une crainte vague. En ce moment la colère du roi lui eût causé moins de frayeur que ces marques d'une bienveillance singulière ; mais l'intérêt puissant qui l'avait amenée devant lui domina bientôt toutes ses autres impressions.

« Sire, dit-elle, la plupart de vos jours sont marqués par de nouvelles prospérités ; si Dieu vous frappe,

il vous console. Prenez pitié de ceux que sa colère laisse dans l'affliction. Hélas! je viens à vous pour savoir mon sort. Qu'annoncent ces salves d'artillerie, ces acclamations qui m'ont éveillée? Ah! sire, quel nouveau malheur dois-je déplorer?

— Dieu qui vous afflige, vous consolera. Espérez en lui et en ma bonne volonté pour vous, doña Luisa.

— Sire, vous ne me répondez pas, s'écria-t-elle avec désespoir. »

En ce moment, les fanfares et les acclamations s'élevèrent plus bruyantes à la porte du monastère; le cri de *Viva España y Portugal!* retentit jusque sous les voûtes du cloître. Philippe II se tourna vers les fenêtres en disant :

« Le peuple se réjouit d'une de ces victoires qui décident du sort des États.... »

Doña Luisa frémit.

« L'armée portugaise ne rendra pas Lisbonne, dit-elle impétueusement. Sire, vous êtes le maître de quelques villes que la trahison vous a livrées; mais tous n'imiteront pas la lâcheté du duc de Bragance. Cette guerre sera longue, et qui sait comment elle peut finir?...

— Elle est finie, dit froidement Philippe II; nous avons pris Lisbonne, je suis roi de Portugal.

— Mon père est mort? s'écria doña Luisa avec un long gémissement.

— Il vit encore.

— Alors, sire, il est votre prisonnier? »

Le roi ne répondit pas; il contemplait, recueilli dans ses pensées d'orgueil et de bonheur, cette belle jeune fille, dont le sort était entre ses mains; qu'il pouvait d'un seul mot ensevelir au fond d'un cloître ou mettre sur le premier trône du monde.

« Sire, reprit doña Luisa, renvoyez-moi vers mon père; ordonnez qu'on nous enferme dans la même prison. Vous venez de m'assurer de votre bonne volonté; accordez-moi cette grâce, la seule que je vous demande, la seule que je veuille recevoir de Votre Majesté.

— Voilà une parole bien fière, dit le roi avec quelque ironie, mais sans aucun mécontentement. La grâce que vous nous demandez est véritablement hors de notre pouvoir : don Antonio n'est pas notre prisonnier, il ne s'est pas fait tuer sous les murs de Lisbonne; il a fui.

— Quiconque a fait un semblable rapport à Votre Majesté en a menti! interrompit doña Luisa. Vous n'avez pu croire, sire, une action si lâche. Il ne s'agit plus ici des droits que vous attaquez ni du rang de celui qu'on outrage; il s'agit de l'honneur d'un soldat : les soldats portugais ne fuient pas et ne demandent jamais quartier.

— Don Antonio a disparu pendant la bataille, et on ne l'a pas retrouvé parmi les morts.

— Sa destinée sera-t-elle donc semblable à celle de don Sébastien! » murmura doña Luisa devenue tremblante; et la question qu'elle eût voulu adresser au roi resta sur ses lèvres. Il la comprit pourtant, et il dit, comme s'il eût répondu à sa pensée :

« L'imposteur qui avait osé se montrer sous le nom de don Sébastien a échappé aux gens que nous avions envoyés pour faire prompte et bonne justice de ses fourberies; quelque soin qu'on ait pris, nul n'a pu découvrir sa condition ni ce qu'il est devenu. »

Le cœur de doña Luisa cessa un moment de battre; elle sentit s'évanouir à la fois son espoir et ses craintes; elle crut qu'un fantôme, une illusion de ses sens l'avaient abusée : la tombe qu'elle avait vue ouverte venait de se refermer. Les autres affections qui lui

restaient en ce monde ne pouvaient la consoler, et pourtant elle se réveillèrent plus vives au milieu de cette profonde affliction. Doña Luisa, le regard morne et levé au ciel, semblait avoir oublié la présence du roi; son esprit avait franchi l'espace qui la séparait de ceux qu'elle aimait, et elle murmura, dans l'amertume de sa douleur et de son isolement :

« Hélas! Isabelle!

— Qu'est-ce? dit Philippe II, vous parlez de la jeune duchesse d'Avero?

— Ah! sire, je serais moins à plaindre si elle était près de moi! » s'écria doña Luisa, subitement revenue aux terribles réalités de sa position, et près de descendre à la prière pour obtenir la seule consolation qu'elle entrevît dans son malheur.

Le roi ne répondit pas; il prit la plume, écrivit une ligne, et sonna un page auquel il remit ce papier, après l'avoir scellé. Doña Luisa suivait ses mouvements avec anxiété; elle attendait qu'il lui dît que la grâce qu'elle venait de solliciter lui était accordée. Mais Philippe II jeta la plume sans paraître songer à ce qu'il venait de faire, et se tournant vers la princesse, il lui dit :

« Votre médiation, madame, ne sera peut-être pas inutile pour achever de pacifier ce royaume, déjà soumis. Don Antonio peut s'être enfermé dans quelqu'un des châteaux forts qui bordent la côte; ce serait une téméraire folie que de prétendre y tenir longtemps, et vos conseils pourraient l'en dissuader. En quelque lieu qu'il se soit réfugié, la résistance est impossible. Qu'il fasse sa soumission, et je le recevrai à merci, sinon....

— Eh! que pourra de plus votre colère, sire? interrompit doña Luisa. Vous lui avez ôté sa fille, ses

États; vous lui déniez même l'honneur d'une naissance légitime : que lui laisseriez-vous donc en le recevant en grâce?

— La vie, répondit Philippe II. »

Doña Luisa avait ce courage ferme et réfléchi qui grandit dans les situations extrêmes; elle se tourna vers le Christ, et, montrant au roi cette divine image devant laquelle il se prosternait chaque jour, elle lui dit :

« Les puissants de la terre ont un plus terrible compte à rendre devant Dieu que le commun des hommes; leurs actions sont jugées par celui qui seul est grand, et devant lequel vous-même, sire, êtes misérable et petit. Sa justice est inexorable; elle vous condamnera, si vous versez le sang de mon père : il y va de votre gloire ici-bas! Sire, un roi ne livre pas au bourreau l'ennemi qu'il a vaincu sur le champ de bataille.

— Il lui livre les traîtres et les rebelles, répondit Philippe II, sans paraître ému de pitié ni de colère par ces paroles hardies, prononcées d'une voix pleine de larmes. Mais votre crainte va trop loin, doña Luisa : nous n'avons point mis à prix la tête de don Antonio, et nous vous promettons de nous souvenir qu'il est votre père; ce titre lui sera une puissante sauvegarde contre notre ressentiment. Rassurez-vous donc, madame, et fiez-vous à l'avenir que Dieu vous garde : peut-être en votre vie n'avez-vous jamais été si près qu'aujourd'hui du sort le plus glorieux; croyez-en ma bonne volonté pour vous. »

Ces paroles avaient un sens si clair et si profond, que doña Luisa ne put s'y méprendre; elle sut pourtant dissimuler sa surprise et son effroi; son visage garda la même expression de douleur résignée; seule-

ment une légère pâleur monta à ses joues, et elle détourna la vue en s'inclinant, comme pour rendre grâces au roi de sa promesse.

Il y eut un silence. Philippe II, assis en face de doña Luisa, semblait absorbé dans ses pensées. Il avait l'air parfaitement calme, et pourtant une secrète joie, l'orgueil de ses nouveaux succès rajeunissaient son front; il songeait aux grands desseins qu'il avait déjà accomplis, et à l'avenir, qui lui semblait encore immense devant lui. Le vieux monarque, qui venait de conquérir un nouveau royaume, et dont le cœur ravivé battait d'amour, était plein de volonté, d'implacables passions comme trente ans auparavant, lorsque dans la vigueur et l'orgueil de sa jeunesse, il était allé partager le trône de Marie d'Angleterre; comme à l'époque plus récente où la fille aînée du roi de France lui fût amenée pour ceindre cette couronne fatale à toutes celles dont elle toucha le front. Mais ces passions fougueuses ne débordaient jamais; elles étaient comme la flamme cachée des volcans dont la sourde violence fait trembler la terre et creuse des abîmes, sans qu'aucune explosion décèle son existence. Jamais Philippe II n'avait senti avec tant de plénitude le bonheur de la souveraine puissance; son regard embrassait le monde sans qu'il y trouvât son égal, et peut-être en ce moment le génie de Charles-Quint, son père, lui rappelait-il le projet d'uue monarchie universelle.

« Dieu nous a béni, dit-il en achevant tout haut sa pensée, il nous a fait grand entre tous les rois de la terre, il nous a épargné les revers et les afflictions auxquels les destinées humaines sont sujettes; sa bonté nous laissera sans doute assez de temps ici-bas pour accomplir ce que nous avons si heureusement commencé. »

Doña Luisa soupira profondément. Cette abnégation de tous les sentiments naturels au cœur de l'homme, le spectacle de cette grandeur solitaire l'étonnaient douloureusement. Ce monarque, dont la reconnaissance orgueilleuse remerciait Dieu de tant de prospérités, avait vu la mort impitoyable décimer sa famille, et portait le deuil de sa quatrième femme.

« Un grand souci me préoccupe pourtant, reprit le roi; la succession au trône n'est pas suffisamment assurée; le prince des Asturies est faible et maladif. Que Dieu nous le conserve! mais si nous le perdions? Je sais que ma fille aînée, l'infante doña Clara, est digne du rang où elle serait alors appelée; elle est pieuse, prudente, ferme en ses volontés; j'ai confiance en elle, malgré son jeune âge, et je crois qu'elle porterait dignement le sceptre de notre aïeule Isabelle la Catholique, mais qui partagerait le gouvernement de ses vastes États? Qui ferait-elle roi d'Espagne, de Portugal, des Pays-Bas, de Naples, de Sicile et des Indes? J'ai cherché dans toutes les familles souveraines de la chrétienté, sans trouver un prince auquel je voulusse donner, avec la main de l'infante, l'espoir de ma succession. Il me faut d'autres héritiers, et la raison d'État veut que je me remarie. »

Doña Luisa ne répondit à cette manifestation inattendue que par un geste d'assentiment.

« Les princesses de la maison de France sont toutes mariées, reprit le roi; d'ailleurs j'ai déjà eu assez d'affaires à démêler avec Mme la reine-mère. Il y a une fille dans la maison de Lorraine, mais elle est bien jeune, et les Lorrains me donneraient peut-être de l'embarras; ils ont une ambition trop insatiable, ils sont trop remuants. J'ai jeté les yeux sur la maison impériale d'Autriche, sans plus de succès. La reine

douairière de France, la veuve du roi Charles IX, est une grande et pieuse princesse ; mais nous sommes trop proches parents. Aucune de ces alliances ne saurait me convenir. J'ai cherché ailleurs et mon choix est fait, il étonnera le monde entier. Vous l'apprendrez, doña Luisa, quand le deuil de la feue reine sera fini. En attendant, gardez pour vous seule ce que je viens de vous dire. Bientôt je vous reverrai. Allez, et que Dieu soit avec vous, madame. »

Elle s'inclina devant la main qu'il lui tendait, et que, selon l'étiquette, elle aurait dû baiser; mais toute son âme se révolta contre cette espèce d'hommage, et elle toucha seulement de son front ces longs doigts pâles qui, en se retirant, caressèrent sa chevelure. Elle s'en alla, l'esprit plein de trouble, confondue dans l'étonnement et la frayeur de ce qu'elle venait d'entendre. L'ambition de remonter au rang qu'elle avait perdu, l'espoir de relever les siens, ne la touchaient point ; elle avait vu de trop près le sort de la feue reine pour accepter l'héritage de sa terrible grandeur. Au moment où elle passait le seuil de son appartement, quelqu'un qui l'attendait à la porte souleva vivement le rideau de soie et se précipita au-devant d'elle. C'était la jeune duchesse d'Avero.

Doña Luisa jeta un cri.

« C'est toi! c'est toi! dit-elle, j'avais tant prié Dieu de nous réunir! Je venais de le demander au roi, et je n'osais l'espérer. Isabelle, enfin c'est toi! »

Elle l'embrassa étroitement; puis, jetant un rapide coup d'œil sur le cercle de dames qui les environnait, elle retint cette effusion d'attendrissement et de joie.

« Où étais-tu? D'où viens-tu? reprit-elle avec plus de calme.

— Hélas! madame, depuis un mois je suis ici; depuis

un mois je vois chaque jour Votre Altesse dans l'église, à travers la grille du chœur, où j'entends la messe avec les religieuses.

— Et le roi savait que tu étais là ?

— C'est par son ordre que le capitaine Rodriguez m'y a amenée; mais Votre Altesse ignorait donc mon sort? Oh! quelle terrible prison! Ceux qui y vivent sont comme de pauvres âmes déjà passées dans l'autre monde. »

Doña Luisa s'appuya sur Isabelle et entra dans l'oratoire. Elle s'assit; la jeune fille se mit à ses genoux, et la princesse, n'ayant point la force de parler, l'interrogea d'un regard fixe et désolé. Isabelle leva les mains vers le ciel, et dit avec l'élan d'une vive espérance, d'une joie profonde :

« Don Sébastien est vivant. Dieu, qui nous l'a rendu, le sauvera de ses ennemis! »

Doña Luisa mit en pâlissant ses deux mains sur la bouche d'Isabelle; et, regardant avec frayeur le rideau de soie, dont les plis semblaient frôler sous une main furtivement avancée, elle dit très-bas :

« Tais-toi! tais-toi! on nous écoute!... »

Et laissant aller sa tête sur l'épaule de la jeune fille, elle pleura longtemps, en répétant dans son cœur :

« C'était lui! il est vivant! Mon Dieu! soyez à jamais béni! A votre voix les morts se lèvent! Vous vous manifestez aux peuples par un si grand miracle pour consoler leur misère et pour soumettre l'orgueil des puissants de la terre! Gloire à vous, mon Dieu! qui venez au secours du faible et de l'opprimé!

— C'est ici comme chez les dames bénédictines, murmura Isabelle avec un soupir; jamais seules que pour prier et dormir, c'est la règle.

— Hélas! oui, dit très-bas doña Luisa avec une ar-

dente impatience; attendons ce soir; ce soir, nous descendrons dans le préau; là, nous serons encore sous les yeux de ces femmes, mais elles ne pourront pas nous entendre. »

Elle se tourna avec inquiétude vers le rideau, et reprit à haute voix :

« Allons, Isabelle, raconte-moi comment tu es retombée aux mains du capitaine Rodriguez, et ce qui s'est passé au siége de l'Atalaya.

— Ah! madame, répondit naïvement la jeune fille, cela ferait une belle relation, et bien digne de figurer dans les meilleurs livres de chevalerie. Il y a eu de beaux faits d'armes; quelques braves chevaliers se sont défendus contre cinq cents hommes, dans une place ouverte; la plupart se sont fait tuer sur la brèche....

— Et les autres?

— Les autres ont été faits prisonniers par le capitaine Rodriguez, qui les aura mis à rançon, selon sa coutume. Sans doute ils sont libres à présent.

— Quelle horrible incertitude! murmura doña Luisa. Achève, Isabelle, dis-moi comment toutes ces choses se sont passées.

— Vous vous souvenez, madame, de ce terrible passage de l'Atalaya, et comment je restai au bas du chemin, tandis que don Sancho d'Avila emmenait Votre Altesse. Il ne songeait guère à moi en ce moment, et il ne se souciait pas de ce que je deviendrais. Dès que la troupe du capitaine Rodriguez fut hors de vue, plusieurs cavaliers sortirent du ravin. Ils me trouvèrent au milieu du chemin, où j'étais tombée de lassitude et de frayeur en voulant courir après Votre Altesse, et ils me conduisirent à l'Atalaya. On venait d'y transporter un homme blessé en nous défendant.

— Ce pauvre pâtre? »

Isabelle secoua la tête, et dit avec un grave sourire :

« Ce pauvre pâtre s'appelle don Juan de Matha ; il est le fils d'un riche marchand de Lisbonne. Au temps du roi don Sébastien, il passa en Afrique pour gagner des lettres de noblesse. Votre Altesse sait que tout sujet portugais, d'une famille honorable, les obtient en allant, avec un certain nombre de soldats équipés à ses frais, combattre les infidèles, et que l'on appelle communément ces nouveaux gentilshommes les Africains. Don Juan de Matha commandait une compagnie de cinquante hommes à la journée d'Alcazar-Quivir, et il resta sur le champ de bataille parmi les morts.... »

La grosse cloche du couvent interrompit brusquement Isabelle, et la voix nazillarde de doña Barbara dit derrière le rideau :

« Madame, voilà le dernier coup de la messe qui sonne ; Leurs Altesses vont se rendre à l'église ; nous vous attendons. »

V

Le grand cloître des Bénédictines était formé par quatre galeries voûtées qui environnaient le préau. De légères colonnes accouplées soutenaient les arceaux à plein cintre, dont l'ornementation annonçait une époque plus ancienne que celle de l'architecture gothique ; leurs fûts grêles supportaient des chapiteaux chargés de sculptures d'un goût bizarre et qui représentaient pour

la plupart des figures symboliques, des mythes empruntés aux traditions du paganisme ; de larges dalles couvertes de caractères rongés par le temps pavaient le préau, et parmi ces tombes qui renfermaient, disait-on, les ossements de cent religieuses martyrisées par les infidèles, croissaient de grands rosiers blancs et des ancolies aux fleurs violettes. Au milieu, il y avait un puits ombragé par de magnifiques lauriers. Ce triste jardin servait naguère de promenade aux bénédictines ; elles y cultivaient les fleurs qui croissaient pâles et languissantes à l'ombre de ces hautes murailles. Doña Luisa aimait à descendre au préau vers le soir et souvent elle y restait tard, à la grande mortification de ses dames qui avaient peur dans le cloître après le soleil couché, et qui tout en la suivant récitaient leurs patenôtres. On ne s'étonna point de la voir y conduire Isabelle aussitôt que la châleur du jour fut tombée, et doña Barbara se relâcha un moment de sa surveillance en restant à l'entrée du cloître avec les autres duègnes.

Doña Luisa s'assit sur la margelle du puits, et attirant Isabelle à son côté, elle lui dit :

« Enfin, nous pouvons parler librement ! personne n'écoute. Il est donc vrai ! c'était lui et non pas un fantôme ; tu l'as vu aussi ?... il t'a parlé ?...

— Oui, madame, don Sébastien est vivant. C'est une miraculeuse histoire. Après la bataille d'Alcazar-Quivir, lorsque les infidèles vinrent dépouiller les morts, ils le trouvèrent sans casque, sans armure et avec une blessure profonde au visage ; pourtant il respirait encore. Personne ne le reconnut. Un marabout, c'est-à-dire un prêtre, un saint parmi ces mécréants, cherchait à faire des esclaves chrétiens pour les convertir à ses abominables croyances. Il s'empara de ce pauvre corps presque sans vie, et soit par magie ou autrement

il parvint à lui rendre quelque vigueur, mais l'esprit du roi était troublé ; il ne se souvenait de rien et il ne savait pas son sort. Don Juan de Matha, qui était blessé et prisonnier comme lui, s'attacha à le soigner et à le servir comme c'est le devoir d'un loyal sujet. Le marabout les emmena loin, bien loin dans les terres, à travers des montagnes où campent des tribus sauvages. Ces infidèles n'avaient jamais vu de chrétiens, et ils traitaient les prisonniers comme les soldats de Caïphe traitèrent Jésus ; mais le roi ne sentait pas ces ignominies, tant il était malade d'esprit et de corps, et don Juan croyait à chaque instant que Dieu allait le rappeler après ce long martyre. C'est ainsi que près de deux ans ont passé et que l'on a cru dans toute la chrétienté que don Sébastien était mort. Enfin la raison lui revint et il guérit de ses blessures. Le désespoir s'empara de lui quand il considéra ce qu'il était devenu. C'en était fait de sa vie, si l'on eût découvert qu'il était le roi de Portugal, et il n'avait nul espoir d'obtenir sa liberté par rançon ; il résolut de fuir avec don Juan de Matha. Après mille dangers, tous deux parvinrent à gagner la côte, et une barque les ramena en Portugal, le roi se croyait sauvé, mais il a trouvé daus son propre royaume un ennemi plus puissant, plus cruel que les infidèles auxquels il venait d'échapper. Philippe II, averti de son retour, a fait publier dans toutes les villes et villages, et mettre à la porte de toutes les églises et de tous les couvents une ordonnance qui dit : « Nous promettons, en foi et parole de roi, de donner vingt mille écus d'or à celui qui livrera, mort ou vivant, l'imposteur qui a paru dans notre royaume de Portugal sous le nom de notre bien-aimé cousin le roi don Sébastien, mort à la journée d'Alcazar-Quivir (Dieu l'ait en sa gloire !) ; de plus, si celui qui livrera ledit individu a commis un

crime, quel qu'il puisse être, nous le lui remettons, et s'il n'est pas noble; nous l'anoblissons... »

« Il n'y a point d'exemple dans l'histoire des rois d'une telle cruauté et d'une si détestable hypocrisie ! s'écria doña Luisa. Assassiner celui pour lequel on prie ! Feindre une sévère justice en commettant un crime !... Mais le roi catholique ne croit donc pas en Dieu ?

— Don Sébastien proscrit et forcé de se cacher dans ses propres États, est venu aux environs de Béjà. Votre Altesse était prisonnière, il a tenté de la délivrer. Don Juan de Matha a osé aborder don Sancho d'Avila pour lui indiquer le passage de l'*Atalaya*....

— C'est donc là que s'était réfugié don Sébastien ? interrompit la princesse qui respirait à peine pendant cet étrange récit.

— Oui, madame ; il y a dans ce vieux fort quelques chambres où l'on peut dormir à l'abri de la pluie. Le pays est désert aux environs et l'on croyait que les Espagnols ne s'aventureraient pas deux fois dans ces défilés dangereux. Non, jamais, jamais le souvenir des jours que j'ai passés dans l'*Atalaya* ne sortira de ma mémoire. Je dormais dans une grande chambre dont l'unique fenêtre n'avait ni volets ni vitraux. Des hirondelles avaient suspendu leurs nids aux poutres du plafond et voletaient sur ma tête dès que l'aube commençait à poindre. D'abord j'avais peur dès que je me trouvais seule entre ces quatre murs nus et noirâtres ; mais on s'habitue promptement aux privations d'une telle vie. Quel dénuement, quelle héroïque pauvreté autour de ce roi que j'avais vu naguère si puissant ! Ses chambellans, ses écuyers, ses majordomes étaient tous représentés en la personne de don Juan de Matha. Un pauvre moine lui servait de chapelain ; il disait la messe

dans une salle basse, assez semblable à un caveau, car dans ces châteaux-forts, bâtis par les Maures, il n'y a point de chapelle. On dirait que ces mécréants en sont sortis hier, tant les traces de leur séjour y subsistent partout. Les cyprès qui ombragent la cour intérieure ont été plantés par leurs mains, et les versets du Coran sont écrits en mille endroits sur les murailles. Quelques gentilshommes portugais s'étaient réunis autour de don Sébastien ; mais cette troupe dévouée ne pouvait rien que se faire tuer à son service ; elle n'était pas assez nombreuse pour traverser le royaume et aller joindre l'armée portugaise devant Lisbonne. Tel était pourtant le projet du roi ; mais son adverse fortune lui préparait d'autres dangers. Un matin je fus éveillée par de grands cris et des coups d'arquebuse. Je courus à la fenêtre, mais elle était si élevée au dessus du sol, que je ne pus rien voir ; seulement je sentais l'odeur de la poudre, et il me semblait qu'un nuage de fumée s'élevait au delà du rempart. Il y eut un moment de silence ; puis encore des coups d'arquebuse. Le jour commençait à peine. Je crus que quelque traître avait livré don Sébastien, que l'heure de notre mort à tous était venue. Alors j'eus grand peur et je me mis dans un coin de la chambre à prier Dieu. Un peu après, quelqu'un frappa à la porte : c'était don Juan de Matha. Il tenait son épée de la main gauche car la blessure que don Sancho d'Avila lui fit à l'épaule droite n'était pas guérie.

« Venez, madame, s'écria-t-il ; les Espagnols sont devant l'*Atalaya;* nous serons pris ou tués, car il est impossible que nous résistions à des forces si supérieures. Je vais vous mettre en lieu de sûreté....

— On a découvert que le roi est ici? interrompis-je.

— Non, me répondit don Juan ; car on nous eût

déjà sommés de le livrer en offrant pardon et merci pour tous les autres. »

Il m'entraîna à travers des passages que je ne connaissais point. Tantôt le bruit s'éloignait, tantôt il semblait qu'on se battait derrière nous. Il y avait des moments où le feu cessait et il se faisait un profond silence ; puis de nouvelles clameurs s'élevaient avec un bruit pareil à celui du tonnerre. Don Juan me guidait le long d'un escalier tournant qui semblait aboutir à un abîme. A mesure que nous descendions, l'obscurité devenait plus profonde; enfin je sentis un terrain uni sous mes pieds.

« Restez ici, madame, me dit don Juan ; vous y êtes en sûreté. Quand tout sera fini là haut, je reviendrai si je suis encore vivant; si j'ai été tué....

— Non, non, interrompis-je; j'ai moins de frayeur des coups d'arquebuse que de cette affreuse obscurité : Je veux remonter avec vous. S'il faut mourir aujourd'hui, espérons que Dieu nous fera miséricorde. »

Il tenta encore de me décider à rester dans cette espèce de puits; mais j'éprouvais tout à la fois une terreur et un courage que personne ne saurait comprendre sans s'être trouvé en une telle situation. Nous remontâmes dans la salle basse, et don Juan me quitta....

Isabelle se tut ; les larmes la gagnaient à ce souvenir.

« Continue, dit doña Luisa avec un faible sourire et en lui serrant les mains. C'est un brave et loyal cavalier que ce don Juan de Matha; une noble dame ne dérogerait pas en accolant ses armoiries à celles de ce gentilhomme d'hier, qui a mieux fait son devoir que tant d'illustres seigneurs dont l'origine remonte au temps du roi don Pelayo.

— Je restai seule, reprit Isabelle ; j'essayai de prier Dieu, mais cela me fut impossible. J'écoutais, voilà

tout; j'écoutais avec de mortelles angoisses ces coups, ces clameurs effroyables qui se succédaient à des intervalles égaux. Enfin, le feu se ralentit, puis je n'entendis plus rien qu'un bruit confus. Alors je me relevai, j'ouvris la porte et j'allai au-devant de l'ennemi; car je venais de comprendre qu'il était entré dans l'Atalaya. Il n'y avait personne dans les salles, non plus que dans la cour intérieure : je courus aux murailles. Les Espagnols avaient franci la brèche; un nuage de poussière et de fumée m'empêchait de voir; je n'entendais que des gémissements, des voix confuses, un sourd et horrible tumulte; il n'y avait personne autour de moi; on se battait à l'arme blanche dans la première enceinte. j'allai encore en avant. Tout à coup j'entendis, au dessus de ma tête, un bruit inconnu, comme si des démons invisibles eussent sifflé dans l'air : c'étaient des balles qui passaient autour de moi. Et aussitôt une longue explosion retentit sous la voûte où je m'étais réfugiée : je tombai....

— Oh ciel! tu étais blessée?

— Non, madame; mais je venais de voir don Juan de Matha couché, tout sanglant, devant la herse. Quand je revins à moi, je me trouvai dans la grande cour, appuyée contre la muraille. Le roi et don Juan de Matha étaient assis plus loin, et couverts de leurs capas toutes déchirées et sanglantes. Nous étions environnés d'Espagnols. Le capitaine Rodriguez était blême comme un mort; deux de ses soldats le soutenaient tandis qu'il passait en revue ses prisonniers; car il avait une main emportée. Il allait comme un furieux, se plaignant, blasphémant tout haut. Son alférez le suivait pour recevoir ses ordres. Il s'adressa à moi pour savoir combien d'hommes il y avait dans l'Atalaya. Quand je lui répondis qu'ils étaient dix ou douze, il regarda

autour de lui d'un air stupéfait en disant : — Si peu de monde !... Et ils ont tenu quatre heures derrière cette porte !... Je ne dirai pas que vous mentez ; mais la peur vous a troublé l'esprit, madame. — Seigneur don Rodriguez, lui dis-je, me voici votre prisonnière une seconde fois ; je compte que vous ne refuserez pas de me délivrer, moyennant rançon ? Il hocha la tête et me répondit : — Si le roi le permet, après que je vous aurai conduite à Badojoz. — Ces deux cavaliers, dis-je encore, en lui montrant le roi et don Juan de Matha, pourront aussi vous donner une bonne rançon en échange de leur personne. Il les regarda de travers et murmura : — Qu'est-ce que ces gens-là ? Sommes-nous ici sur leurs terres ? Comment se nomment-ils ? — Ce sont de bons gentilshommes, répondis-je, effrayée de ces questions ; ils m'ont secourue quand je suis restée sur cette route déserte. Traitez-les bien, je vous en prie, seigneur don Rodriguez. Alors il me promit de leur rendre la liberté s'ils pouvaient lui payer quelques centaines de pistoles ; et je vis bien au peu d'importance qu'il y attachait, que nul soupçon n'était dans son esprit. Il s'éloigna ; je m'approchai des prisonniers. Le roi était debout ; on lui avait ôté ses armes. Il était couvert d'une mauvaise cape, mais, à son air, à la majesté de sa personne, je tremblais pourtant qu'on ne le reconnût. — Madame, me répondit don Juan de Matha, ayez bon courage et bon espoir pour nous. Bientôt nous serons libres, et, en recevant notre rançon, le capitaine Rodriguez ne refusera pas de nous donner un sauf-conduit pour traverser l'armée espagnole. Le roi était blessé au bras, — Une balle m'a touché, me dit-il. C'est la première fois que je me bats contre les Espagnols, et, par la sainte messe ! j'espère que ce ne sera pas la dernière. Allez vers doña Luisa, et

racontez-lui ce que vous avez vu. Qu'elle prie pour nous. »

On les emmena, et le capitaine Rodriguez me fit conduire dans le camp qu'on avait dressé, pour la nuit, au bord de la rivière. Les Espagnols n'osèrent pas rester dans l'Atalaya; ils y mirent le feu. Les portes et les solives brûlèrent; mais les murailles restèrent debout, avec leurs fenêtres béantes et noircies par les flammes. A ce spectacle je ne pus retenir mes larmes; j'aimais ce lieu où j'avais souffert tant de privations et d'angoisses. Le lendemain nous partîmes. J'allais à cheval avec l'arrière-garde, et jamais je ne pus approcher des prisonniers. En arrivant, le capitaine Rodriguez était fort mal de sa blessure. On m'amena ici pour m'enfermer chez les dames bénédictines. Les bonnes sœurs ne savaient rien de ce qui se passe au delà des grilles du parloir, ou peut-être feignaient-elles, devant moi, de l'ignorer. J'aurais pu me croire à cent lieues de la cour d'Espagne si je n'eusse entendu tous les jours la messe en face de la tribune royale, où je voyais Votre Altesse à côté des deux infantes.

Doña Luisa avait écouté ce récit, le cœur palpitant d'étonnement et de joie; mais bientôt l'incertitude où il la laissa réveilla en elle une ardente et douloureuse impatience : Seigneur mon Dieu! dit-elle avec ferveur, que votre main ne me tienne pas plus longtemps suspendue sur cet abîme! prenez pitié de mes angoisses, et donnez-moi enfin la vie ou la mort.

Son regard plein de larmes mesura avec horreur ces formidables murs qui la séparaient du monde; elle demeura absorbée dans de terribles et profondes pensées, ne sachant à quoi se résoudre ni quel moyen tenter pour sortir de cette situation.

« Le roi! dit tout à coup Isabelle en tressaillant;

madame, n'est-ce pas le roi qui vient de ce côté? Ah! sans l'avoir jamais vu, je le reconnais! »

Doña Barbara et les autres dames étaient debout et alignées comme des soldats sous les armes à l'entrée du cloître. Philippe II venait de passer devant elles; il s'avançait, suivi seulement du comte de Mora, son camarero-mayor. En entrant dans le préau, il s'arrêta un moment et jeta autour de lui un regard lent et sombre, on eût dit qu'il craignait de fouler cette terre consacrée; puis il traversa avec précaution les allées sinueuses qui s'égaraient entre les tombes. Il semblait absorbé dans un morne recueillement. A tous moments il se signait et s'arrêtait pour lire les inscriptions de ces pierres éparses et couchées dans les gazons humides. Le comte de Mora était resté à l'entrée du cloître avec les duègnes, que l'étiquette tenait toujours debout et comme pétrifiées dans cette respectueuse attitude.

« Jamais le roi n'était descendu ici, dit doña Luisa. L'on assure que c'est parce que sa piété se fait un scrupule de marcher sur les reliques cachées sous ces tombeaux; je crois plutôt qu'il craint de voir ainsi de près les choses qui parlent si haut de la mort. Jésus! Maria! il vient à nous!

Elles s'étaient levées. Le roi, qui d'abord n'avait pas eu l'air de les apercevoir, s'approcha et salua doña Luisa en mettant la main à son chapeau. Les deux jeunes filles, interdites et troublées, s'inclinèrent; il les invita du geste à se rasseoir; et dit en montrant Isabelle :

« Doña Luisa, quelle est cette dame?

— Sire, c'est la duchesse d'Avero, répondit-elle, étonnée de cette question; j'allais vous rendre grâce de me l'avoir rendue.

— Elle est bien jeune pour porter seule un si grand

titre et gouverner de si belles possessions, observa-t-il en la regardant fixement; nous la marierons en Espagne. »

Isabelle devint pâle et détourna la vue avec un faible geste de refus que le roi ne parut pas remarquer.

« Voici un triste lieu de promenade, reprit-il; doña Luisa, vous y venez tous les jours?

— Oui, sire; j'aime l'ombre de ces arbres, j'aime à voir le ciel au-dessus de ma tête, et par-delà ces murailles, les oiseaux qui volent libres dans l'air.

— Ah! vous ne vous êtes point encore accoutumée à cette réclusion, dit le roi avec une certaine ironie; ce séjour vous paraît plus triste que celui des Bénédictines de Beja; j'avais cru le contraire. Que regrettez-vous donc ici?

— Ah! sire, répondit-elle tristement, vous le savez, car je vous ai supplié, j'ai pleuré devant vous.

— Eh bien! n'ai-je pas écouté favorablement votre prière; la grâce que vous demandiez, ne l'avez-vous pas obtenue? »

Doña Luisa fit un geste affirmatif et serra contre sa poitrine la main d'Isabelle, en disant :

« Sire, j'ai senti vivement cette marque de votre bonté.

— Je pensais, reprit le roi, que vous aviez l'habitude de la retraite; vous avez passé les premières années de votre vie dans le couvent de Santa-Clara, et vous deviez même y prendre le voile?

— Il est vrai, dit-elle, troublée à ce souvenir; la main de Dieu, en me retirant de ce saint asile, m'a jetée dans un monde plein de vicissitudes, où j'ai souvent regretté les jours de ma première jeunesse. Oui, j'étais heureuse alors! Mais le monastère de Santa-Clara ne ressemblait pas à celui-ci. Qu'il faisait doux le soir

sous les grands orangers du préau! Que les rives du Mondego étaient riantes au soleil couchant! Combien de fois, à la fenêtre de ma cellule, j'ai regardé ce beau ciel, ces belles eaux, ces frais ombrages!

— Et maintenant un caprice de jeune fille vous fait regretter l'aspect des champs; vous voudriez revoir le pays où vous êtes née? Ce désir peut être satisfait.

— Votre Majesté pourrait permettre.... Je passerais cette porte, je sortirais d'ici!... » s'écria doña Luisa.

Le roi secoua la tête et montra du doigt une tour carrée qui s'élevait au-delà des murs du cloître. Cet édifice, de construction évidemment sarrazine, avait été enclavé dans le monastère, et servait de clocher à l'église des Bénédictines. Il était couronné d'une campanille, chef-d'œuvre de quelque artiste chrétien. Une légère balustrade avait remplacé les vieux créneaux mauresques, et une grande croix de fer s'élevait triomphante au-dessus de ces restes de l'islamisme.

« Venez, madame, dit Philippe II; sans sortir d'ici je peux vous faire voir deux royaumes. »

Un signe avertit le camarero-mayor, qui marcha le premier, et fit ouvrir les portes de la tour. Souvent le roi montait à cette espèce de belvédère, dont l'escalier, pareil à l'échelle de Jacob, semblait aboutir au ciel. Doña Luisa jeta un faible cri en arrivant sur la plateforme. Le grand-air, les flots de lumière, le paysage immense qui l'environnait, lui causèrent une sorte d'éblouissement. Elle s'appuya sur Isabelle et respira profondément, comme si elle se sentait revivre dans cette nouvelle atmosphère.

De ce point élevé la vue parcourait un horizon immense, inondé des feux du soleil couchant; mais l'œil se fatiguait en vain à chercher quelque détail au milieu

de ces vives oppositions d'ombre et de lumière. Le Guadiana seul ressortait comme une écharpe blanche sur ce fond changeant et voilé d'une légère brume. Au pied de la tour, les rues sombres et tortueuses de Badajoz formaient un labyrinthe dominé par les murailles crénelées de la forteresse qui commandait la ville.

« Eh bien! doña Luisa, dit le roi en s'accoudant sur la balustrade, ne voilà-t-il pas un magnifique tableau? Vous pouvez, du regard, passer la frontière et retourner en Portugal. Mais, tout ce pays, c'est l'Espagne. Aujourd'hui, la ligne qui séparait les deux États n'existe plus; ils forment un seul royaume, soumis au même sceptre. Maintenant, vous êtes Espagnole, doña Luisa. »

Elle garda un triste silence. Il y avait dans l'accent de Philippe II une joie hautaine et triomphante qui la glaçait; cette protection, ces égards dont il l'entourait, lui causaient un invincible effroi. Pourtant elle n'avait point compris entièrement les sentiments du vieux monarque; elle n'avait point vu la passion ardente, implacable, qu'elle lui inspirait. Ce visage austère, ridé par les soucis du pouvoir plus encore que par les années n'exprimait qu'une sévérité altière, et l'amour qui bouillonnait au cœur ne se réflétait pas dans ces yeux fixes et fauves, toujours arrêtés sur la jeune princesse.

Doña Luisa s'appuyait à l'angle de la balustrade qui regardait l'Alcazar, dont les tours inégales s'élevaient à l'autre extrémité de la ville. La campanille était au même niveau que le faîte crénelé du vieil édifice; on distinguait le plan des fortifications intérieures, la cour, où manœuvraient en ce moment quelques soldats, et un étroit jardin couvert par d'immenses murailles. Tandis que doña Luisa suivait d'un regard distrait ces évolutions militaires, le roi lui dit :

« Le capitaine Rodriguez a perdu une main dans sa dernière expédition; il ne peut plus servir dans l'armée : pour récompense de ses loyaux services, je lui ai donné le commandement de cette forteresse. »

A ces mots, Isabelle et la princesse échangèrent un regard; toutes deux avaient compris qu'il serait possible d'apprendre du roi lui-même des choses que personne ne pouvait leur dire. La duchesse d'Avero, que le respect et la crainte avaient jusque-là rendue muette, dit, toute tremblante :

« Sire, le nom du capitaine Rodriguez me rappelle que j'ai été sa prisonnière avant que votre majesté daignât me prendre sous sa garde et protection. J'avais craint alors de partager le sort des autres captifs qu'il amenait en Espagne.

— Le capitaine Rodriguez avait reçu mes ordres, répondit le roi avec une bienveillance qui ne lui était pas ordinaire. Il se serait gardé de traiter une fille de votre rang selon les lois de la guerre.

— Et ces cavaliers qui sont arrivés ici comme moi, sous la conduite du capitaine Rodriguez, quel est leur sort? reprit-elle, encouragée. Votre Majesté a-t-elle daigné permettre qu'on leur rendît la liberté moyennant une rançon?

— Les prisonniers faits à l'Atalaya? il étaient quelques-uns, tous gens d'assez petite condition, n'est-ce pas?

— Sire, ils se sont battus en bons gentilshommes. L'un s'appelait don Juan de Matha; les autres, je ne sais pas leur nom. Le capitaine Rodriguez avait promis de supplier Votre Majesté en leur faveur, afin d'être autorisé à les renvoyer en Portugal, après qu'ils lui auraient compté quelques mille pistoles.

— Oui, je me souviens à présent, dit le roi avec dis-

traction; don Sancho d'Avila m'a touché un mot de ceci en me présentant le capitaine Rodriguez. Ces gens-là étaient gardés dans la forteresse. Les uns sont morts de leurs blessures; on ne m'a pas reparlé des autres. »

Isabelle jeta une plainte étouffée; ni la présence du roi ni la crainte de découvrir le secret de son cœur ne purent contraindre son désespoir; elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes. Doña Luisa, pâle, attérée, mais plus maîtresse d'elle-même, serra silencieusement dans ses bras la triste jeune fille, en disant: Pardon, sire, pardon! Vos paroles l'ont cruellement frappée!...

« Que signifie ceci? dit-il froidement. Qu'importe à la duchesse d'Avero le sort de ces hommes? L'un d'eux était-il son fiancé?

— Sire, je ne sais; elle ne m'a rien dit; mais je comprends tout à ses larmes.

— Ah! dit-il étonné; le capitaine Rodriguez a donc fait capture de quelque grand de Portugal?

— Non, sire. Isabelle vous a dit le nom de celui.... Il s'appelle don Juan de Matha....

— Une mésalliance? interrompit-il sévèrement. La duchesse d'Avero ne s'est donc pas souvenue que, pour son mariage, elle a maintenant besoin de mon agrément?

— Sire, dit doña Luisa, suppliante; je réponds de son obéissance aux ordres de Votre Majesté. Vous voyez sa douleur; prenez pitié d'elle! qu'elle sache du moins le sort de celui que sans doute elle ne reverra jamais! Sire, s'il n'est pas mort, ordonnez qu'il soit libre ainsi que ses compagnons d'infortune: c'est une grâce que je vous demande à genoux. »

Le roi, étrangement surpris, la releva sans répondre. Il n'eut aucun soupçon de la vérité; mais les larmes de

doña Luisa l'irritaient contre ceux dont elle prenait les intérêts avec tant de passion; il éprouvait un secret dépit, une sourde jalousie en la voyant ainsi soumise et suppliante en leur faveur; elle faisait pour eux ce qu'elle n'avait pas fait pour elle-même : c'était son intercession qui, sans qu'elle s'en doutât, allait les perdre.

« Ah! sire, reprit-elle, ne vous laisserez-vous point toucher! Ma voix n'éveillera-t-elle pas en votre cœur un sentiment de miséricorde? Hélas! je vous prie comme je n'avais jamais prié que Dieu!

— Je le vois, interrompit-il avec une inflexible décision; mais tant de soumission et de ferveur seront pourtant inutiles. »

Il y eut un silence. Doña Luisa et sa compagne n'osaient plus élever la voix et restaient appuyées à la balustrade dans une morne attitude. Le soleil venait de disparaître, les oiseaux nocturnes voletaient autour de la campanille; un chaud crépuscule succédait au jour. Tout à coup la ville s'illumina, les fanfares, les cris de joie se réveillèrent, le canon de la forteresse retentit; c'était la fête du matin qui recommençait.

— Le peuple se réjouit, dit Philippe II; ce soir il y a des jeux de cannes et course aux flambeaux sur la grande place. Que Dieu pardonne la frivole vanité de ces spectacles! Venez, doña Luisa. »

Elle jeta encore un regard au-dessous d'elle comme pour dire adieu à la terre, aux bruits du monde; il lui semblait qu'elle allait redescendre dans un sépulcre.

« Venez, doña Luisa, répéta le roi en lui offrant la main pour descendre l'escalier. »

Les lampes suspendues aux voûtes du cloître jetaient de pâles clartés; il faisait sombre dans le préau, et les pierres blanchâtres éparses dans la verdure ressem-

blaient à des spectres immobiles. Philippe II jeta un regard à travers les arceaux et dit, en laissant aller la main de doña Luisa :

« N'avez-vous point peur en passant devant ce lieu pavé de tombeaux?

— Non, sire, répondit-elle; ces images de la brièveté du temps, du pouvoir souverain de la mort, me consolent; les saintes dont les reliques dorment sous ces tombes me protégent; car je les ai souvent priées. Leurs regards s'abaissent ici et veillent sur moi. »

Doña Luisa s'était arrêtée; sa belle et noble figure ressortait comme une apparition dans l'ombre immobile des arceaux; elle montrait du geste les formes fantastiques couchées sur le noir tapis de gazon, audessus duquel les lauriers balançaient leur feuillage sonore. A cette époque, les croyances religieuses étaient vives et entières; les articles de foi avaient autant d'autorité sur les esprits les plus élevés que sur la multitude ignorante; les miracles étaient acceptés sans discussion comme des faits évidents, et l'on croyait à l'intervention continuelle du ciel dans les choses de la terre. Les paroles de doña Luisa frappèrent le roi d'une crainte superstitieuse; il frémit et s'humilia dans son âme devant ce pouvoir occulte auquel il avait foi comme en sa propre puissance. Son regard troublé se détourna de la princesse comme s'il eût tremblé de voir une de ces saintes qu'elle invoquait se dresser entre elle et lui. Il s'appuya au bras du comte de Mora et dit d'une voix mal assurée :

« Je ferai bâtir une église sous l'invocation des bienheureuses martyres qui reposent ici. Dieu vous garde, doña Luisa! ne m'oubliez pas dans vos prières. »

Il s'éloigna. Les dames qui attendaient dans le cloître en disant leurs patenôtres, entraînèrent aussitôt



la princesse. Jamais l'observation exacte de l'étiquette ne leur avait tant coûté.

« Jésus! Maria! s'écria doña Barbara, je serais morte de frayeur si je n'avais eu sur moi la relique de sainte Ursule! Savez-vous, madame, que souvent la nuit on entend gémir dans le préau les âmes damnées des Sarrazins qui ont martyrisé les saintes religieuses? »

Le jour suivant, Philippe II resta longtemps enfermé avec son confesseur. La piété dont toute sa vie donna l'exemple était sincère; mais la foi ne dompta pas en lui les mauvaises passions; la crainte des châtiments de l'autre vie ne l'arrêta point dans ses implacables volontés, parce qu'il croyait toujours pouvoir racheter son péché par son zèle à défendre les intérêts de la religion catholique. Sa dévotion ardente, cruelle, inconséquente, ne le gêna jamais; pour tranquilliser sa conscience, il lui suffisait de se faire absoudre du fait par l'intention; ce fut ainsi qu'il accomplit sans remords les plus mauvaises actions de sa vie.

Dès que le confesseur se fut retiré, le capitaine Rodriguez, qui avait été mandé, entra chez le roi; c'était la première fois qu'il se voyait seul en face de son souverain, et le rude homme de guerre, peu habitué aux façons de la cour, était plus troublé que s'il se fût agi d'aller se faire tuer à la tête de sa compagnie.

« Capitaine, lui dit le roi, je veux savoir de votre bouche quels sont les prisonniers que vous avez faits à votre dernière expédition et quelle rançon vous en avez tirée.

— Sire, répondit le vieux reître d'un ton piteux; c'est une capture qui, sur mon âme! ne m'a pas enrichi : je n'ai pas touché un seul maravédis de ces quatre cavaliers. Deux d'entre eux sont morts après avoir été

soignés à mes dépens, et j'ai même fait dire quelques messes pour le repos de leur âme....

— Quels étaient ces hommes? interrompit le roi.

— Sire, l'un s'appelait don Alvaro d'Acuña, et l'autre don Christoval de Melo, deux vieux soldats qui avaient fait la guerre en Afrique.

— L'un de ceux qui ont survécu s'appelle don Juan de Matha; qu'en avez-vous fait? »

A cette question, le capitaine Rodriguez se troubla et répondit balbutiant :

— C'est un personnage d'assez peu d'importance.... j'ai cru pouvoir le laisser aller....

— Sans rançon, interrompit encore le roi.

— Non, sire; je n'aurais osé sans l'agrément de Votre Majesté; c'est au contraire pour aller chercher sa rançon et celle de son compagnon d'armes qu'il est parti en me donnant sa parole de revenir dans quarante jours; demain ce terme expire. D'ailleurs l'autre prisonier, resté en ôtage, me répond de don Juan de Matha.

— Quel homme est celui-ci? Dites tout ce que vous savez.

— Sire, c'est un jeune et brave cavalier assez mal accommodé de la fortune, à ce que je soupçonne. Je l'ai amené ici avec des blessures qui ne sont pas encore guéries, et longtemps j'ai cru que l'argent de sa rançon servirait pour ses funérailles. Il a des façons d'homme de grande condition, et pourtant il me paraît aussi dénué que le bienheureux saint Jean de la Croix. Je le laisse libre sur sa parole qu'il ne sortira pas de l'Alcazar. Il ne parle à âme qui vive, et passe une bonne partie de son temps à composer des sonnets.

— Quelque poëte de cour! dit le roi avec dédain; comment se nomme-t-il? »

Le capitaine Rodriguez hésita un moment avant de répondre à cette question toute simple, et le roi reprit avec un regard sévère et défiant :

« Je vous demande son nom.

— Sire, répondit le capitaine, je l'ignore. Lorsque, selon l'usage, j'ai sommé mes prisonniers de me déclarer, une main sur le Christ, leurs noms, titres et conditions véritables, celui-ci a refusé de répondre; je n'ai pas insisté dans la crainte qu'il se parjurât en prenant un faux nom.

— Voilà qui est d'une charité fort prudente, dit le roi avec ironie ; ainsi vous auriez laissé aller cet homme sans savoir qui il est? Par le saint suaire! si le fait était venu à notre connaissance, nous vous aurions sévèrement traité, capitaine Rodriguez!

— Ah! sire, s'écria-t-il, prêt à se jeter aux pieds du roi, je vous demande grâce pour cette faute que je n'ai pas commise! »

L'instinct de défiance et de jalousie qui avait porté Philippe II à ces minutieuses investigations ne s'arrêta pas là. Il ne devait point pardonner aux malheureux dont la liberté avait été sollicitée par les pleurs et les prières de doña Luisa. Il était jaloux de ce vif intérêt, du souvenir qu'elle gardait de ces hommes qu'elle avait connus peut-être dans un autre temps plus heureux pour elle; aucun sentiment de générosité, de justice, n'arrêta l'effet de ces vagues soupçons, de ce ressentiment mesquin et cruel.

« Capitaine Rodriguez, dit-il de cette voix impérieuse à laquelle nul n'avait jamais désobéi; ces prisonniers sont des sujets rebelles, des ennemis de notre autorité; ils ont été pris les armes à la main dans un pays déjà soumis; la loi de guerre ne peut plus leur être appliquée ; ils doivent être considérés comme traîtres au roi

et à l'État. Nous leur faisons cependant grâce de la vie ; mais la liberté, ils ne l'auront jamais, jamais, entendez-vous? ils iront travailler aux galères de Ceuta ou aux mines du nouveau monde. Telle est notre volonté ; nous vous chargeons de la faire exécuter sous un bref délai. Allez. »

VI

Quelques heures plus tard, le capitaine Rodriguez fit parvenir aux mains du roi un message ainsi conçu :

« Sire, le prisonnier, que j'ai sommé de me déclarer « son nom après lui avoir annoncé qu'il allait être mis « aux fers pour partir avec quelques malfaiteurs con- « damnés comme lui aux mines, a juré sur le Christ « qu'il était don Sébastien de Portugal. J'attends les « ordres de Votre Majesté. »

Philippe II était environné des grands de son conseil quand le camarero-mayor lui remit cette lettre. Après l'avoir lue sans le moindre signe d'émotion, il la posa sur la table ; et la couvrant de sa main, il dit :

« Don Sancho, achevez de nous lire vos dépêches. »

Don Sancho d'Avila était arrivé de Lisbonne le matin même, et l'importance des nouvelles qu'il apportait avait paru telle, que le roi, après lui avoir donné audience, venait de mander son conseil. Le drapeau espagnol flottait sur la ville conquise ; mais les habitants

se défendaient encore au milieu des ruines et de l'incendie allumé par eux. Les moines exhortaient le peuple à cette résistance désespérée en accréditant le bruit étrange de la résurrection du roi don Sébastien. Cette nouvelle propagée dans les provinces pouvait produire un soulèvement général ; au seul nom de don Sébastien, l'armée portugaise était près de se rallier, et il était à craindre que quelque imposteur, profitant de cette disposition des esprits, fît naître une révolte. Don Antonio, blessé pendant la bataille et sauvé par les siens, avait gagné Oporto et proclamait lui-même le prochain retour du roi son neveu.

Le conseil jugea que ceci était une ruse de guerre pour exciter les Portugais à la révolte. Chaque membre proposa à son tour les mesures qu'il croyait propres à déjouer ce grossier artifice. Les avis divers dans les moyens et l'application étaient unanimes dans leur cruelle rigueur : le roi se taisait; mais à travers son masque impassible perçait une morne satisfaction. Après que chacun eut parlé, il remit à don Sancho d'Avila le message du capitaine Rodriguez en lui commandant de le lire à haute voix. Après cette communication, il dit avec l'accent bref et rapide qu'il prenait toujours pour annoncer ses volontés :

« Nous devons rendre grâce à Dieu qui a mis en nos mains cet imposteur; son châtiment ne se fera pas attendre. La nouvelle de sa mort publiée en Portugal mettra fin à toutes ces trames. Depuis le commencement de la guerre, les rebelles ont préparé cet artifice. Le gouverneur de Tavira nous avait signalé l'apparition de cet homme qui a tenté de se faire reconnaître dans l'Alentejo et dont la trace s'est ensuite perdue. Depuis trois mois sa sentence est prononcée, elle sera exécutée demain. Nous laissons ainsi au coupable le temps de

préparer sa dernière confession. Que Dieu lui fasse miséricorde! »

L'approbation du conseil fut unanime; chacun vit la main de Dieu dans cet événement. Parmi ces personnages éminents, il y en avait plusieurs qui étaient allés à la cour du Portugal et qui connaissaient le roi Sébastien. Nul ne demanda cependant à constater par son témoignage la non-identité du prisonnier avec le roi défunt; nul ne parut douter de son audacieuse fourberie. Don Sancho d'Avila fut le seul qui osa faire une observation, non dans l'intérêt de la vérité, mais par l'effet d'une prudente prévision.

« Sire, dit-il, sans doute cet aventurier a quelque trait de ressemblance avec don Sébastien; les ennemis de Votre Majesté affirmeront que c'est lui véritablement; ne faudrait-il pas, avant de le faire mourir, mettre à découvert toute sa vie?

— Nous y aviserons, dit le roi. Vous êtes homme de bon conseil, don Sancho; ce soir, vous viendrez prendre mes ordres. »

Dès que Philippe II eut congédié les grands du conseil, il manda doña Luisa et Isabelle. Toutes deux eurent, en comparaissant devant lui, le pressentiment de quelque grand malheur; jamais son aspect n'avait causé à la princesse une si profonde crainte. Il était assis dans le haut fauteuil, surmonté d'un dais qui lui servait de trône quand il présidait le conseil; son visage sombre et pensif était encadré dans un chapeau de velours noir; il s'accoudait sur la table autour de laquelle des siéges épars et vides annonçaient qu'une réunion venait d'avoir lieu.

« Doña Luisa, dit-il en la regardant fixement, savez-vous pour qui vous me sollicitiez hier? »

A cette question un sentiment indicible d'épouvante

et de joie la saisit; elle comprit que don Sébastien était vivant; mais que son salut ou sa perte étaient aux mains de Philippe II.

« Sire, répondit-elle en pâlissant, je vous ai prié pour de malheureux prisonniers.

— Des gens qui vous sont inconnus? des misérables que votre charité protége?

— Des Portugais, sire, des soldats couverts de blessures.

— Et pour lesquels la duchesse d'Avero vous avait supplié d'intercéder? Vous m'avez dit le nom de l'un d'eux; l'autre, aujourd'hui même a déclaré celui qu'il prétend être le sien. »

Il s'interrompit et mit sous les yeux de doña Luisa la lettre du capitaine Rodriguez. Elle y jeta un regard et dit avec une sombre énergie :

« Eh bien! sire, vous savez maintenant la vérité. »

Il reprit la lettre et répondit froidement :

« Cet aventurier sera pendu demain aux créneaux de l'Alcazar. »

A ces mots, doña Luisa, éperdue, tomba aux genoux du roi, en s'écriant :

« Non, sire! vous ne voudrez pas un si grand crime!... Vous m'écouterez.... don Sébastien est revenu.... C'est lui, c'est un roi, c'est le fils de votre sœur que vous assassineriez!... Dieu l'a délivré; de retour dans ses États, il a été contraint de se cacher, sous peine de mort.... Ah! sire, il ne le devait pas, il ne devait pas douter ainsi de votre justice; il devait venir à vous, et se faire reconnaître.... N'y a-t-il pas ici des gens qui auraient témoigné de la vérité! Qu'ils viennent, sire; montrez-leur don Sébastien, et ils le reconnaîtront tous.... »

Philippe II hocha la tête avec une froide impatience, et un pénible sourire desserra ses lèvres contractées.

« Sire, reprit doña Luisa, vous avez droit de vie et de mort sur vos sujets; mais les rois, vos pareils, ne relèvent que de la justice de Dieu. Vous voyez dans don Sébastien un ennemi. Son seul crime envers vous, c'est son droit à la couronne que vous avez conquise. Oserez-vous l'en punir? Il n'y aurait point d'exemple d'un tel forfait. L'empereur Charles-Quint, votre père, laissa la vie à son plus grand ennemi, le roi François Ier. De nos jours, une femme hérétique, Élisabeth d'Angleterre, retient la reine d'Écosse prisonnière depuis quinze ans, et sa haine n'ose pas toucher à cette tête royale.»

Le roi ne répondait rien; son visage immobile ne trahissait aucun des sentiments de haine et d'amour qui l'agitaient à l'aspect de cette jeune fille dont les larmes, la véhémente douleur, étaient d'une beauté si souveraine.

« Sire, reprit-elle encore, vous n'êtes pas convaincu.... Mais il y a ici quelqu'un dont je peux invoquer le témoignage. Isabelle a vu don Sébastien, elle l'a reconnu; que Votre Majesté daigne l'interroger....

— Parlez, madame la duchesse d'Avero, dit froidement Philippe II. »

Isabelle s'avança, tremblante, et raconta brièvement les faits qu'elle avait appris et ceux dont elle avait été témoin dans l'Atalaya; sa douleur, l'effroi de sa situation donnaient à ses paroles une éloquence vive et vraie. Le roi l'écouta avec le même visage impassible, tandis que doña Luisa, dont ce récit ravivait à la fois l'espérance et les craintes mortelles, étouffait ses larmes et priait en son cœur. Dieu seul a su quelle conviction entra en ce moment dans l'esprit de Philippe II; peut-être s'arrangea-t-il avec sa conscience en restant dans le doute. Quoi qu'il en soit, sa volonté était arrêtée,

inébranlable : rien ne devait la fléchir; car elle avait pour motif les plus violentes passions de son cœur, l'ambition et la jalousie. Lorsqu'Isabelle eut achevé son récit, il lui dit sévèrement :

« Voilà, certes, un tissu de fourberies et de mensonges fort habilement arrangé; nous ne vous en ferons point complice, et nous voulons croire que vous avez été trompée, madame la duchesse. Ce misérable subira son châtiment, et nous ne pousserons pas plus loin les effets de notre justice, de crainte d'avoir à punir des personnes qui nous sont chères....

— Sire, interrompit doña Luisa, point de grâce pour moi!... Mais suspendez ce terrible arrêt! Si quelque jour vous aviez un remords.... Ce sang serait versé.... Dieu ne pardonnerait pas! Hélas! que peut maintenant votre prisonnier? Laissez-lui la vie, la vie que nul regret ne peut racheter.... Vous m'accorderiez celle du plus grand criminel, si je vous la demandais à genoux....

— Ceci est un crime d'État, de lèse-majesté; nous ne pouvons le pardonner, dit le roi, avec une inexorable décision.

— Sire, dit doña Luisa, en se relevant avec l'énergie d'une douleur sans espoir, prenez garde, il faudra me condamner aussi, car toute ma vie je rendrai témoignage contre vous.... je dénoncerai devant toute la chrétienté le crime que vous aurez commis.... Don Sébastien a été reconnu.... On l'a vu.... D'autres voix s'uniront à la mienne pour proclamer la vérité.... En vain vous le traînerez à un infâme gibet, et vous y attacherez la sentence qui le déclarera un traître et un imposteur; quand il sera mort, les peuples diront que c'était le roi don Sébastien, et que vous l'avez assassiné!... »

Elle s'arrêta brisée, étouffée par les sanglots. Philippe II se taisait. Ces paroles audacieuses le frappaient à la fois de colère et d'inquiétude. Il savait quel parti ses ennemis pouvaient tirer d'une telle accusation; il craignait les doutes de la multitude, et peut-être la vengeance de quelque fanatique; il craignait surtout les derniers moments de celui qu'il avait condamné. Il fallait que sa fin fût publique, et peut-être quelqu'une de ses dernières paroles retentirait-elle parmi la foule. Philippe II se rappelait quels ennemis lui avait suscité la mort du comte d'Egmont; un sentiment de prudence l'arrêta; il calcula rapidement qu'un autre moyen pouvait le délivrer de don Sébastien.

Doña Luisa comprit l'hésitation du roi, elle crut qu'un mouvement de justice et de miséricorde s'élevait en lui, et elle tomba de rechef à ses genoux, n'ayant plus la force de le supplier que par ses larmes. Il se pencha comme pour la relever, et retint dans sa main pâle et décharnée les deux mains qu'elle étendait vers lui.

« Madame, dit-il, c'est votre obstination à soutenir la fourberie de cet homme qui l'envoie à la mort. Si vous ne persistiez pas dans une erreur si étrange, s'il confessait hautement son crime, s'il déclarait qu'il a pris faussement le titre et le nom de don Sébastien de Portugal, nous pourrions lui faire grâce de la vie.

— Quoi, sire, s'écria doña Luisa épouvantée, il devrait se renier lui-même, et moi je soutiendrais par mon témoignage cet affreux mensonge qui le rayerait sans retour de son rang ici-bas ?... Jamais, jamais ! Il ne voudra pas sauver sa vie à ce prix !

— Que Dieu sauve alors son âme ! dit le roi avec une commisération hypocrite. Nous permettrons qu'un prêtre l'assiste à ses derniers moments. Son repentir

pourra trouver grâce dans le ciel, et plus heureux que nous, pauvres pécheurs, il peut entrer demain dans la béatitude éternelle. Allez, madame, ajouta-t-il, en congédiant du geste doña Luisa, allez et priez Dieu pour l'âme de ce malheureux! »

Elle hésita un moment, puis vaincue par son désespoir, elle s'écria :

« Eh! bien, sire, que faut-il faire? que faut-il dire? je consens à tout ce qui peut sauver sa vie! me voici soumise ; qu'ordonnez-vous?

— Que vous ne vous laissiez pas abuser plus longtemps par ce mensonge; mais le salut de cet homme ne dépend pas de vous seule ; s'il persiste dans sa fourberie, il sera pendu demain.

— Ah! que Dieu nous fasse miséricorde! murmura doña Luisa.

— Les personnes qui s'intéressent au sort de ce malheureux, pourraient aller lui dire que sa vie dépend de cette déclaration, reprit le roi en se tournant vers Isabelle; nous ne leur refuserons pas un ordre pour pénétrer jusqu'à lui.

— Sire, dit doña Luisa avec résolution, ainsi vous accorderez la vie et la liberté au prisonnier, s'il déclare que le nom et le titre qu'il a pris n'étaient pas véritables?

— Nous lui accordons la vie et la liberté, sous condition qu'il sera banni du royaume, qu'il sera déporté dans quelqu'une de nos possessions des Indes orientales, d'où il ne pourra sortir sous peine de mort.

— Et quel garant, sire, de votre promesse?

— Ma parole royale, je la donne, madame. »

Elle alla vers le prie-dieu, et dit en montrant un livre ouvert :

« Sire, jurez-le aussi par les saints Évangiles.

— Je le jure, répondit-il en étendant la main. Madame la duchesse d'Avero, approchez. »

Il prit une feuille de papier et écrivit :

« A l'alcade de la forteresse de Badajoz, don Rodriguez Nuñez. Notre bon plaisir est que la duchesse d'Avero puisse entrer dans l'Alcazar et visiter les prisonniers commis à votre garde. Vous l'aurez pour entendu. Moi, le roi. »

« Tenez, ajouta-t-il; vous êtes libre d'user de cet ordre. Si ce malheureux veut avouer son crime, des témoins que nous allons désigner d'avance, seront prêts à recevoir sa déclaration; s'il persiste, tout est fini; il n'y a plus d'espoir pour lui que dans la miséricorde de Dieu. Quant à son compagnon, don Juan de Matha, voulant user de clémence à son égard, nous le bannissons à perpétuité de toute l'étendue de nos États, et nous ordonnons la confiscation de ses biens au profit du couvent des Bénédictines de Badajoz. L'arrêt en sera expédié aujourd'hui même. Allez. »

Doña Luisa ne pleurait plus; l'énergie d'une résolution généreuse éclatait dans son regard; elle était calme, résignée, prête à tout. Dans les situations extrêmes et inévitables, le sang-froid s'accroît toujours ainsi, en proportion du péril. Il y a un sens profond dans ce vieux proverbe espagnol qui dit : « Dieu nous garde des douleurs que nous pourrions supporter sans mourir. »

Doña Barbara attendait à la porte du cabinet. La princesse ne put échanger un seul mot avec Isabelle; ses dames l'environnèrent dès qu'elle fut rentrée dans son appartement, et, pour échapper du moins à leurs regards, elle se réfugia dans l'oratoire. Isabelle, l'ordre du roi à la main, dit à doña Barbara de tout disposer pour qu'elle pût se rendre à l'Alcazar sur l'heure

même. Aussitôt une des duègnes fit avertir le grand-écuyer qu'une dame de la maison des infantes allait sortir, afin qu'il envoyât l'équipage et la suite convenable. La jeune duchesse revêtit le costume que les femmes de cette époque portaient pour sortir à pied ou en litière. C'était une ample noire, assez semblable à un domino, qui couvrait tout l'habillement, et dont les manches ouvertes traînaient jusqu'à terre ; un voile de taffetas cachait leurs cheveux, et elles déguisaient leurs traits sous une espèce de masque noir et camard, pareil à ceux qu'on appelait alors, en France, touret de nez. Quand cette toilette fut achevée, Isabelle entra dans l'oratoire. Doña Luisa priait agenouillée.

« Bientôt je serai de retour près de Votre Altesse, dit la jeune fille en se tournant d'un air de défiance vers le rideau qui seul les séparait des argus attachés à leurs pas; je vais faire tous mes efforts pour accomplir les ordres du roi. Ayez bon espoir, madame. »

Doña Luisa s'était levée. Sans dire un seul mot, sans expliquer son intention autrement que par son geste, elle fit signe à Isabelle de quitter sa mante et de l'en vêtir; elle lui ôta son masque et s'en couvrit le visage, après avoir caché sous le voile de soie ses longues tresses noires. Isabelle se mit à genoux devant l'image de Notre-Dame de Guadalupe : doña Luisa la baisa au front et sortit de l'oratoire, l'ordre du roi à la main. Les duègnes, devant lesquelles elle passa, ne conçurent aucun soupçon; celle qui devait l'accompagner se mit à sa suite, et elles descendirent. Une litière attendait déjà à la porte du couvent : doña Luisa y monta seule. Deux pages menaient les mules ; la duègne et un valet à la livrée du roi suivaient à pied. Elle traversa ainsi la ville et entra sans obstacle dans l'Alcazar. Toutes les portes s'ouvrirent devant l'ordre du roi; le capi-

taine Rodriguez vint au devant de doña Luisa, et l'arrêta pour la complimenter.

« Madame, dit-il, assez étonné qu'elle n'eût répondu que par un geste de remercîment à son discours, je vais vous conduire moi-même près du prisonnier; c'est un pauvre homme dont l'esprit me paraît dérangé, et j'attribuerais plutôt sa déclaration à la folie qu'à quelque intention coupable. Pour m'assurer de lui, je l'ai enfermé dans la plus haute chambre de la tour. »

Il offrit la main à doña Luisa pour monter : la duègne les suivait. Quand ils furent au haut de l'escalier et que la porte fut ouverte, doña Luisa dit :

« L'ordre du roi dit que j'entrerai seule. »

Au son de sa voix, la duègne et le capitaine Rodriguez tressaillirent. Ils eurent un soupçon; mais ils n'osèrent pas s'y arrêter, tant le fait paraissait étrange, impossible. Ils s'inclinèrent en silence, et doña Luisa passa seule le seuil de la porte, qui se referma derrière elle. Don Sébastien était debout, le front appuyé aux barreaux de la fenêtre. Le soleil était près de se coucher, et sa lumière enflammée éclairait en plein les murailles blanches et nues de cette chambre, meublée comme la cellule d'un capucin. Le prisonnier ne s'était pas retourné en entendant ouvrir la porte.

« Sire ! murmura derrière lui une voix tremblante et arrêtée par les pleurs. Il frissonna, et se retint, en pâlissant, aux barreaux de la fenêtre; car ses genoux se dérobaient sous lui à l'aspect de cette femme voilée.

— Sire, c'est moi, reprit-elle en ôtant son masque.

— Luisa ! » s'écria-t-il.

Tous deux restèrent un moment immobiles, éperdus; puis, les mains unies, ils s'assirent à côté l'un de l'autre, et ne purent longtemps se parler que par de muets regards. Hélas ! de ce monarque couronné au

berceau et dont la jeunesse fut si puissante, si glorieuse, il ne restait qu'une ombre. Ses traits d'une beauté si noble, étaient hâves et défigurés; son regard vague n'avait plus cette fierté souveraine qui commandait aux hommes; l'esclavage et la maladie avaient éteint l'auréole qui environnait jadis ce noble front: le roi n'était plus qu'un être débile et à jamais brisé par l'effroyable tempête à laquelle il avait survécu. Un sentiment de pitié, de dévouement, de respect, plus fort que l'amour, s'empara du cœur de doña Luisa à l'aspect d'une si grande infortune; elle fléchit le genou devant son royal fiancé, et s'écria douloureusement:

« Ah! sire, combien vous avez souffert! »

Il passa la main dans ses longs cheveux, et, découvrant son front, traversé d'une large cicatrice, il dit:

« Vous m'auriez toujours reconnu à cette marque, n'est-ce pas? »

Et comme elle lui répondit vivement par un geste affirmatif, il ajouta:

« Mes bons Portugais me reconnaîtront quand je me montrerai à eux. J'ai trop différé; j'ai trop écouté de prudents conseils.... J'ai trop ménagé ce peu qui me reste de vie.... Que Dieu me garde de mourir ici!... Mais, quand j'aurai chassé les Espagnols de mon royaume, quand nous serons à Lisbonne, quand vous aurez été couronnée reine de Portugal.... alors.... doña Luisa, je le sens, ma fin sera proche; car ma vie sera épuisée dans l'accomplissement de mes desseins. J'irai vous attendre près des rois mes ancêtres, dans le royal monastère de Belem.... là-bas. »

Il s'arrêta, faible, anéanti, et montrant de la main, à travers la fenêtre, les montagnes de Portugal.

« Sire, dit doña Luisa, de toutes ces espérances que vous me faites concevoir, je n'en veux qu'une, c'est

celle de partager votre sort pendant les années que vous resterez sur la terre : Dieu, qui vous a miraculeusement sauvé, vous conservera. Mais savez-vous où vous êtes et quels dangers vous environnent? Écoutez-moi, car nos moments sont comptés. Sire, vous êtes au pouvoir de votre plus cruel ennemi; il a résolu votre mort....

— Il n'osera? interrompit don Sébastien.

— Hélas! sire, avec lui l'effet suit toujours la menace.

— Mais toute la chrétienté lui demanderait compte de mon sang! Sa puissance est grande, mais pourtant il n'osera pas frapper si haut, vous dis-je! Il a fait tomber d'illustres têtes, mais celle d'un roi! Non, non, il aura peur d'y toucher!

— Son abominable hypocrisie a trouvé le moyen de justifier ce forfait inoui en vous accusant de mensonge et de fourberie, répondit doña Luisa; ah! sire, vous ne savez pas encore jusqu'où va sa duplicité! »

Alors elle raconta brièvement ce qui s'était passé, l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec Philippe II, et les conditions qu'il mettait à sa clémence. Don Sébastien, que ses paroles avaient d'abord ému d'étonnement et d'indignation, l'écouta avec une attention triste et calme. Quand elle eut achevé, il dit froidement :

« Je reconnais la politique cauteleuse et cruelle de Philippe II. Cette déclaration le délivrerait plus sûrement de moi que ma mort : elle imposerait silence aux protestations de mes partisans. Alors il serait bien véritablement roi de Portugal; moi vivant je lui aurais légué mon héritage. Je suis son prisonnier, et pour rançon il me demande mes droits, mon rang, mon nom, tout ce que je suis.... Par le Christ mort sur la croix, je ne me rachèterai pas à ce prix! Que mon sang retombe sur lui! »

Doña Luisa se tourna avec effroi vers la porte, et leva ses mains jointes au ciel comme pour lui demander encore un instant. Puis elle se jeta aux genoux de don Sébastien et lui dit avec véhémence :

« Sire, je n'ai qu'un moment pour vous parler, pour vous persuader.... Voyez, je suis à vos pieds, je vous demande grâce pour votre vie, pour la mienne ! Ne les condamnez pas toutes deux par votre refus ! Eh ! qu'importe ce titre, ces grandeurs, dont vous avez vu de près le néant? Ah! sire, les plus humbles ici-bas sont les plus heureux! Autrefois, il m'en souvient, vous aviez souvent envié le repos d'une vie sans ambition, exempte des cruels soucis du pouvoir. Alors vous me disiez que l'orgueil de ce rang suprême ne valait pas le bonheur que vous donnait mon amour. Eh bien! si je vous suis toujours chère, vivez pour moi.... Je vous suivrai dans votre pauvreté, dans votre exil.... Nous irons nous cacher dans quelque contrée solitaire du Nouveau-Monde; nous oublierons ce que nous avons été. Le roi de Portugal sera véritablement mort; mais don Sébastien vivra, il vivra pour moi seule ! Ah! je bénirai alors les volontés de Dieu ! »

Elle embrassait les genoux de don Sébastien, son regard plein de douleur et de prière était fixé sur lui. Il ne répondait pas.

« Sire, reprit-elle, ils vont venir! Au nom du Christ et de sa sainte mère, laissez-vous gagner à mes larmes.... Je sais qu'au fond de votre âme il y a une voix qui crie les mots de gloire, d'honneur!... Tristes fantômes dont l'orgueil humain a fait des dieux.... La gloire! c'est l'admiration aveugle de la foule qui applaudit les plus heureux! L'honneur! ah! ce n'est pas dans une obstination insensée qu'il consiste!... S'il fallait racheter votre vie par une lâcheté, par une trahison, je ne

vous la demanderais pas ainsi à genoux, sire ; je vous laisserais mourir, je mourrais avec vous; mais cette couronne que vous tenez de Dieu, vous pouvez l'abdiquer sans remords et sans honte.»

Elle lui parla longtemps ainsi avec des pleurs, des instances, des alternatives terribles de douleur et d'espoir. Il ne répondait rien à ces prières ardentes; mais sa paleur, l'anxiété de son regard décelaient la lutte cruelle qui s'élevait en lui.

Tout à coup doña Luisa s'interrompit et écouta en frémissant; des pas se faisaient entendre dans l'escalier; on s'arrêta devant la porte.

« Sire, s'écria doña Luisa d'une voix éteinte, ils viennent.... c'en est fait; les voilà! Sire, prononcez notre arrêt de vie ou de mort! »

Il fit un brusque mouvement, et l'entourant de ses bras, il serra contre sa poitrine, avec une sorte de frénésie, cette belle tête pâle et défaillante.

« Eh bien! soit, je le veux! s'écria-t-il, je veux avec toi la vie, la liberté!

— Oui, murmura-t-elle en répondant à cette étreinte passionnée; oui, libres, heureux ensemble pour toujours! »

Quand la porte s'ouvrit, doña Luisa était debout et elle avait eu le temps de reprendre son voile et son masque. Le capitaine Rodriguez parut accompagné de deux soldats qui portaient des flambeaux, car il faisait déjà sombre.

« Madame, dit-il, les personnes de votre suite vous attendent avec inquiétude; il est temps de vous retirer si vous ne voulez pas vous trouver de nuit dans les rues de Badajoz. »

Doña Luisa comprit que personne encore ne l'avait reconnue, et cette certitude lui rendit son sang-froid.

« Capitaine, dit-elle, votre prisonnier est prêt à faire telle déclaration qu'exigera le bon plaisir du roi. Vous devez avoir reçu déjà des ordres à ce sujet ?

— Oui, madame, répondit-il troublé au son de cette voix qu'il hésitait pourtant à reconnaître, Sa Majesté a désigné le révérend père Cyrillo, notre chapelain, et don Jaïme de Sanusa, mon lieutenant, pour recevoir avec moi les aveux du prisonnier. Ils sont ici.

— Eh bien! mandez-les et que tout ceci s'achève en ma présence pour que je puisse en rendre compte au roi. »

Elle alla s'asseoir près de don Sébastien et lui dit à voix basse :

« Mon seigneur, c'est la vie que vous m'allez donner en rachetant la vôtre.... Que ne puis-je vous rendre grâce à genoux! Tournez les yeux vers moi, voyez, je suis heureuse... Non, je ne crains plus rien! Philippe II a juré sur les saints Évangiles, il a donné sa parole royale. Bientôt vous serez libre.... Oh! quelle joie de renoncer pour vous au reste du monde et de vous suivre par delà les mers! »

Cette voix aimée, ces paroles de dévouement et de tendresse, vibrèrent dans le cœur de don Sébastien; il oublia sous leur influence l'orgueil de sa vie passée; il eut peur de la mort qui eût brisé ce nouvel avenir que l'amour de doña Luisa lui promettait. D'ailleurs l'âme enfermée dans ce corps débile n'avait plus son énergie première; elle avait faibli dans ses souffrances, et son audace, son bouillant courage ne s'éveillaient plus que sous le coup de quelque impulsion puissante.

Les témoins mandés par le capitaine Rodriguez arrivèrent bientôt. Ils étaient suivis de l'écrivain ou greffier, qui enregistrait les condamnations prononcées par l'alcalde, car la forteresse étant une juridiction indé-

pendante, le gouverneur n'obéissait qu'au roi, et, dans les affaires criminelles, il remplissait à la fois les fonctions de juge et de grand-prévôt. Les témoins se rangèrent autour de la table; le greffier ouvrit son écritoire de corne, et déploya une feuille de papier marquée au timbre royal. Au lieu de procéder à un interrogatoire régulier, il rédigea une déclaration dont les termes semblaient arrêtés d'avance, tant ils étaient explicites et violents. Cependant, avant de finir, il somma le prisonnier de lui déclarer son véritable nom.

« Sébastien, répondit-il d'une voix altérée, mais sans hésiter.

— Et votre profession?

— Soldat. »

Le greffier fit tout haut la lecture de cette espèce d'acte mortuaire. Don Sébastien l'écouta avec une tranquille attention et les yeux fixés sur doña Luisa. Le greffier lui présenta la plume; il signa d'une main ferme; puis les témoins mirent leur nom au-dessous de ce nom détrôné. Tout était fini, lorsque le capitaine Rodriguez, se tournant vers doña Luisa, lui dit :

« Vous devez signer aussi cette déclaration, madame. En cas d'absence ou de mort des témoins officiels, vous pourriez être appelée et interrogée sous serment. Telle est la loi. »

La princesse eut un mouvement de surprise et de frayeur; puis, prenant résolûment son parti, elle signa : « Luisa de Portugal. »

« Madame! s'écria le capitaine Rodriguez.

— Je prends tout sur moi, interrompit-elle fièrement. Exécutez les ordres que vous avez reçus. Dès ce moment, votre prisonnier est libre....

— Pas encore, madame, répondit le capitaine Rodriguez; il doit d'abord être conduit sous bonne escorte à

San-Lucar, où il s'embarquera pour l'île de Luçon, lieu de son exil. Il aura pour compagnon don Juan de Matha....

— Juan est ici! il est de retour! interrompit don Sébastien avec une grande émotion.

— Oui, le digne cavalier est arrivé, comme il l'avait promis, le quarantième jour, dit le capitaine Rodriguez avec un soupir; il apportait sa rançon et la vôtre, mais la justice du roi s'est chargée de votre rachat.

— Hélas! mon noble Juan, mon ami! murmura don Sébastien; il revenait avec un autre espoir!

— Madame, dit le capitaine Rodriguez en présentant la main à doña Luisa, l'heure est avancée; on va relever le pont-levis.

— Allons! dit-elle; et se tournant vers don Sébastien, elle lui montra le ciel, comme pour le prendre une dernière fois à témoin de sa promesse.

Tandis que ceci se passait dans l'Alcazar, rien encore n'avait été ébruité au couvent des Bénédictines, et le roi attendait avec une certaine impatience le succès qu'il se promettait de l'entrevue du prisonnier avec la duchesse d'Avero. Tout était tranquille dans l'appartement de la princesse. Pourtant, ce qu'elle prévoyait était arrivé. Doña Barbara n'avait pas tardé à regarder au joint des rideaux ce qui se passait dans l'oratoire, et elle avait failli tomber à la renverse de saisissement, en apercevant à la lueur de la lampe qui brûlait nuit et jour sur l'autel, Isabelle agenouillée devant Notre-Dame de Guadalupe. L'apparition d'un horrible fantôme ne lui eût pas causé plus de frayeur que la vue de cette belle tête blonde. La vieille dame était une prudente personne, qui servait à la cour depuis le premier mariage du roi; elle calcula promptement qu'il y avait moins de péril à se taire qu'à découvrir cette hardie sub-

stitution, qui pouvait rester un secret entre elle et la princesse, et sans rien dire, elle s'assit près de la portière pour empêcher les autres dames de regarder dans l'oratoire. Elle attendit ainsi deux heures dans des inquiétudes mortelles. Enfin la princesse rentra avec le même bonheur qu'elle était sortie, sans avoir été reconnue. Doña Barbara arrêta d'un signe les autres duègnes qui s'avançaient pour ôter à doña Luisa son voile et sa mante, et elle la laissa aller aussitôt dans l'oratoire. Ce qu'elle avait prévu arriva : au bout d'un moment, la princesse et Isabelle reparurent ensemble, l'une avait repris le vêtement que l'autre venait de quitter, et personne ne soupçonna ce qui s'était passé. La dame qui avait accompagné doña Luisa imita prudemment le silence de doña Barbara, et si elle avait conçu quelque doute, elle ne le manifesta pas.

C'était un samedi, veille de la fête de tous les saints, jour de vigiles-jeûnes. La princesse s'assit devant la collation qu'on lui servit; mais elle ne toucha point à ce léger repas. Les violentes émotions qu'elle venait d'éprouver palpitaient encore en elle; sa main froide et tremblante serrait la main d'Isabelle, qui, non moins agitée, cherchait dans son esprit quelque moyen d'échapper à l'épouvantable contrainte que la présence des dames de service leur imposait. Mais cette situation ne dura pas longtemps. Un page du roi fit demander doña Barbara, qui, au bout d'un moment, rentra tout effarée.

« Madame, dit-elle, Sa Majesté vous mande. »

Doña Luisa sentit que le moment qui devait décider de son sort était venu; elle savait combien était terrible la colère de Philippe II; mais elle ne la craignit pas pour elle-même, après avoir assuré le salut de don Sébastien. Elle marcha d'un pas ferme et rapide jus-

qu'à la porte du cabinet, où elle entra seule. Le roi était debout; il avait à la main la déclaration de don Sébastien.

« Doña Luisa, dit-il en affectant un calme que démentait le frémissement de ses lèvres, est-ce là votre seing?

— Oui, sire, répondit-elle en jetant les yeux sur le papier qu'il lui montrait.

Et sur-le-champ elle raconta comment elle était parvenue à mettre en défaut la surveillance de ses duègnes, et à pénétrer jusque près du prisonnier. Philippe II l'écouta sans l'interrompre; ensuite il lui dit avec une ironie amère :

« Voilà une audacieuse tromperie! Mais vous pouviez vous l'épargner, madame; il fallait nous dire le désir que vous aviez de voir ce misérable. Nous ne vous aurions certes pas refusé la permission accordée à la duchesse d'Avero. Si bas et si vil que soit cet homme, votre charité pouvait descendre jusqu'à lui. On a vu jadis une grande princesse, l'infante doña Marguerita, pénétrer dans les prisons et consoler les criminels, dont elle obtenait souvent la grâce. On louait, on vénérait cette haute piété qui s'humiliait ainsi. »

Doña Luisa ne pouvait se méprendre à ces paroles pleines d'une si fausse pitié, d'un si cruel dédain, et elle répondit avec une dignité humble :

— Sire, si j'ai failli, excusez-moi, j'ai besoin de votre pardon....

— Ah ! interrompit le roi avec une espèce de sourire, vous avez donc à solliciter une nouvelle grâce?

— Sire, celle-ci me regarde; c'est la plus grande qu'il soit en votre pouvoir de m'accorder. Sire, je vous demande la liberté.

— Votre liberté, et qu'en feriez-vous?

— Je partirais, sire, je m'éloignerais pour toujours, et jamais le souvenir de ce dernier bienfait ne sortirait de mon cœur. »

Philippe II ne répondit que par une sourde exclamation de surprise et de rage; ses soupçons n'étaient pas allés si loin; il n'avait pas cru doña Luisa capable d'un tel amour ni d'un tel dévouement.

« Sire, reprit-elle, Dieu m'a inspiré des sentiments conformes à ma fortune. J'ai été chassée de ma patrie, déchue de mon rang; j'ai vu la ruine et l'humiliation de tous les miens; je dois abjurer l'orgueil de ma première condition, et descendre à celle d'une humble sujette de Votre Majesté. Une nouvelle vie s'est tout à coup ouverte devant moi....

— Doña Luisa, interrompit le roi avec une sourde violence; oseriez-vous me dire toute la vérité?

— Oui, sire, si vous m'interrogez, répondit-elle intrépidement.

— Vous voulez suivre le sort d'un misérable....

— Sire, interrompit-elle avec véhémence, pour vous, pour le reste du monde, cet homme est un grand coupable auquel vous avez fait grâce; pour moi, c'est le roi don Sébastien, celui que j'ai forcé de racheter sa vie et la mienne par une lâcheté.... sire, je fus sa fiancée; je l'aime.... Je suis à lui pour la vie, pour l'éternité; vous me demandiez la vérité, la voilà. »

Philippe II avait pâli, un éclair de fureur jaillit de ses yeux; mais il retint la terrible explosion de sa colère et dit avec un froid dédain :

— Votre erreur me fait pitié, doña Luisa.... Il y a dans tout ceci quelque maléfice, quelque tromperie du démon. »

A cette supposition terrible, doña Luisa frémit; elle savait combien de victimes Philippe II avait livrées à

l'inquisition, et de quels ennemis l'avait délivré le saint tribunal.

« Sire, s'écria-t-elle, quel que soit cet homme, souvenez-vous que vous avez juré, par votre parole royale, et sur les saints Évangiles, de lui laisser la vie et la liberté à des conditions qu'il a accomplies; le saint-père lui-même ne vous relèverait pas d'un tel serment. »

Il y eut un silence. Le roi s'était assis, la tête baissée, le front appuyé sur sa main, dont le tremblement nerveux trahissait la violente agitation qu'il voulait dissimuler. Doña Luisa, debout en face de lui, se taisait, et attendait dans une affreuse anxiété la réponse du vieux monarque. D'abord elle avait osé interroger des yeux sa physionomie inflexible; puis comme fascinée par le regard qu'il levait sur elle, la jeune fille avait senti un frisson d'épouvante et d'horreur; l'amour autant que la colère éclatait dans ce regard fixe et profond.

« Doña Luisa, dit enfin Philippe II, retirez-vous; demain je vous rappellerai. D'ici là Dieu m'aura inspiré ce que je dois faire pour vous. Si vous avez quelque complice, qu'il vous garde le secret, sur sa vie; dites-le à la duchesse d'Avero. »

En rentrant dans son appartement, la princesse ne trouva plus doña Barbara ni ses autres femmes; elles étaient remplacées par des dames d'une plus haute condition et qui avaient déjà servi les infantes. Ce changement s'était fait avec si peu de bruit, qu'Isabelle s'en était à peine aperçue. A sa grande surprise, on l'avait laissée seule un moment; puis les nouvelles dames étaient venues attendre doña Luisa. Elles entrèrent aussitôt en fonction. Les cent yeux d'Argus n'étaient pas plus ouverts et plus clairvoyants que ceux de ces femmes vouées à une surveillance encore plus vigi-

lante que celle de doña Barbara. Doña Luisa ne put adresser, sans témoins, une seule parole à Isabelle.

Malgré la promesse du roi, deux jours s'écoulèrent dans une horrible attente. Doña Luisa tremblait, non pour la vie de don Sébastien, elle savait que le roi ne violerait pas un serment prononcé sur les saints évangiles, mais elle perdait l'espoir d'obtenir sa propre liberté. Son courage n'était pourtant pas abattu; l'avenir était long devant elle; et dans l'énergie de son dévouement et de sa volonté, elle ne voyait que la mort qui pût la séparer à jamais de don Sébastien.

Enfin, le matin du troisième jour, elle reçut un message du roi qui la mandait sur-le-champ; elle fut saisie d'un funeste pressentiment, et malgré la présence de ses dames, elle se jeta tout en pleurs dans les bras de la duchesse d'Avero. Avant de s'"éloigner, elle lui dit :

« Isabelle, si nous ne devons pas nous revoir, souviens-toi de mes dernières paroles. N'accepte l'alliance d'aucun Espagnol; que ta main soit la récompense de l'un de ceux qui furent fidèles à notre mauvaise fortune! Entre tous, don Juan de Matha est celui qui t'a le mieux méritée. »

En traversant les salles qui précédaient le cabinet du roi, doña Luisa s'aperçut qu'il y régnait un certain mouvement. Les pages nu-tête et le manteau court sur l'épaule, allaient et venaient comme pour transmettre des ordres. Le capitaine des cent hommes qu'on appelait *la guardia de Espinosa*, et qui avaient le privilége d'entourer en voyage la personne du roi, attendait à la porte du cabinet.

Philippe II fit un pas pour venir au devant de doña Luisa; malgré la contenance impassible qu'il affectait, une sourde joie éclatait dans son regard.

« Madame, dit-il, aujourd'hui même la cour va me

suivre à Elvas où je m'arrêterai quelques jours; ensuite nous irons à Lisbonne. Vous y viendrez, doña Luisa, et c'est là que vous apprendrez quelle haute fortune nous vous destinons.

— Sire, répondit-elle, quelles que soient les grandeurs dont Votre Majesté veut m'honorer, je les refuse. »

Ces paroles furent dites à voix basse, mais avec l'accent d'une énergique résolution. Philippe II comprit cette résistance invincible; il s'y attendait peut-être. Son implacable amour ne vit plus alors qu'une terrible et dernière satisfaction, celle de la vengeance.

« Eh bien! madame, dit-il froidement, vous êtes libre.

— Sire, je vous rends grâce! s'écria-t-elle, et sa voix s'éteignit; un sentiment de défiance et de crainte glaçait, malgré elle, sa reconnaissance; son regard éperdu semblait encore interroger le roi.

— Oui, répéta-t-il, vous êtes libre. Je vous laisse ici maîtresse de vous-même. Dans une heure je serai sur la route de Portugal. Déjà les équipages de la cour et les compagnies de la garde sont hors des portes. Voulez-vous, madame, venir voir le bel ordre de ma suite? Venez, je vais vous le montrer. »

Doña Luisa, étonnée et saisie d'une crainte vague, suivit le roi qui ne lui avait pas laissé le temps de répondre. Le comte de Mora les précédait; il resta au bas de l'escalier de la campanille. Le roi monta le premier; il gravissait rapidement les marches usées en entraînant d'une main la princesse. Elle avait peur, sa tête se troublait. En ce moment la pensée lui vint qu'elle était destinée à quelque affreux supplice. Pourtant elle se rassura en arrivant sur la plate-forme. Un doux soleil d'automne éclairait les rives du Guadiana; l'air était d'une pure transparence et laissait voir tous les détails de ce paysage immense. Un grand mouvement

régnait dans les rues et hors des portes de Badajoz. En deçà du pont, toutes les compagnies de la garde du roi étaient sous les armes, et les casques de fer poli, les piques, les lancilles aux légères banderolles, formaient deux lignes étincelantes. Mais doña Luisa jeta à peine un regard sur ce tableau riant et animé. Ses yeux tournés vers l'Alcazar cherchaient, au sommet de la plus haute tour, la fenêtre grillée derrière laquelle était don Sébastien. Le roi la laissa un moment à cette préoccupation, puis il lui dit lentement :

« Une étrange aventure est arrivée hier dans l'Alcazar. Le gouverneur venait de passer en revue la garnison; les soldats manœuvraient dans la grande cour au son des tambours et des trompettes. Le prisonnier dont vous avez obtenu la grâce allait partir pour San-Lucar en compagnie de quelques malfaiteurs condamnés aux mines. Cette troupe était dans la cour au moment où les alferez levaient leurs drapeaux et que la musique redoublait ses fanfares aux cris mille fois répétés de *Viva Espana y Portugal!* alors le prisonnier s'est jeté en avant du front de bandière en criant : « A moi! *Portu-*
« *gal por el rey!* je suis don Sébastien!... » Mais qui le croira, maintenant qu'il a dit et signé qu'il était un aventurier? »

Il se tut, et considéra avec une cruelle joie doña Luisa qui, pâle, atterée, muette de saisissement, l'interrogeait d'un regard égaré.

« Cet homme ayant ainsi démenti sa déclaration, reprit le roi, nous sommes déliés de notre serment, et nous avons ordonné que justice fût faite....

— Et tout est fini! interrompit doña Luisa avec un sourd gémissement.

— Pas encore, répondit Philippe II en regardant du côté de l'Alcazar. »

Elle comprit qu'il était inutile de demander grâce, que rien ne pouvait sauver don Sébastien. La pensée d'une mort prompte et certaine lui vint alors, elle mesura de l'œil l'élévation de la tour, et se pencha les bras étendus sur cet abîme. Mais la crainte de l'autre vie l'arrêta. Elle eut peur, en damnant son âme, d'être séparée pour l'éternité de celui qu'elle aimait, et que Dieu allait recevoir. Elle voulut fuir, mais Philippe II lui barra le passage et la retint violemment :

« Regardez! dit-il en la ramenant du côté de la balustrade qui faisait face à l'Alcazar. »

Une forme humaine était suspendue aux créneaux de la tour, et s'allongeait avec une faible oscillation sur la muraille grise. Un flot de peuple réuni au pied de la forteresse regardait en haut. En ce moment il applaudit par de sauvages acclamations. A cet aspect, doña Luisa jeta un cri perçant et tomba affaissée sur elle-même, comme si quelque coup invisible l'eût frappée d'une atteinte mortelle. Le roi la regarda un moment d'un œil fixe, et dit tout haut :

« Je l'aimais! »

Puis il descendit.

Quand doña Luisa revint à elle, au bout de quelques moments, elle se souleva et gagna les premières marches de l'escalier. Elle s'assit et resta là tout le jour, plongée dans un complet anéantissement. Toutes ses facultés d'intelligence et de réflexion étaient éteintes, et la douleur instinctive qu'elle éprouvait ne s'exprimait que par des larmes rares et de faibles gémissements. Vers le soir, cependant, il lui sembla entendre comme des voix d'en haut qui l'éveillaient, et tout à coup la conscience de sa situation lui revint. Elle écouta; ce chant était celui des religieuses, qui, après le départ

de la cour, venaient de refermer la porte de clôture et faisaient, en procession, le tour du cloître.

Doña Luisa descendit et vint se jeter aux pieds de la prieure :

« Ma mère, lui dit-elle, je suis restée ici pour n'en plus sortir? »

Les religieuses étonnées de cette apparition, l'environnèrent: on l'interrogea.

Alors elle déclara sa naissance et protesta de nouveau de sa résolution.

« Ma fille, répondit la prieure, je savais que vous étiez ici; un ordre du roi avait devancé votre résolution; demain vous prendrez le voile. »

. . . .

. . . .

Un an plus tard, doña Luisa prononça ses vœux. Jamais recluse n'eut une vie plus séparée du reste de la terre; le couvent fut pour elle une prison inaccessible; elle y était environnée d'une surveillance qui ne laissait parvenir jusqu'à elle aucune nouvelle de ce qui se passait dans le monde. Ce ne fut que dix-huit ans plus tard, à la mort de Philippe II, qu'elle apprit le sort de ceux pour lesquels elle priait tous les jours. Son pays avait subi le joug espagnol. Don Antonio, son père, était mort dans l'exil, après avoir légué ses droits à la couronne de Portugal au roi de France Henri le Grand. La duchesse d'Avero, dépouillée de son titre et des biens immenses de sa maison, pour avoir refusé de donner sa main à un sujet espagnol, avait épousé dans l'exil don Juan de Matha.

Le percepteur posa le manuscrit sur la table et promena un regard glorieux sur notre cercle; il se croyait

de moitié, pour le moins, dans le succès de larmes que cette lecture venait d'obtenir.

« Ah! monsieur le curé, s'écrièrent ces dames, quel terrible homme que votre Philippe II! Est-ce qu'il eut une cinquième femme?

— Non, non, mesdames; il mourut veuf bien des années plus tard, dans ce beau couvent de l'Escurial où reposaient déjà les trois reines défuntes. Sa fin fut fort édifiante; à sa dernière heure, il parla comme un saint; il pardonna d'avance à tous ceux qui allaient se réjouir de sa mort, et certes, ils étaient nombreux. J'ai vu son portrait à l'Escurial; il avait des yeux un peu ronds, les lèvres serrées et la barbe rare; sa figure était assez belle; mais elle n'était pas très-débonnaire. Certainement, celui qui a écrit cette histoire l'avait peint d'après nature.

— Et vous croyez que tout ce qu'il a raconté est bien véritable?

— Ah! fit le curé en secouant la tête d'un air de bonhomie, comme je n'étais pas là....

— Certainement, ce n'est pas parole d'évangile! murmura le percepteur un peu mortifié de ce que personne ne lui faisait compliment sur sa manière de faire sentir le point d'exclamation; mais il y a toujours quelque chose de vrai dans une nouvelle historique, ne fût-ce que les noms et les dates.

— Par exemple! m'écriai-je étourdiment, nous savons tous que les romanciers ne se gênent guère quand il s'agit de dates, et moi-même....

— Vous! cria-t-on tout d'une voix.... Ah! ah! vous faites donc des livres?

— Hélas! oui, répondis-je toute confuse. »

Ce fut comme une révolution; ces dames me questionnaient, me reprochaient l'espèce de mystère que

j'avais fait; le percepteur alla chercher son manuscrit et m'adjura de lui trouver un éditeur; enfin, je ne savais auquel entendre.

« Mais vous n'écrivez donc pas sous votre véritable nom? me demanda une de ces dames.

— Point du tout; j'ai un pseudonyme, et qui sait! vous avez peut-être lu mes livres sans vous en douter?

— Ah bah! fit le percepteur épouvanté et se souvenant sans doute qu'il avait dit beaucoup de mal de tout ce que nous avait fourni le cabinet de lecture. Cette situation me parut si comique, nous avions tous un air si drôle, que je me pris à rire de tout mon cœur.

— Écoutez, leur dis-je, j'ai fini hier une petite histoire à laquelle il ne manque, pour être bien véritable, que des noms que nous savons tous, au lieu des noms supposés que j'y ai mis. Demain soir je vous la lirai, me pardonnerez-vous alors de ne vous avoir pas plus tôt montré mes bas bleus? »

On me pardonna, et le lendemain on me fit l'honneur de veiller jusqu'à minuit pour écouter cette histoire.

LES AMOURS D'UN VOLEUR.

I

« Ma chère amie, dit Mme de Montsallier avec un mouvement d'épaules, en vérité je ne conçois pas vos tristesses ! Est-il possible que vous ne soyez pas la plus heureuse personne du monde !

— Mon Dieu ! je ne nie pas mon bonheur, répondit Élise en se renfonçant dans son fauteuil d'un air accablé.

— Pourtant vous n'en jouissez guère, et vos jours s'écoulent dans une apathie, dans une sorte de somnolence dont rien ne peut vous réveiller. Je ne vivrais pas vingt-quatre heures ainsi !

— Mais je vous assure que je ne me trouve pas malheureuse, ma chère cousine !

— Vous dites cela avec un sang-froid ! c'est inoui ! interrompit Mme de Montsallier presque en colère. Eh ! bon Dieu, je le crois bien que vous ne vous trouvez pas malheureuse ! Les avantages que vous possédez à vous seule feraient le bonheur de quatre femmes rai-

sonnables, si on pouvait les leur partager. D'abord vous êtes jeune. »

A ce mot Mme de Montsallier s'arrêta et retint un soupir en jetant un coup d'œil sur la glace devant laquelle elle achevait sa toilette.

« Ah ! dit Élise, vous pensez donc qu'il suffit de n'avoir que vingt ans pour être heureuse ?

— Oui, répliqua vivement Mme de Montsallier; mais malheureusement on ne comprend bien ce bonheur-là que quand il est passé. Ce n'est pas tout, Élise; vous êtes jolie, fort jolie.

— Je le sais, répondit-elle avec insouciance; mais qu'est-ce que cela me fait puisque je ne suis pas coquette?

— Bon! est-ce que l'on ne doit pas être toujours bien aise de plaire, ne fût-ce qu'à soi-même, quand on se regarde là, toute seule, dans son miroir? Ensuite vous êtes riche, vous êtes indépendante.

— Et vous pensez que cette fortune, cette indépendance, sont aussi d'infaillibles moyens de bonheur? interrompit Élise avec un mélancolique dédain; eh bien! dites, si vous voulez, que je suis une folle, mais je vous avoue que je n'en sens pas le prix. Les jouissances du luxe, de la vanité n'éveillent en moi aucune satisfaction, et cette liberté tant enviée n'est rien, à mes yeux, qu'un triste isolement!

— Il ne tient qu'à vous d'y renoncer! interrompit vivement Mme de Montsallier.

— Oui, dit Élise avec un soupir, en me mariant! Tenez, chère cousine, ne parlons plus de tout cela. »

Il y eut un silence; Mme de Montsallier se mit à feuilleter un livre ouvert sur la table, pour dissimuler l'espèce de dépit et d'impatience que lui causait la mélancolie ennuyée d'Élise. Il n'y avait aucune sympathie

entre les deux cousines, bien qu'elles s'aimassent au fond et qu'une longue habitude eût consolidé cette affection. La comtesse de Montsallier avait une de ces organisations qui ne vieillissent que physiquement; elle conservait, à un âge très-mur, les goûts, les illusions de sa jeunesse. Vive, bonne, frivole et se passionnant à tout propos, elle n'avait eu de sa vie aucun sentiment profond et véritable. Sa coquetterie ne l'avait jamais menée trop loin; elle n'était pas de ces femmes qui se prennent dans leurs propres filets, et bien que l'amour eut été la grande affaire de sa vie, elle n'en avait usé qu'en tout bien tout honneur, comme d'un agréable passe-temps, et de fait, et dans la rigoureuse acception du mot, elle était restée sage. Elle n'avait jamais connu de véritable peine jusqu'au jour où, réfléchissant sur le passé, elle s'aperçut qu'elle datait de loin déjà et que sa jeunesse s'en allait. Ce n'était pas là une découverte, pourtant elle en eut un grand chagrin; mais cette préoccupation tourna bientôt en un soin attentif et continuel de sa personne; elle se mit à disputer au temps les restes de sa beauté avec une persévérance inouïe, et, à force d'art et de coquetterie, elle était parvenue à rester en arrière avec lui de dix bonnes années.

La jeune cousine de madame de Montsallier, mademoiselle Élise de Saurens, était restée orpheline dès son enfance; ce fut sa grand'mère qui l'éleva. Tout ce qu'une tendresse exagérée, une complaisance aveugle et une immense fortune peuvent procurer de soins, d'adulations et de vaniteuses jouissances, fut prodigué à la jeune héritière. Elle grandit au milieu des plaisirs du monde, toujours comblée de ces attentions qui ne lui laissaient pas même le temps de former un désir. Le résultat de cette éducation si libre, si dissipée, si

heureuse, fut une incurable satiété. Élise n'était pas née pour les frivoles satisfactions d'une vie toute mondaine; elle avait une âme ardente, un esprit simple, une imagination vive et mélancolique. Il y avait dans un tel caractère les éléments de toutes les fautes que font faire les passions; pourtant Mlle de Saurens était arrivée à vingt ans sans connaître l'amour autrement que par les théories qu'elle s'en était faites. Parmi les hommes qui cherchaient à lui plaire, il y en avait de fort dignes d'elle; mais elle n'était point frappée par leurs qualités, et aucun n'éveilla en elle une simple émotion de coquetterie. Tous ces gens-là se ressemblaient par la distinction de leurs manières et l'élégance de leurs habitudes; ils lui offraient un type unique qui n'excitait en elle ni intérêt, ni curiosité; il fallait à ce cœur tout à la fois vierge et blasé, d'autres mobiles plus saisissants, plus rudes et surtout plus neufs.

Mlle de Saurens avait près de vingt ans lorsqu'un triste événement vint rompre cette monotonie de bonheur qui l'environnait, elle perdit cette aïeule qui avait été pour elle une mère si tendre, si faible, si imprévoyante. Sa douleur fut amère, profonde, et pourtant ces premiers jours de larmes et de regrets lui parurent moins longs que les jours heureux de sa vie; ce grand chagrin lui avait été une occupation. Mais tout cela finit par s'apaiser, et la jeune fille retomba plus profondément dans cette langueur dont le germe était depuis longtemps en elle. Son deuil lui servit de prétexte pour fuir le monde; elle se refusa obstinément aux distractions dont elle était rassasiée, et se renferma avec ses études et ses lectures favorites. Quand elle se prenait à réfléchir sur son propre cœur si vide, si ennuyé, il lui semblait qu'elle aurait pu aimer ces hommes d'un

autre temps dont l'histoire lui offrait des portraits frappants et souvent bizarres; elle se passionnait pour les belles et poétiques figures créées par Byron; elle y rêvait comme si dans la vie réelle il était possible de rencontrer ces êtres qui tiennent de l'homme et du démon. Avec cette tournure d'esprit exaltée et romanesque, Élise avait heureusement conservé des manières pleines de bonhomie et de simplicité. Naturellement timide et réservée, elle ne manifestait guère ses idées et ses impressions, et les personnes qui vivaient dans son intimité lui supposaient une froidenr d'âme, d'imagination dont elle était bien loin.

Après la mort de l'aïeule de Mlle de Saurens, Mme de Montsallier s'était trouvée tout naturellement le chaperon de sa jeune parente, qu'elle aimait autant qu'elle pouvait aimer une autre personne qu'elle-même. D'abord elle avait résolu de la marier : pour faire réussir ce projet elle s'y était prise assez adroitement; elle ne l'avait point manifesté, et c'était d'une manière discrète et secrète qu'elle soutenait le prétendant de son choix. Celui qu'elle favorisait ainsi était son beau-frère, le marquis de Saint-Nizier; Mlle de Saurens le connaissait depuis son enfance : il se trouvait naturellement placé vis-à-vis d'elle dans une sorte d'intimité, et il aurait eu d'assez belles chances s'il s'était agi d'une personne comme tout le monde. James de Saint-Nizier était jeune, brillant, d'agréable visage et de belles manières. Mais Élise avait déjà rencontré dans la société vingt jeunes gens qui le valaient, ni plus ni moins; d'ailleurs elle était habituée à sa présence, et le redoublement de prévenances et de soins dont il l'entoura ne produisit aucun effet. Elle l'estimait, elle disait de lui tout le bien possible, mais elle ne s'apercevait ni de sa présence, ni de son absence. Cette com-

plète indifférence porta ses fruits; James, qui d'abord s'était prêté avec assez d'insouciance aux projets de sa belle-sœur, devint réellement et sérieusement amoureux quand il s'aperçut que très-probablement il ne réussirait pas. Alors il ne voulut pas s'exposer aux suites d'un refus formel, et pour garder du moins les avantages de sa position, il ne parla ni de son amour, ni de ses espérances, et il se tint prudemment dans son rôle d'ami.

Les choses en étaient là depuis deux mois, le jour où Mme de Montsallier s'était impatientée tout haut de l'apathie mélancolique de sa belle cousine.

« Eh bien! reprit-elle en feuilletant toujours le livre du docteur Bourdon, la saison des eaux va commencer partout; où irons-nous, ma chère Élise?

— N'est-ce pas pour le savoir que depuis tantôt huit jours vous ne lisez que ce livre? dit Élise en souriant faiblement.

— Oui; mais comme je veux absolument vous emmener, il faut que le lieu vous convienne. Vous allez me dire qu'il y a trop de monde à Plombières, à Vichy, à Cauterets, à Bagnères. Moi, d'abord, je ne tiens pas à trouver nombreuse société aux eaux; je n'y vais que pour ma santé.

— Eh bien! alors, cherchez quelque fontaine où il ne soit pas encore de mode d'aller recommencer la vie de Paris, quelque endroit où l'on puisse commodément passer un mois sans être poursuivie par tous les plaisirs de la grande ville et tous les inconvénients du séjour hors de chez soi. »

Mme de Montsallier hocha la tête et se remit à feuilleter le *Guide aux Eaux minérales.*

« Bon! dit-elle tout à coup, je l'ai trouvé cet endroit, ma chère amie. Voulez-vous venir à Aix? Non pas à Aix en Savoie, mais à Aix en Provence.

— En effet, dit nonchalamment Élise, ce doit être un séjour fort paisible. Ma bonne cousine, quelle est la vertu de ces eaux? Font-elles des miracles?

— Le plus grand de tous les miracles, répondit sérieusement Mme de Montsallier, elles rajeunissent.

— Eh bien! nous les essaierons.

— Oui, le docteur assure que ces eaux contiennent un principe qui redonne la fraîcheur, la beauté, qui rend la peau admirablement blanche, élastique et ferme.

— Mais, ma belle cousine, interrompit Élise, votre teint n'a pas besoin de cette espèce de fard.

— Ma chère enfant, c'est une affaire de précaution, je veux prendre les eaux d'Aix pour les rides à venir. Malgré vos vingt ans, il faut faire comme moi. »

Élise passa la main sur son front blanc et poli, mais marqué d'un léger pli entre les sourcils.

« Des rides, dit-elle avec un soupir et un sourire; voyez, j'en ai déjà!... »

Dès ce moment, Mme de Montsallier ne s'occupa plus que des apprêts du départ. Elle avait fait dix fois de semblables voyages, mais elle changeait si volontiers de place que partir était pour elle un plaisir toujours nouveau. Le marquis ne parut pas se soucier d'accompagner sa sœur et Mlle de Saurens, mais il prit un prétexte frivole pour les devancer, et il annonça que probablement il les rejoindrait à Aix. Cette manière d'agir n'était pas sans habileté; elle laissait Élise dans une grande sécurité sur les sentiments de James; il lui devait d'être parfois traité avec amitié, avec une douce familiarité, et il comptait avec le temps, parvenir à pousser plus loin ses avantages.

Les deux dames partirent donc seules. A cette époque les voies ferrées n'étaient encore qu'à l'état de projet,

et l'on voyageait sur les grandes routes. Élise et Mme de Montsallier étaient dans un charmant coupé de voyage; deux femmes et un valet de chambre suivaient dans une berline. En sortant de Paris, Mlle de Saurens eprouva un mouvement de bien-être et de joie : l'air des grands chemins l'avait ranimée, l'aspect des champs la faisait rêver; mais avant le soir elle était retombée dans son apathie ordinaire. Tout allait trop bien autour d'elle; pas le moindre accident, pas le plus léger inconvénient. Elle était servie comme à Paris; les hôtels où l'on s'arrêtait étaient très-confortables; le temps même resta magnifique. Élise aurait voulu essuyer un orage seulement pour le plaisir d'avoir peur.

Le cinquième jour après leur départ de Paris, les voyageuses, qui s'étaient reposées toutes les nuits, ne voulurent pas s'arrêter à Avignon, et elles poursuivirent leur route pour arriver à Aix le lendemain matin.

Un peu avant le jour, les voitures avaient dépassé Pont-Royal; il faisait un temps admirablement serein; la lune jetait sa vive et blanche lumière sur un paysage désert et silencieux comme les vastes plaines de sable que traversent les caravanes. D'un côté de la route on voyait les derniers rochers de la chaîne du Luberon, dont les cîmes grisâtres se perdaient à l'horizon. Quelques oliviers au pâle feuillage croissaient çà et là entre les vignes rampantes, et parmi ces maigres cultures on n'apercevait aucune habitation. Les voyageuses sommeillaient, les chevaux allaient au petit trot, et le postillon, à moitié endormi, sifflottait et jurait en rêve le nom de Dieu.

Tout à coup plusieurs hommes semblèrent sortir de dessous terre aux bords du chemin; l'un d'eux se jeta à la tête des chevaux, un autre coucha en joue le postillon, tandis qu'un troisième ouvrit la portière en profé-

rant l'exclamation classique : La bourse ou la vie! La voiture qui suivait fut arrêtée en même temps et de la même manière.

A cette voix, Mme de Montsallier s'éveilla en sursaut; muette d'effroi et blottie au fond de la voiture, elle ne répondit que par une faible exclamation. Élise avança la tête et s'écria :

« Ce sont des brigands! de véritables brigands! Je croyais qu'il n'en existait plus!

— Mesdames, dit un de ces hommes avec l'accent provençal le plus déterminé, il faut descendre.... »

Elles obéirent, et les voleurs commencèrent à dévaliser les voitures. Ils étaient dix ou douze, la plupart assez déguenillés. Celui qui semblait les commander portait la veste courte, les culottes de velours olive, et les guêtres de peau boutonnées jusqu'au genou; ses vêtements étaient serrés par une de ces ceintures bariolées qu'on appelle dans le pays *tayolle;* il avait la tête couverte d'un chapeau de gros feutre, et un mouchoir rouge lui cachait le visage. Tous ces gens-là fouillaient les voitures et visitaient les malles avec beaucoup de prestesse et de sang-froid, sans proférer une parole. Le postillon avait mis pied à terre, et l'un des voleurs le tenait en respect avec une longue canardière. Mme de Montsallier était assise au bord d'un fossé, entre les deux suivantes éplorées; et le valet de chambre, qu'on avait forcé de se coucher à plat ventre, s'était évanoui sous sa casquette de voyage. Pour Élise, elle regardait cette scène d'un air étonné, et avec une certaine émotion; mais elle n'avait pas tout à fait peur.

Lorsque les bandits eurent ouvert toutes les malles, tous les cartons, ils parurent fort désappointés; ces toilettes élégantes, ces charmants chiffons, n'avaient aucun prix pour eux; c'étaient des bijoux et de l'argent

qu'ils cherchaient. L'un d'eux, vieux coquin à barbe grise, s'approcha de Mlle de Saurens; et après avoir proféré une effroyable malédiction, il lui demanda en mauvais français où étaient ses louis d'or.

« Monsieur, répondit la jeune fille devenue un peu tremblante; nous n'avons point d'autre argent, je vous assure, que celui qui est dans les poches du valet de chambre; c'est lui qui paye à chaque relais et dans les auberges.... »

Le voleur secoua la tête.

« Comment! s'écria-t-il, mais il y a juste de quoi aller jusqu'à Marseille!... Vous n'arriverez pas là sans le sou, peut-être....

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit Élise; mais nous avons une lettre de crédit.... »

A cette explication, le voleur renia Dieu, et se mit dans une grande fureur. Puis, apercevant au cou d'Élise une petite chaînette d'or, il avança brutalement la main pour la lui arracher. Mlle de Saurens jeta un cri; ces longs doigts rudes avaient effleuré son cou; elle crut qu'on allait la tuer, et une horrible frayeur la saisit, ses genoux fléchirent, sa voix s'éteignit, elle ferma les yeux; il lui sembla que la vie allait lui manquer; pourtant elle sentit qu'un bras passé autour de sa taille la soutenait, et elle entendit une voix proférer vivement quelques paroles en provençal. Pendant quelques moments ses sens l'abandonnèrent; elle n'avait qu'une conscience incomplète de sa situation; mais elle sentait avec une étrange émotion que son cœur battait contre un autre cœur, et qu'un souffle ardent passait sur son visage; pour la première fois les bras d'un homme l'étreignaient ainsi. Toutes ces sensations furent vives, rapides, purement instinctives; et au bout de quelques moments, Élise reprit ses sens.

Alors elle se trouva assise sur un des coussins de la voiture; celui qui semblait le chef des bandits, était debout à côté d'elle; le mouchoir rouge qui lui servait de masque s'était détaché, et laissait voir un visage brun et beau, marqué d'une cicatrice qui coupait la lèvre supérieure, sa physionomie était noble et hardie; il avait un certain air de tête dont la fierté allait bien avec sa riche taille et son costume pittoresque.

« Monsieur, dit Élise en se soulevant, cet homme allait me tuer.... Vous m'avez sauvée.... Qui que vous soyez, je vous rends grâce.... »

Le voleur s'était hâté de relever son mouchoir; il hocha la tête sans répondre; et promenant autour de lui ses yeux sombres et brillants, il donna en provençal quelques ordres qui rallièrent les bandits; un moment après, toute la troupe avait disparu entre les rochers. Un quart d'heure s'écoula sans que personne osât bouger; puis le valet de chambre releva la tête; et ne voyant plus personne, il s'écria :

« Les voleurs! les brigands! où sont-ils? Si madame m'avait commandé d'emporter des pistolets, on se serait défendu!..

« Taisez-vous, Daniel! dit madame de Montsallier, un peu revenue de sa frayeur, il était inutile de se faire tuer....

— Ma cousine, ma chère cousine, s'écria Élise, vous n'avez eu, comme moi, d'autre mal qu'une frayeur mortelle!..

— C'est bien assez! Ah! ma belle enfant, quelle horrible rencontre!... Enfin, nous en serons quittes pour la peur....

— Et une centaine de francs qu'ils m'ont pris; dit vivement le valet de chambre.

— Bon! s'écria Mme de Montsallier, j'en rirais si

je n'avais pas eu si grand peur! Savez-vous, ma chère cousine, qu'ils pouvaient trouver mieux que cela?

— Comment! vous avez de l'argent?

— Douze mille francs en or cousus dans le tabouret où j'appuie mes pieds! répondit tout bas Mme de Montsallier; on ne sait pas ce qui peut arriver; j'aime à emporter toujours des valeurs en espèces. Heureusement nous n'avons point de bijoux, et ces gens-là ne savent pas le prix des dentelles et des cachemires! »

A ces mots, Élise mit une main à son cou et ne trouva plus sa chaînette; il lui semblait pourtant que le vieux bandit ne la lui avait pas ôtée. Il ne lui vint pas à l'esprit que celui qui était accouru à son secours la lui eût volée.

« C'est singulier! murmura-t-elle troublée au souvenir de cette circonstance, qu'elle n'était point tentée de raconter à Mme de Montsallier. »

II

En arrivant à Aix, Mme de Montsallier fit sa déposition devant le procureur du roi, et la gendarmerie commença immédiatement des recherches qui n'eurent aucun résultat. La comtesse racontait fort gaiement toute cette aventure où les bandits mystifiés s'étaient jetés sur une centaine de francs et avaient laissé le tabouret cousu d'or. Huit jours durant, on ne parla que de cela aux bains et même dans les cafés de la ville

d'Aix. Mlle de Saurens parut moins que personne préoccupée de cette rencontre sur les grands chemins : pourtant elle lui avait laissé un souvenir profond, ineffaçable. Vingt fois le jour tous les détails de cette scène revenaient à sa mémoire ; il lui en était resté une impression tenace d'intérêt et de curiosité ; elle aurait donné tout au monde pour savoir quel était cet homme, ce bandit, qui l'avait protégée contre la rapacité brutale du vieux voleur. Elle se le figurait sous des couleurs plus poétiques qu'on ne voit en général cette espèce de gens ; elle le supposa égaré, perdu par quelque fatal enchaînement de circonstances ; elle se prit de pitié pour lui et s'affligea très-sérieusement de n'avoir aucune action sur sa vie, de ne pouvoir le faire sortir de la voie coupable et environnée d'effroyables périls dans laquelle il était engagé. Tout cela donnait un certain aliment à son activité ; elle était toujours triste, abattue ; mais l'ennui uniforme et pesant ne dévorait plus toutes ses heures. L'influence du climat avait aussi contribué à la ranimer ; sa beauté pâlie semblait refleurir sous ce ciel d'un azur si doux, au milieu de cette nature fraîche et sereine qui est comme une transition entre le nord froid et nébuleux et le midi brûlant. Elle sortait chaque jour pour de longues promenades ; à une demi-lieue de la ville elle laissait sa voiture et marchait au hasard à travers les champs. Partout le paysage était pittoresque et varié ; tantôt un bouquet de pins s'élançait entre les roches amoncelées ; tantôt un humble ruisseau fuyait au milieu du long sillon de verdure qui marquait son cours, ou bien c'étaient des sentiers solitaires bordés de grands genêts d'Espagne, ou bien encore quelque lande inculte, couverte d'une végétation grisâtre, mais dont les plus petites fleurettes exhalaient des parfums pénétrants et suaves. Dans ces

frayeur, ces gens-là font un coupable métier, sans doute; mais qui sait si quelque fatale nécessité ne les a pas entraînés? qui sait s'il n'y a pas parmi eux quelque homme malheureux et touché de remords?

— Oui, un honnête homme de voleur qui se ferait un cas de conscience de prendre tout ensemble la bourse et la vie, dit Mme de Montsallier; c'est probable, et la preuve, c'est que nous sommes ici saines et sauves. Pour Dieu! mon enfant, n'ayez pas tant de commisération pour ces coquins-là. Moi, je ne veux point leur mort; mais je trouverais fort équitable qu'ils passassent quelques années au bagne.

— Quelle grâce! interrompit Élise avec véhémence: pour celui qui aurait conservé quelques sentiments de fierté, d'honneur, ce serait pire que la mort?

— Voilà un mot étonnant! Mais vous ne méprisez donc pas tout à fait ces gens-là?

— Non, je l'avoue.

— C'est une singulière indulgence!

— Je la comprends, dit alors James; car il y a des gens que je méprise plus que des voleurs de grands chemins.

— N'est-ce pas? s'écria Élise avec reconnaissance; vous me comprenez, monsieur James.

— Oui, reprit-il; il y a des hommes plus méprisables : ce sont ceux qui, par ruse, par adresse, vont au même but; ce sont ces escrocs, ces chevaliers d'industrie qui, ne possédant rien et ne voulant rien faire, vivent aux dépens d'autrui par mille procédés habiles, dont les résultats peuvent tout au plus les mener en police correctionnelle. Cette vie de mensonge et de duplicité dégrade un homme à fond. Il n'y a du moins ni lâcheté ni bassesse dans le crime d'un voleur de grands chemins; en faisant son affreux métier, chaque jour il ris-

que sa tête. Le repentir d'un tel homme trouverait grâce devant moi, je pourrais y croire, tandis que je ne me fierais pas à celui d'un fripon. En un mot, j'ai pitié du bandit qui m'attaque ouvertement et me demande ma bourse, le pistolet sous la gorge; je méprise le filou qui me salue humblement et me vole sans que je m'en doute.

— Vous avez bien compris ma pensée, monsieur James, dit Élise avec émotion; oui, voilà ce que je sens quand je considère le sort de ces malheureux. Quelle vie, mon Dieu! et peut-être quelle fin!

— Ne parlons plus de cela, dit Mme de Montsallier; j'en deviendrais triste. »

Le lendemain matin, Élise était paresseusement accoudée à sa fenêtre; il faisait une de ces chaudes et resplendissantes journées de juin pendant lesquelles on ne respire que lorsqu'un souffle de vent ride les eaux et frémit dans le feuillage. La jeune fille parcourait d'un regard distrait le jardin qui s'étendait devant ses fenêtres. Les larges terrasses s'élevaient graduellement jusqu'au mur d'enceinte et formaient comme un vaste amphithéâtre couvert de verdure et de fleurs. Les oiseaux gazouillaient sous les sombres platanes, au tronc desquels les rosiers musqués nouaient leurs grêles rameaux. Çà et là croissaient, parmi l'herbe humide, des touffes de genêts aux grappes d'or, des lis qui penchaient, au moindre souffle de l'air, leurs têtes pâles. Au bas de la première terrasse, les eaux tièdes et limpides qui redonnent la jeunesse et la santé s'écoulaient dans deux bassins formés par des sarcophages antiques. Un silence profond comme celui de la nuit régnait sous ces frais ombrages; on n'entendait rien que le murmure égal de la fontaine et quelques faibles gazouillements parmi les feuilles immobiles.

Élise avait laissé retomber sa tête sur ses mains jointes; elle rêvait, éveillée, à la scène étrange qui lui avait laissé un si profond souvenir, le souvenir de la plus vive, de la plus puissante émotion de toute sa vie. En ce moment, un homme sortit de derrière une haie de tuyas qui bordait la plus haute terrasse et descendit lentement sous les platanes sans interrompre la lecture du volume qu'il avait à la main. Sa toilette était d'une simplicité bizarre et négligée; il portait une courte redingote grise passablement usée, un chapeau de paille très-fatigué, et les longs bouts dénoués d'une cravate noire flottaient sur sa chemise à col rabattu; mais il était d'une si riche taille, il avait un si grand air, que ces vêtements mesquins ne lui donnaient pas un aspect misérable; il les relevait par sa bonne mine. Il se promena un moment le long de la terrasse, ensuite il s'assit sur un banc de gazon, et posant son livre sur ses genoux, il appuya sa tête au tronc d'un platane et parut s'endormir.

A l'aspect de cet homme, Élise avait reculé, pâle et tremblante, jusqu'au fond de sa chambre, puis elle était venue le regarder encore : c'était le voleur qui l'avait défendue, c'était bien lui; elle l'avait reconnu à ses traits, à sa chevelure, à cette cicatrice qui coupait horizontalement sa lèvre supérieure. Son premier mouvement avait été celui d'une vive frayeur, non pour elle-même, mais pour lui; elle se rassura en songeant que très-probablement elle seule pouvait le reconnaître; car ni Mme de Montsallier ni les domestiques n'étaient assez de sang-froid pendant la rencontre pour avoir remarqué ce visage qu'elle-même n'avait fait qu'entrevoir. Elle se rassit derrière les persiennes et resta là longtemps, plongée dans une agitation singulière. Son imagination fit tout un roman; elle se perdit en conjec-

tures, puis elle eut une violente curiosité de savoir réellement quel était cet homme. Il n'y avait pour cela qu'un moyen fort simple : elle sonna, et, sous un prétexte, elle fit monter une des femmes de la maison. Après lui avoir donné quelques ordres insignifiants, elle dit tout à coup, en jetant les yeux sur le jardin :

« Voyez donc, Mariette, quel est cet homme qui dort là dans la grande allée?

— C'est Marius Meinier, répondit la baigneuse d'un certain air de dédaigneuse compassion, et comme si ce nom seul eût expliqué toute sa pensée.

— Marius Meinier, répéta Élise; voilà la première fois que j'entends son nom; c'est un jeune homme du pays?

— Oui, mademoiselle. Oh! il n'y a pas de quoi s'en glorifier, répondit vivement Mariette; si tous les jeunes gens d'Aix ressemblaient à celui-là, les pauvres demoiselles iraient toutes à la sépulture avec la couronne blanche sur le front. Qui voudrait épouser un pareil mauvais sujet?

— Ah! dit Élise avec un pénible sourire, ce monsieur mène donc une vie bien abominable?

— D'abord, répondit Mariette en comptant sur ses doigts avec le geste et l'accent vif et saccadé d'une grisette provençale, d'abord il est joueur comme les cartes, débauché comme sainte Nicole, fainéant comme un valet de chanoine, querelleur et fier comme Artaban, enfin il a plus de défauts que je n'ai d'*Ave Maria* à mon chapelet, et si le diable a fait pis que lui, ce n'est que parce qu'il est plus vieux.

— Ah! mon Dieu! dit Élise avec une certaine amertume, est-ce bien possible? On exagère peut-être des torts de jeunesse.

— Non, mademoiselle, ce que je vous dis est pure

vérité; avec cela Marius Meinier a cependant un bon côté : d'abord il est brave comme un César, il ne cède jamais sur le point d'honneur; et quand il s'agit de se battre, il ne recule pas.

— Peut-être ses défauts viennent-ils de son éducation?

— Bien au contraire, mademoiselle, il a eu une belle éducation ; trois ans au petit séminaire! Ses parents étaient des gens très comme il faut; ils avaient du bien; malheureusement ils sont morts jeunes, et Marius Meinier a hérité, à vingt ans, d'une campagne, d'une maison; avec de l'économie, il pouvait vivre bourgeois et même amasser quelque chose. Bah! en dix-huit mois, il a tout achevé.

— Et maintenant de quoi vit-il donc?

— Ah! de pas grand'chose, aussi est-il terriblement râpé; mais cela ne l'empêche pas d'être fier; il mange son pain sec, et se promène les mains dans ses poches vides, sans saluer personne, comme quand il dînait tous les jours à la *Mule-Noire* et qu'il passait glorieux comme un chasseur d'Afrique sur son beau cheval.

— Mais enfin, dit Élise, toutes les fautes qu'on attribue à ce pauvre M. Marius Meinier ne regardent que lui; son seul tort est d'avoir mené trop joyeuse vie, et c'est chose réparable.

— Réparable! Et comment, mademoiselle? s'écria Mariette; avec rien on ne fait rien. Qui donnera de quoi entreprendre quelque chose à un homme qui a comme cela mangé son bien? Marius Meinier n'a qu'une ressource, c'est de se faire soldat.... Il vaut mieux porter les parements jaunes et le pantalon garance, qu'une redingote trouée aux coudes.

— Pauvre jeune homme! murmura Élise, devenue pensive et n'osant plus tourner la tête vers la fenêtre.

— Mademoiselle va-t-elle descendre au bain? demanda Mariette.

— Oui, dans un quart d'heure, » répondit Élise.

Et dès que la baigneuse fut sortie, elle s'approcha de la persienne et regarda encore. Marius Meinier venait de se lever, il marchait lentement, la tête baissée et comme absorbé dans un triste accablement. Il avait vraiment ainsi une belle et poétique figure; Élise crut lire sur sa physionomie toutes les amertumes d'une âme altière, pleine de passions et de remords. Elle recommença son roman, elle fit une espèce de héros de cet homme, entaché d'une mauvaise renommée si vulgaire, et dont le seul avantage était de lui être apparu dans une circonstance qui pouvait le faire aller aux galères. Par une inexplicable bizarrerie, elle s'intéressa plus à ce type, qu'avait créé son imagination, qu'à tant d'autres qui s'étaient montrés à elle sous un meilleur jour.

Un moment après, Marius Meinier disparut au fond du jardin, et Élise descendit au bain toute triste et préoccupée.

Le lendemain elle était encore, à la même heure, derrière les persiennes, et comme la veille, Marius Meinier vint se reposer sous les platanes pendant la grande chaleur du jour. Évidemment il venait là sans dessein, sans autre but que de chercher l'ombre et la fraîcheur dont il semblait jouir avec une ineffable paresse. Il passait ainsi des heures entière à lire et à rêver; dès que quelque promeneur venait interrompre sa solitude, il se hâtait de s'éloigner, et personne ne l'avait jamais rencontré face à face. Cela dura ainsi pendant cinq ou six jours. Élise ne descendait plus au jardin; un sentiment de retenue, peut-être d'effroi, lui faisait craindre de rencontrer Marius Meinier. Pourtant

elle recherchait avec un avide besoin d'émotions la vue de cet homme. Cachée à tous les regards, elle l'observait, le suivait des yeux et s'exaltait dans cette contemplation; c'était un sujet de préoccupation pour le reste de la journée. Elle était toujours triste, languissante, mais elle ne s'ennuyait plus.

M. de Saint-Nizier s'aperçut de ce changement, mais il n'en vit point la cause; la sollicitude de son amour et de sa jalousie n'alla pas jusqu'à deviner un fait aussi étrange.

« Ma chère sœur, disait-il à Mme de Montsallier, je suis bien malheureux! Je ne comprends plus rien à ce qui se passe dans la tête et dans le cœur de Mlle de Saurens; il y a en elle un développement de sensibilité qui m'effraye. Elle se passionne pour des choses qui ne la touchaient pas naguère; elle comprend mieux les arts, les beaux aspects de la nature. Sa physionomie a une expression nouvelle, son chant a plus d'âme, elle s'émeut à la peinture des sentiments tendres et exaltés. Hier soir, elle lisait, une main sur ses yeux, j'ai vu une larme tomber sur le livre. C'était la fin de Jean Sbogar qui l'attendrissait ainsi. Mais quel est celui qui a produit ce changement? »

Mme de Montsallier prit son beau-frère par la main, et, le menant devant une glace, elle dit d'un air triomphant et convaincu :

« Le voilà!

— Eh! non, non, ma sœur! interrompit tristement James, ce n'est pas moi, j'en suis trop sûr! Mais qui donc, grand Dieu? Il n'y a ici que des figures allongées et souffrantes, des gens malades tout de bon et qui viennent aux eaux pour guérir seulement.

— Oh! certainement, vous n'avez ici aucun rival, dit Mme de Montsallier avec un dépit dédaigneux; ces

gens-là, voyez, ne sont pas de ce monde; quand je pense qu'on n'a pas pu danser une seule fois! Je vous demande un peu si ce n'est pas une chose déplorable de ne voir ici que des infirmes; si du moins, une fois guéris, ils revenaient par reconnaissance? Tenez, James, je crois que le changement survenu dans le caractère d'Élise est tout simplement l'effet des eaux.

— Je ne pense pas qu'elles aient la vertu de faire un tel miracle, » dit James en soupirant.

Quelques jours s'écoulèrent encore; puis tout à coup Élise manifesta le désir de s'en aller bientôt, sur-le-champ. Elle avait peur enfin des rêves de son imagination; elle s'effrayait de cette préoccupation ardente, continuelle, de ce mouvement impérieux de son cœur qui la ramenait chaque jour à la fenêtre d'où elle voyait pendant des heures entières Marius Meinier. Une fois, l'âme pleine d'amertume et d'effroi, elle en vint à se dire : « Peut-être j'aime cet homme!... » C'est alors qu'elle voulut partir. Mme de Montsallier ne demandait pas mieux; en quelques heures, tout fut arrangé. On devait d'abord faire un court voyage dans les Basses-Alpes; puis revenir à Marseille en parcourant la frontière du Var et tout le littoral jusqu'à Toulon.

On devait partir dans l'après-midi. Pour la dernière fois, Élise s'approcha de sa fenêtre avec une profonde émotion, une tristesse qui lui serrait le cœur; son regard troublé chercha sous les platanes; il n'y avait personne; elle attendit droite, immobile, et le front appuyé aux lames de la persienne; une heure s'écoula, et personne ne vint. Alors des larmes douloureuses coulèrent de ses yeux.

« Je ne le reverrai jamais, » murmura-t-elle; puis, honteuse de sa souffrance, de ses pleurs, elle quitta violemment la fenêtre, et s'alla cacher au fond de la chambre

en disant, au milieu de ses sanglots : « Mais je suis folle, mon Dieu ! je suis folle !... »

Quelques heures plus tard, quand il fallut partir, Élise était calme, et ses yeux noirs n'exprimaient plus qu'une sérénité souffrante ; mais un accablement mortel succédait aux agitations intérieures qui l'avaient fait vivre si violemment pendant quelques jours. Ce drame étrange, qui s'était passé tout entier en elle, et dont les scènes muettes n'avaient eu ni confidents ni témoins, était fini à peine, et déjà un sombre ennui la prenait au cœur. M. de Saint-Nizier l'observait avec une sollicitude inquiète ; mais comment aurait-il pu deviner ce qu'elle regrettait, et pourquoi elle avait pleuré !

Il était presque nuit quand les voyageurs arrivèrent à une auberge isolée entre les chaînes de rochers qui vont s'abaissant graduellement jusqu'aux plaines que baigne la Durance. Les relais étaient mal servis sur ce chemin, où ne roulent pas tous les jours des chaises de poste ; il n'y avait point de chevaux en ce moment ; ceux qui menaient le courrier venaient de partir, et l'on avait en perspective plusieurs heures d'attente.

« Il faut coucher ici, dit Mme de Montsallier en prenant bravement son parti ; n'est-ce pas, ma belle Élise, que vous n'avez pas peur de passer la nuit dans cette espèce de *venta?*

— Mon Dieu, non ! » répondit-elle avec sa déférence ordinaire.

Cet endroit s'appelait le *Logis d'Anne*. C'était un grand vilain bâtiment irrégulier, autour duquel croissaient quelques mûriers rabougris ; de tous côtés s'élevaient de grands rochers pelés, et entre leurs croupes arides fuyaient d'étroits vallons tapissés de plantes sauvages. De l'autre côté du chemin, un filet d'eau coulait entre les pierres et formait un petit bassin ombragé

par quelques saules. Tout ce paysage était triste, muet, désert; on aurait pu se croire au bout du monde. Le *Logis d'Anne* ressemblait fort à la célèbre *venta* où don Quichotte fit la veillée des armes, et la servante même avait toutes les allures de la Maritorne asturienne avec ses cheveux roux, ses bagues de laiton et sa jupe d'amadou. Élise et Mme de Montsallier s'assirent tranquillement dans la cuisine, tandis que les femmes de chambre, arrêtées sur le seuil, hésitaient à pénétrer dans ce séjour enfumé comme la hutte d'un boucanier, et se regardaient avec un geste de frayeur.

« Ce lieu-ci a véritablement l'air d'un coupe-gorge, observa gaiement Mme de Montsallier; mais je n'ai pas peur, mon cher James, à présent que vous êtes avec nous; si les voleurs nous attaquaient, ils seraient repoussés avec perte. »

A ce mot, Élise changea de couleur et passa la main sur ses yeux comme pour écarter une pensée pénible.

« Tout le monde n'est pas si brave que vous, ma sœur, dit James à voix basse; voyez comme votre cousine est pâle. »

Mme de Montsallier se leva pour présider à quelques arrangements; Élise et James restèrent seuls. Il faisait nuit déjà; la lumière vacillante d'une lampe de terre éclairait à peine cette pièce assez vaste et qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger; mais de temps en temps les broussailles qui brûlaient dans la cheminée illuminaient d'une flamme soudaine les murs noirâtres, tapissés de grossières images, de longs fusils luisants, et l'espèce de niche où une figure de Notre-Dame de Bon-Secours en plâtre colorié avait été placé au milieu des rameaux bénis et des guirlandes de papier doré. Mlle de Saurens était assise devant la fenêtre grillée avec des barreaux de fer; son attention était par-

tagée entre la conversation qu'elle s'efforçait de soutenir avec James et le récit qu'un vieux mendiant, arrêté dehors, sous la fenêtre, faisait au valet de chambre. C'était une terrible histoire de voleurs arrivée en ce lieu même. Tout à coup, Élise fondit en larmes.

« Mon Dieu ! s'écria James effrayé et en lui prenant les mains, qu'avez-vous? depuis ce matin vous souffrez !...

— Ce n'est rien, mon bon monsieur James, répondit-elle en tâchant de se remettre ; je ne sais, mais j'éprouve une sorte de frayeur sans objet, sans motif; est-ce un pressentiment !...

— C'est le souvenir de la rencontre de ces bandits ; il vous en est resté une vague impression de terreur.

— Oui, c'est ce souvenir, dit-elle en pressant son front dans ses mains ; mon Dieu, quelle folie !

— Sans doute, c'est une folie, dit James avec une tendre sollicitude ; que pouvez-vous craindre ici? Nous ne sommes plus au temps où l'on assassinait dans les auberges les pauvres voyageurs ; d'ailleurs, j'ai pris des précautions capables de vous rassurer complétement.

— Comment? » demanda-t-elle étonnée.

Il se rapprocha et lui dit plus bas :

« Madame de Montsallier a peut-être trop parlé à Aix de la sottise des voleurs qui ont pris une centaine de francs dans les poches de Daniel, et laissé ce tabouret cousu d'or ; on aurait pu nous suivre ; en un autre endroit, je ne craindrais personne; mais dans cette maison isolée, je ne veux pas être seul pour vous défendre, si quelque accident arrivait. Il y a un poste de gendarmerie à un quart de lieue d'ici, je viens d'écrire au brigadier en le priant d'envoyer trois hommes qui passeront ici la nuit ; certainement ils vont venir.

— Oui, cela suffira pour empêcher toute tentative,

quand même on en aurait l'intention, » dit Élise devenue encore plus pâle.

Une demi-heure après, les gendarmes arrivèrent, et l'on crut dans la maison que c'était par hasard ; l'hôte essaya de les renvoyer, car il n'y avait pas place pour eux ; mais ils déclarèrent qu'ils passeraient la nuit dans la cuisine. A onze heures, Élise et Mme de Montsallier montèrent dans leurs chambres : c'étaient deux galetas garnis de meubles anciens assez beaux, et qui probablement provenaient du sac de quelqu'un de ces châteaux que les paysans brûlèrent au temps de la première révolution. Mlle de Saurens se fit déshabiller et renvoya aussitôt sa femme de chambre ; il lui tardait d'être seule enfin pour se livrer sans contrainte à la morne et inexplicable souffrance qu'elle ne pouvait avouer à personne. L'extrême fatigue qu'elle éprouvait n'amenait pas le sommeil ; une inquiétude vague, une douloureuse agitation précipitaient les battements de son cœur, et répandaient sur son front une moiteur glacée. Elle s'enveloppa de son peignoir et s'assit près de la table où veillait une lampe dont la blême clarté ressemblait à celle des cierges qu'on allume pour les morts.

Élise passa sur ses yeux sa main froide et tremblante ; puis elle jeta un coup d'œil autour de la chambre. Les murs étaient blanchis à la chaux, et le plancher grossièrement carrelé ; mais le lit, haut et large, était surmonté d'un baldaquin et recouvert d'une belle housse bleu de ciel, dont les franges, qui traînaient jusqu'à terre, avaient dû être jadis bleu et argent ; un grand fauteuil de cuir, aux dorures noircies, était au pied du lit, et un simulacre de rideau pendait devant la fenêtre entr'ouverte. Ces débris du luxe d'un autre temps faisaient un bizarre contraste avec la pauvreté

nue de cette chambre d'auberge; Élise se sentait comme un frisson à l'idée de coucher dans ce grand lit, sous ces rideaux où peut-être filaient les araignées. Elle ouvrit son nécessaire de voyage et prit un livre ; mais elle ne pouvait parvenir à fixer son attention sur ces pages qu'elle lisait d'un bout à l'autre sans en comprendre un seul mot.

Cependant le calme et la fraîcheur de la nuit agirent sur ses sens; elle éprouvait un certain bien-être lorsqu'un souffle de vent faisait frôler le rideau et passait sur son front brûlant. Elle laissa aller son livre, sa tête alourdie retomba sur ses mains jointes, et enfin elle s'assoupit. Des rêves fatigants traversaient ce sommeil incomplet; la jeune fille, renversée dans son fauteuil et les yeux à demi ouverts, était sous l'influence d'une crise nerveuse; il lui semblait qu'un douteux crépuscule avait remplacé la nuit, et qu'elle voyait les rochers arides qui s'étendaient sous la fenêtre, élevée de vingt pieds au-dessus du sol; d'abord elle ne distinguait rien, puis au milieu d'ombres que traversait parfois une faible lueur, elle crut voir plusieurs hommes s'approcher et faire le tour de la maison : ils touchaient les portes, ils cherchaient, ils attendaient dans un profond silence, puis l'un d'eux s'élança et se mit à gravir la muraille. Élise avança les mains avec un mouvement d'effroi, comme pour repousser cet homme, elle voulut crier, mais ses lèvres muettes et tremblantes ne laissèrent échapper qu'un long soupir. En ce moment, un bruit sec et distinct la réveilla tout à fait, elle se dressa de toute sa hauteur et ouvrit les yeux; le même homme était debout devant elle, il avait le visage masqué par un mouchoir rouge, et ses yeux brillants paraissaient seuls sous le rebord de son chapeau. Élise était comme pétrifiée, il ne lui échappa ni un cri ni un geste ; mais à

peine avait-elle reconnu cette apparition, que l'explosion d'une arme à feu retentit en bas. Le voleur se précipita vers la fenêtre, et recula aussitôt....

« Je suis perdu! dit-il, voilà des gendarmes! »

A ce mot, Élise s'avança; le sang-froid lui était tout à coup revenu, ou, pour mieux dire, cette situation extrême et l'exaltation d'un inconcevable sentiment de tendresse et de pitié l'inspirèrent.

« Rassurez-vous, dit-elle à Marius Meinier; vous leur échapperez.... »

A ce mot inouï, il recula d'étonnement.

« Cachez-vous sous le lit, reprit Élise. »

A peine en eut-il le temps; on montait l'escalier avec des cris confus; Mlle de Saurens ouvrit au premier coup qu'on frappa à sa porte.

« Eh bien! qu'est-ce donc, qu'est-il arrivé? dit-elle à James qui entra le premier, le pistolet à la main.

— Ah! s'écria-t-il en jetant un regard autour de la chambre, il n'y a personne!...

— Certainement, il n'y a personne que moi, dit Élise; d'où vient donc cette alerte? De quoi avez-vous eu peur?...

— C'est inconcevable! s'écria James encore tout ému et en allant à la fenêtre; personne n'est donc entré par là? »

Élise secoua la tête.

« Je lisais devant cette table, dit-elle en montrant le volume ouvert; je n'ai rien vu. Mais que s'est-il donc passé?

— Des voleurs viennent de tenter d'entrer dans la maison, répondit James; je veillais en bas avec ces messieurs, lorsqu'un mendiant, couché dans le grenier, est venu nous avertir qu'il avait entendu quelque bruit de ce côté; il y a une heure, j'avais vu votre fenêtre

entr'ouverte. Je suis accouru.... Cette fois mes yeux m'ont trompé.... Là, sur l'appui de la fenêtre, il m'a semblé voir un homme qui a sauté aussitôt dans la chambre, tandis qu'en bas plusieurs autres se cachaient.

— Il sera retombé dehors, dit un gendarme en avançant la tête: vous l'avez manqué, monsieur, il n'y a personne là-bas.

— Le mendiant a rêvé dans son grenier, et vous aussi vous avez vu tout cela en songe, mon bon monsieur James, dit Élise avec un calme sourire, et en même temps elle s'appuya au dossier du fauteuil; car elle sentait ses genoux fléchir.

— Non, non, répondit-il vivement, j'ai vu ces hommes; un d'eux a tenté d'escalader cette fenêtre.... Le coup de pistolet que j'ai lâché a fait fuir ces bandits.

— Vous avez agi trop précipitamment, monsieur, dit un gendarme; si vous eussiez attendu que celui qui escaladait le mur fût entré, nous l'aurions eu mort ou vivant.

— Sans doute, dit Élise avec beaucoup de sang-froid.

— Mais vous auriez couru un grand danger, vous auriez eu une horrible frayeur, interrompit James, et je n'ai songé qu'à cela.

— Eh bien! dit Mlle de Saurens d'une voix qu'elle tâchait de rendre ferme et tranquille, tout a fini fort heureusement. Nous sommes hors de danger; je vous remercie, messieurs, et je vous engage à redescendre....

— Mademoiselle, dit James, ceci vous a fort troublée, vous êtes toute pâle et tremblante, vous ne pouvez passer ici le reste de la nuit toute seule....

— Non, sans doute, répliqua-t-elle vivement; je vais aller trouver Mme de Montsallier, et personne ne res-

tera dans cette chambre. Voulez-vous descendre, messieurs ? »

Elle prit la lampe et se rangea en faisant signe qu'elle voulait passer la dernière ; puis, sortant vivement, elle referma la porte à double tour, et emporta la clef.

Mme de Montsallier s'était levée, elle accourait pleine d'effroi.

« Ah ! ma pauvre Élise ! s'écria-t-elle, vous êtes blême et défaite comme une morte ! Que s'est-il donc passé, grand Dieu !...

— Rien, ma chère cousine, rien ; je n'ai pas seulement eu peur. »

En disant ces mots, elle s'évanouit. Tous les gens de l'auberge accoururent ; on transporta Mlle de Saurens dans la chambre de sa cousine, et bientôt elle reprit connaissance.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle avec un geste d'effroi et en portant vivement la main à sa ceinture. La clef y était encore cachée sous les plis de son peignoir. »

On barricada la porte dans la crainte de quelque attaque ; les gendarmes veillèrent dans la cuisine avec leurs pistolets sur la table, et les femmes réunies dans la même chambre ne dormirent pas du reste de la nuit.

Au point du jour, Élise monta en tremblant l'étroit escalier de sa chambre, et ce fut avec un indicible saisissement qu'elle ouvrit cette porte, dont la clef était restée toute la nuit dans sa main. Comme elle s'y attendait, il n'y avait plus personne. Mlle de Saurens joignit les mains et respira profondément.

« Mon Dieu ! murmura-t-elle en levant au ciel son regard plein de larmes, il est sauvé !... »

Elle fit lentement le tour de la chambre ; et en pas-

sant devant la fenêtre, elle sentit quelque chose sous ses pieds qu'elle se hâta de ramasser. C'était un couteau à lame pointue et bien effilée, et dont le manche était orné d'une petite plaque d'argent, sur laquelle on avait gravé deux *M* entrelacées.

III

Au lieu de revenir à Paris par la Provence, Élise se laissa mener en Suisse par Mme de Montsallier; elle y passa trois mois toujours plongée dans les tristes agitations d'un sentiment si bizarre, si insensé, qu'elle osait à peine se l'avouer à elle-même. Ce souvenir la poursuivait incessamment, cette voix qu'elle n'avait entendue qu'une fois résonnait toujours dans son cœur, elle voyait encore ces traits, ce noble visage, et dans ses douloureuses rêveries, le nom de Marius Meinier s'échappait souvent de ses lèvres. Une ardente inquiétude la dévorait; elle tremblait pour la vie de cet homme; elle en était venue à ne plus voir autre chose que le péril dans l'horrible métier qu'il faisait.

Ce fatal secret ne pouvait pas avoir de confidents; Élise était bien sûre qu'on ne le soupçonnerait pas, et c'était encore une souffrance pour elle de paraître ainsi, sans motif, triste et malheureuse. Un jour que James la sollicitait doucement de lui découvrir le sujet de l'inconcevable abattement où elle était plongée, elle se laissa aller à un mouvement d'abandon :

« Hélas! dit-elle en mettant la main sur son cœur, je porte là un mal cruel. »

A ce mot, James devint pâle :

« Vous aimez! » dit-il.

Elle baissa la tête en pleurant.

« Mon Dieu, reprit le bon jeune homme atterré, mais ce sentiment doit vous rendre heureuse, vous, mademoiselle! Sans doute celui que vous aimez vous aime!

— Mon bon monsieur James, dit-elle, ne parlons pas, ne parlons jamais de cela.... J'ai confié à demi ce triste secret à votre amitié; ne m'interrogez point, je ne pourrais vous en dire davantage. Plaignez-moi, hélas! »

M. de Saint-Nizier sut contraindre son étonnement et sa peine; il garda le silence sur ce qu'Élise lui avait dit, même avec sa belle-sœur, et tâcha de réduire ses propres sentiments à une amitié désintéressée. Dès lors sa conduite, vis-à-vis Mlle de Saurens, fut admirablement discrète et dévouée; car il avait toujours pour elle les mêmes procédés attentifs, affectueux; il laissait toujours Mme de Montsallier suivre son projet de mariage, et pourtant il n'espérait plus rien.

Au bout de trois mois les voyageurs allèrent à Nice; puis, au moment de retourner à Paris, Élise voulut encore passer par Aix. Ils descendirent à la maison des bains. Le soir Mlle de Saurens se coucha de bonne heure, et, après avoir éloigné sa femme de chambre, elle trouva un prétexte pour faire monter Mariette.

« Eh bien! lui dit-elle au milieu d'une foule d'autres questions insignifiantes, qu'est devenu ce mauvais sujet, vous savez, M. Marius Meinier?

— Il a eu plus de bonheur qu'il ne mérite, répondit Mariette en hochant la tête. Son oncle, un richard qui

l'avait renié à cause de ses déportements, est mort sans testament, et il a hérité de plus de bien qu'il n'en a jamais eu.

— Ah! c'est fort heureux pour lui! dit Élise avec une émotion pleine de joie. Et mène-t-il toujours cette vie qui l'avait ruiné!

— Certainement. Je parierais cinq sous contre un liard qu'il est toujours le même, quoique je n'en sache rien positivement. Après son héritage il est parti pour Paris; peut-être mademoiselle le rencontrera là-bas.»

Élise laissa retomber sa tête sur l'oreiller : elle avait pâli, son cœur battait à rompre sous ses mains jointes. Après un moment de silence, elle dit d'une voix faible :

« Bonsoir, Mariette, emportez les bougies et dites à ma femme de chambre que je n'ai plus besoin d'elle jusqu'à demain matin. »

Dès ce jour, Mlle de Saurens sembla reprendre une sorte d'animation; il y avait moins d'abattement dans sa tristesse; un espoir vague, et qu'elle ne s'avouait pas, la soutenait. En arrivant à Paris, elle se prêta volontiers à quelques distractions; elle sortait tous les jours pour des promenades ou des emplettes, et elle allait souvent au spectacle. A mesure qu'elle semblait plus gaie et plus heureuse, James devenait plus triste.

« Mon frère, lui dit un jour Mme de Montsallier, à présent c'est vous qui m'impatientez avec vos mélancolies. Pour Dieu! que signifie tout ceci, je vous le demande? Vous vous obstinez à feindre, pour Élise, une amitié fort calme, tandis que vous avez pour elle un amour très-vif. D'abord j'ai approuvé votre tactique, mais à présent je la trouve absurde. Qu'attendez-vous pour vous déclarer, enfin? Si vous persistez à vous taire, un de ces jours je prends sur moi de parler.

— Gardez-vous-en, ma sœur! interrompit vivement James. Je suis certain d'être refusé.

— Ah! vous ne m'aviez jamais dit cela! mais alors pourquoi vous consumez-vous dans cette espèce d'attente? pourquoi persistez-vous à revoir chaque jour Élisé?

— Parce que je l'aime! répondit-il tristement.

— Je voue demande un peu à quoi cela vous mènera?

— A rien, je le sais.

— Eh bien! si vous êtes comme cela sans espoir, je suis sûre que vous guérirez de cet amour. J'en ai tant vu, tant vu, de ces gens qui voulaient mourir d'une passion malheureuse, et qui en sont revenus dès qu'ils ont été bien convaincus que ce beau dévouement ne les mènerait à rien.

— Pensez-vous que le cœur des femmes soit ainsi fait? demanda James.

— Mon Dieu, oui. On a beau faire de subtiles distinctions, le cœur des femmes est comme celui des hommes; vos passions sont les nôtres, et nous guérissons tout comme vous d'un amour malheureux.

— Mais Élise ne ressemble pas aux autres femmes, » murmura James.

Le pauvre jeune homme se donna mille peines pour deviner quel était son mystérieux rival; mais toutes ses observations n'aboutirent à rien, et il en vint au point de ne pouvoir même plus former une conjecture raisonnable. Il n'y avait aucun motif apparent aux inégalités d'humeur qu'Élise ne pouvait entièrement dissimuler; tantôt elle était vive, animée, elle voulait aller partout; tantôt elle retombait dans un abattement subit, et semblait s'arrêter lasse, accablée, frappée de découragement à ne s'en relever jamais.

Un soir qu'elle était ainsi triste et plongée dans une morne apathie, Mme de Montsallier voulut absolument l'emmener à l'Opéra ; c'était pour une grande solennité musicale, pour la première représentation de *Robert le Diable*. Mlle de Saurens se laissa habiller sans prendre aucun intérêt à cette grave occupation dont nul sentiment, nulle passion même ne peut distraire entièrement la plupart des femmes. Après que cette toilette fut achevée à la hâte, Mme de Montsallier s'écria avec une sincère admiration :

« Ma chère Élise, je ne vous ai jamais vue si charmante ! »

En effet, sa pâleur, sa physionomie douce et souffrante, avaient un charme plus puissant. Cette tête alanguie, qui semblait faiblir sous le poids de quelque douloureuse pensée, était divinement belle sous sa couronne de roses. James, en voyant Mlle de Saurens tout à la fois si brillante et plongée dans un si triste accablement, eut les larmes aux yeux ; pour Mme de Montsallier, elle était ravie, et il lui semblait que tout le monde devait être heureux comme elle.

Élise n'était point préparée à l'émotion de cette musique sublime, de ce drame grand et bizarre dont les scènes fantastiques ont l'intérêt saisissant de la réalité. Des sentiments assoupis à peine se réveillèrent plus forts, plus ardents ; le cœur de la jeune fille saisissait de secrètes allusions dans chaque scène ; ces combats, cette lutte acharnée entre les deux principes du bien et du mal qui se disputent l'âme de Robert, semblaient retracer la destinée de cet homme qu'elle avait rencontré dans cette voie fatale où l'avaient jeté d'indomptables passions, et que la Providence avait sans doute sauvé. Agitée, les yeux pleins de larmes, elle s'était retirée au fond de sa loge ; mais à la dernière scène,

Mme de Montsallier la fit rasseoir presque par force à son côté. Le regard troublé d'Élise tomba sur les stalles d'amphithéâtre, et le faible cri qui lui échappa se perdit dans les dernières salves d'harmonie du final : elle venait de reconnaître Marius Meinier, assis à quelques pas devant elle: il la regardait avec une visible attention; sans doute il venait de la reconnaître aussi.

Dès cette soirée, Élise revint assidûment à l'Opéra, et bientôt commença une de ces secrètes intelligences qu'un seul regard peut établir et qui procèdent par de muettes expressions. Marius Meinier revenait invariablement à la même place, et fort évidemment ce n'était pas pour entendre vingt fois de suite *Robert le Diable*. Marius n'était plus alors le pauvre hère qui se promenait sous les platanes de la maison des bains; il avait la mise et la tournure d'un dandy, et si l'on pouvait reprocher quelque chose à sa toilette, c'était une élégance trop recherchée. En y regardant de près, on se serait aussi aperçu qu'il était parfumé comme une vieille coquette. Élise ne le voyait qu'à distance, et elle eut une indicible joie de cette métamorphose.

Un instinct généreux et romanesque l'avait d'abord attachée à cet homme; elle l'avait aimé sans espoir quand il était pauvre, flétri, coupable; maintenant qu'elle le retrouvait riche, heureux, brillant, il lui semblait que ce changement inouï était une volonté de la Providence. Elle se laissa aller avec bonheur à cette passion pleine jusque-là de douleur et de larmes. Ni les considérations de rang et de fortune, ni l'infamie passée de cet homme, ne purent arrêter l'instinct aveugle qui la livrait à lui; elle en vint à calculer la possibilité d'un mariage. Cette vie de bandit qu'avait menée Marius Meinier semblait un secret qu'on ne parviendrait jamais à découvrir. Élise avait la certitude qu'il

ne se doutait pas d'avoir été reconnu par elle, et elle était résolue à lui laisser toujours ignorer toute l'étendue et le dévouement de cet amour d'une jeune fille noble, pure, respectée, pour un voleur de grands chemins.

Durant tout un mois, Marius Meinier fit sa cour à Mlle de Saurens en se mettant assidûment devant elle à l'Opéra et en la suivant aux promenades; souvent il trouvait moyen de s'approcher d'elle à la sortie du spectacle, et plus d'une fois sa main toucha furtivement la main d'Élise. Tout cela eût semblé impertinent et de mauvais goût de la part d'un autre; mais, dans cette situation exceptionnelle, Mlle de Saurens n'y voyait que des preuves d'amour.

Mme de Montsallier était une femme qui n'avait de perspicacité que pour ses propres affaires, elle ne s'aperçut de rien. James, que son amour et sa jalousie eussent mieux éclairé, était parti pour Londres après la première représentation de *Robert le Diable*, et il ne fut de retour qu'au bout de six semaines.

Dès le lendemain de son arrivée il accompagna Élise et Mme de Montsallier à l'Opéra. Marius était à sa place accoutumée, et M. de Saint-Nizier remarqua bientôt ce beau jeune homme à l'air nonchalant et fier qui, accoudé au dossier d'une stalle, ne regardait jamais le théâtre et avait les yeux invariablement fixés sur Mlle de Saurens.

« Connaissez-vous ce monsieur si merveilleusement habillé et qui rejette de temps en temps sa chevelure noire en arrière avec un geste tant soit peu prétentieux? demanda-t-il à son cousin, Jules de la Chassaigneraie, qui venait d'entrer dans la loge.

— Je ne sais de lui que son nom, répondit-il; l'ouvreuse l'appelle M. de Meinier. On le rencontre par-

tout, excepté dans le monde : c'est sans doute un étranger. »

Élise s'accouda sur le devant de la loge et respira son flacon, à peine si elle pouvait dissimuler le trouble qui l'avait saisie à ce nom prononcé pour la première fois devant elle. Dès ce moment, le regard inquiet et attentif de James ne la quitta plus.

On était alors dans les premiers jours d'avril. Le lendemain, M. de Saint-Nizier dit à sa belle-sœur :

« C'est dommage, vraiment, de s'enterrer à Paris par ce beau commencement de printemps ; la campagne est déjà verte : comment ne songez-vous pas à aller passer quelques jours à Aumont? »

L'idée d'un déplacement quelconque souriait toujours à Mme de Montsallier ; elle alla sur-le-champ trouver Élise et lui proposa ce projet. La jeune fille eût mieux aimé ne pas partir ; pourtant elle céda aussitôt : la peur qu'on devinât le motif secret de son refus l'eût contrainte à bien d'autres sacrifices. Toutes les fois que Mme de Montsallier avait dans la tête un projet quelconque, elle secouait sa nonchalance habituelle, et son activité entraînait tout le monde. Le surlendemain elle était installée à Aumont avec Élise, James de Saint-Nizier et une vieille dame qu'on n'emmenait que pour le quatrième au wisth.

Aumont était un château situé au delà de Senlis, sur les bords de la Nonette, dont les eaux indolentes traversaient le parc. Mlle de Saurens aimait ce séjour solitaire et comme inaccessible aux bruits du monde ; tout y était à la fois magnifique et sauvage. Le château, bâti par un grand seigneur de la cour de Louis XIV, avait le caractère de grandeur particulier aux monuments de cette époque, et les sombres allées, les bassins couronnés de jets d'eau et les parterres avec leurs

bordures de buis, rappelaient les jardins plantés par le Nôtre.

Dès que Mme de Montsallier fut arrivée à Aumont elle commença, selon sa coutume, à s'occuper du jour de son départ; elle était comme ces oiseaux voyageurs qui, dans certaines saisons de l'année, sont pris d'une inquiétude, d'un besoin de mouvement qui les chasse vers de nouvelles régions. Élise avait emporté dans son cœur une de ces préoccupations qui empêchent de s'ennuyer nulle part; elle était animée, rêveuse, triste parfois. Quant à James, il était assez malheureux pour se décider à sortir de cette situation par quelque résolution violente. La familiarité douce et affectueuse avec laquelle le traitait Mlle de Saurens, et qui, pendant si longtemps, lui avait suffi, commençait à lui faire mal; il la voyait tous les jours, à toute heure; pourtant il était dévoré par un sombre chagrin, par une irritation qui ne savait à qui s'en prendre, et il songeait à rompre cette vie si douloureuse en entreprenant seul quelque long voyage.

Un matin qu'Élise était descendue de bonne heure au salon, elle s'assit devant la table et prit machinalement un livre dont elle ne tourna seulement pas la première page, ses mains jointes retombèrent sur ses genoux et elle demeura immobile, les yeux fixés sur ces lignes qu'elle ne voyait plus. James la surprit au milieu de cette distraction.

« Quelle lecture intéressante vous absorbe si fort, mademoiselle? dit-il avec une légère ironie.

— En vérité, je ne sais, répondit-elle; je ne lisais pas. J'éprouve une extrême difficulté à fixer mon attention.

— C'est que rien de ce qui se passe sous vos yeux ne frappe suffisamment votre esprit, votre cœur, votre

imagination; c'est que rien ici ne vous intéresse. Souvent je me trouve moi-même dans cette triste disposition, et je veux m'en guérir. Pour cela il faut aller au-devant d'une autre vie, d'objets nouveaux; il faut rompre ses habitudes, il faut voyager au loin et longtemps.

— Ah! dit Élise avec quelque surprise, vous voulez partir?

— Je songe depuis longtemps à visiter nos colonies d'outre-mer : vous savez, mademoiselle, que j'ai des parents à l'île Bourbon; j'irai les voir.

— Mais vous parlez de cela comme s'il s'agissait d'aller aux eaux, dit-elle étonnée. Mon Dieu! c'est pourtant un voyage à l'autre bout du monde! »

Et comme il ne répondait pas, elle reprit d'un air de reproche affectueux :

« Vous vous ennuyez beaucoup ici?

— Non, dit-il vivement; mais j'y suis malheureux. »

Ce mot frappa Mlle de Saurens comme un trait de lumière; elle rougit légèrement, et courut au-devant de Mme de Montsallier, qui entrait. Pour la première fois, elle venait de soupçonner que James l'aimait d'amour, et cette découverte l'affligeait sincèrement.

Le même jour, dans l'après-midi, on était réuni dans le salon. Il faisait un temps affreux; le vent s'engouffrait dans les cheminées, au sommet desquelles criaient les girouettes; de fréquents éclairs déchiraient les nuages amoncelés, et de larges gouttes d'eau commençaient à bruire dans le feuillage.

« Voici un orage terrible, dit Mme de Montsallier tout effrayée; il faut faire fermer les fenêtres et allumer les bougies, cela nous empêchera de voir les éclairs. Allons, James, faisons une partie d'échecs pour me

distraire.... Ma chère Élise, que vous êtes heureuse de n'avoir pas peur du tonnerre! »

En ce moment, le concierge, qui habitait un petit pavillon à l'entrée du parc, arriva tout effaré.

« Je viens prendre les ordres de madame, dit-il; il y a là-bas un étranger qui me demande à dîner et un lit pour cette nuit. Madame sait qu'il n'y a guère de place dans le pavillon.

— Quel est donc ce monsieur?

— Madame m'excusera si je ne peux pas dire son nom; c'est que je ne le sais pas. Il a l'air très comme il faut; son cheval est une très-belle bête, et il est très-bel homme. Par ce mauvais temps, il s'est perdu dans la forêt, et depuis ce matin il cherche sa route. Madame comprend qu'il est très-fatigué; c'est pourquoi il s'est arrêté au pavillon. Ne sachant comment le recevoir, j'attends les ordres de madame.

— Bien; je vais envoyer quelqu'un pour le prier de venir ici, » dit Mme de Montsallier, enchantée de cet incident, qui lui promettait une compagnie nouvelle pour la soirée.

Quelques moments après, l'étranger entra. A son aspect, James, qui allait au-devant de lui, s'arrêta court; Mme de Montsallier s'avança en faisant une gracieuse révérence, et Mlle de Saurens, qui s'était aussi levée, resta immobile et absorbée dans la plus vive émotion de surprise et de joie qu'elle eût éprouvée de sa vie. Elle venait de reconnaître Marius Meinier.

Mme de Montsallier engagea l'étranger à accepter pour une nuit l'hospitalité au château d'Aumont. Elle se souvint vaguement d'avoir vu ce visage-là. Quant à James, il avait sur-le-champ reconnu ce monsieur, qui, à l'Opéra, avait, pendant toute une soirée, arrêté si obstinément ses regards sur Mlle de Saurens, et il

avait pris aussitôt vis-à-vis de lui un air de froide hauteur. Élise était troublée jusqu'au fond de l'âme; elle comprenait que cette rencontre n'était pas l'effet du hasard, que Marius Meinier avait recherché l'occasion d'arriver jusqu'à elle, et elle excusa facilement le stratagème banal dont il se servait. On s'assit; la contenance de l'étranger était gênée, bien qu'il promenât autour de lui un regard assuré, presque trop hardi.

« Monsieur, lui dit Mme de Montsallier, voilà un orage affreux; il est heureux que vous soyez arrivé ici à temps pour vous mettre à l'abri de cette grosse pluie.

— Oui, madame, répondit-il en posant son chapeau par terre et en se renversant au dossier de sa chaise, j'ai failli être trempé comme une soupe. »

A ce mot, James et Mme de Montsallier se regardèrent en échangeant un sourire.

« Certainement que voilà un temps qui va faire fleurir les fèves, comme on dit dans mon pays, reprit l'étranger; mais c'est très-embêtant pour nous, qui ne sommes pas des jardiniers. »

Et comme personne ne répondit, il ajouta encore en regardant tout autour du salon :

« Vous avez un très-beau logement, madame. Est-ce que la maison est à vous?

— Certainement, monsieur, répondit James, qui avait tout à coup repris sa bonne humeur; ce château appartient à Mme la comtesse de Montsallier, ma belle-sœur. »

L'étranger fit un grand salut.

« J'ai vu le parc, dit-il, c'est magnifique; des allées à perte de vue, des bosquets, une petite rivière, enfin beaucoup d'agréments. La propriété est belle, mais ça doit être comme une bague au doigt.

— Mais oui, répondit Mme de Montsallier en riant, c'est une habitation charmante qui ne rapporte rien. Mon intendant dit même qu'elle me coûte quelque-chose. »

L'étranger ne répondit que par un mouvement d'épaules assez significatif, qui voulait dire : Vous êtes la dupe de ce fripon-là.

« Monsieur, demanda James en se rapprochant avec une politesse à la fois grave et railleuse, voulez-vous bien nous dire qui Mme de Montsallier a l'honneur de recevoir chez elle en ce moment?

— Monsieur, certainement, l'honneur est de mon côté. Je m'appelle M. de Meinier.

— J'ai connu un M. de Meinier, officier de dragons; est-il votre parent, monsieur?

— C'est possible; j'ai un cousin dans la troupe, mais je ne sais pas ses grades. Il était parti soldat; on dit qu'au siége d'Alger, il s'est flanqué de bons coups avec les Bédouins. »

Pendant cette conversation, Élise n'avait pas levé les yeux. Elle était comme une personne frappée de vertige. Elle doutait de son intelligence, de sa mémoire, de ce qui s'était passé et de ce qui se passait maintenant devant elle. Cette illusion, ce rêve ardent que son cœur avait nourri avec tant de remords, d'exaltation et de dévouement, venait de finir; elle se trouvait en face d'une humiliation profonde, d'un affreux désenchantement. A la place de cette belle et poétique figure de bandit, elle ne trouvait plus qu'un vulgaire et plat personnage.

On annonça bientôt que le dîner était servi. Alors l'étranger remit ses gants jaunes et s'élança pour offrir la main à Mlle de Saurens, qui ne lui avait pas adressé la parole, qui ne l'avait seulement pas regardé. James

de Saint-Nizier donna le bras à sa belle-sœur, et l'on passa dans la salle à manger.

Élise frémit en sentant la main de Marius Meinier serrer la sienne; la pensée qu'elle lui avait tacitement donné le droit de la traiter ainsi la mettait au désespoir. Elle s'assit morne et tremblante au bout de la table, et levant pour la première fois les yeux sur lui, elle s'aperçut avec étonnement qu'il portait au cou cette petite chaînette que le vieux voleur avait tenté de s'approprier. A ce souvenir, Mlle de Saurens changea de couleur; elle eut peur, elle eût honte d'elle-même; des larmes de douleur et d'indignation roulaient sous ses paupières.

« Ma chère belle, dit gaiement Mme de Montsallier, mettez-vous donc là, près de notre hôte. Bon Dieu! comme vous êtes sérieuse. Est-ce que vous souffrez?

— Un peu, reprit Élise en tâchant de faire bonne contenance; ce temps orageux me donne toujours mal à la tête. Cela va finir avec la pluie.

— Alors, je crois que mademoiselle en aura pour jusqu'à demain, dit Marius Meinier, il va faire toute la nuit un temps à ne pas mettre un chien dehors; c'est pourquoi j'ai accepté de tout mon cœur l'offre d'un lit. »

Le dîner dura une grande heure; Élise était au supplice; la conversation, les manières de Marius Meinier étaient d'une vulgarité si révoltante, qu'on ne s'en moquait même pas; avant la fin du repas, il avait ennuyé Mme de Montsallier. En l'écoutant, on ne le trouvait même plus si beau de visage. Son esprit donnait à sa personne une physionomie ignoble.

En sortant de table, Élise ne rentra pas au salon, et au grand étonnement de Marius Meinier, elle ne reparut point de la soirée. Mme de Montsallier proposa une partie de wisth à son hôte; elle ne vit pas d'autre

moyen de neutraliser la présence d'un homme d'aussi mauvaise compagnie.

Mlle de Saurens renvoya sa femme de chambre, puis, tombant à genoux, le front appuyé sur son lit, elle se prit à pleurer avec des transports de douleur, de repentir, d'amers regrets. Elle ne pouvait se relever à ses propres yeux d'avoir aimé un homme si indigne d'elle. Jamais désenchantement ne fut plus prompt et plus complet. Par une étrange inconséquence, cet amour, que n'avaient point épouvanté les vices, les désordres et même l'infamie secrète de celui qui en était l'objet, venait de s'éteindre subitement par l'effet de quelques trivialités ridicules. Après avoir longtemps pleuré sur cette découverte, après avoir formé cent résolutions violentes pour se réconcilier avec elle-même, Élise commença à considérer son malheur sans trop d'exagération, et elle se consola un peu en songeant que cette folie n'avait eu d'autre témoin que son propre cœur, que tout s'était passé là, et que Marius Meinier lui-même ne l'avait peut-être pas comprise.

A onze heures, Mme de Montsallier entra dans la chambre d'Élise.

« Ah! ma chère belle, je n'en puis plus! s'écria-t-elle, vous avez bien fait de vous réfugier chez vous; quel hôte le ciel nous a envoyé! quelle ennuyeuse soirée je lui dois! Ce M. de Meinier est bête comme un danseur; et puis quelles manières!

— J'espère que nous ne l'aurons plus demain, dit Élise.

— Non, sans doute, James lui a fait entendre que nous allions dès le matin chez des voisins de campagne. Bonsoir, mon enfant, soyez tranquille, demain, nous serons seules. »

Cette certitude rassura Élise; elle s'assit devant son

secrétaire, et se mit à brûler, sans les relire, bien des feuilles écrites sous l'influence de ce sentiment qui venait de mourir, ne lui laissant rien au cœur qu'un souvenir de honte et de regret. Elle était là depuis deux heures, triste, agitée, et ne pensant plus à rien, à force d'avoir pensé, lorsqu'un bruit léger la fit tressaillir. Son appartement, composé de trois pièces, était au fond d'une galerie qui le séparait de celui de Mme de Montsallier.

« Lucie, est-ce vous? » cria faiblement Mlle de Saurens devenue tremblante.

Personne ne répondit; mais la porte s'ouvrit doucement et Marius Meinier entra. Le premier mouvement d'Elise fut de s'élancer au cordon de sonnette; mais il la retint à temps.

« N'ayez pas peur, mademoiselle, lui dit-il un peu troublé, je ne viens pas ici avec une mauvaise intention, vous le savez....

— Monsieur, interrompit-elle, sortez, sortez sur-le-champ, ou je vais éveiller tous les gens de la maison par mes cris!

— Ah! ah! qu'est-ce que cela signifie? dit-il avec étonnement; il semble que vous ne me reconnaissez pas.... Nous avons pourtant filé le parfait amour pendant deux mois, de loin à la vérité, mais enfin je vous parlais des yeux et vous me répondiez....

— Cessez, cessez, monsieur, interrompit-elle encore avec une sombre indignation.

— Non pas, vous m'écouterez! s'écria-t-il en colère. Est-ce que vous croyez comme cela me faire aller comme un Cassandre! Voyons, ue nous fâchons pas! Je vaux aujourd'hui ce que je valais le dernier lundi à l'Opéra, quand vous m'avez regardé comme cela, avec vos jolis yeux que j'adore.... Oui, ma parole d'hon-

neur, je vous aime plus que je n'ai jamais aimé aucune femme.... Je n'ai que des intentions très-honorables et je ne vois pas pourquoi vous me dédaigneriez. Je m'appelle Marius de Meinier, j'ai quinze mille francs de rente, c'est clair et net comme un sou neuf au soleil. On pourra dire que j'ai été mauvais sujet dans le temps; mais je me suis rangé. Il ne me manque plus que de me marier pour faire une bonne fin. Je suis venu ici par amour pour vous et parce que je croyais que cela vous ferait plaisir....

— Vous vous êtes trompé, monsieur, interrompit Élise avec fierté, et je ne peux pardonner une telle insulte que si vous sortez d'ici sur-le-champ.

— Non, je ne sortirai pas! dit-il en élevant la voix avec colère, je ne me laisserai pas chasser comme un laquais! Je dirai que je suis venu parce que depuis deux mois vous m'attirez....

— En effet, monsieur Marius Meinier, interrompit Élise exaspérée, j'ai désiré quelquefois qu'il se présentât une occasion de vous voir, de vous parler seule à seul, mais ce n'est pas pour le motif que vous supposez.... »

Elle s'interrompit à ces mots, et fouillant dans le tiroir du secrétaire, elle en tira le couteau qu'elle avait trouvé dans la chambre à l'auberge du *Logis d'Anne*.

« Tenez, lui dit-elle, je voulais vous revoir pour vous rendre ceci et vous redemander cette chainette que vous portez au cou.... »

Marius Meinier se redressa, un éclair jaillit de son regard plein d'étonnement et de rage. Élise ne bougea pas, elle ne baissa point la vue, mais une terreur profonde fit pâlir son front et ses lèvres : elle crut que sa dernière heure était venue, elle sentit dans son cœur

le froid de la lame acérée qui reluisait sous ses yeux. Cette terrible situation ne dura qu'un moment. Marius Meinier coupa avec son couteau la chaînette qu'il avait au cou, et la jetant sur la table, il dit froidement :

« Que tout ceci soit fini comme si nous ne nous étions jamais rencontrés. Bonsoir, mademoiselle. »

Il sortit lentement. Élise referma la porte à double tour, et se jetant à genoux pour rendre grâce au ciel de l'avoir délivrée d'un si grand péril, elle s'écria :

« Mon Dieu! c'est plus que ma vie, c'est mon honneur que j'ai sauvé ! »

Le lendemain matin, James et Mme de Montsallier attendaient au salon l'heure du déjeuner ; Élise, contre son habitude, descendit tard.

« Bonjour, mignonne, lui dit Mme de Montsallier, vous pouvez entrer sans crainte; cet aimable monsieur est parti sans même prendre congé de nous.

— Ah! tant mieux! » répondit la jeune fille avec un long soupir.

Il y eut un silence. James, les yeux fixés sur le journal, avait l'air de lire.

« Ma chère amie, reprit Mme de Montsallier avec une tristesse qui ne lui était pas ordinaire, nous allons dès demain retourner à Paris ; nous serions trop seules ici, à présent que James nous quitte.

— Comment? dit-elle avec une triste surprise, M. James part donc aujourd'hui?

— Oui, mademoiselle; je croyais vous l'avoir annoncé hier, » répondit-il sans lever la vue; mais le tremblement de sa voix annonçait une profonde et douloureuse émotion.

Il y eut encore un silence; puis Élise se rapprocha de Mme de Montsallier qui avait les larmes aux yeux.

« Chère cousine, murmura-t-elle tout bas en appuyant

son front sur l'épaule de la comtesse, dites-lui donc que je ne veux pas qu'il parte! »

Je laissai tomber le manuscrit sur mes genoux, et je saluai mon auditoire pour le remercier de l'attention bienveillante qu'il m'avait accordée.

« Ah! elle se décide enfin à aimer ce bon M. James! dit la dame créole, avec un soupir de satisfaction.

— Et ce mariage-là s'est fait? demanda le curé.

— Certainement; au bout de trois semaines, Mlle de Saurens épousa M. de Saint-Nizier.

— Et Marius Meinier, qu'est-il devenu?

— Il s'est ruiné avec une danseuse, et il est depuis deux ans en prison pour dettes; en sortant de là, il ne sera plus assez honnête homme pour demander la bourse ou la vie sur les grands chemins; il volera dans la foule les montres et les foulards.

— C'est dommage! j'espérais qu'il redeviendrait un bandit! » s'écria notre belle malade.

Alors, le percepteur s'approcha cérémonieusement, et me demanda mon manuscrit. Puis, l'élevant d'un air triomphant, il s'écria :

« Voilà! ce sera la fin de notre second volume! »

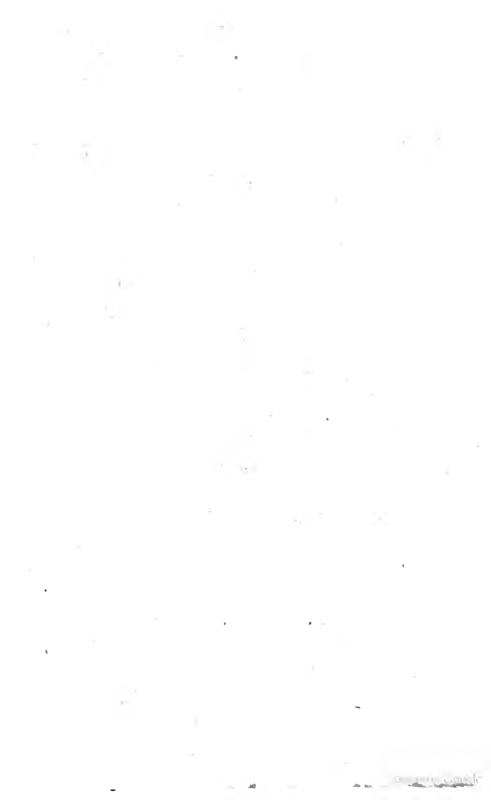
FIN.





TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

